John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

Adams
Z 81.2
v. 3 pt. 1

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

PREMIÈRE PARTIE

DU TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE

LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ.

XX
ADAMS
JK 1.2
U.3 Pt. 1

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE SIXIEME.

Bacchus ou le Soleil.

LE culte de Bacchus ne fut pas moins répandu, ni son nom moins fameux par toute la terre, que celui d'Hercule; ce Dieu fut également l'objet de chants poétiques. On montroit en Orient les colonnes de Bacchus & d'Hercule, & Alexandre étoit jaloux de pousser aussi loin qu'eux ses conquêtes. (1) Depuis les contrées les plus occidentales de l'océan & l'embouchure de la Loire, (2) jusqu'aux rives de l'Oxus, du Gange & de l'Indus, l'univers est plein de sa gloire. Les Arabes errans

(1) Solin p. 47. Eusth. ad Diony. Perieg. v. 623.—747.—1153.

(2) Strabon, l. 4. p. 198. Eusth. ad Diony. Perieg. v. 566.

au milieu de leurs sables arides, invoquent Bacchus. (1) Il bâtit Scythopolis (2) en Syrie, Nysa dans l'Inde; il éleva des autels dans le Sogdiane, (3) au lieu où Hercule & Sémiramis, dit-on, en élevèrent. Le premier il triompha des Indiens. (4) Les Tyriens le revendiquent, comme leur appartenant ainsi qu'Hercule. Ceux-ci le font naître en Assyrie, (5) ceux-là en Lybie et sur les bords même de l'Océan. (6) Les Phrygiens l'honoroient sous le nom de Sabazius. (7) Son nom étoit connu sur les rives du Tigre. (8) Les rapprochemens que nous avons déjà faits plusieurs fois de l'Osiris Egyptien et du Bacchus Grec, d'après les traits communs de leur histoire, d'après la ressemblance des attributs, et sur-tout d'après les traditions anciennes, qui attestent que c'est absolument le même Dieu Soleil (a) honoré sous les mêmes rapports, mais sous des noms différens et avec quelques différences dans les formes du culte et dans les légendes, ont déjà dû

(1) Herod. l. 3. c. 3.
(2) Solin. p. 109.
(3) Idem. p. 124.
(4) Idem. p. 127.
(5) Philostr. l. 2. c. 4.
(6) Diod. l. 3.
(7) Step. Byz. v. Saboi.
(8) Eusth. ad Djony. v. 977.

frapper le lecteur et lui faire attendre l'histoire de Bacchus, comme formant le complément de celle d'Osiris, ou comme une nouvelle broderie du même fond physique et astronomique. Nous allons donc analyser cette histoire et en comparer les tableaux avec ceux qu'offre le ciel et avec la marche du Dieu Soleil, durant chaque révolution, après que nous aurons d'abord bien établi son identité avec Osiris, et avec le Soleil, (*b*) ce qui est la même chose.

Hérodote père de l'histoire, qui voyagea en Egypte, et qui receuillit les traditions religieuses de ce pays, qu'il compare souvent avec celles des Grecs, (1) nous dit que l'Osiris des Egyptiens est la même divinité que les Grecs adorent sous le nom de Bacchus, et cela de l'aveu des Egyptiens eux mêmes, de qui les Grecs empruntèrent la plupart de leurs Dieux. Hérodote développe assez au long cette filiation de culte, (2) par le rapprochement du cérémonial des Phallephores ou des fêtes de la génération, qui se célébroient en Egypte en l'honneur d'Osiris, et en Grèce en l'honneur de Bacchus. Il prétend que

(1) Hérod. l. 2. c. 42 — 145.
(2) Ibid. c. 48.

ce fut Mélampus, (1) qui apporta d'Egypte en Grèce ce culte priapique et qui fit le premier connoître aux Grecs le nom de Bacchus, ses sacrifices et le cérémonial religieux de ce culte; et principalement la pompe Jithyphallique, dans laquelle on portoit en cérémonie l'organe viril de la génération. Il pense que Mélampus étoit un sage, qui avoit été formé à l'école des Egyptiens et qui avoit communiqué aux Grecs les institutions religieuses de ces peuples, et sur-tout les cérémonies, qui se pratiquoient chez eux en l'honneur de Bacchus, à quelques légères différences près. Il est frappé de la ressemblance qu'il a trouvée dans le cérémonial des deux peuples; entre le culte d'Osiris et celui de Bacchus, et il ne croit pas qu'elle soit un accord fortuit et un jeu pur du hazard: un des deux peuples a copié l'autre. Or les copistes ne peuvent être que ceux chez qui ce cérémonial est moderne, comme il l'étoit chez les Grecs, tandis que le culte d'Osiris remontoit chez les Egyptiens à une très-haute antiquité. D'ailleurs Hérodote convient, que presque tous les noms des Divinités Grecques étoient venus de l'Egypte en Grèce. (2) Le fa-

(1) Ibid. c. 49.
(2) Ibid. c. 4. — c. 50.

meux Osiris des Egyptiens devint Bacchus chez les Grecs, et il conserva dans ce pays le nom qu'il avoit chez les Ethiopiens et les Arabes, (1) peuples voisins de l'Egypte, chez lesquels le culte de Bacchus étoit depuis long-temps établi. Cet historien répète encore ailleurs (2) en parlant d'Osiris, qu'il est le même Dieu que les Grecs appellent Bacchus, et que le culte de Bacchus chez les Egyptiens remonte à une antiquité fort reculée et date de bien des siècles avant l'âge où l'on fait naître le Bacchus fils de Sémelé. (3) Il est persuadé, que les Grecs ayant reçu fort tard les noms et le culte de certaines divinités, entr'autres celui de Bacchus, ils ont fixé l'époque de leur naissance au siècle où pour la première fois ils en eurent connoissance : (4) aussi le Rhéteur Aristide en fait-il un Dieu très-ancien et très-nouveau. (5)

Diodore de Sicile (6) rapporte le sentiment des Egyptiens sur le Bacchus des Grecs, ou sur le prétendu fils de Sémélé, que Jupiter enleva à la terre

(1) Hérod. l. 3. c. 8 — 94.
(2) Héro. l. 2. c. 144.
(3) Ibid. c. 145.
(4) Ibid. c. 52 — c. 146.
(5) Arist. Panath. orat. 4.
(6) Diod. l. 1. c. 14. p. 26.

et fit monter aux cieux au milieu des feux de la foudre. 1) Ils regardent, dit-il, comme des imposteurs ceux qui assurent qu'Osiris ou Bacchus étoit né à Thébes en Bœotie, des amours de Jupiter et de Sémélé. C'est un mensonge officieux d'Orphée, qui ayant été initié aux mystères de ce Dieu en Egypte, transporta ce culte en Bœotie, et pour flatter les Thébains, fit croire que ce Dieu étoit né chez eux autrefois. (c) Le peuple, que partout l'on trompe aisément, jaloux d'ailleurs qu'on pensât que le nouveau Dieu étoit Grec, s'empressa de recevoir ses initiations. Voici ce qui fournit un prétexte à Orphée, suivant eux, (2) de transporter en Grèce le berceau de Bacchus et l'origine de ses mystères.

Cadmus, fondateur de la Thébes de Bœotie, étoit né à Thébes (d) en Egypte, continue Diodore, et entr'autres enfans, dit-on, il eut pour fille Sémélé. Cette jeune princesse, ayant eu commerce avec quelqu'homme, devint mère et accoucha au bout de sept mois d'un enfant, qui avoit une parfaite ressemblance avec Osiris, et tous les traits sous lesquels les Egyptiens peignent ce Dieu. L'enfant ne vécut pas, et Cad-

(1) Aristid. Reth. or. 4.
(2) Diod. . Ibid p. 27.

mus fit enduire son corps d'une couche d'or, et institua en son honneur des sacrifices, comme si c'eût été une incarnation d'Osiris, qui sous cette forme s'étoit montré aux mortels. Il publia que Jupiter en étoit le père ; tant par honneur pour Osiris, que pour sauver la réputation de sa fille. (e) C'est là disent les prêtres Egyptiens, ce qui a donné lieu aux Grecs de publier, que Sémélé, fille de Cadmus, étoit accouchée d'Osiris, qu'elle avoit eu de Jupiter.

Dans la suite des temps, Orphée qui par les charmes de la poésie, par l'établissement des mystères et par sa doctrine théologique, avoit acquis une grande renommée chez les Grecs, fut reçu avec beaucoup d'empressement par les Thébains et obtint chez eux les honneurs les plus distingués. Comme il avoit été initié aux mystères de l'Egypte et instruit à l'école des sages de ce pays, il rapporta à des siècles très-postérieurs à celui d'Osiris la naissance de cet ancien Dieu de l'Egypte ; et pour flatter les Thébains de Grece, il y rajeunit le Dieu et ses mystères, enseignant aux initiés, que le Dieu qu'ils adoroient étoit fils de Cadmus et de Sémélé. Ceux-ci, partie par ignorance, partie par estime pour Orphée, dont ils n'osoient suspecter la bonne

foi, et sur-tout par la vanité qui les portoit à accréditer une opinion, qui faisoit de Bacchus un Grec, ne balancèrent pas à accueillir cette institution et à propager cette doctrine religieuse.

Les mythologues et les poëtes sont venus à l'appui de cette tradition, l'ont accréditée sur les théâtres; et ont fini par tromper la postérité, au point qu'il ne lui a plus resté aucun doute sur la certitude de cette histoire controuvée. C'est ainsi que les Grecs se sont appropriés, disent toujours les Egyptiens, les autres héros et les autres Dieux, que révéroit bien des siècles avant eux l'Egypte. C'est ainsi qu'ils ont fait naître chez eux Hercule, quoique Hercule soit une Divinité Egyptienne, dont le culte étoit établi à Thébes en Egypte, bien des siècles avant la naissance du prétendu fils d'Alcmène. Ils se sont pareillement appropriés Persée, qui autrefois avoit été fameux en Egypte. Ainsi ils ont transporté à Argos, sous le nom d'Io, l'Isis Egyptienne. (1) Cette assertion des prêtres de l'Egypte, sur l'origine du culte des Grecs, copistes des Egyptiens, nous paroît vraie et sans replique; quoique nous n'admettions pas le conte qu'ils font sur Sémélé fille de Cadmus, ni l'existence

(1) Ibid p. 29.

historique qu'ils donnent à ce prétendu prince et à sa fille, comme nous le dirons bientôt.

Mais nous pensons, comme eux, que la religion des Grecs a emprunté ses Divinités en grande partie des Egyptiens, et que souvent ceux-ci sont les auteurs des idées théologiques répandues dans la Grece, dont les sages se formèrent à l'école des savans de l'Egypte. Nous pensons en particulier de Bacchus, qu'il est, (1) comme le dit très-bien Diodore, le même être Divin qui fut honoré sous le nom d'Osiris, de Sœrapis, de Pluton ou de Jupiter, et même de Pan. En effet ces Divinités bien analysées, comme nous le verrons, se réduisent à des formes variées du même Dieu soleil, envisagé sous des rapports différens, rapports tirés de la différence de son action, de la différence des époques de son mouvement annuel, ou enfin des formes astronomiques des constellations, qui fixoient ces époques du temps, que mesure le Soleil à chaque révolution, considéré dans les différens siècles. Nyse en Arabie (2) étoit la patrie de Bacchus, ou passoit pour être le lieu dans lequel il fut mis en dépôt après

(1) Diod. l. 1. c. 60. p. 96.
(2) Diod. l. 1, c. 16, p. 31.

sa naissance ; aussi prit-il de là le surnom de Dionysos ou de Dieu de Nyse. Là étoit cette fameuse colonne d'Osiris et l'inscription dont nous avons parlé plus haut.

Diodore pense qu'Orphée, (1) qui voyagea en Egypte, apporta de ce pays la plupart des rits religieux, qui se trouvent chez les Grecs, & principalement les orgies ou les fêtes en l'honneur de Bacchus, ainsi que toute la fable des Enfers. Il s'appuie de la ressemblance parfaite, qui existoit entre les cérémonies religieuses du culte d'Osiris & d'Isis en Egypte, & celles de Bacchus & de Cérès en Grèce ; de manière à n'y trouver d'autre différence, que celle des noms. Il en tire sur-tout une preuve, de la consécration du Phallus dans les mystères d'Osiris et de Bacchus (2). Il dit, en parlant de ces deux Divinités qui dans la réalité n'en sont qu'une seule, qu'elles sont ce soleil (3) qu'Agamemnon invoque dans Homère, et qu'il dit tout voir, tout entendre, et porter ses regards sur toute la Nature ; ce soleil, qu'Eumolpe dans ses chants en l'honneur de Bacchus, appelle l'as-

(1) Diod. l. 1, c. 60, p. 107.
(2) Diod. l. 4, c. 147, p. 247.
(3) Diod. l. 1, c. 14, p. 26.

tre lumineux, qui verse le feu à l'aide de ses mille rayons ; ce soleil enfin, qu'Orphée nomme Phanès le luisant, et Bacchus ; Dieu dont les images sont couvertes d'une peau de daim mouchetée, pour désigner le ciel semé d'astres, qui lui sert de manteau (1).

Toutes ces idées ont été adoptées par Plutarque, comme nous avons déjà eu occasion de l'observer dans notre chapitre sur Osiris. Cet auteur dans son traité d'Isis, où il convient qu'Osiris est le soleil, reconnoît aussi plusieurs fois l'identité d'Osiris et de Bacchus. Il insiste sur-tout sur cette ressemblance, dans l'endroit où il dit à la prêtresse à qui il adresse son traité : « Qui doit savoir mieux » que vous, ô Clea (2), vous qui » par votre naissance êtes consacrée » au culte d'Osiris, en qualité de pre- » mière prêtresse des Thyades de » Delphes, qu'Osiris et Bacchus sont » la même divinité. S'il faut apporter » des preuves, pour convaincre les au- » tres de cette vérité, supprimons à la » bonne heure les détails secrets, qu'il » n'est pas permis de révéler, mais » disons tout haut, ce qui se pra- » tique publiquement. Dans la céré-

(1) Diod. l. 1, c. 7, p. 14—15.
(2) Plut. de Iside p. 364.

» monie des funérailles d'Apis, lors-
» qu'on le transporte dans la barque
» au lieu où il doit être enterré, ne
» retrouve-t-on pas tout le cérémo-
» nial des mystères de Bacchus. Les
» prêtres ne s'enveloppent-ils pas de
» peaux de daims, ne prennent-ils
» pas à la main le thyrse, et ne
» poussent-ils pas ces hurlemens, que
» font entendre ceux, qui pénétrés
» des fureurs de Bacchus célèbrent
» ses orgies »? C'est pour cette rai-
son, que la plupart des Grecs donnent
à Bacchus les formes du taureau, c'est-
à-dire, celles que les Egyptiens don-
noient à Osiris, dont Apis ou le bœuf
sacré, suivant Plutarque lui-même,
étoit l'image. « Les femmes Eléennes (1),
» continue notre auteur, dans les
» prières qu'elles adressent à Bacchus,
» ne prient-elles pas ce Dieu de des-
» cendre des cieux avec les graces,
» et de poser sur la terre son pied
» de bœuf ». On faisoit Bacchus,
comme Osiris, le dieu du labourage et
des semailles (2), ou le dieu des opé-
rations agricoles, qui ont lieu au le-
ver des Pléiades, groupe d'étoiles
placé sur ce même taureau céleste,

(1) Plut. quæst. græc. p. 299.
(2) Plut. Ibid.

dont Bacchus prend la forme. Aux approches de l'hyver, on célébroit une fête en son honneur en Arcadie, et l'on conduisoit en pompe à son temple un taureau choisi dans tout un vaste troupeau (1). Nous avons vu en Egypte une cérémonie pratiquée au moment de la mort d'Osiris en automne, au lever des Pléiades, dans laquelle on portoit un bœuf d'or voilé d'un crêpe noir. On trouve dans les monumens de l'antiquité le taureau connu sous le nom de taureau Dionysiaque. Il est représenté agenouillé comme celui des sphères, et il a près de lui un thyrse orné de pampres. La plupart des Poëtes (2) l'appellent le dieu aux cornes d'or, ou dont le front est armé de cornes; tel il est peint par Horace (3) et par Ovide (4). J'ai vu un vase antique, dont étoit possesseur d'Orsay, sur lequel Bacchus étoit représenté avec sept filles. Il avoit la tête, les pieds et la queue d'un bœuf, et des formes assez semblables à celles du minotaure, fils de la Pléiade Pasiphaé placée sur le taureau, sur ce taureau dont cette fille avoit été amoureuse. Chez les Ar-

(1) Paus Aread. v. 252.
(2) Orphée poë. Græc. p. 508 et Nicand. Alexi.
(3) Horac. l. 2, od. 16. v. 30.
(4) Ovid. Sapho. v. 24.

giens, peuple qui adoroit la lune, soit Io, soit Isis, sous le symbole du signe céleste, dans lequel cette déesse a son exaltation, on disoit que Bacchus étoit Bovigène, ou né d'un bœuf. Io chez ces peuples avoit eu sous sa forme de vache un fils appelé *Epaphus*, qu'Hérodote (1) dit être le même qu'Apis, ou que le dieu bœuf, image vivante d'Osiris, suivant Plutarque (2) et du taureau céleste, suivant Lucien (3). Ainsi Epaphus, Apis, Bacchus, Osiris avoient tous la forme du signe équinoxial, dans lequel avoit été transportée Io, ou Isis, et dans lequel le soleil et la lune s'unissoient à l'équinoxe du printemps. C'est ainsi que les formes du culte des Argiens et des Egyptiens se lient entre elles et avec le zodiaque, ainsi qu'avec les deux grands astres qui impriment le mouvement de génération à la terre et aux eaux du Nil, sous le signe équinoxial, qui étoit autrefois le taureau. Aussi les Argiens, qui appeloient le dieu Bacchus fils de bœuf, l'évoquoient du fonds des eaux au son de leurs trompettes, qu'ils cachoient dans les feuillages de leurs thyrses (4).

(1) Hérodot. Euterpe c. v.
(2) De Iside. p. 362.
(3) Lucian. p. 986.
(4) Plut. de Iside. p. 364.

Si on en croit Plutarque, la fable tragique sur la mort de Bacchus mis en pièces par les Titans, et qui, comme Christ, prit le nom de Sauveur (1) et toutes les cérémonies mystérieuses de la nuit, (2) qu'on appeloit parfaite, dans laquelle on retraçoit cette mort de Bacchus, s'accordoient entièrement avec les mystères de la passion d'Osiris mis à mort, descendu aux enfers et ressuscité, et avec toutes les cérémonies qui se faisoient au tombeau de l'époux d'Isis. On montroit en plusieurs lieux d'Egypte des tombeaux d'Osiris, comme on montroit à Delphes en Grèce celui où furent déposés les restes de Bacchus, et auprès duquel les initiés célébroient en secret leurs mystères dans le temple même d'Apollon, lorsque les Thyades sollicitoient le réveil de Bacchus Lycnitès (3).

Le pin, arbre consacré au dieu soleil adoré sous le nom d'Atys en Phrygie, l'étoit aussi à Bacchus, et cela parce que Bacchus, dit Plutarque (4), présidoit à l'élément humide, qui est le principe de toute végétation, sui-

(1) Pausan. Corinth. p. 74.—79.
(2) Hérodot. l. 2. c. 171.
(3) Ibid. p. 365.
(4) Plut. Symp. l. 5, p. 675.

vant l'observation du même Plutarque (1) et d'après l'autorité de Pindare, qu'il cite. En effet, Bacchus présidoit à la verdure et à la fleur des arbres; et on lui sacrifioit à ce titre en Grèce sous le nom de Bacchus Phloius (2). Bacchus et Cérès sont unis par un culte commun. Les cultivateurs appellent l'une *Anesidore*, et voient dans Bacchus le dieu qui fait fructifier les arbres, et enrichit l'automne de fruits (3). Les Eumolpides le proclamoient surveillant de la nourriture des hommes. (4) Théon (5) nous dit que les Anciens unirent le culte de Bacchus à celui de Cérès, pour consacrer par cette union énigmatique la faculté féconde du principe humide, et Plutarque (6) dit que Bacchus et Neptune présidoient au principe humide et génitale. De là l'épithète de *Phytalimus* donnée à Neptune et de *Dendrités* à Bacchus. Porphyre (7) voit aussi en lui le principe de la sève qui se développe dans les plantes. Les fêtes anciennes de Bacchus étoient simples, dit Plutarque (8),

(1) Plut. de Iside. p. 365.
(2) Plut. Symp l. 5, p. 683.
(3) l. 9, p. 745.
(4) Aristid. orat. 4.
(5) Théon p. 217.
(6) Plut. Symposiac. l. 5, probl. 3, p. 675
(7) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 11.
(8) Plut. de Capidit. Divit. p. 526.

&

et gaies. On y portoit une cruche de vin, une branche de vigne ; on conduisoit un bouc. Venoit ensuite un homme avec une corbeille pleine de figues, et à la fin du cortège on portoit en pompe le Phallus. J'observerai que le signe céleste de la chèvre Amalthée, mère de Bacchus, annonçoit l'époque du printemps et la régénération de toutes choses. Car au printemps, dit le même Plutarque (1), souffle le vent ou air doux, qui porte la fécondité et règne cette heureuse température si propre à la génération : l'herbe alors est imprégnée de rosée. C'étoit au printemps que l'on célébroit la fête de Bacchus près de Gythium en Laconie (2). Aussi lui donnoit-on en Bœotie l'épithète d'*Endendros*, qui exprime ses rapports avec la végétation des plantes et des arbres (3). C'étoit aussi celle que donnoient à leur Jupiter les Rhodiens adorateurs du soleil. C'étoit à ce titre de dieu, qui formoit le principe humide de la végétation, qu'il fut censé donner le vin et les raisins, sur-tout sous la forme qu'il prend en autonme, dans son union au serpent d'Ophiuchus. Au printemps, sous

(1) Plut. de amore prolis. p. 493.
(2) Paus. lacon. p. 105.
(3) Hesych. voc. ενδ.

l'emblême du bœuf, il faisoit monter la sève, et en automne, sous celle du serpent, il donnoit les fruits, après avoir passé sa conjonction avec le Bootès, Icare, qui cultiva la vigne et donna le vin aux habitans des campagnes. Il portoit alors sa coupe placée au ciel sous le Bootès. Mais au printemps il étoit caractérisé par le symbole le mieux prononcé de la virilité. C'est alors qu'il sortoit des enfers, et qu'il fabriquoit en bois de figuier ce membre viril si célèbre dans son aventure avec *Prosumnus*, qui lui avoit servi de guide en descendant aux enfers, où comme Hercule il avoit vu le Styx, Cerbère et les Furies (1). Alors se célébroient les fêtes Itythallyques. Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, donne pour preuves du passage de Bacchus dans ce pays, lorsqu'il s'avança vers l'Ethiopie, les figures de Priape placées à la porte des temples, qu'on disoit qu'il y avoit bâtis (2). Il invoque à cette occasion l'usage où étoient les Grecs de consacrer à Bacchus ces figures Priapiques. Cette conformité des Phallephores de Bacchus (*f*) et des Pam-

(1) Arnob. l. 2, p. 89.
(2) Lucian de Dea. Syri. p. 887.

mylies d'Osiris (1) sert à Plutarque, comme à Diodore et à Hérodote, de confirmation à l'opinion, qui fait d'Osiris et de Bacchus la même divinité. La consécration du lierre, qui leur est commun à tous deux et le surnom de *plante d'Osiris*, (2) que le lierre porte en Egypte, forme encore une nouvelle preuve. Il y joint l'autorité de certains auteurs, tels que Mnaseas, qui unissent ensemble et sous un même titre, Epaphus ou Apis, Bacchus, Osiris, et Sérapis; ou tels qu'Anticleis, qui donne à Isis Bacchus pour époux. Cette multiplicité de noms, qui se confondent dans la divinité unique du soleil, est confirmée par Martianus Capella, (3) dans son hymne au soleil, où il dit que Bacchus est le soleil, le même dieu qu'ailleurs on adore sous une foule de noms différens. Il est Osiris à Memphis, Sérapis sur les rives du Nil; ailleurs, Apollon, &c. Les vers d'Ausone sur Bacchus (4) attestent également, qu'il étoit le même que l'Osiris des Egyptiens, l'Adonis des Arabes voisins de la Phénicie (*g*). Plutarque (5)

(1) Plut. de Isid. p. 355.
(2) Plut. de Isid. p. 365.
(3) Marti c. 11 de Nuptus philolog. hymn in sol.
(4) Auson. Epig. 29.
(5) Plut. Symp. l. 4. p. 671.

dit formellement, qu'Adonis et Bacchus sont la même divinité, et que la ressemblance de ce qui se pratique dans les mystères de ces deux divinités en est la preuve : or Adonis est le soleil.

Macrobe sur-tout s'est occupé à prouver, que le nom de Bacchus étoit un des noms variés, qu'on avoit donnés à la divinité unique du soleil (1). Il cite à l'appui de son assertion les vers d'Orphée, ou ceux qu'on attribuoit à cet ancien chef de l'établissement des mystères de Bacchus en Grèce. Dans un de ces vers Orphée dit : « Le soleil que nous appellons » Bacchus ». Un autre vers plus composé exprime l'unité du soleil, sous les noms variés de Jupiter, de Pluton et de Bacchus. Il donne pour témoignage de cette doctrine les réponses d'Apollon, ou celles de l'oracle de Claros, qui appelle encore le même dieu soleil d'un autre nom. Il le nomme *Iaω*, qui n'est qu'une dénomination différente du même soleil, et qui ne lui est applicable, que pendant une des saisons de l'année. Car ce dieu varie ses noms avec les saisons, dit l'oracle. « Je suis Sérapis

(1) Macrobe Sat. l. 1, c. 18, p. 257.

» ou Pluton en hyver, le soleil en » été, Jupiter au printemps, et Iaω » à la fin de l'automne ». Ce nom d'Iaω étoit commun au soleil et à Bacchus, comme l'a fait voir Cornelius Labeon, qui suivant Macrobe, developpa le sens de cet oracle, et la force de ce nom et de cette divinité, dans un traité intitulé : « De l'oracle » d'Apollon de Claros ». Le rhéteur Aristide (1) dit aussi, que plusieurs prétendoient que Jupiter et Bacchus étoient une même divinité; et nous ferons bientôt voir dans notre article Ammon, que l'une et l'autre divinité ne diffèrent que par les formes. Macrobe cite encore une suite de vers attribués à Orphée, et tirés des chants sacrés sur Bacchus, dans lesquels ce mystagogue peignoit ce dieu sous des traits et sous un costume, qui ne peuvent convenir qu'au soleil. « Il s'environne » de rayons, et s'enveloppe du man- » teau moucheté qui imite la voûte » azurée, parsemée d'étoiles. Il prend » les noms de Phanés et de Diony- » sos ou de Bacchus, et d'autres » denominations variées, que lui » donnent les hommes. Il est le pre- » mier dieu qui se montra avec la

(1) Arist. Reth. orat. 4.

» lumière, et s'avança sous le nom » de Bacchus dans la vaste carrière » de l'olympe, changeant ses déno- » minations et ses formes avec le temps » et les saisons (1) ». En effet, dit Macrobe (2), on représenta sous quatre formes différentes Bacchus, dans les quatre principales divisions de l'année, c'est-à-dire, aux quatre saisons, où la durée du jour et les faces de la terre changent et semblent le plus contraster durant chaque révolution annuelle. On le peignit d'abord sous les traits de l'enfance, ensuite sous ceux d'un jeune homme, puis sous ceux de l'homme fait (*h*); et enfin sous ceux du vieillard. Ces différences d'âges, qu'on donne à ses images dans les quatre saisons, expriment, dit Macrobe, les variations du dieu soleil et du jour, qu'il engendre. C'est un enfant au solstice d'hyver; un jeune homme au printemps. Il est dans toute sa force en été, et il tombe dans la décrépitude pendant l'automne. Nous aurons occasion de rappeler ailleurs ce précieux passage de Macrobe, et d'en faire usage, quand nous parlerons de l'enfance du dieu soleil

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18, p. 249.
(2) Macrob. Sat. Ibid. p. 249.

des Chrétiens, ou de Christ qui naît au solstice d'hyver.

Macrobe invoque le témoignage d'Aristote, (1) dans son traité de théologie, où ce philosophe assure, que Bacchus et le Soleil ne font qu'une même divinité; vérité qu'il établissoit par une foule de preuves. Entre autres preuves, Aristote citoit ce qui se passoit en Thrace dans le sanctuaire de Bacchus, où se rendent les oracles de ce Dieu, à peu près de la même manière que ceux d'Apollon où du Soleil à Clares. Il citoit aussi l'usage où l'on étoit à Lacédémone de se couronner de lierre dans les fêtes d'Apollon, comme on le fait par-tout dans les fêtes de Bacchus, à qui le lierre est spécialement consacré. Sa statue étoit cachée en partie dans les feuilles de laurier et de lierre à Phigalie. (2) Macrobe apportoit encore l'exemple de l'oracle de Delphe et de l'antre mystique de Bacchus mis sous l'invocation du même dieu Soleil ou d'Apollon, à qui est consacré le Parnasse, et où se trouvent réunis ces deux monumens religieux; de sorte qu'on sacrifie sur la même montagne à cette divinité, sous les noms de Bacchus et d'Apollon. Bacchus, comme Apis et

(1) Macrobe Ibid. p. 247.
(2) Pausan. Arcad. p. 270.

comme Apollon, avoit ses oracles, et on lui attribuoit la science de la divination. (1) Les peuplades Thraces, qui avoient conservé leur liberté sur la cîme de leurs montagnes, adoroient ce Dieu et faisoient respecter son oracle. (2) Il avoit aussi ses devins et ses prophètes. Est-ce là le caractère d'un héros, ou celui de la divinité, qui présidoit à la divination? Macrobe accumulant toujours les preuves de son assertion, cite l'autorité de Varron, de Granius Flaccus et sur-tout celles d'Euripide et d'Eschyle. C'est sur le Parnasse, montagne consacrée à Apollon, que tous les deux ans l'on célébroit les bacchanales, et que l'opinion vulgaire faisoit errer fréquemment les Satyres, compagnons de Bacchus. Afin qu'on ne croie pas, ajoute Macrobe, que c'étoit deux divinités differentes que l'on honoroit sur cette même montagne, le même Euripide, dans un de ses vers, désigne, sous le double nom de Bacchus et d'Apollon, le Dieu qui tient la lyre et qui chérit le laurier; ce qui ne permet pas de douter, qu'il ne fasse de Bacchus et d'Apollon ou du Soleil, absolument la même divinité. Arnobe (3)

(1) Plutarche Sympos. l. 7. prob. 10.
(2) Herod. l. 7, c. 111.
(3) Arnob. l. 3, p. 119.

dit que les anciens ne faisoient d'Apollon, de Bacchus et du Soleil qu'une seule et même divinité. La ville de Rhode, (1) consacrée au Soleil, avoit élevé un superbe temple à Bacchus. Epaminondas et les Thébains unissoient Bacchus à Apollon Ismenien, dans leur culte. (2) Les statues et les temples de Bacchus sont fréquemment unies à celles de Diane sœur d'Apollon. (3) On trouvoit à Olympie l'autel d'Apollon Pythien avec celui de Bacchus. (4) Les Thyades venoient d'Athènes tous les ans sur le Parnasse se réunir aux femmes de Delphes, pour célébrer les orgies de Bacchus. (5) En sortant de l'enceinte du temple de Delphes, on trouvoit une superbe statue de ce Dieu. (6) Aux voûtes du temple on voyoit Diane, Apollon et les Muses, le coucher du Soleil, Bacchus et ses Thyades; (7) aussi Plutarque nous dit-il (8) que Bacchus a autant de droit à Delphes, qu'Apollon. Il nous les peint tous deux, comme deux formes différentes de la divinité unique, qui

(1) Strab. l. 14. p. 652.
(2) Pausan. Messen. p. 137.
(3) Ibid. Ach. p. 234.
(4) Ibid. p. 144.
(5) Pausan. Heliac. 1, p. 162.
(6) Paus. Phoc. p 319.
(7) Ibid. 349.
(8) Ibid. p. 334.

préside au monde. L'un, Apollon toujours jeune, exprime la pureté de la substance lumineuse ; l'autre, prend toutes les formes, et se distribue dans la matière élémentaire, dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans les plantes, dans les animaux, et en général dans tout ce qui est sujet aux changemens, qui résultent des diverses organisations qui s'opèrent dans la matière. L'un est ami de la régularité, de l'ordre et de l'harmonie constante du monde ; l'autre partage les mouvemens tumultueux et les agitations de la matière sublunaire. Aussi on invoque Apollon, disoient les théologiens, dans tous les temps où règne l'ordre dans la température des saisons ; mais au commencement de l'hyver, alors on invoque Bacchus. Ces dogmes théologiques appartiennent à la partie mystérieuse du culte de ces deux divinités, suivant Macrobe. Car, ajoute ce savant, (1) il y avoit un dogme secret des mystères, qui consistoit à croire qu'Apollon et Bacchus étoient le même Dieu soleil, considéré dans ses rapports avec la partie supérieure du monde et la partie inférieure. Ceci signifie, non pas comme l'a cru Macrobe,

(1) Plut. de e apud Delph. 388—389.

l'hémisphère diurne et l'hémisphère nocturne, mais la partie supérieure du monde, qui est séparée de la partie inférieure par le cercle de la lune, lequel est sur les confins de l'immortel et du mortel, de l'empire de la lumière et de celui des ténèbres. En effet, le soleil considéré sous le rapport simple d'astre lumineux, qui brille dans l'Olympe et qui répand sa lumière dans les sept corps planétaires, enfin comme dieu du jour, voila ce que l'on doit entendre par Apollon. Mais si l'on considère ce même soleil comme chaud et comme agissant dans le monde sublunaire, pour organiser la matière et lui donner de belles formes, avec l'ordre et tous les germes de bien, alors il est appellé Bacchus, ou Osiris. Alors il se lie à la végétation, par la fécondité qu'il donne à la terre et aux élémens, (*h*) au lieu que, comme dispensateur de la lumière, il montre tout; mais ne crée rien. C'est par cette raison, que l'œuf symbolique, dont on supposoit Osiris et Phanés éclos, étoit placé à côté de Bacchus, comme l'emblème de la nature qui engendre et contient tout dans son sein. (1) Le Soleil ou Bacchus, dit Macrobe, (2) est

(1) Macrob. Ibid. p. 248.
(2) Pl. Symp. l. 2, p. 637.

l'auteur de la fécondité donnée à la terre, comme nous l'a dit Virgile ; et voilà pourquoi ce poëte, persuadé que Bacchus est le Soleil et Cérès la Lune, les invoque l'un et l'autre au commencement de son poëme sur l'agriculture, parce qu'ils concourent tous deux, l'un par la chaleur du jour, l'autre par la température douce de la nuit, à féconder les guérêts et à mûrir les moissons. (1) De-là vient l'épithète de *Meristès*, que donne au Soleil l'empereur Julien, (2) ou de Dieu dont l'action féconde, dit-il, se reproduit avec celle qu'exerce Bacchus sur la matière, dans laquelle son énergie créatrice se distribue. Car l'action demiourgique, par laquelle Bacchus se divise dans tous les canaux féconds de la nature, n'est pas séparée de celle du Soleil. Ces principes théologiques sont conformes à ceux que Macrobe attribue à Orphée, (3) lorsqu'il nous dit que Bacchus est cette force, qui émanée d'un principe simple se divise, se multiplie en s'éloignant de sa source et se distribue dans la matière organisée.

Les physiciens appeloient le Soleil l'*ame et l'intelligence* du monde : (4)

(1) Macrob Ibid. p. 251.
(2) Jul. Hymn in Sol. p. 269.—270.
(3) Macrob Som Scip. l. 1, c. 18.
(4) Macrob Sat. l. 1. c. 18. Som Scip. l. 2, c. 12

cette ame, qui s'unit à la matière, qui en pénètre toutes les parties, qui se distribue dans toute la masse des élémens, et qui descendant des sources pures de l'Ether vient ici-bas remplir les fonctions de la nature. Tel étoit Bacchus, tel est le Soleil, considéré dans ses rapports avec notre monde sublunaire, dans lequel pénètrent ses rayons, pour agiter la matière et y verser le mouvement et la vie, qui circulent dans toutes ses parties au moment où cet astre repasse dans notre hémisphère boréal au printemps. J'ajouterois qu'il y avoit à Athènes un Bacchus Musagête, ou qui présidoit au chant; pour les mêmes raisons que l'Apollon Musagête, dit Pausanias. (1) comme il y avoit un Hercule et un Apollon Musagête, il y avoit aussi un Bacchus chef des muses. Ces trois divinités (2) étoient réunies dans la place publique de Gythium. Aussi voyoit-on dans le temple de Bacchus l'image des muses, de Mnemosyne et celle d'Apollon. Osiris, qui étoit, comme Hercule, et comme Apollon, un Musagète, conduisoit les muses à sa suite dans ses voyages. (3) Platon prétend, que les

(1) Pausan. Atticis p. 2. — p 31
(2) Pausan. Lacon. p. 104.
(3) Julian. hymn. ad sol. p. 225.

dieux sensibles aux malheurs de l'humanité nous ont donné Bacchus et les muses, qui forment avec lui des chœurs. L'union de Bacchus aux muses ou aux neuf sœurs, qui forment le cortège ordinaire d'Apollon, est confirmée par Plutarque, (1) lorsqu'il nous dit que, dans les fêtes de Bacchus les femmes sont censées courir çà et là à la recherche de ce Dieu, qui leur échappe, et que fatiguées de leurs courses elles s'arrêtent en disant, que ce Dieu s'est retiré chez les muses, et qu'il vit caché près d'elles. Aussi Diodore de Sicile (2) lie-t-il l'histoire de Bacchus à celle des muses, dans le récit qu'il nous fait des diverses traditions sur Bacchus. Ce dieu étoit censé présider avec les muses, (3) comme Apollon, au mouvement des sphères, et donner à chacune l'impulsion, à commencer par le ciel des fixes, ou par le huitième ciel, sur lequel l'âme du monde exerçoit sa première action, jusqu'au ciel de la lune. Strabon et Pomponius (4) Mela, parlent d'une isle située à l'embouchure de la Loire, dans laquelle les femmes alloient

(1) Plut Sympos. l. 8, prob, 1.
(2) Diod. Sic. l. 4. c. 7.
(3) Lilio Giraldi T. 1. p. 535; Kirker OEdip. Tt 2, pars. 1. p. 191.
(4) Strab. l. 4, p. 198. Pompon. Mela.

célébrer des orgies ou fêtes en l'honneur d'un Dieu, que plusieurs disoient être le même que Bacchus. Des vierges en nombre égal à celui des muses étoient attachées à ce sacerdoce. L'Empereur Julien, dans son hymne au Soleil, (1) dit que Bacchus tient en commun avec cet astre le sceptre de l'univers, et qu'il gouverne les saisons et la nature, en circulant dans le zodiaque partagé en 36 décans et en quatre divisions qui forment les quatre saisons. On remarquoit à Athènes une superbe statue de Bacchus, près de laquelle étoit une fontaine consacrée aux neufs sœurs, appellée Ennéacrênon, nom qui rappelle le nombre des muses. (2) A Olympie on trouvoit l'autel de Bacchus et des Graces et entre deux celui des Muses. (3) Nous pourrions accumuler encore ici une foule de preuves et d'autorités, qui concourent à établir cette vérité fondamentale, que Bacchus, appelé par les Grecs *Dionysos*, *Liber* par les latins, n'est point une divinité différente de celle du Soleil, adoré par tous les peuples, sous une foule de noms variés. Mais nous croyons suffisantes celles que nous avons apportées et

(1) Julian orat. 4. p. 278.
(2) Pausan atticis. p. 13.
(3) Id. Heliac p. 162.

nous n'accablerons point le lecteur d'une foule de citations, qui n'ajouteroient rien à l'évidence de cette proposition et qui retarderoient la marche de nos explications.

Nous poserons donc pour principe, que Bacchus est encore le Soleil ; mais le soleil considéré dans ses rapports avec la végétation annuelle et avec les besoins de l'agriculture, et chanté comme astre bienfaisant. Aussi lui donna-t-on l'épithète de dieu bienfaisant. (1) C'étoit lui qui versoit dans le principe humide, d'où se forme la séve, tous les germes de bien qui se développent tous les ans par la production des plantes, des arbres, des moissons et des fruits. Bacchus sera chez les Grecs et chez les Romains, ce qu'Osiris étoit chez les Egyptiens, une divinité Cabirique (2) ou un des grands dieux tel que Jupiter. Comme Osiris, il présidera à la régénération des plantes, il fera croître la vigne, donnera le vin, et méritera par ses bienfaits la reconnoissance des hommes. Enfin Bacchus sera Osiris, sous tous ses rapports. Il n'y aura de différence que dans le nom. Ces principes une fois posés, nous suivrons Bacchus dans ses voyages, comme

(1) Hesych. v. Ευιος.
(2) Schol Apol. l. 1. v. 917.

nous

nous avons suivi Osiris dans les siens, et le ciel pour l'un et pour l'autre, sera le théatre commun de leurs conquêtes. C'est une conséquence nécessaire des principes que nous venons d'établir et une suite de la marche que nous avons tenue jusqu'ici, dans toutes les explications que nous avons données des légendes et des poëmes faits sur le soleil et sur la lune, sous quelques noms qu'ils aient été chantés. Car encore une fois, s'il est reconnu que Bacchus soit le soleil, les aventures et les courses de Bacchus sont celles du soleil.

Différens peuples se sont disputés la gloire d'avoir donné naissance à Bacchus, et ont chanté ce Dieu; ce qui a multiplié les légendes et les poëmes, dont les débris forment le dépôt confus des traditions sur Bacchus. Les chants sur ce dieu sont communs à tous les peuples, comme les bienfaits du soleil. Les Indiens ont chanté les exploits de Bacchus, (1) et ils prétendent que ce dieu est né dans leur pays. Les Arabes (2) le réclament et ils montrent chez eux le lieu qui lui servit de berceau. Les Arabes sont connus par le culte spécial qu'ils rendoient au soleil

(1) Diod. l. 3, c. 139. p. 232.
(2) Ib. l. 4. c. 147 p. 247.

et aux astres particuliers, (1) sous la protection desquels ils mettoient leurs tribus. Ils honorent Bacchus comme le dieu qui contribue le plus à fournir les choses nécessaires aux besoins de la vie, (2) ou sous les rapports de Dieu bienfaisant. Les Grecs sont partagés entr'eux sur le lieu de sa naissance. La plus commune opinion le fait naître à Thèbes; (3) mais les Eléens, les habitans de Naxe et ceux d'Eleuthère, ceux de Téos et une foule d'autres, prétendent qu'il est né chez eux. Les habitans de Patras disent qu'il fut nourri dans leur pays où il courut même des dangers de la part de Pan. (4) Ils l'honorent sous le nom de Bacchus Æsymnete, (5) la grande divinité de tout ce pays. Ce sont les mêmes habitans de Patras qui révèrent sur-tout Esculape, sous son double nom d'Esculape et de Sarapis, (6) de ce Sarapis qui étoit une des formes d'Osiris, ou du Bacchus Egyptien, le même que Pluton, avec lequel Clément d'Alexandrie (7) confond aussi Bacchus, lors de la des-

(1) Diod. l. 3. c, 141.
(2) Strab. l. 16. p. 741.—784t
(3) Diodor. l. 3. c. 139—140. p. 235.
(4) Paus. Ach. p. 224.
(5) Ibid. p. 226.
(6) Ibid. 227.
(7) Clem. ad Gent. p. 22.

cente de ce dernier aux enfers. Les Libyens (1) le disputent aux Grecs, aux Arabes, aux Egyptiens, et aux Indiens, et le font naître de la belle Amalthée, laquelle eut commerce avec Jupiter Ammon, qui régnoit, disent-ils, autrefois sur une partie de la Libye. Cette fable Libyene se lie aux fables Crétoises sur Jupiter et sur les Titans, et paroît appartenir à ceux des Libyens, qui étoient établis dans la Cyrénaïque et dans le voisinage des sables où se trouve le temple de Jupiter Ammon. Diodore (2) place ce Bacchus avant le Bacchus Egyptien fils de Jupiter, qui régna en Egypte sous le nom d'Osiris, et qui établit les Mystères ; et après eux le Bacchus Grec fils de Sémélé, qui dans la suite des siècles fut fameux dans les histoires grecques par ses voyages et ses conquêtes. L'âge où vécut ce dernier ne peut être que fort éloigné de celui où vivoit le Bacchus, qui étoit contemporain de Jupiter et des Titans. Tous ces Bacchus, suivant nous, se réduisent à l'unique Dieu Soleil, chanté dans différens poëmes et à diverses époques, chez différens peuples. Cicéron (3) compte aussi plu-

(1) Diod. Ibid. l. 3 c. 141.
(2) Ibid c. 145.
(3) Cicero de nat. deor. l. 3 c. 32.

sieurs Bacchus ; il en distingue principalement cinq. Le premier étoit fils de Jupiter et de Proserpine. Le second étoit fils du Nil ; c'est celui qui tua Nysa. Le troisième étoit fils de Capius ; c'est celui qui commanda en Asie et en honneur duquel furent établies les les fêtes Sabaziennes. Le quatrième étoit fils de Jupiter et de la Lune ; c'est à lui que s'adressent les cérémonies Orphiques. Le cinquième étoit fils de Thyoné et de Nisus ; c'est celui qui établit les fêtes Triétérides. Cicéron auroit pu ajouter le fils d'Ammon et d'Amalthée, fameux dans la Cosmogonie des Libyens ; celui de Jupiter et de Sémélé, chanté par les Grecs ; le Bacchus fils de Jupiter et de Cérès que les géans coupèrent par morceaux et qu'ils firent ensuite cuire dans une marmite ; (1) le Bacchus fils d'Isis, qui prit le surnom d'Arsaphès en Egypte; (2) le Bacchus Sebadius adoré sur le mont Zilmissus en Thrace, et que Macrobe (3) dit être le Soleil : aussi unissoit-on son culte à celui de Diane, suivant Hérodote. (4)

Toutes ces filiations de Bacchus

(1) Diod. l. 3. c. 138. p. 231.
(2) Plut. de Iside. p. 363.
(3) Satur. l. 1. c. 18.
(4) Hérodot. l. 5. c. 7.

n'offrent tant de variétés, que parce que chaque poëte dans ses chants, chaque prêtre dans sa légende sacrée, chaque peuple dans ses traditions religieuses, donnoit au même Dieu une généalogie différente, à raison des différens rapports cosmogoniques, qu'il leur plaisoit de choisir, pour fixer le départ de l'astre bienfaisant, qui féconde la terre et répand sur nous les heureuses influences du ciel. C'est cette multiplicité de légendes, qui a produit une discordance si monstrueuse dans ces anciennes traditions sur Bacchus, qu'il est impossible de les concilier, comme l'a très-bien observé Diodore. (1) Mais elle n'a plus rien d'étrange, quand on fait comme nous de tous ces Bacchus, non un ou plusieurs princes, mais un seul être, le Soleil chanté différemment, chez différens peuples, en différens siècles. Si on doit chercher à les concilier, ce ne doit pas être sûrement entr'elles, mais avec la marche de la nature, fond commun sur lequel tous les chantres de Bacchus ont travaillé. C'est le lien qui va les réunir toutes.

On cherchera d'abord ces rapports dans le ciel et dans la partie du zodiaque, où le soleil commence à exercer

(1) Diod. l. 3. c. 138.—139. p. 231.

cette action bienfaisante sur la terre à l'équinoxe du printemps. C'est là que nous trouverons ce taureau, dont Osiris, ainsi que Bacchus, empruntèrent leurs attributs communs ; ce saint taureau, qu'invoquoient les femmes Eléennes, et qu'elles invitoient à descendre vers elles avec son pied de Taureau ; ce Dieu fils de bœuf, que célébroient les Argiens adorateurs d'Io, ou de la lune, dont le Taureau céleste conservoit la dépouille, depuis qu'elle eut quitté sa métamorphose en vache. C'est là que nous trouverons, sur le front même du Taureau, le grouppe des Hyades, que toute l'antiquité a appellées les nourices de Bacchus, (1) celles à qui Lycurgue, prince féroce, ennemi de Bacchus, donna la chasse et qu'il mit en fuite. Elles étoient filles d'Hyas (2) et de la Bœotie, lieu qui donna naissance à Bacchus. Jupiter, dit-on, les trouva au moment de la naissance de Bacchus et les plaça aux cieux (3) pour indiquer les saisons. Elles annoncent le printemps et l'automne, et fixent les limites de cet intervalle de six mois, qui comprend en soi les moissons, les vendanges et la maturité des fruits, dit

(1) Hygin. l. 2 German. c. 13.
(2) Theon ad Arat. Phœnom. 125.
(3) Ovid. fast. l. 5.

Germanicus. (1) Elles fixoient donc les limites du règne bienfaisant d'Osiris ou de Bacchus et de la durée de l'action féconde que le soleil exerce sur la nature pendant le printemps et l'été. Que de titres pour jouer un rôle dans l'histoire de Bacchus ou du Soleil. Joignez à cela que Bacchus présidoit au principe humide de la nature, et que les Hyades étoient censées remplir la même fonction par leur influence, qui leur mérita l'épithète de pluvieuses que leur donne Virgile, (2) et qui répond parfaitement à leur nom Grec d'Hyades. (3) Ovide fixe leur lever vers le milieu du passage du soleil sous le signe du Taureau (4), le lendemain de celui d'Amalthée ou de la Chèvre céleste mère de Bacchus, dans la tradition des Libyens, dont nous parlerons bientôt, et qui, comme les Hyades, porta le nom de constellation pluvieuse. C'est ainsi que la fable Libyene confia le soin de Bacchus à Aristée ou à l'homme du Verseau. Parmi les Hyades, on en distinguera surtout une, qui porte le nom de Thyoné, c'est-à-dire le même nom que certaines traditions donnent à la mère de

(1) German c. 41, ad finem.
(2) Virgil. Æneid. l. 1. v. 748.
(3) Isidor. Orig. l. 3. c. 47.
(4) Fast. l. 5. v. 23.

Bacchus, de ce Bacchus que Cicéron compte pour le cinquième Bacchus, celui qui eut pour père Nisus et Thyoné. Ovide dans ses fastes désigne Thyoné (1) comme une étoile du front du Taureau et conséquemment comme faisant partie des Hyades, ou des étoiles du front du Bœuf céleste, qui donne ses formes à Bacchus ou au Soleil de l'équinoxe du printemps. C'est peut-être la brillante des Hyades, *Aldebaran*, qui étoit le dieu tutélaire de la tribu Misa chez les Arabes, peuples qui révéroient surtout Bacchus. On les disoit filles d'Atlas dans certaines traditions; d'autres auteurs, suivant Théon, (2) les appelloient les filles de Cadmus, ou de la constellation du serpentaire, qui se trouve en aspect avec elles et les fait lever à son coucher. (*l*) En effet, en automne, lorsque le soleil avoit atteint le Serpentaire ou étoit arrivé chez Cadmus, les Hyades étoient les premiers astres, qui se levoient le soir avec le Taureau et qui fixoient le temps du labourage et des semailles. Ainsi Thyoné, aussi bien que ses sœurs, étoient des filles de Cadmus, placées sur le Taureau, qui enleva Europe sœur de ce prince, et qui portoit, comme le

(1) Fast. l. 6. v. 711.
(2) Theon ad Arat. Phæn. p. 125.

Taureau Apis, le croissant de la lune sur l'épaule. C'est lui qui, s'arrêtant près du bord de la mer, marqua à Cadmus le lieu où il devoit fonder sa ville aux sept portes, inscrites chacune du nom d'une planète. La tradition, qui fait Bacchus fils de Sémélé, dit aussi que Sémélé était une fille de Cadmus et par une conséquence nécessaire, une des sœurs des Hyades, puisque les Hyades, suivant Myrtile, étoient les filles de Cadmus.

La fable suppose que le grand Jupiter arriva chez Cadmus; qu'il eut commerce avec une de ses filles et qu'au bout de sept mois nacquit Bacchus. Depuis la conjonction du soleil avec le Serpentaire, ou depuis son arrivée chez Cadmus, jusqu'à son retour au Taureau équinoxial, il s'écoule six mois, et il y revient au septième, précisément au bout du terme que l'on donne à la durée de la conception de Bacchus. Alors Sémélé l'Hyade périt absorbée dans les feux solaires, au moment où le dieu du printemps reprend ses foudres, et où la nature va éprouver l'action féconde et bienfaisante du soleil. C'est alors que Sémélé accouche d'un jeune enfant, semblable en tout à Osiris, et qu'on dit être

le fruit d'une Théophanie. (1) Le point équinoxial du printemps coincidant avec le signe du Taureau, dans lequel sont les Hyades, est toujours en aspect avec le Serpentaire, qui le premier monte le soir sur l'horison. C'est cette apparence Astronomique, qui a fait lier la naissance de Bacchus à l'histoire d'Europe et de Cadmus, et qui fait entrer dans le cérémonial des mystères de Bacchus (2) le serpent et le taureau, comme principaux simboles de ce culte. Aussi donnoit-on aux initiés aux mystères de Bacchus cette formule secrète à apprendre; (3) *le taureau engendra le serpent, et le serpent engendra le taureau.* Ces deux constellations fixoient les deux époques les plus importantes du mouvement annuel du soleil, et fournissoient les attributs de cet astre au printemps et en automne. Placées dans une situation diamétralement opposée, l'une fait nécessairement lever l'autre, et réciproquement.

Ce serpent est celui qui s'étend sur le Scorpion et sur la Balance, et qui porte sa tête sous la couronne d'A-

(1) Diod. l. 1, c. 14. p. 27.
(2) Diod. l. 4 c. 147.
(3) Clément Alex. Adhor ad Gen. Arnob contr. Gent. l. 5.

riadne, (1) à qui Bacchus, suivant Ovide, Hygin et Lactance, donna le nom de *Libera*, ou de Proserpine. C'est elle qui couronnoit la lune, dans son passage aux signes inférieurs, et qui s'unissoit au soleil, lorsqu'en conjonction avec le serpent, il descendoit aux régions australes et devenoit Sarapis et Pluton dieu des enfers. C'est cette apparence Astronomique, qui dans d'autres traditions fit naître Bacchus des amours de Jupiter métamorphosé en serpent avec Proserpine, et qui fit supposer que le fruit de leurs amours fut un taureau, qu'on honora sous le nom de Bacchus. (2) C'est le Bacchus Zagreus, dont parle Nonnus et qu'il appelle le premier Bacchus. (3) Cicéron fait aussi le premier Bacchus fils de Proserpine et de Jupiter. (4) Diodore le compte pour le second, (5) mettant avant lui le Bacchus Indien, qu'il dit être le plus ancien de tous. On le peignoit avec une longue barbe. Peut être est-ce cela qui le faisoit regarder comme le plus ancien. Pour nous,

(1) Ovid fast. l. 3. v. 459 et Hygin fab. 224, Lactance l. 1. c. 10.
(2) Athenag legat. pro chr. p. 77.
(3) Nonnus Dionys. l. 6. v. 165.
(4) De Nat. Deor. l. 3. c. 21.
(5) Diod. l. 3. c. 138—139. 232.

qui ne connoissons de différence d'âge dans les Bacchus, que celle des images, dont les formes varioient dans les quatre saisons, et qui ne comptons point plusieurs Bacchus, mais un seul, dont les filiations varient à raison des choix arbitraires, que les prêtres firent de tel ou tel aspect céleste, parmi ceux qui fixoient le moment de l'équinoxe, nous nous bornerons à dire, qu'une de ces généalogies faisoit naître Bacchus du serpent céleste et de la couronne d'Ariadne, appellée *Libera*, nom que toute l'antiquité a donné à Proserpine. Nous ajouterons, que cette même généalogie donnoit des cornes de bœuf à ce Bacchus, comme les Egyptiens en donnoient à Osiris, et qu'elle le faisoit, comme Osiris, dieu du labourage et des semailles. Les étoiles du taureau en étoient l'indication, par leur lever en automne au moment de la conjonction du soleil avec le serpentaire, qui tient le serpent sur la tête duquel repose la couronne de *Libera*, couronne que Bacchus plaça aux cieux, dit la fable, au moment où il descendit aux enfers. Voici ce que dit de ce Bacchus Diodore de Sicile. (1) « On parle d'un second

(1) Diod. c. 139. p. 232.

Bacchus, fils de Jupiter et de Proserpine ; d'autres disent de Cérès. On prétend qu'il est le premier qui ait accoutumé les bœufs au joug. Jusqu'alors les hommes cultivoient la terre de leurs propres mains. (*k*) Il fut l'auteur de beaucoup d'inventions utiles, qui diminuèrent les travaux du laboureur. Ses bienfaits envers les hommes lui méritèrent leur reconnoissance et les honneurs de l'immortalité. Il partagea les hommages, que l'on rendoit aux dieux, et on lui immola des victimes. Les peintres et les sculpteurs armèrent de cornes son front, soit qu'ils voulussent par là caractériser la nature de ce second Bacchus, soit qu'ils voulussent rappeler les services qu'il avoit rendus aux agriculteurs, par l'invention de la charrue. » Nous nous rappelons, qu'on en disoit autant d'Osiris, ou du Bacchus (1) Egyptien. Car ce rapprochement est bon à faire, pour confirmer l'identité déjà bien établie entre l'Osiris Egyptien, et le Bacchus des mystères, et entre les fables solaires faites sous ces deux noms.

On rapprochera aussi de cette tradition le passage de Plutarque sur les bœufs sacrés de l'Egypte, dans lequel Philar-

(1) Diod. l. 1 c. 13. p. 25. c. 10, p. 19—20. c. 9. p. 18.

chus disoit que Bacchus, pour la première fois, amena de l'Inde deux bœufs, dont l'un s'appeloit Apis et l'autre Osiris, qui tous deux retraçoient la même idée théologique, suivant la doctrine des prêtres Egyptiens. (1) Ces bœufs étoient l'image du Taureau céleste, comme nous le dit Lucien, (2) de ce Taureau qui portoit sur son front les Hyades et sur son dos les Pléïades, les deux groupes d'étoiles les plus fameux par leur rapport avec les opérations agricoles, comme on peut le voir dans Hésiode, (3) dans Théon, dans Germanicus et dans tous ceux qui ont parlé d'Astronomie rurale. Ainsi Bacchus taureau devint le dieu du labourage; et on dit de lui, qu'étant fort ingénieux il attela le premier les bœufs à la charrue et ensemença la terre; ce qui, disent les conteurs de fables, le fit réprésenter avec des cornes de bœuf à la tête. C'est ce fils de Proserpine et de Jupiter, connu sous le nom de Bacchus Sabazius, suivant Diodore de Sicile; c'est (4) celui dont on célebre la nuit les mystères et dont on couvre l'origine et le cérémonial

(1) Plut. de Iside p. 362.
(2) Lucian de Astrol. p. 986.
(3) Hésiod. Opera et Dies. Theon p. 134—135.
(4) Diodor l. 4. c. 148. p. 249.

du voile des ténèbres, pour cacher des opérations, auxquelles se refuse la pudeur. Nous en parlerons à l'article des mystères.

En attendant il suffit de dire, que la fiction sacrée présentoit l'idée de plusieurs incestes de la part de Jupiter et d'aventures obscènes. En effet, on enseignoit aux initiés que Jupiter avoit conçu une passion criminelle pour Cérès sa mère. (1) Que pour la tromper il s'étoit métamorphosé en taureau; c'est-à-dire, qu'il prit la forme, qu'il avoit quand il trompa la sœur de Cadmus, Europe, placée ensuite dans le Taureau céleste; et qui étoit tante de Sémélé, mère de Bacchus, suivant d'autres légendes. Sous cette métamorphose ce dieu força la déesse, qui reconnut bientôt l'artifice de son fils. Celui-ci se voyant découvert s'échappa. La mère entre en fureur et médite le moyen de s'en venger. Jupiter effrayé demande grace; elle se refuse à toutes les sollicitations. Pour la satisfaire, il imagine un moyen; c'étoit de couper les testicules d'un bélier. Il fait croire à sa mère qu'il s'est mutilé par une suite de repentir; et pour le prouver, il lui jette dans le sein les parties sexuelles du bélier.

(1) Arnob. l. 5. p. 170.

La déesse s'appaise, prend soin de son fruit et accouche à terme d'une charmante fille, qu'on appella *Libera* ou Proserpine. Le Dieu Bélier, ou Jupiter épris des charmes de la belle Proserpine, ou du fruit de ses amours avec Cérès, oublie son premier crime et son repentir, pour se porter à un nouvel acte de licence. Il conçoit un desir incestueux pour la belle Proserpine, et pour la tromper, il se métamorphose en serpent. Sous cette forme il s'approche de la belle, comme le démon s'étoit approché d'Eve; il la caresse, l'embrasse dans ses replis et la rend mère d'un fils, qui avoit toutes les formes du taureau et ce taureau étoit Bacchus. (1) De là vint que l'on enseignoit dans les initiations cette génération mystérieuse, sous le voile d'un vers énigmatique, que nous avons cité plus haut: *le taureau avoit engendré le dragon, et le dragon engendra le taureau*(*). C'est-à-dire, le soleil uni au taureau donna naissance au dragon, qui se levoit le soir à l'équinoxe de printemps; de même que le soleil uni ensuite au dragon ou au serpent de l'équinoxe d'automne, sur lequel est *Libera* ou la couronne d'Ariadne, donna naissance le soir au taureau, qui portoit

(1) Arnob. p. 171.

toit sur son front les Hyades et les Pléïades, et annonçoit l'époque des semailles et du labourage. Ce serpent est celui, que tient Ophiucus ou Cadmus, comme le taureau est celui qui enleva sa sœur Europe; c'est-à-dire, que l'un est le serpent du père et de la tante; l'autre le taureau de Sémélé mère de Bacchus, dans la fiction des Grecs de Thèbes. Car celle que nous venons de rapporter est une fable Phrygienne, faite sur le Bacchus Sabazius, que Cicéron dit avoir régné en Asie. (1) Aussi Arnobe dit-il, que cette doctrine étoit celle des mystères, auxquels on initioit en Phrygie. (*m*) Cette mutilation de Jupiter ressemble beaucoup à celle d'Atys, et à la cérémonie de l'arbre sacré au pied duquel on mettoit un bélier, dans la celébration des mystères de Cybèle et d'Atys son amant. Pour conserver la mémoire de cet événement, ou plutôt de cette fiction sacrée, on couloit un serpent doré dans le sein des initiés et on le faisoit sortir par le bas de la robe. Clément d'Alexandrie (2) rapporte la même fiction sacrée, et l'attribue aux chefs de l'initiation aux mystères d'Atys et de Cybèle et aux Corybantes. Il

(1) Cicer. de nat. Deor. l. 3. c. 23.
(2) Clément Prot. p. 11.

dit que le serpent, que l'on couloit dans le sein des initiés aux mystères Sabaziens, étoit l'image de Jupiter lui-même et de ses amours incestueux avec Proserpine sa fille, desquels étoit né un fils à forme de taureau; ce qui avoit donné lieu à la formule sacrée, qui contenoit la génération réciproque du taureau et du serpent, dont nous venons de parler.

Pour peu qu'on veuille jetter un coup d'œil sur les signes et les constellations qui fixoient alors les deux équinoxes, sur les points du retour et de la retraite du soleil, ou de son passage d'un hémisphère à l'autre, et qui conséquemment donnoient à ses images les formes variées qu'elles prenoient aux différentes saisons, on verra aisément que le taureau et le serpent, qui s'engendrent ici mutuellement, sont ceux des constellations qui présidoient au printemps et à l'automne. L'un étoit le type d'Apis, image vivante d'Osiris et de Bacchus, et l'autre le serpent de Cadmus, père de Sémélé mère de Bacchus, celui dont la fille eut commerce avec un dieu, et devint mère d'un enfant qui avoit tous les traits d'Osiris, dont Apis étoit l'image et qu'on peignoit avec des cornes de bœuf. Aussi on voit que cette nouvelle généalogie de Bacchus ne nous fait point sortir des

limites célestes, qui fixoient les termes de la course du soleil dans notre hémisphère boréal, et nous reportent encore vers les Hyades, nourrices de Bacchus et vers Thioné sa mère, qui brille au front du Taureau, ou vers les filles de Cadmus, dont Sémélé étoit une, et vers le serpent que tient Cadmus sur le signe d'automne. Ce serpent, le jour de l'équinoxe de printemps, lorsque le soleil s'unissoit au Taureau, montoit le soir et le premier sur l'horison. Il annonçoit le crépuscule de la première nuit, qui terminoit le jour dont le matin *Arics*, ou le bélier, qui donna ses formes à Ammon père de Bacchus, annonçoit l'aurore.

Voilà l'origine de la liaison qu'il y a entre Cadmus d'un côté et Jupiter Ammon de l'autre, qui tous deux figurent dans la fable qui a pour objet la naissance de Bacchus. C'est ce bélier dont les testicules furent coupés par Jupiter, et qu'il jeta dans le sein de sa mère, après qu'il eut eu commerce avec elle sous la forme du taureau. C'est en effet sous le Taureau, ou lorsque le soleil a atteint ce signe, que le Bélier céleste appelé Jupiter Ammon par les anciens, et qui donna à ce dieu ses formes, se dégage le matin des rayons solaires, ou se lève Heliaquement et précède immédiatement le char

du soleil printannier, que porte le Taureau dont Jupiter prit la forme pour féconder Europe, et sous laquelle il cacha Io, ou Isis, mère d'Epaphus, ou d'Apis. Le Calendrier des pontifes romains fixe le lever Heliaque de ce Bélier dix jours après l'entrée du soleil au Taureau, et cinq jours avant celui de la chèvre Amalthée, que porte le cocher. Placée immédiatement au-dessus du Taureau, cette belle nymphe, dont la fable Libyenne fait une mère de Bacchus nous fournit une nouvelle preuve, que c'est aux limites équinoxiales que nous trouverons toute la famille de Bacchus, dans toutes les légendes possibles.

En effet les Libyens, dans leurs traditions, font Bacchus fils de Jupiter Ammon, ou du bélier dont ce dieu emprunte les attributs et d'une belle nymphe nommée Amalthée, qui habitoit près des montagnes Cérauniennes ou de la foudre; allusion manifeste aux météores de cette saison, et que les Grecs ont rendue dans la fable de Sémélé foudroyée. Cette princesse charma par sa beauté Ammon qui régnoit en Libye, et qui avoit pour épouse Rhéa fille du ciel, et sœur de Saturne et des Titans. Il voulut en jouir et la rendit mère d'un fils étonnant par sa force et sa beauté; c'étoit Bacchus. Il établit Amalthée, mère du jeune

prince, reine d'un pays voisin, qui avoit la forme d'une corne de bœuf; ce qui est une allusion bien évidente au Taureau céleste et à sa corne Boréale sur laquelle s'appuie le pied du Cocher (n) qui porte entre ses bras la chèvre Amalthée. Théon (1), après avoir parlé des filles de Cadmus ou des Hyades nourrices de Bacchus, ajoute qu'il y a une étoile du Taureau, qui forme l'extrémité de sa corne droite et l'extrémité du pied gauche du cocher, lequel cocher se lève en partie avec le Taureau. L'étoile brillante du cocher, placée un peu plus haut, se lève des premières et c'est elle que toute l'antiquité a désignée sous le nom d'Amalthée, (2) femme de Pan un des compagnons de Bacchus et d'Osiris. Car tout ici se lie rapporté au ciel. L'auteur de cette fable fait du lieu où régnoit Amalthée un séjour enchanté; allusion bien marquée à l'état de la terre au printemps, lorsque le soleil parcoure le Taureau sur lequel est placé Amalthée. La terre étoit couverte de vignes et de vergers plantés d'arbres qui produisoient des fruits délicieux. C'étoit en effet l'âge d'or de la nature si vanté par les

(1) Theon. p. 125.
(2) Hygin l. 2. c. 14.

Grecs, et le jardin délicieux où l'homme fut placé, suivant les fables Juives et Persannes. La princesse, qui régnoit sur ce lieu de delices et d'abondance, l'appella de son nom la corne d'Amalthée. C'est depuis ce temps, continue notre auteur, que la postérité a nommé corne d'Amalthée toute terre excellente et féconde en fruits de toute espèce. L'allégorie perce ici de toutes parts. Ammon craignant les suites de la jalousie de son épouse (1) s'empare du jeune enfant et le transporte à Nyse, (o) dans une isle qu'arrose le fleuve Triton. C'est un séjour enchanté dont l'auteur se plaît à nous faire la description, ainsi que de la grotte où Ammon dépose le jeune Bacchus sous la garde d'Aristée fils de Cyrène, celui dont l'image est placée aux cieux au signe du Verseau, qui, à cette époque, étoit le signe du solstice d'hiver, le signe où le soleil prenoit naissance. Ce fut lui qui fut le précepteur du jeune Bacchus, sous la surveillance de Minerve. Ici est un épisode (2) sur les goûts et les talens de cette chaste déesse, et sur la victoire qu'elle remporta sur la chèvre redoutable, dont la peau lui servit dans la suite

(1) Diod. I, 141. p. 237—238.
(2) Ibidem. p. 239.

d'égide. Cette égide de Minerve, (1) étant la même que celle de Jupiter, et celle-ci étant composée de la peau de la Chèvre céleste, il paroît que ce morceau épisodique contient une autre fiction sur la même constellation, considérée sous un autre rapport.

L'auteur suit le développement du génie et des talens du jeune Bacchus. (2) Il étoit encore enfant que déjà il examinoit la nature du vin et l'usage qu'on en pouvoit faire, en exprimant le jus des raisins qu'il cueilloit aux vignes, qui poussoient sans culture. Peu-à-peu il trouva le moyen de perfectionner ces plantes par la culture, et forma le dessein de communiquer ses découvertes aux autres, persuadé qu'il obtiendroit l'immortalité par l'importance d'un tel bienfait. Le bruit de sa gloire naissante parvint aux oreilles de Rhéa épouse d'Ammon, qui tenta de s'assurer de sa personne. N'ayant pu réussir dans ses projets, elle quitta son époux infidèle, et alla rejoindre les Titans ses frères. Elle épousa un d'eux, Saturne son frère. Elle détermina celui-ci à déclarer la guerre à son premier époux Ammon, qui succomba et fut obligé d'aller chercher un asyle

(1) Apollod. l. 3.
(2) Diod. Ibid. p. 239.

en Crète, où il épousa Créta, (*p*) une des filles des Curètes, dont le nom fut donné à cette isle appellée auparavant Idea. Saturne, (1) maître du royaume d'Ammon, traite durement le pays et se dispose à mener son armée contre Nysa, où étoit Bacchus. Celui-ci rassemble des forces, (2) et secondé de Minerve s'oppose aux efforts de Saturne, qui reçut une blessure dans le combat et fut vaincu. La principale gloire de cette action est due à la bravoure de Bacchus. Ce héros traita avec la plus grande humanité les prisonniers, et les attacha à ses armées. Ils virent dans leur libérateur un dieu. Aristée, son gouverneur, donna le premier l'exemple aux autres de lui sacrifier comme à une nouvelle divinité. Comme les Pans avoient accompagné Osiris dans ses conquêtes, les Silènes accompagnèrent aussi Bacchus; nouveau trait de ressemblance entre ces deux dieux et leurs deux fables. Bacchus parcourut des déserts arides et infectés par des bêtes féroces. Il tua un monstre terrible né de la terre, qui avoit fait beaucoup de ravages, et délivra le pays de l'effroi qu'il y causoit: ce monstre s'appeloit (*q*) Kam-

(1) Ibid. p. 240.
(2) Ibid. c. 143.

pê. Car la destruction des monstres entra aussi dans son plan de bienfaisance. Il marcha ensuite contre les Titans et contre Saturne, sur qui il remporta une nouvelle victoire. Bacchus donna encore une nouvelle preuve de son humanité envers les premiers vaincus, de manière à mériter l'affection de Rhéa et de Saturne.

Après sa victoire il bâtit un temple et consacra un oracle à Ammon son père, et y attacha des prêtres (1). Il y fit représenter son père avec des cornes de bélier à la tête, parce que, dit-on, le casque dont se servoit ce prince dans les combats avoit cette forme; d'autres disent, parce que ses cornes lui étoient poussées naturellement à la tête. Ni l'un ni l'autre n'est vrai; ce sont les attributs du soleil d'*Aries* ou du bélier, signe qui précédoit d'un mois celui où cet astre prenoit les attributs du taureau. C'est sous cette forme que le planisphère Égyptien imprimé dans Kirker nous peint le génie ou le dieu tutélaire d'*Aries*, ou du règne d'Ammon. C'est par cette même raison, dit l'auteur de cette fable, que son fils Bacchus, qui ressembloit à son père, eut aussi des cornes. Il y a cette différence entre

(1) Ibid. p. 242.

eux, quoiqu'en dise cet auteur, que les cornes d'Ammon étoient des cornes de bélier, et que celles de Bacchus sont des cornes de bœuf. Et la raison de cette différence est tirée de la différence, où se trouve le soleil dans les deux mois qui se succèdent aux environs de l'équinoxe, au mois du Bélier et à celui du Taureau. Mais le principe ou la raison de cet ornement symbolique a le même fondement. Ce temple, cet oracle de Jupiter Ammon, et les attributs du bélier donnés à sa statue, ont un rapport mieux marqué avec le ciel et avec le signe d'*Aries* dans d'autres traditions, qui justifient notre assertion sur l'origine de cette consécration, que fait Bacchus à Jupiter Hammon, tirée des constellations, ou du Bélier céleste. Hygin (1), parlant du signe céleste du Bélier, nous dit que « Bacchus faisant la guerre en Afrique arriva avec son armée dans un désert très-sablonneux où il manquoit absolument d'eau; que se trouvant dans le plus grand embarras, un bélier tout à-coup leur apparut; que ses soldats se mirent à sa poursuite, et qu'il les mena toujours en fuyant jusqu'à l'endroit où depuis fut bâti le

(1) Hygin.

temple d'Ammon, et que là il disparut; et qu'à ce même endroit ils y trouvèrent une belle fontaine, qui leur procura l'eau dont ils avoient besoin. Bacchus y mena toute son armée pour l'y rafraîchir, et par reconnoissance il y éleva un temple à Jupiter Ammon, qu'il fit représenter avec des cornes de bélier à la tête. Il plaça aussi dans le zodiaque l'image de ce bélier et voulut que, toutes les fois que le soleil arriveroit à ce lieu du ciel, la Nature reprît une nouvelle vigueur, comme la vue du bélier l'avoit rendue à son armée qu'il avoit guidée ». Voilà le conte que rapportoit Hermippus.

Léon, qui avoit écrit l'histoire d'Egypte, faisoit un autre conte. Il disoit que Bacchus étant maître de l'Egypte et des pays voisins, après avoir fait part aux hommes des plus précieuses découvertes, reçut la visite d'un certain homme d'Afrique appellé Ammon, qui lui amena des troupeaux, et se fit un mérite auprès de lui de cette première découverte. Bacchus, dit-on, l'accueillit et lui donna des terres dans le voisinage de Thèbes; et pour perpétuer le souvenir de la découverte qu'il avoit faite le premier de ces troupeaux, on le représenta avec des cornes de bélier; et la

figure d'un bélier fut placée dans les constellations en mémoire de cet événement. Voilà encore une autre fiction, qui contient une allégorie sur le signe céleste voisin du Taureau, dont Bacchus prenoit les formes, et d'où il empruntoit le nom de Bovigènes et de saint Taureau.

Nigidius assure que Bacchus donna le nom de Jupiter Ammon à ce bélier officieux; qu'il lui consacra un superbe temple dans le lieu même où il lui avoit montré cette fontaine, et qu'il le plaça aux cieux *en regard avec le Taureau.* C'est là effectivement la position respective de ces deux signes, et l'origine de la fable, qui mit Hammon ou le Bélier céleste, le Taureau, et la Chèvre placée au dessus d'eux, dans la généalogie de Bacchus C'est cette union qui a été consacrée dans la fameuse statue symbolique d'Eléphantine (1), destinée à représenter la néomenie équinoxiale du printemps. On y voit un dieu assis, ayant pour tête une tête de bélier, et, au lieu de diadême, des cornes de bouc ou de chèvre, qui soutenoient un disque ou cercle solaire. La fable sacrée à le même but; c'est l'ouvrage du même génie sacerdotal, et

(1) Euseb. præp. Ev. l. 3. c. 12.

vraisemblablement une fiction des prêtres de Thèbes, qui passa aux Libyens. Servius (1), dans son commentaire sur Virgile, l'a rapportée à peu près de la même manière, excepté qu'il nous peint le bélier qui avec son pied creuse la terre, et fait jaillir la source où se désaltera l'armée de Bacchus.

Le commentateur de Statius ajoute une circonstance ; c'est que Bacchus manquant d'eau, avoit prié Jupiter de lui prouver par quelque miracle qu'il étoit son père, et qu'aussi-tôt ce bélier miraculeux avoit paru sortir du milieu des sables où l'on trouva la fontaine (2). Toutes ces petites variétés ne nuisent en rien au rapport principal que cette fiction a avec les cieux et sur-tout avec les constellations voisines de l'équinoxe, et ne sont que des traits et des nuances, qui annoncent une broderie différente d'un même fond. Mais presque tous les auteurs s'accordent à dire, que ce bélier (3) est celui qui brille au ciel dans le signe voisin du Taureau, et qui devint ensuite signe équinoxial ; comme ils conviennent que c'est ce bélier

(1) Æneid. l. 4. v. 196.
(2) Lutatius in Thebaid. Stat. l. 3, v. 476.
(3) Hygin. fab. 134. Isidore orig. l. 3 c. 47.

qui a donné lieu à la consécration du temple de Jupiter Ammon, et à l'établissement de son oracle, qui, suivant Lucien, est soumis à l'influence du Bélier céleste, comme l'oracle d'Apis l'est à celle du signe du Taureau, qui le suit et dont Bacchus prit les formes.

Ainsi nous dirons, que si les images d'Ammon et de Bacchus représentent ces dieux avec des cornes, c'est que le Bélier et le Taureau, aux influences desquels leurs statues étoient soumises, en ont aussi. C'est à cet oracle nouveau, soumis à l'influence du Bélier céleste, que s'adresse Bacchus, dans la fiction des Libyens, pour consulter son père sur la marche qu'il doit tenir et sur le plan de conduite qu'il doit se faire. C'est alors qu'il en reçoit cette belle réponse, qui devroit servir de leçon à tous les princes, qu'il ne peut prétendre à l'immortalité, qu'en devenant le bienfaiteur des hommes. Ce mot seul caractérise bien la force bienfaisante du soleil, que l'on vouloit chanter sous les noms de Bacchus et d'Osiris (1).

Animé par cette réponse, Bacchus s'empare de l'Egypte où il laisse le

(1) Diodor. c. 145 p. 242.

jeune Jupiter, à qui il donne Olympe pour précepteur. L'Egypte instruite par Bacchus apprend l'art de planter la vigne, de la cultiver, et d'exprimer le jus de son fruit, et le secret de mettre en réserve et de garder les autres fruits. La réputation de bienfaisance, qu'il se fait, lui prépare d'avance le cœur de tous les peuples, qui s'empressent d'aller au devant de lui, le reçoivent et lui rendent des hommages comme à un Dieu. Fidèle à ses principes de bienfaisance, Bacchus parcourt tout l'Univers, qu'il enrichit de nouvelles plantations et s'attache tous les hommes par des services signalés, de manière que tous les peuples s'accordent à reconnoître son immortalité. Les Grecs, comme les Barbares, tous éprouvent également ses bienfaits. Cet éloge convient parfaitement au dieu soleil. Ceux dont le sol ingrat ne peut produire du vin apprenent de lui l'art de faire de la bierre.

De retour à la mer, qui baigne la Crête, il trouve les Titans qui se préparent à attaquer Ammon. Il vole à son secours accompagné de Minerve et des autres Dieux. Il engage un grand combat, dans lequel périssent tous les Titans, et par leur mort ils assurent la paix à son père et à

son parti. Jupiter alors libre et tranquille s'empare de l'empire du monde (1), tandis qu'Ammon et Bacchus son fils vont prendre leur rang aux cieux parmi les immortels. Tel est le récit des faits, que les Libyens attribuent à Bacchus fils d'Ammon et d'Amalthée, lequel, disent-ils, précéda le Bacchus Egyptien qui établit les mystères, et le Bacchus Grec fils de Sémélé.

En réduisant ce récit à ses élémens premiers et les plus simples, Bacchus ou le soleil, considéré dans ses rapports bienfaisans avec la terre et avec la végétation annuelle, est allégoriquement parlant un prince bienfaisant, peint avec les attributs du signe équinoxial dans lequel se trouvoit le soleil, ou avec ceux du Taureau. Il est fils du signe qui le précède, uni à la belle constellation qui est placée au-dessus, lesquels tous les ans annonçoient l'aurore du premier jour du printemps par leur dégagement des rayons solaires, et par leur première apparition devant le char du Dieu qui alloit régénérer la Nature. Telle est la filiation de Bacchus, fils d'Ammon et d'Amalthée, ou de la Chèvre céleste, et du Bélier céleste, dans la

(2) Diod. l. 3 c. 145. p. 243.

Mythologie des Libyens. C'est sans doute là ce Bacchus fils de Caprius, dont parle Cicéron, et qu'il compte pour le troisième Bacchus. Capra, en effet, est le nom de la belle Amalthée. Toute l'histoire de ce prince n'est qu'une fiction, qui avoit pour but de peindre la bienfaisance du dieu soleil envers toute la Nature, et sur-tout dans ses rapports avec la fructification des arbres et des plantes. Ses combats contre les Titans, que le Temps ou le Dieu des révolutions amena contre lui, sont ceux qui, dans toutes les Théogonies, ont été imaginés entre le bon et le mauvais principe, et tellement combinés, que la victoire restât en dernière analyse au bon principe, soit Orsmud, soit Osiris, soit Bacchus, et que le Dieu lumière reprit son empire sur la Nature à l'époque d'une nouvelle révolution, comme fait ici le jeune Jupiter, au moment où Bacchus taureau et Ammon bélier vont briller aux cieux parmi les immortels. Voilà le fonds de ce petit roman, ou de ce poëme sacré; le reste n'est que la broderie que le génie du prêtre y a appliquée arbitrairement. Ce Bacchus étoit le plus ancien dans l'opinion des Libyens, c'est-à-dire, que cette fable pas-

soit chez eux pour la plus ancienne qui eût été faite sur le soleil.

Les Indiens, au contraire, prétendoient que le plus ancien Bacchus étoit le leur, et ils apportoient, suivant Diodore (1), beaucoup de preuves à l'appui de leur assertion, que cet historien a cru qu'il seroit trop long de rapporter. Dans le peu qu'il nous en dit, on voit toujours que la bienfaisance est l'attribut caractéristique de Bacchus; et sur-tout celle qui s'étend sur les productions de la terre en général, et en particulier sur la végétation de la vigne, et sur la liqueur qu'on tire de son fruit. Le Bacchus Indien placé dans un sol fertile, et sous un beau climat, où la vigne pousse d'elle-même, apperçut quel usage on pouvoit faire des fruits de cet arbuste, et en exprima le premier le jus à l'aide d'un pressoir qu'il inventa. Il la cultiva, ainsi que tous les autres arbres (2), et sur-tout le figuier, ou l'arbre consacré à Osiris dans les Pamylies Egyptiennes. Il apprit aux autres à en faire autant. Il imagina tous les instrumens nécessaires à la vendange. S'il se

(1) Diod. l. 3 c. 139. p. 232.
(2) Diod. l. 3, c. 139. p. 232.

met à la tête d'une armée pour parcourir l'Univers, ses conquêtes n'ont d'autre objet que d'attacher à ses loix tous ceux à qui il communique ses heureuses découvertes, et à qui il fait part de ses bienfaits ; il plante par-tout des vignes, et établit des pressoirs. Des services aussi distingués lui assurent la reconnoissance de tous ceux chez qui il voyage, et lui méritent les honneurs qu'on rend aux Dieux. On le représente par des images, où il paroît avec une longue barbe, à la manière des Indiens, suivant Diodore ; ce qui caractérise une divinité Indienne, parce que ces peuples laissent croître leur barbe toute leur vie. Je crois que l'origine de la barbe et du nom de barbu donné à Bacchus, ne vint point de là ; mais qu'elle tient à l'usage où l'on étoit, dit Macrobe, de représenter ainsi le soleil après le solstice d'été et au commencement de l'automne ; car alors ce Dieu devient effectivement le dieu tutélaire des vendanges et des récoltes des fruits. C'est sous ce rapport unique, qu'il nous est montré dans le court roman des Indiens sur Bacchus, que nous venons de rapporter ici. Ils ne parlent de lui que comme de l'inventeur de l'usage

du vin et de la culture de la vigne (1). C'est à quoi se réduit tout ce que nous savons de ce Bacchus, Dieu des raisins et des fruits d'automne. Quant aux deux autres Bacchus, l'un fils de la lune, et l'autre fils du Nil, nous pensons que ce ne sont que deux généalogies différentes du Bacchus Egyptien. En effet, nous avons vu déjà (2) que certaines traditions admettoient un Bacchus Arsaphès, fils d'Isis : mais Isis est la lune ; donc c'est le Bacchus fils d'Isis, c'est-à-dire, Epaphus ou Apis, fils d'Io, d'Isis et de la lune, image vivante d'Osiris dans la théologie Egyptienne. Cette filiation de Bacchus vient de ce que cette déesse a son exaltation au signe du Taureau, d'où Bacchus prend ses attributs. Aussi disoit-on qu'Apis (3), image d'Osiris, et conséquemment de Bacchus, naissoit du contact de la lune, lorsque cette planète verse sa lumière génératrice sur la terre.

Le Bacchus, fils du Nil, sera celui qui fut chanté sur les bords du Nil ; à moins qu'on ne veuille rapporter

(1) Diod. l. 3 c. 139. p. 232. l. 4. c. 147. p. 247.
(2) Plut. de Iside p. 365.
(3) Plut. Symp. l. 8. quæst 1 p. 718. de Iside p. 368.

encore cette origine au ciel. En effet, comme on fit Bacchus fils d'Amalthée, ou de la belle constellation qui est sur le Taureau céleste, on put faire aussi Bacchus fils de la constellation qui est au-dessous, ou du fleuve d'Orion, que les Egyptiens appeloient le Nil (1). Ainsi tout ce qui tient au Taureau, comme la lune par le siège de son exaltation, les Hyades parce qu'elles en font partie, le Bélier, la Chèvre, le fleuve Nil, comme astres voisins, la Couronne d'Ariadne et le serpent Paranatellons, tous ces Astres se trouvent liés à la naissance de Bacchus, dans les différentes traditions sur la généalogie de ce Dieu. Toute la famille de Bacchus est donc composée de tous les astres, qui composent le cortège du signe équinoxial, et qui se lient dans leur aspect avec lui. Ce singulier accord de toutes les Cosmogonies, qui viennent fixer l'origine de Bacchus au même point du ciel, et au lieu où le soleil reprend cette chaleur et cette force féconde, qui met en mouvement toute la Nature, et organise la matière sous mille formes, dans le système de la végétation universelle, n'est par un jeu

(1) Hygin. l. 2. c. 33. Théon p. 144. Eratosth. c. 37.

du hazard, mais prouve que toutes ces fictions ont un fond commun, et se réunissent dans un même point central, qui est la Nature.

De tous ces Bacchus, le plus fameux, c'est le dernier, le Bacchus des Grecs; et il n'est sans doute le plus fameux, que parce que sa légende est plus récente, et que nous la trouvons chez un peuple dont l'histoire religieuse, comme l'histoire civile et politique, nous est mieux connue, avec qui nous avons eu plus de communication, et qui nous a laissé le plus de monumens de ses opinions religieuses dans ses poëmes et dans ses temples. Ce Bacchus est le Bacchus de Bœotie, le fils prétendu de Sémélé, sœur de Cadmus le Phénicien ou du Serpentaire qui, dit-on, jetta les fondemens de la Grèce. Son histoire n'est, suivant nous, qu'une fiction Egyptienne sur le Dieu de Thèbes en Egypte, ville où les traditions sacerdotales faisoient naître Cadmus, père de Sémélé, comme nous l'avons déjà vu plus haut. Cette assertion se trouvera confirmée, lorsque nous expliquerons le poëme ancien sur Osiris que Nonnus a réchauffé sous le nom de Dionysiaques. En attendant, nous examinerons le précis du récit que nous a fait Diodore de

la naissance et de la vie du dernier des Bacchus, ou du fils de Sémélé, fille de Cadmus et petite fille d'Agénor.

Ce Bacchus a tous les traits des précédens ; aussi, dit-on, qu'il chercha à imiter les premiers, et à rivaliser avec eux (1) : qu'il parcourut l'Univers avec ses armées, afin de faire recevoir par-tout ses précieuses découvertes, et qu'il apprit aux hommes à enrichir leur sol par des plantations d'arbres fruitiers. C'est avec des femmes armées de simples thyrses, et qui formoient des chœurs de danses, qu'il cherche à conquérir l'Univers ; c'est au sein des plaisirs, des jeux et des délices, qu'il prend les traits de volupté qui doivent assurer sa puissance et subjuguer tous les mortels. Il établit par-tout des assemblées ou fêtes publiques (2), donne des jeux, et charme les oreilles par des concerts mélodieux. Ce n'est pas seulement des biens, qu'il communique aux hommes ; ce sont des plaisirs et des jouissances délicieuses qu'il leur procure, afin de se les attacher plus sûrement. Aussi tous les peuples s'empressent-ils de le recevoir, à l'excep-

(1) Diod. l. 3 c. 145 p. 243.
(2) Ibid. l. 3. c. 139. p. 233.

tion d'un petit nombre de peuples de mœurs austères et farouches, qui repoussent le plaisir qui amollit l'ame et un culte qui efféminе les hommes (1). Mais leur rudesse leur attire la vengeance du dieu de la joie et des plaisirs. Le chef farouche des Thraces belliqueux est une de ses victimes, ainsi que le fameux Penthée, ou Deuil qui régnoit à Thèbes. Les cœurs les plus rebelles aux attraits du plaisir et aux doux sentimens de la joie sont subjugués et forcés de reconnoître l'empire du Dieu, qui réjouit toute la Nature. Sa naissance et son éducation l'avoient voué au plaisir (2). Les Graces avoient pris soin de ses premiers jours; et les Nymphes avoient entouré de fleurs son berceau, dans l'antre délicieux de Nysa en Arabie, où Mercure l'avoit déposé. Il étoit d'une complection foible, délicat, d'une charmante figure, et d'un tempérament enclin aux plaisirs de l'amour. Il eut pour instituteur le bon Silène, qui le suivit dans toutes ses conquêtes et le conduisit à la victoire et à la gloire sur les routes du plaisir. Il égaye sa marche par des festins, et

(1) Ibid. c. 139. p. 234.
(2) Ibid. l. 4 c. 139. p. 233. l. 4. c. 147. p. 248.

fait couler par-tout le nectar délicieux, dont il a trouvé la source dans la vigne qu'il a découverte et qu'il a su cultiver. Il prend (1) les Muses pour compagnes de son expédition, afin qu'elles répandent sur sa marche l'agrément, qui naît des talens, et sur-tout de la musique et des chants auxquels elles président. Il est bon de se rappeller qu'Osiris (2) en fait autant dans la fiction Egyptienne sur les voyages, d'Osiris, que nous avons expliqués à l'article de ce Dieu; ce qui rapproche les traits de l'histoire du Bacchus Grec de ceux du Bacchus Egyptien ou d'Osiris, dont nous prétendons que la fable Grecque n'est qu'une copie (3). On lui associe aussi, comme à Osiris, des Satyres, qui par leurs plaisanteries et leurs farces comiques, cherchent à l'amuser (4). Car ce nouveau trait est encore commun aux deux histoires. Il fait jouer des pièces de théâtre, qu'il accompagne d'une excellente musique; et il accorde aux artistes distingués dans ce genre de talens les plus brillantes récompenses. De tous les présens qu'il fait aux hommes, le vin est un des

(1) Ibid. p. 249.
(2) Diod. l. 8. c. 11 p. 22. ci-dessus c. 2.
(3) Diod. l. 1. c. 11. p. 22.
(4) Ibid. l. 4. c. 149. p. 251.

plus précieux ; c'est le fruit de ses heureuses découvertes (1). Il porte la paix et la concorde chez les différens peuples où il passe, et rappelle les hommes à cette fraternité, qui fit le bonheur de l'âge d'or.

Après son expédition qui le conduisit jusqu'aux extrémités orientales du monde, dans l'Inde, il revint à Thèbes triomphant monté sur un superbe éléphant. Les Béotiens, les Thraces et les Grecs, pour conserver le souvenir de cette brillante expédition, établirent les fêtes Triétériques (2) en honneur de ce Dieu et du séjour qu'il avoit fait parmi les hommes. Les femmes chargées de la célébration de ces mystères, semblables aux Bayadieres de l'Inde, et aux Ménades, que Bacchus mena avec lui dans son expédition, renouvelloient tous les deux ans l'image des voyages de Bacchus, de ses conquêtes et de son triomphe. On publioit qu'à son retour dans sa patrie (3) il avoit remis toutes les villes en liberté, et qu'il avoit bâti la ville d'Eleuthère, dont le nom est celui de la liberté. Il partagea les honneurs de l'immortalité

(1) l. 4. c. 148. p. 249 c. 147. p. 248. l. 3. c. 139. p. 233.
(2) l. 4. c. 148. p. 248.
(3) Ibid. c. 147. p. 248.

avec Cérès, qui avoit trouvé les alimens secs, comme Bacchus les alimens humides, et tous deux reçurent les hommages dus aux inventions les plus utiles à l'humanité (1). Ce sont là les bienfaits que l'on célébroit dans les fêtes de ces deux divinités tutélaires de l'agriculture, et qui ne sont que ceux du soleil et de la lune, à qui l'administration de ce monde sembloit confiée. Dans toutes les traditions Cosmogoniques (2) des Indiens, des Libyens, des Egyptiens et des Grecs, Bacchus, ou Osiris, que Plutarque (3) nous dit présider à tous les fluides qui servent à la végétation, et qui en sont le fruit, étoit censé distribuer le vin et présider aux fruits, dont les hommes (4) tiroient toutes leurs boissons, même à la bière. C'est encore un point de rapprochement entre Osiris et Bacchus; car on dit de tous deux, qu'ils enseignèrent l'art de faire la bière dans tous les pays où la vigne ne pouvoit pas être cultivée avec succès (5). L'Osiris Egyptien, & le Bacchus des Grecs, avoient tous deux été élevés

(1) p. 249.
(2) Diod. l. 3. c. 138 - 139. p. 232, l. 1. c. 10, p. 19.
(3) De Iside. p. 365.
(4) Diod. l. 3. c. 142. p. 239. l. 4. c. 147. p. 247.
(5) Diod. l. 1, c. 12. p. 25.

à Nysa en Arabie, dans le voisinage de l'Egypte (1). C'étoit une ville consacrée au culte de ce Dieu, près de laquelle étoit une haute montagne, couverte de bois agréables. C'est dans ce lieu charmant (2) qu'Osiris, et Bacchus, soit le Libyen, soit le Grec, avoient découvert les premiers plans de vigne, dont ils cueillirent les raisins pour en exprimer le jus. Voilà donc un point central auquel aboutissent toutes ces traditions, et une broderie commune aux romans sur Bacchus, dans lesquels on peint un prince bienfaisant, qui verse la coupe du plaisir par-tout où il passe, et qui par ses bienfaits, et principalement par les récoltes de l'automne et par le jus des fruits qu'il a fait croître et mûrir, mérite la reconnoissance des hommes dont il fait le bonheur. Les différentes nuances de ces diverses broderies se rapportent toutes à cette couleur unique du portrait de Bacchus. Les traditions différentes, qui tantôt s'écartent, tantôt se rapprochent et se touchent en plusieurs points, se confondent toutes dans ce centre commun, qui fait de Bacchus, comme d'Osiris,

(1) L. 4. c. 147. p 248.
(2) L. 1, c 10. p. 19. l. 4. c. 147. p. 248. l. 3. c. 142. p. 239.

un génie bienfaisant qui préside à la végétation des plantes et des arbres, et au bien qu'éprouve la terre, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne, où l'homme recueille les fruits précieux du Dieu tutélaire de l'agriculture. Il est le créateur des liqueurs bienfaisantes qui dissipent les chagrins de l'homme. Tel est, en dernière analyse, le caractère distinctif de Bacchus.

Ce qui nous reste de ses légendes n'est pas fort complet, et on ne nous a conservé que les tableaux qui le rendent intéressant comme Dieu des vendanges, quoiqu'il le soit sous d'autres rapports plus savans et plus mystérieux. Bacchus, pour le commun des hommes, n'est plus que le Dieu du vin, ou, suivant quelques Philosophes anciens, que la force divine qui pénètre ce fluide, et de qui nous tenons ce précieux don des immortels (1). Chez nous c'est le soleil qui, du Taureau où il reprend sa force active, et bienfaisante, s'élance dans le zodiaque, et parcourt toute la partie supérieure de l'hémisphère, et ne nous quitte, qu'après nous avoir fait goûter le jus des raisins, au moment

(1) Cicero de nat. deor. l. 2. c. 23. Diod. l. 3. c. 137. p. 231.

où il se trouve placé dans le ciel en conjonction avec le serpentaire Cadmus, au coucher du matin et au lever du soir du Taureau, dont il avoit pris la forme au printemps, et dont l'image alors passe dans l'hémisphère nocturne. Ce Taureau porte sur son front les Hyades, nourrices de Bacchus, filles de Cadmus, comme Sémélé, sœur de Thyoné une d'entr'elles, que d'autres donnent pour mère à ce Dieu. Il est surmonté de la belle étoile Amalthée, et précédé du bélier Ammon, que la Cosmogonie Libyenne donne pour père et mère à Bacchus. Alors la couronne d'Ariadne, *Libera*, monte aux cieux le matin, et le soleil, ou Bacchus s'enveloppe des replis du serpent que tient Ophiucus ou Cadmus, père de Sémélé. Ce sont ces rapports qu'a le Serpentaire ou Cadmus, soit avec le soleil d'automne, auquel il est uni le matin, soit avec le soleil de l'équinoxe de printemps, auquel il est opposé le soir dans son lever, au moment précis où commence la nuit, qui ont fait jouer à Cadmus un si grand rôle dans cette fiction, comme nous le verrons bientôt en analysant les Dionysiaques de Nonnus. Les habitans de Thèbes en Grèce, qui se disoient descendus du Phénicien Cadmus, ou

d'un prince né, suivant les uns, dans le voisinage de Nyse, berceau de Bacchus, et suivant Diodore (1) ou suivant les prêtres d'Egypte, dont il rapporte l'opinion, à Thèbes en Egypte, conservèrent la tradition, qui faisoit Bacchus fils d'une des filles de Cadmus leur fondateur.

Ils disoient donc que Cadmus, fils d'Agénor, avoit reçu ordre de son père, qui régnoit en Phénicie, de se mettre à la recherche d'Europe sa sœur, que Jupiter venoit d'enlever déguisé sous la forme du taureau, dont l'image, suivant les Mythologues, est un signe céleste. Ils ajoutoient que son père lui avoit défendu de revenir jamais chez lui, s'il ne ramenoit pas sa sœur. Cadmus, après de longues et d'inutiles recherches, semblables à celles des frères d'Io, dont nous avons parlé ailleurs (2), prit le parti de s'expatrier, et vint se fixer en Béotie, où par ordre de l'oracle il fonda la ville de Thèbes. Là il prit pour femme Harmonie, fille de Vénus, ou de la planète qui a son domicile au Taureau (3), dont le front porte la troupe des Hyades,

(1) Diod. l. 1 c. 14. p. 27. l. 4. c. 147. p. 247.
(2) Ci-dessus c. 3.
(3) l. 4. c. 147. p. 247.

filles de Cadmus. Il eut de ce mariage cinq enfans, nombre égal à celui que quelques-uns donnent aux Hyades. Parmi ces enfans on comptoit un fils, Polydore, et quatre filles, Sémélé, Ino, Autonoé, et Agavé. Jupiter eut commerce avec la première, qui desira le recevoir dans tout l'éclat majestueux qu'il étaloit dans ses amours avec Junon. Le Dieu rayonnant de gloire apparut avec sa foudre et ses éclairs. La princesse conçut, mais bientôt périt, absorbée dans les feux puissans du Dieu, qui l'avoit fécondée. Elle accoucha avant terme, et son fils, Bacchus, fut porté par Mercure sur les sommets de Nysa en Arabie.

Tel est le précis de la fable Phénicienne et Grecque sur la naissance de Bacchus. On voit aisément qu'elle se lie, comme toutes les autres, au signe céleste, qui renferme les filles de Cadmus ou au Taureau d'Europe et au Serpentaire, ou à Cadmus son Paranctellon, qui se lève toujours en aspect avec lui : car il monte sur l'horison avec son serpent au moment où le Taureau se couche, et il se prépare à descendre le matin au dessous, au moment où le Taureau se lève. C'est encore ici le lieu de dire, que le serpent engendre le taureau, et le taureau

taureau, le serpent; ce qui rapproche cette fiction de celle qu'on faisoit sur le Bacchus fils de Proserpine, honoré dans les mystères de la Phrygie. Le reste des traditions Grecques ne nous fournit guère de traits mythologiques des avantures de ce Bacchus, qui puissent tenir à la science. Elles se réduisent toutes, comme nous l'avons vu, à peindre un prince bienfaisant, qui voyagea par toute la terre, pour y répandre ses dons, et sur-tout celui du vin (1), et dont le règne fut celui des jeux et des plaisirs. Il étoit un des Dieux les plus anciens qu'ait chanté la Grèce, et, comme Osiris, il n'y étoit connu que par les bienfaits nombreux dont il avoit comblé les mortels (*s*). La Grèce étoit trop peu instruite, pour nous conserver les traits que cette ancienne fiction avoit avec les cieux et avec la marche du soleil, le véritable et le seul Bacchus, dont l'antiquité ait jamais célébré les bienfaits. C'est en Egypte, qu'il nous faut chercher les sources de cette histoire, et dans un vieux poëme Egyptien, que Nonnus, né à Panople, a réchauffé en Grec, dans les premiers siècles de notre Ere (*t*).

(1). Diod. l. 4. c. 147, p. 247.

Ce poëme peu connu, quoiqu'infiniment digne de l'être, si-non pour ses qualités poétiques, au moins pour ses traits mythologiques et ses rapports suivis avec la marche de la Nature, et sur-tout avec celle du soleil, qui y sont en grande partie conservés, est composé de quarante-huit chants, qui renferment en eux presque toute la Mythologie ancienne. C'est dans ce poëme que nous suivrons la marche du soleil ou de Bacchus dans ses conquêtes et ses voyages autour du Monde. Nous y trouverons encore une preuve complete, que Bacchus est le soleil, puisque ce n'est qu'aux cieux et dans le zodiaque que l'on peut suivre ses traces, comme c'est dans le zodiaque que nous avons suivi celles d'Hercule, d'Osiris, d'Isis, de Thésée, et de Jason.

ANALYSE du poëme de Nonnus, considéré principalement dans ses rapports avec la marche de la nature en général, et en particulier avec celle du Soleil.

CHANT PREMIER.

Le poëte commence par invoquer la

Muse (1) qui doit l'inspirer, et l'invite à chanter la foudre étincelante dont le souffle fit accoucher Sémélé, au milieu des feux et des éclairs, qui remplirent d'une brûlante lumière la couche de cette amante indiscrete : ainsi que la naissance de Bacchus, qui reçut deux fois le jour. Il prie sa muse de faire paroître devant lui le fameux Protée (2), qui habite l'isle de Phare, afin que ce dieu, fécond en métamorphoses, accompagne ses chants, et que prenant ses formes variées il lui rappelle les divers tableaux de l'histoire de Bacchus, qu'il doit lui opposer. Si Protée, dit-il, se change en dragon tortueux, je chanterai alors les géans, dont les têtes étoient hérissées d'affreux serpens, et que Bacchus défit armé de son seul Thyrse. S'il se métamorphose en fleuve, je chanterai Bacchus au sein des eaux dans son combat contre Lycurgue. Ainsi du reste.

L'invocation finie, le poëte porte l'esprit du lecteur sur la partie du ciel, où doit commencer son poëme, sur le taureau équinoxial de printemps, qui, suivant la fable, servit à la métamorphose de Jupiter dans l'enlevement d'Europe. Il le porte également sur les deux principaux

(1) v. 1.
(2) v. 14.

paranatellons de ce signe, savoir sur le cocher, qui tient la chèvre et ses chevreaux, et sur le serpentaire Ophiucus(*u*) appellé autrement Cadmus. La première de ces constellations, le matin du premier jour de printemps, précédoit à l'Orient le char du soleil et annonçoit l'aurore; et la seconde étoit aux portes de l'Orient le soir, et ouvroit la marche de la nuit. Il fixe donc notre attention sur le signe céleste où arrive l'équinoxe de printemps, et sur les deux constellations principales qui, le matin et le soir, déterminoient tous les ans cette importante époque du renouvellement de la nature et le commencement du règne du bon principe, soit Ormusd, soit Osiris, soit Bacchus, à qui l'hyver, et Typhon chef du mal et des ténèbres alloient faire place. Telle est l'idée Cosmogonique qui sera rendue dans les trois premiers chants de ce poëme.

Le poëte entre donc en matière, en racontant l'enlèvement d'Europe par Jupiter déguisé en taureau, et les courses de Cadmus, à qui son père donna ordre de chercher sa sœur; c'est à dire qu'il chante le signe céleste dont Jupiter, le soleil et l'ame du monde doivent prendre la forme au moment où la terre va être fécondée. Toute cette aventure Cosmogonique est poétique-

ment racontée. On y voit Jupiter taureau sur le rivage du Tyr, (x) la tête parée de superbes cornes, qui fait retentir l'air de ses amoureux mugissemens, et prête son dos à l'imprudente princesse qu'il emporte au milieu des flots. Le poëte nous peint Europe effrayée, dont la robe néanmoins n'est pas mouillée par les eaux. On l'eût prise pour Thétis, (1) pour Galatée, pour l'épouse de Neptune et même pour Astarté ou Vénus portée sur le dos d'un Triton. Neptune lui-même est étonné de la vue du bœuf navigateur; et le Triton, qui reconnoît Jupiter à ce mugissement imposteur, prend sa conque, et entonne les chants de l'hyménée. Cependant la nouvelle épouse, se tenant aux cornes du taureau divin, naviguoit, non pas sans crainte, sous les auspices de l'Amour, qui lui servoit de pilote, tandis que le souffle des vents enfloit les pans de sa robe (2) ondoyante.

Comme nous ne prétendons point donner une analyse complete du poëme des Dionysiaques, dans toutes ses parties de détail, mais seulement en esquisser le dessein, dans les rapports qu'a la marche du poëme avec celle des cieux, nous ne suivrons pas plus

(1) v. 58.
(2) v. 70.

loin la description de cet enlèvement et des jouissances de Jupiter taureau. Nous dirons seulement, qu'arrivé en Crète le maître de l'Olympe se dépouille de ses formes effrayantes, (1) et prend la figure d'un beau jeune homme. C'est sous cette forme qu'il prodigue ses caresses à son amante éplorée, ceuille les prémices des fleurs de l'amour, et qu'il la rend mère de deux jumeaux. (2) Son amant la laisse entre les mains d'Asterion, et place aux cieux le taureau qui lui a servi dans sa métamorphose. Il brille dans l'Olympe sous les pieds du Cocher, (3) et sert de monture au soleil du printemps, étendant son pied droit vers Orion. Le poëte nous peint les rapports dans lesquels le coucher et le lever du Taureau se trouvent avec ceux du Cocher et d'Orion, absolument de la même manière qu'Hygin, (4) Théon (5) et tous les Astronomes mythologues décrivent ces aspects, qui faisoient la base des anciens poëmes.

Cependant Cadmus s'étoit mis en marche pour suivre les traces du ravisseur de sa sœur; et voyageant (6)

(1) v. 344.
(2) v. 352.
(3) v. 356.
(4) Hygin l. 3.
(5) Theon. 176, 177.
(6) v. 138.

de pays en pays, il étoit arrivé près de l'affreuse caverne *d'Arimé*, où Jupiter avoit déposé sa foudre, lorsqu'il voulut y donner le jour à Tantale. (1) C'est là que Typhée géant de Cilicie, ou Typhon la découvrit, averti par la fumée qui s'élevoit de l'antre où étoit la foudre encore mal éteinte. Il s'en saisit, (2) et fier d'être maître de l'arme du roi de l'Olympe, il fait retentir tous les échos d'alentour du son terrible de sa voix. Aussitôt tous les dragons ses frères, (3) sous les formes les plus affreuses, s'unissent à lui pour déclarer la guerre au ciel. Ses mille bras (4) secouent violemment le Pôle et les Ourses qui le défendent ; ils portent des coups terribles au Bouvier, gardien des Ourses. L'étoile du matin, l'aurore, les heures, tout est attaqué : la clarté du jour est obscurcie (z) par l'ombre noire de la chevelure des géans formée d'horribles serpens. La lune pleine monte avec le soleil pendant le jour, et l'empire des deux astres se confond. (5) Le géant, continuant ses hostilités contre le ciel, s'éloigne du Pôle et va livrer plusieurs assauts au Cocher,

(1) 147.
(2) 155.
(3) v. 158.
(4) v. 165.
(5) v. 175.

à la Chèvre, au Poisson, et au Bélier (1) situé vers le milieu du ciel, et près du point où les nuits égalent les jours. Il élève sa tête altière jusqu'aux nues, développe cette armée de bras (2) et de serpens dont son corps affreux est environné. L'éclat du ciel en est obscurci. Un des serpens s'entortille autour du pôle, et étend ses plis et ses replis sur le Dragon des Hespérides. Un autre s'allonge sur le serpent d'Ophiucus, (3) et se repliant, forme une couronne sur celle d'Ariadne. Nous ne suivrons pas plus loin les détails du combat de Typhon contre les différens astres, contre la lune et les heures, qui arment leurs bataillons intrépides, qu'elles rassemblent des quatre coins du monde. Il attaque Orion, (4) qui tire sa redoutable épée, le Chien qui ouvre sa large gueule et en général toutes les constellations qui lui résistent. Cet endroit du poëme est presque une description complète de la sphère, des signes, des zones et des constellations.

Mais nous ferons remarquer, que tout ce morceau n'est que le développement poétique de la guerre que les

(1) v. 180.
(2) v. 185.
(3) v. 200.
(4) v. 235.

Titans et les Géans à pieds de serpent firent aux dieux et à Jupiter ; que les mauvais anges ont fait à Dieu et aux bons anges, dans les mythologies orientales ; enfin que celle qu'Ariman fait à Ormusd et à son peuple lumineux dans le Bounedesh ou dans la Cosmogonie des Perses. (1) Nous avons dans le chapitre cinquième du second livre de cet Ouvrage donné un précis de cette théologie, en développant le système des deux principes. C'est sur-tout vers la fin du chapitre que nous avons donné l'analyse de la théologie des Mages et du Bounedesh, qui nous retrace ces combats. Nous y renvoyons le lecteur ; et nous nous borneronsici à remettre sous ses yeux les principaux tableaux de cette Cosmogonie, qui ont le plus de ressemblance avec ceux de Nonnus ou de la fiction Egyptienne sur Bacchus et sur Jupiter son père, qu'attaque Typhon. On y voit Ahriman (2), sous la forme d'une couleuvre, pénétrer dans le ciel. Le ciel lui-même est couvert d'astres, qui ont autant de soldats prêts à faire la guerre aux ennemis de la nature, (3) et à Ahriman, s'il cherche à nuire aux créa-

(1) Bounedesh. p. 351.
(2) Ibid. p. 349.
(3) Ibid. p. 355.

tures. On y parle des Dews ou des mauvais génies compagnons d'Ahriman, qui combattent contre les étoiles fixes. Ahriman attaque tous les élémens; (1) il fait sortir du feu une fumée ténébreuse. Secondé d'un grand nombre de Dews, il se mêle aux planètes, se mesure avec le ciel des astres, avec les étoiles fixes et avec tout ce qui a été formé. Les esprits ou Izeds célestes combattent contre Ahriman et contre les mauvais génies. Ahriman fut ensuite sur la terre et (2) bouleversa tout ce qui étoit dans le monde. Il se mêla partout, cherchant à faire du mal dessus et dessous. Il mit son venin sur tout ce qui existe sur la terre; il répandit une eau brûlante sur les arbres et les fit sécher sur le champ. Il alla dans les eaux et sur le feu, et corrompit tout. (3) Tandis qu'Ahriman ou le mauvais principe court ainsi dans le monde, le ciel, comme un soldat qui a endossé sa cuirasse, se présente à la vue d'Ahriman pour lui faire la guerre. Ormusd ou le dieu lumière secoure le ciel. Ahriman est forcé de prendre la fuite, parce qu'il sait qu'à la fin la victoire est réservée au prin-

(1) Ibid. p. 356.
(2) Ibid. p. 352--353.
(3) Ibid. p. 352.

cipe lumière, lors de la résurrection ou du renouvellement de toutes choses.

Voilà le précis des idées Cosmogoniques des Perses, qui forment la base de toutes les gigantomachies, et en particulier de la guerre d'Ahriman contre Ormusd, de Typhée ou Typhon contre le ciel, les astres, et contre la nature entière, jusqu'au moment ou Jupiter, principe de bien et de lumière, vient le terrasser et ramener l'ordre dans le monde par une nouvelle génération. Ce sont là les dogmes théologiques, qui ont été consacrés dans les vers de Nonnus, et qui font la base des deux premiers chants, et en particulier de celui-ci. On a déjà vu Typhon faire des excursions dans l'Olympe, attaquer le ciel et les différentes constellations qui y brillent. Du ciel il descend sur la terre, comme Ahriman; il attaque les montagnes, (1) les fleuves et les mers, et porte partout le désordre. Ici est la description du choc violent qu'éprouvent les mers et de l'effroi des monstres qui les habitent. Typhon arrache des isles entières et en lance les débris (2). Nouveau Jupiter, il veut essayer de lancer aussi la foudre, (3) qui reste sans effet et sans

(1) Dionys l. 1 v. 258.
(2) v. 290.
(3) v. 295.

bruit dans ses mains impuissantes. (1) Ses bras ne sont pas assez nerveux pour en soutenir le poids et les feux du tonnerre s'éteignent aussitôt, qu'ils ne se sentent plus soutenus de la force divine qui les lance. (2)

A la suite de cette description, le poëte nous peint Cadmus arrivant dans les lieux qu'habitoit Typhon près Inarimè, (3) où Jupiter avoit déposé la foudre qu'avoit surprise son ennemi. C'est là qu'il est rencontré (4) par Jupiter, qui venoit de quitter sa forme de taureau, dont il avoit placé l'image aux cieux. Pan accompagnoit le maître de l'Olympe. On se rappellera que Pan est la belle constellation du Cocher, placée sur le Taureau et qui porte la fameuse chèvre Amalthée, appellée la femme de Pan, avec ses chevreaux. Pan prête ses troupeaux pour le stratagême qu'imagine Jupiter, qui est d'habiller Cadmus en berger, et de lui dresser une cabane, (5) dans laquelle il attirera Typhon par le son harmonieux de sa flûte pastorale, et par là préparera sa ruine. (*a*2) Jupiter(6)

(1) v. 300.
(2) v 309.
(3) v. 320.
(4) v. 360.
(5) v. 365.
(6) v. 373.

lui adressant la parole lui dit : » chante, cher Cadmus, et la sérénité sera rendue au ciel. Typhon s'est servi de mes armes, (1) il ne me reste plus que mon égide; mais de quel secours peut-elle m'être contre les feux du tonnerre? Je crains que bientôt on n'invoque au lieu de moi Typhon, comme dieu qui verse la pluie (2) et qui habite les sommets de l'Olympe. Sois berger pour un jour, et que ta flûte pastorale serve à rendre la puissance au pasteur éternel du monde. (3) Tes services ne seront point sans récompense; tu seras le chef et le conservateur de l'harmonie du monde, et la belle Harmonie sera ton épouse. » (4) Il adresse aussi quelques mots à l'amour qui l'accompagnoit. « Tends ton arc, lui dit-il; (5) et l'ordre du monde va être raffermi. » On sait que dans la philosophie ancienne l'Amour avoit présidé à l'organisation de l'univers, et qu'il étoit le lien de l'ordre, que la nature a mis entre tous les principes qui composent le système du monde. Aussi Jupiter dit il à l'Amour, que tout vient de lui, qu'il guide la vie, et qu'il peut conserver tout.

(1) v. 376.
(2) v. 382.
(3) v. 385.
(4) v. 393.
(5) v. 395.

Ainsi parloit Jupiter, et semblable au taureau, (62) dont le front est armé de cornes, (1) il s'avance sur les sommets du mont Taurus. Alors Cadmus, sous l'habit de berger, appuyé contre un chêne fait retentir les échos des forêts des sons séducteurs de sa flûte harmonieuse. Typhon se laisse charmer; (2) il s'approche du lieu où il entend ces accens enchanteurs, et dépose dans l'antre la foudre qu'il y a trouvée et qu'il y cache. Au moment où il s'approche de la forêt, Cadmus feint d'avoir peur et de fuir. (3) Typhon le rassure et l'invite à continuer, (4) en lui proposant (5) le défi d'un combat, dans lequel Cadmus fera répéter aux échos les sons de sa flûte, et Typhon le bruit de la foudre qu'il a surprise à Jupiter. Il lui promet même une récompense, et l'assure que, dès qu'il sera maître de l'Olympe, il le placera lui, ses chèvres et ses boucs dans les constellations, (6) près du Cocher, (7) qui tient des chevreaux et de la fameuse chevre Amalthée, qui

(1) v. 404.
(2) v. 410.
(3) v. 416.
(4) v. 423.
(5) v. 435.
(6) v. 442.
(7) v. 445.

brille aux cieux d'un éclat si lumineux. Il placera ses bœufs (1) au signe céleste du bœuf qui verse la pluie, et ils y brilleront au nombre des astres. Lui-même sera mis aux cieux avec sa lyre. Il sera figuré aux astres après le Bootés; (2) il conduira devant lui l'Ourse, et sera berger heureux à côté du Typhon céleste, près duquel il prendra place. Chante aujourd'hui sur la terre, ajoute Typhon et dès demain tu seras aux cieux; (3) et ta flûte sera placée (4) sur la lyre céleste. On sait en effet que la Lyre et le Serpentaire sont placés aux cieux à la suite du Bootés et que le Serpentaire et la Lyre montent ensemble.

Après avoir fait au berger les plus belles promesses, Typhon l'invite à chanter sa victoire et le nouvel empire qu'il va prendre dans l'Olympe. (5) Cadmus se met à chanter, et lorsqu'il s'apperçoit que le géant se laisse prendre à l'appât, et aux accens séducteurs de sa flûte, (6) il profite de sa crédule vanité et lui promet des chants infiniment plus merveilleux, s'il veut

(1) v. 448.
(2) v. 455.
(3) v. 460.
(4) v. 463.
(5) v. 474.
(6) v. 478.

se prêter à une demande qu'il va lui faire. (1) Il lui expose qu'ayant voulu rivaliser avec Apollon lui-même, il avoit remporté sur lui la victoire; et que Jupiter, pour plaire à ce dieu, avoit brisé d'un coup de foudre les cordes de sa lyre. (2) Pour la remonter il lui demande, qu'il lui prête les nerfs de Jupiter, (*c2*) qui étoient tombés dans le combat contre Typhon et que ce géant avoit serrés dans son antre. (3) Sa demande lui est accordée. Le berger reçoit le présent qu'il loue fort, et qu'il met en réserve, comme pour l'adapter un jour à sa lyre; mais dans l'intention de le rendre à Jupiter, lorsqu'il aura vaincu les géans. Cadmus adoucit le son de sa flûte enchanteresse, et charme les oreilles de Typhon, qui lui donne toute son attention, sans que rien puisse le distraire. (4)

CHANT DEUXIÈME.

Ce fut dans ce moment où tous les sens du géant étoient comme enchaînés par l'harmonie, que Jupiter s'approcha doucement de l'antre, où sa foudre étoit cachée, et s'en saisit, (5)

(1) v. 483.
(2) v. 487.
(3) v. 508.
(4) v. 512.
(5) l. 2. v. 5.

à la faveur d'un nuage épais dont il couvre la grotte, et Cadmus, pour dérober celui-ci à la vengeance du géant. Cadmus se taît (1) et disparoît de la vue de Typhon trompé et furieux, qui court vers son antre chercher la foudre qu'il ne retrouve plus. C'est alors qu'il s'apperçoit, mais un peu tard, de l'artifice de Jupiter et de Cadmus. (2) Il veut dans sa rage s'élancer vers l'Olympe. Dans les convulsions affreuses qui l'agitent, il fait trembler tout l'univers. Il ébranle les fondemens des montagnes ; il remue par de violentes secousses les rivages, fait retentir les échos des forêts, des cavernes, (3) et porte le désordre et le ravage dans tous les pays voisins du lieu qu'il habite. (4) Il déchire, dans sa fureur, les animaux les plus féroces, (5) les reptiles, les quadrupèdes et les oiseaux. (6) Les nymphes éplorées fuient au fond du lit des fleuves desséchés, et au milieu de leurs roseaux. Les bergers glacés d'effroi errent çà et là dans les champs, et jettent au loin leurs flûtes. (7) Le labou-

(1) v. 21.
(2) v. 28.
(3) v. 35. &c.
(4) v. 40. &c.
(5) v. 67.
(6) v. 50.
(7) 60 et 61.

reur abandonne ses bœufs. Les arbres des campagnes sont arrachés. Minerve regrette la perte de ses oliviers, Apollon ses lauriers, Vénus ses anémones, Cérès ses moissons, (1) les Dryades leurs forêts. Ici le poëte fait un récit très-long des plaintes (2) de ces nymphes Hamadryades. Déjà (3) Phaéton avoit conduit son char fatigué aux rives du couchant, et la nuit étendoit son voile sur le ciel et sur la terre. (4) Les dieux étoient alors errans sur les bords du Nil; tandis que Jupiter sur les sommets du Taurus attendoit le retour de l'aurore. Il étoit nuit, et les sentinelles étoient posées à la garde des cieux. Les heures veilloient. (5) Le vieux Bootés, (6) les yeux toujours ouverts, ayant près de lui le Dragon céleste, surveilloit les attaques nocturnes, que pourroit tenter Typhon père de ce dragon, suivant Hygin. (7) Lucifer ou l'astre du matin gardoit l'Orient, (c2) Hesperus le couchant, Cephée le Nord, et le Sagittaire le Midi. (8) Tout l'univers présentoit

(1) v. 90 &c.
(2) v. 100 et suiv.
(3) v. 164.
(4) v. 170.
(5) v. 175.
(6) v. 184.
(7) Hygin fab. 30.
(8) v. 187.

l'image d'un immense camp, dans lequel chaque partie de la nature remplissoit une fonction, et faisoit tout ce qui se pratique pendant la nuit dans les camps. Les étoiles et les météores étoient les feux qui l'éclairoient. (1) Enfin la déesse de la victoire, (2) sous la forme de la mère du soleil, et de la lune, vient au secours de Jupiter, et apporte des armes au père des dieux, en l'exhortant à combatre Typhon, dont elle lui apprend les ravages. Il a, dit-elle, déjà ébranlé les fondemens de l'univers, (3) et il porte le désordre dans l'empire de tous les dieux. L'amour lui-même a été forcé de prendre la fuite devant ce monstre, et Vulcain d'abandonner ses forges. (4) Armez-vous grand dieu, (5) pour la défense de vos enfans, et lancez vos terribles feux. (6) Souffriez-vous que votre père détrôné (7) revînt encore se placer dans le séjour des astres ? Non, je ne verrai point les Titans venir donner des loix au ciel. Ce sera vous et vos enfans qui y règnerés. Combattez pour la défense de ma

(1) v. 190.
(2) v. 205.
(3) v. 214.
(4) v. 205.
(5) v. 209.
(6) v. 212.
(7) v. 228.

chaste Diane. (1) Après qu'elle eut dit ces mots, le sommeil couvre de son voile obscur tout ce qui respire dans la nature. Jupiter seul alors reste éveillé; (2) Typhon, au contraire, dort d'un sommeil profond, et la masse de son corps couvre un immense terrein. (3) Au lever du soleil, il ouvre sa large bouche et pousse un cri affreux (4), dont tous les échos voisins retentissent. Il défie au combat Jupiter; il éclate en menaces et en injures contre le maître de l'Olympe, et contre les dieux qui l'habitent. (5) Il forme les projets les plus insensés et les plus furieux contre l'ordre, & l'harmonie de la nature, et contre tous les astres du firmament; (6) et sur-tout contre les dieux dont il médite les alliances les plus monstrueuses. Il mariera Pallas à Ephialtés, Latone à Tytie et Diane à Orion, qui avoient voulu les outrager. (7) Il menace tous les dieux d'une honteuse servitude et de les assujettir aux fonctions ordinaires des esclaves, dans la nouvelle cour céleste qu'il va se composer. Il rompra les liens qui

(1) v. 232.
(2) v. 237.
(3) v. 240.
(4) v. 250.
(5) 260 &c.
(6) v. 280--290.
(7) v. 305.

enchaînent Saturne et le rappellera, ainsi que les Titans, dans le séjour de l'Olympe, d'où Jupiter les a bannis. (1) Il projete la construction d'un nouveau ciel infiniment plus vaste et plus beau que celui qu'habite Jupiter; il doit se faire forger des foudres beaucoup plus redoutables (2) Il peuplera le ciel d'une nouvelle race. La Vierge elle-même sera forcée de renoncer à sa virginité et de s'unir aux Bootés pour propager son peuple.

Jupiter, accompagné de la victoire, entend ses menaces et son défi audacieux et sourit. (3) On se prépare à un combat, dont l'empire de l'Olympe doit être le prix. (4) Ici est une longue description de ce combat entre Jupiter et Typhon son ennemi. Celui-ci entasse des montagnes, (5) et arrache des arbres qu'il lance (6) contre Jupiter. Une étincelle de la foudre du roi des dieux réduit tout en poudre. (7) Ce choc violent entre d'aussi puissans rivaux ébranle toute la nature, (8) et les parties de la terre et de la mer les plus éloignées du champ

(1) v. 340.
(2) v. 345.
(3) v. 356.
(4) v. 362.
(5) v. 372.
(6) v. 384.
(7) v. 387.
(8) v. 390.

de bataille retentissent du bruit épouvantable de cette lutte terrible. (1) La crainte et la terreur placées à côté de Jupiter s'arment de l'éclair de la foudre, pour faire trembler Typhon. (2) Ici est la description du cortège, (3) et des armes de Jupiter, et la suite des détails du combat. On voit les traits que lance le maître des dieux, et ceux qu'il repousse. Typhon perd une main dans le combat : elle tombe sans se désaisir du quartier de rocher qu'elle se préparoit à lancer. (4) Le géant, dans le creux de l'autre main, puise l'eau des fleuves, dans le dessein d'éteindre les feux de la foudre, (5) mais inutilement. Il oppose d'énormes rochers à Jupiter, qui les renverse de son souffle. (6) Il lance contre l'égide redoutable d'énormes pierres, qui viennent s'y briser sans effet. (7) Après de longs efforts et divers assauts, où la victoire resta long-temps douteuse, Typhon enfin attaqué de toutes parts, (8) et brûlé des feux de la foudre (9) succombe. En vain la terre

(1) v. 400.
(2) v. 418.
(3) v. 420.
(4) v. 430.
(5) v. 445.
(6) v. 454.
(7) v. 470.
(8) v. 508.
(9) v. 520.

sa mère (1) prie le radieux Titan de prêter son secours à son fils Typhée : déjà le géant couvre la poussiere de son immense corps, vomissant la flamme de son sein foudroyé. (2) Jupiter insulte à sa défaite par un rire moqueur, et plaisante le prétendu vengeur de Saturne et des Titans, (3) en lui rappelant ses projets insensés contre les dieux, dont il vouloit faire autant d'esclaves (4) de sa nouvelle cour. Après un discours rempli de sarcasmes amers (5), que Jupiter adresse au géant terrassé et expirant, le poëte nous peint les suites de cette victoire, qu'annoncent les échos du Taurus, (6) tandis que d'un autre côté on voit la terre plongée dans la douleur pleurer la mort de son fils. (7) L'effet de ce triomphe fut de rendre la sérénité aux cieux, l'ordre et la paix à l'Olympe, et de rétablir l'harmonie de la nature. (8) Jupiter alors s'occupe de récompenser les services de Cadmus, (9) et lui promet de le faire gendre de Mars et de Vénus,

(1) v. 545.
(2) v. 563.
(3) v. 565.
(4) v. 590.
(5) v. 631.
(6) v. 633.
(7) v. 640.
(8) v. 653.
(9) v. 660.

et d'aller manger lui-même à sa table, où il aura l'honneur de recevoir le maître des dieux. (1) Comme ta lyre, lui dit-il, Cadmus, a orné les portes de l'Olympe, je veux aussi moi-même accompagner les chants de ton hyménée, par les accords de la lyre céleste. (2)

Il lui donne en même temps un avis important pour le munir contre les revers du destin, et pour écarter les malheurs, qui pourroient interrompre la félicité de sa vie (*d2*); c'est d'éviter de déplaire à Mars Dircéen (3), et de conjurer sa colère, en faisant pendant la nuit certains sacrifices dont il lui trace le cérémonial. Une des conditions principales est de tenir pendant sa prière les yeux tournés sur le Dragon céleste; c'est-à-dire sur celui que Théon (4) appelle dragon de Cadmus, et d'invoquer spécialement Ophiucus (5); c'est-à-dire la constellation du Serpentaire, dans lequel fut placé Cadmus après sa métamorphose. Il lui conseille d'oublier Agenor son père, et ses menaces, ajoutant qu'il peut être tranquille sur le sort d'Europe et sur celui de ses frères: que sa sœur a épousé

(1) v. 668.
(2) v. 663.
(3) v. 670.
(4) Theon ad Arat. p. 113.
(5) v. 675.

Astérion, roi de Crète (1). Que Cephée règne sur le midi, et fait goûter les douceurs de son empire aux Ethiopiens Céphêniens; que Thasus règne sur l'île de Thase, Cilix sur les Ciliciens, Phinée sur les Thraces; et que lui-même (2) va bientôt régner à Thèbes sur les Cadméens, à qui il donnera son nom. L'oracle d'Apollon, lui dit Jupiter en finissant, t'apprendra le reste (3). Après avoir achevé ces mots, le maître du tonnerre retourne au ciel, porté sur son char (4); la Victoire guide ses coursiers; les Heures lui ouvrent les portes de l'Olympe, et Thémis, pour effrayer la terre, qui a donné naissance à Typhon, suspend aux voûtes du ciel les armes du géant foudroyé (5) Tel est le précis des deux premiers chants du poëme de Nonnus (*e2*).

Quelqu'abrégée que soit cette analyse, elle est encore très-longue relativement au petit nombre d'élémens Astronomiques et théologiques, qui forment le fond de ce roman sacré. Nous avons observé dans notre second livre, chapitre cinquième, en parlant des deux principes, Ormusd, Ahriman,

(1) v. 680.
(2) v. 691.
(3) v. 696.
(4) v. 703.
(5) v. 710.

Osiris, Typhon, Jupiter et Typhée, et les Titans, que leurs combats dans la nature faisoient la matière de toutes les fictions sacrées des anciens théologiens; que les deux équinoxes étoient les limites des empires des deux chefs rivaux, qui combinent leur action opposée dans le système universel du monde; qu'au printemps le principe lumière reprend l'empire que lui avoit ravi en automne le principe des ténèbres et du mal, sous quelque nom qu'il fût connu, mais toujours figuré par les formes du serpent de l'équinoxe d'automne. C'est donc cette dernière crise de la nature, avant son renouvellement périodique au printemps, et le dernier choc que le principe du mal livre au principe du bien, au moment où celui-ci va reprendre sa force désignée par la foudre (*f2*), que le poëte théologien a eu intention de peindre dans la description de ce long combat entre Jupiter et Typhée, qui lui avoit ravi cette foudre, et qui avoit voulu usurper l'empire de l'Olympe. Toutes les circonstances du combat, quelques nombreuses qu'elles soient, ne sont que la broderie de ce simple canevas, à l'exception de l'intervention de Cadmus, habillé sous la figure de Pan, qui sert Jupiter si utilement dans son entreprise, et qui se trouve si à propos à la rencontre du Dieu, au

moment où celui-ci vient de ravir Europe, que cherche Cadmus, et de placer aux cieux le taureau, dont il avoit pris la forme pour cet enlèvement (g2). Voilà des points donnés par l'Astronomie, ainsi que l'emploi heureux que l'on fait de la lyre, que Typhon promet à Cadmus de placer un jour, s'il le veut, sur la Lyre céleste, comme ses chevreaux et sa chèvre dans les bras du Cocher. (1) Ces circonstances ne sont point arbitraires, et tiennent à la position qu'a le ciel le matin et le soir du jour où le soleil, principe de bien et de lumière, arrivé au Taureau céleste, vient terminer l'hyver et le règne du prince des ténèbres, et rendre la lumière et l'ordre à toute la Nature, à l'équinoxe de printemps. Il en est de même de l'avis énigmatique donné par Jupiter à Cadmus, lorsqu'il lui dit de regarder le Dragon céleste, et d'invoquer la nuit Ophiucus, ou le Serpentaire, c'est-à-dire, la constellation qui ouvre la marche de la première nuit du printemps, et celle du premier jour d'automne, lorsque Typhon ravit la foudre de Jupiter, occupé de donner naissance à Tantale, autre nom du même Serpentaire. Si Cadmus, ou le Serpen-

(1) L. I. v. 445—462.

taire rend à Jupiter sa foudre, c'est lorsqu'il est revêtu des attributs de Pan, ou du Cocher céleste, qui dans le planisphère de Kirker (1) est peint sous la forme de Pan, et qui dans toutes les traditions Astronomiques est censé porter Aiga, ou la fameuse chèvre (*h2*), qu'on dit être la femme de Pan; de ce cocher qui précède le char du soleil printanier, et monte le matin à l'orient avec le jour, comme Cadmus ou le Serpentaire y monte avec la nuit. Nous avons projeté ces différens paranatellons sous la case du Taureau, dans notre planisphère des Dionysiaques; c'est au lecteur à le consulter et à apprécier les rapports des tableaux principaux du poëme avec ceux que présente le ciel à l'époque de l'équinoxe de printemps. Quant à la théologie, elle est la même que nous retrouvons par-tout, et qui nous est peinte dans l'œuf d'Oromaze et dans le fameux monument de Mithra, dont nous parlerons ailleurs.

Ainsi le poëte suppose, que pendant l'hyver le Dieu de la lumière n'avoit plus de foudres; qu'elles étoient entre les mains du prince des ténèbres, qui n'en pouvoit faire

(1) OEdip. t. 2. part. 2. p. 206.

usage. Mais durant tout le temps où Jupiter en est privé, son ennemi bouleverse, et désorganise toute la Nature, confond les élémens, répand sur la face de la terre le deuil, les ténèbres et la mort, jusqu'au lever Héliaque du Cocher et de sa Chèvre, et au lever du soir du Serpentaire. Ces phénomènes ont lieu au moment où le soleil arrive au Taureau céleste, dont Jupiter, suivant la fable, prit la forme pour enlever Europe, sœur de Cadmus, ou du Serpentaire, et que celui-ci cherche, lorsqu'il rencontre Jupiter. C'est alors que le Dieu du jour rentre dans tous ses droits, et rétablit l'ordre, que le Génie des ténèbres avoit troublé et détruit. Jupiter reprend sa foudre, sous l'habit de Pan, ou du Cocher céleste; alors finit la guerre des deux principes, terminée par la défaite du Chef des ténèbres et des hyvers, de la grande couleuvre mère de l'hiver, pour me servir de l'expression du Zend Avesta.

Alors le Dieu du jour, vainqueur des longues nuits, commence son triomphe et reprend son empire aux cieux, où l'ordre et l'harmonie sont rétablis. Sous les rayons féconds du soleil du printemps tout renaît; la terre est émaillée de fleurs; les zéphyrs prennent la place des bruyans

aquilons ; les fleuves enchaînés reprennent leur cours, et toute la Nature développe les germes de sa fécondité. C'est là l'idée qu'amène naturellement à sa suite le triomphe de Jupiter, et c'est effectivement celle que nous offre le poëte en commençant son troisième chant.

CHANT TROISIÈME.

Première Saison ou Printemps.

Le combat, dit-il, avoit fini avec l'hiver (1) ; le Taureau et Orion se lèvent et brillent sur un ciel pur (12). Le Massagète ne roule plus sa cabane ambulante sur les glaces du Danube. Déjà (2) l'hirondelle, de retour, chante l'arrivée du printemps, et interrompt, le matin le sommeil de l'homme, qui lui donne l'hospitalité sous son toît. Le calice des fleurs s'ouvre aux sucs nourriciers de la rosée, que répand l'heureuse saison des zéphyrs. Voilà, en substance, les quinze premiers vers du chant qui suit immédiatement la défaite du Chef des ténèbres et de l'hiver, et la marche du poëte suit exactement celle de la Nature et de la sphère.

(1) Nonnus Dionys. l. 3. v. 1 & suiv.
(2) v. 12.

Cependant Cadmus (1) quitte les sommets élevés du mont Taurus, et s'embarque, le matin, par un vent favorable, qui le conduit à Samothrace (2), où étoit la belle Harmonie, fille de Vénus et de Mars, élevée dans le palais de la Pléïade Elèctre (3). Nonnus fait la description de ce palais, où la Déesse de la Persuasion, la première des femmes d'Harmonie (4), introduit Cadmus, sous les auspices de Vénus. Emathion (5), ou le jeune prince Jour, fils d'Elèctre, sous les traits les plus agréables, venoit de se rendre au palais de sa mère. Il avoit pour frère Dardanus, prince juste, qui régnoit sur la Troade (6). Cadmus est parfaitement reçu par Elèctre, qui lui fait servir un magnifique repas, et qui l'interroge sur le sujet de son voyage. Il se fait connoître pour être un fils d'Agénor, et, à cette occasion, il lui fait la généalogie de sa famille (7). Il en fait remonter l'origine à Inachus, père d'Io, connue par

(1) v. 15.
(2) v. 40.
(3) Schol. Apol. v. 916.
(4) v. 83.
(5) v. 180.
(6) v. 190.
(7) v. 230.

ses amours avec Jupiter (1), et que le Dieu changea en vache (2), et plaça ensuite aux cieux, dans la constellation du Taureau. C'est-là que l'antiquité plaçoit aussi Europe, sœur de Cadmus, dont il raconte l'étrange enlèvement par un Taureau (3), objet de sa poursuite et de ses recherches (4). La Pléïade Electre, après avoir entendu le récit de Cadmus, cherche à le consoler (5), et engage à ensevelir dans l'oubli l'avanture d'Europe sa sœur, en lui traçant l'image des viscissitudes de la fortune humaine. Elle se cite elle-même pour exemple (6). Fille d'Atlas, qui porte le ciel, et sœur des sept Atlantides, ou Pléïades, elle a la douleur (7) d'être séparée de ses sœurs (8) et de son père (9); mais l'espérance la soutient, et elle se flatte d'être un jour réunie à sa famille, et de former la septième Pleïade (10). La Mythologie ancienne supposoit en effet, au rapport de Théon (11), qu'une

(1) v. 240.
(2) v. 254.
(3) v. 260.
(4) v. 306.
(5) v. 312.
(6) v. 318.
(7) v. 324.
(8) v. 330.
(9) v. 340.
(10) v. 345.
(11) Theon p. 134.

Pléïade, nommée Elèctre, amoureuse du soleil, s'étoit séparée de ses sœurs, avoit été se placer près de la seconde étoile du timon du Chariot, et étoit devenue la petite étoile qu'on y remarque, et qu'on appelle *le Renard*. Dardanus et, ajoute Théon, conséquemment Emathion, étoit fils de cette Pléïade et de Jupiter. Voilà ce que Nonnus a voulu rappeller dans le discours qu'il met dans la bouche de la Pléïade. C'est d'après cet exemple, que la Pléïade exhorte Cadmus à consentir à vivre loin de sa patrie (1), comme Dardanus, Agénor, Danaüs son oncle, &c. Jupiter cependant avoit envoyé le neveu d'Elèctre (2), le fils de Maia, Mercure au palais d'Elèctre, pour lui notifier sa volonté sur le mariage d'Harmonie et de Cadmus, qu'il avoit arrêté dans ses décrets éternels. Cette jeune princesse étoit le fruit des amours furtifs (3) de Vénus et de Mars, amours que Lucien dit tenir à une fiction Astronomique, et qui y appartient effectivement. Nonnus suppose que les Heures, ou les Saisons (4), avoient confié ce dépôt aux Pléïades, ou à

(1) v. 355.
(2) v. 366.
(3) v. 370.
(4) v. 374.

Elèctre une des Pléïades. C'est une allusion à l'harmonie universelle, rétablie par le retour du soleil au point équinoxial de printemps. Elle est désignée sous le nom d'une jeune fille, élevée par Elèctre avec Emathion, ou avec l'aimable Dieu du Jour (1) : on sait, d'ailleurs, que les Pléïades étoient les astres indicatifs des saisons. L'un et l'autre sont également chers à Elèctre (2). Ici l'auteur décrit les soins qu'Elèctre, Pléïade (3), prend de l'éducation des deux enfans, savoir, du Jour et de l'Harmonie universelle personifiée, et dont le retour se manifeste au lever des Pléïades. Cependant Mercure, déployant ses aîles, arrive au palais d'Elèctre, et lui intime les ordres de Jupiter sur les nôces d'Harmonie et de Cadmus (4). Mercure lui adresse un salut conçu à peu près dans les mêmes termes, que celui qu'on suppose que Gabriel, à la même époque, adresse à Marie : « Je vous salue, lui dit-il, » la plus heureuse de toutes les fem» mes (5), vous que Jupiter a honorée de sa couche : votre sang va

(1) v. 380.
(2) v. 381.
(3) v. 400.
(4) v. 415.
(5) v. 419.

donner des loix au monde. Vous même serez placée aux cieux à côté de Maia ma mère, et vous accompagnerez le char du soleil. Je suis le messager des Dieux, chargé de vous ordonner, de la part de Jupiter, de donner la jeune Harmonie en mariage à cet étranger, qui vient de rendre la paix et la sérénité aux cieux (1). Donnez-la donc à Cadmus, qui a écarté de nous tous les maux (*k2*) : telles sont les intentions de Jupiter, de Mars et de Vénus.

Voilà, à peu près, l'analyse abrégée de ce troisième chant du poëme. Voyons ses rapports avec la sphère.

Les chants précédens nous ont donné la position du ciel le soir, qui précède le jour équinoxial, et les aspects qui président à la dernière nuit du règne du Génie des Ténèbres. Consultons actuellement les approches du matin, et la première aurore des beaux jours. Le soleil se lève dans le signe du Taureau, sous lequel est Orion. Il est précédé des sept Pleïades, dont Electre faisoit partie. Au couchant le Serpentaire, Cadmus, descend au sein des flots, après avoir parcouru l'espace qui sépare l'orient de l'occident, et s'être montré toute la nuit aux re-

(1) v. 434.

gards des mortels. Il se trouve alors en regard avec les Pléïades, qui montent à l'orient avec le jour. Voilà le fondement de l'allégorie, qui suppose que Cadmus s'embarque et arrive au palais d'Elèctre, où il trouve le prince Emathion, ou le Jour, qui se montre sous les traits d'un beau jeune homme, qui doit sa naissance à Elèctre, et qui va régner sur l'univers. Cadmus, lui-même a reçu de la Nature toutes les graces du printemps (1). Le poëte semble mettre une opposition entre ces deux aspects du Serpentaire, ou entre celui du matin, époque de son coucher, et celui du soir, époque de son lever. Car il dit ici (2), Cadmus s'embarque le matin, lorsque l'Aurore eut dissipé l'obscurité de la nuit; au lieu que plus haut (3), où il s'agit de son apparition du soir, il lui dit : Invoque de nuit Ophiucus. C'étoit aussi la nuit que ceux de Gortynie, en Crète, disoient qu'ils avoient des apparitions de Cadmus (4). Ainsi les astres du soir et du matin sont les acteurs principaux de cette fiction.

(1) l. 4. v. 127.
(2) l. 3. v. 17.
(3) l. 2. v. 672.
(4) Solin p. 252.

CHANT QUATRIÈME.

Le quatrième chant nous offre, pour premier tableau, Mercure (1), qui, à l'aide de ses ailes et de ses talonières, remonte vers l'Olympe, après avoir accompli son message. Elèctre appelle Harmonie (2), et la conduit à travers les salles d'un grand appartement composé de sept pièces (3). Ce nombre contient une allusion manifeste aux sept sphères, que les anciens désignoient sous une foule d'emblêmes, tels que les sept chambres de Moloch, les sept tuyaux de la flûte de Pan, &c. Elle lui fait part des intentions de Jupiter, que Mercure venoit de lui notifier (4). La jeune Harmonie se refuse à contracter un hymen avec un aventurier tel que Cadmus, et conjure Elèctre de ne pas l'y forcer (5). Elle révoque même en doute les prétendus services que l'on dit que Cadmus, un simple mortel, a pu rendre à Jupiter (6). Ses refus sont accompagnés de larmes (7). Mais

(1) l. 4. v. 1.
(2) v. 7.
(3) v. 14.
(4) v. 25.
(5) v. 29.
(6) v. 50.
(7) v. 64.

Vénus, sous la forme de la Persuasion, vient servir les amours de Cadmus, qu'elle feint d'aimer (1) éperduement, et à qui elle prodigue les plus grands éloges (2), afin de piquer le desir de la jeune Harmonie par la rivalité, et de lui donner une grande idée du bonheur que lui promet cette hyménée. Elle va jusqu'à la prier de lui céder (3) ce nouvel époux, dont elle vante la beauté (4), les graces, et l'éloquence. (5) Elle prie enfin Harmonie, supposé qu'elle ne veuille pas lui céder Cadmus, de la prendre au moins au nombre de ses femmes, afin qu'elle puisse les accompagner, et jouir partout de la vue de cet aimable étranger (6).

Vénus, achevant ce discours, touche de son ceste puissant (7) la jeune Harmonie, qui déjà change de résolution, et qui sent l'impression de l'Amour en faveur de l'étranger, qu'elle avoit d'abord dédaigné. Déjà elle consent à suivre par-tout Cadmus, où il voudra l'emmener (8). Elle fait ses

(1) v. 73.
(2) v. 105.
(3) v. 113.
(4) v. 126.
(5) v. 140.
(6) v. 162.
(7) v. 177.
(8) v. 190.

adieux à Elèctre et au jeune Hémathion (1), à sa patrie et aux lieux où elle a été élevée. Elle suit les pas du voyageur oriental (2), vers le rivage où déjà étoit rassemblée toute sa troupe, près du vaisseau (3). Le vent printanier agitoit doucement les voiles : on s'embarque, et les deux amans arrivent en Grèce (4), où Cadmus porte la connoissance des Lettres (5) et de l'Astronomie, qu'il avoit reçue des Egyptiens (6).

Le premier soin de Cadmus, en arrivant en Grèce, fut d'aller consulter l'oracle de Delphes (7), qui lui apprend que le bœuf, qui a enlevé sa sœur, n'est pas un animal terrestre ; que c'est le Taureau de l'Olympe (8) ; qu'inutilement il le chercheroit sur la terre. En conséquence il l'exhorte à renoncer à ses recherches, et à l'espoir de satisfaire aux desirs de son père. Il l'invite à se fixer dans une terre étrangère, et à bâtir une ville, (9) qui portera le nom de la Thèbes d'Egypte sa patrie. Il lui dit, que le lieu

(1) v. 183.
(2) v. 210.
(3) v. 225.
(4) v. 250.
(5) v. 260.
(6) v. 265.
(7) v. 290.
(8) v. 297.
(9) v. 305.

où il verra une vache divine se reposer de fatigue, sera le lieu où il doit former cet établissement (1). Cadmus, docile aux ordres du Dieu, sort du temple, et apperçoit aussi-tôt une vache, qui devient son guide. Il arrive sur ses traces, dans les lieux où Orion périt piqué par la morsure du Scorpion (2). Là s'arrêta la vache, qui devoit se reposer au lieu destiné pour la ville nouvelle, qu'avoit ordre de bâtir Cadmus (3). On voit ici une allusion manifeste au coucher du Taureau, toujours accompagné de celui d'Orion, placé au-dessous de lui, plus au midi, au moment où monte à l'orient le Scorpion, sur lequel est placé Cadmus, ou le Serpentaire, et avec lequel il se lève à l'entrée de la nuit (/2). Voilà le phénomène céleste, que le poëte a exprimé dans cette fiction. Cadmus, ou le Serpentaire se prépare à immoler cette vache (4). Il s'apperçoit qu'il manque d'eau pour le sacrifice. Il va pour en chercher à la fontaine Dircée, qu'il trouve défendue par un énorme serpent fils de Mars. Ceci est une allusion au Serpent du pôle, qui monte avec Cadmus, et avec le Scorpion, domicile de Mars,

(1) v. 306.
(2) v. 330.
(3) v. 349.
(4) v. 351.

Théon (1), en effet, dit que le Dragon du pôle est le même que celui que tua Cadmus. Le monstre dévore plusieurs des compagnons de Cadmus, dont Nonnus décrit la mort malheureuse (2). Minerve armée de son égide (3), ou la Divinité, qui avoit attaché au pôle ce terrible dragon, suivant Hygin (4), vient au secours de Cadmus et de son armée. Elle rappelle à Cadmus son triomphe sur le géant Typhée, et sur les géans aux pieds de serpent. Elle lui demande s'il a peur aujourd'hui d'un serpent, seul et unique (5). Elle lui ordonne de tuer celui-ci, d'en semer les dents (6), et de tuer aussi-tôt les géans, qui naîtront des sillons où il les aura semées. L'ordre de la Déesse est exécuté (7). Cadmus tue le dragon, et en sème les dents (8). Des géans sortent bien-tôt des sillons, et paroissent tout armés (9). Cadmus les mois-

(1) Theon, 113.
(2) Nonnus, 360.
(3) v. 390.
(4) Hyg. l. 2.
(5) 395.
(6) v. 400.
(7) v. 410.
(8) v. 425.
(9) v. 428.

sonne (1), et eux-mêmes s'entretuent (2).

CHANT CINQUIÈME.

A la suite de cette victoire, Cadmus fait un sacrifice, dans lequel il immole la vache (3) qui lui avoit servi de guide. Il jette ensuite les fondemens de la ville de Thèbes (4), qui retrace en petit (5) l'harmonie universelle du Monde. Nous avons déjà vu Osiris (6), le Bacchus Egyptien, fonder également en Egypte une ville appellée Thèbes, dans laquelle il élève un magnifique temple à Ammon son père, qui étoit aussi père de Bacchus (*m2*). Aussi d'autres auteurs attribuent à Bacchus la construction de ce même temple. On se rappelle également que, dans la fable d'Hercule, on fait bâtir Thèbes par ce Héros (7), après qu'il eut défait le tyran Busiris, qui, comme Orion, poursuivoit les Pléïades. Ceci est une nouvelle coïncidence entre toutes ces anciennes fictions, et entre leurs rapports avec la partie du ciel qui répond au Bélier, au

(1) v. 442.
(2) v. 460.
(3) L. 5. v. 5.
(4) v. 50.
(5) v. 87.
(6) Ci-dessus chap. 2.
(7) Ci-dessus, c. 1.

Taureau, à Orion, et aux Pléïades; c'est-à-dire, à l'ancien point équinoxial du printemps, que fixoit Cadmus, ou le Serpentaire, par son lever du soir. Nous ne pouvons trop faire remarquer tous ces rapprochemens. Afin que nous ne puissions pas nous méprendre sur les rapports que le système du Monde, l'ordre, et l'harmonie de la Nature rétablie par Cadmus, désignée ici par ses nôces avec Harmonie, ont avec la fondation de la nouvelle ville, le poëte nous en décrit le plan; et il n'est pas difficile de voir qu'il est tout entier calqué sur l'ordre du monde (1). Cadmus la bâtit de forme circulaire (2), telle que celle qu'a la sphère. Des rues la traversent dans le sens des quatre coins du ciel, et aboutissent aux quatre points Nord, Midi, Orient, et Occident. Elle a sept grandes portes, dont le but, dit le poëte, est de retracer les sept sphères célestes. Chacune de ces portes étoit consacrée à une Planète, ou à une des sept sphères (3). La première porte étoit celle de la Lune (*n*2); la seconde, celle de Mercure; la troisième, celle de Vénus; la quatrième, ou la porte du milieu, étoit la porte du Soleil; la cin-

(1) v. 54.
(2) v. 64.
(3) v. 68.

quième, celle de Mars; la sixième, celle de Jupiter; et la dernière (1), celle de Saturne. Ainsi la porte du Soleil étoit à la quarte de l'harmonie universelle, place que Martianus Capella lui assigne, dans son superbe Hymne au Soleil. Cette distribution de la ville bâtie sur le lieu même où se reposa la vache divine, emblême de l'animal céleste, et de la forme d'Io, qui fixoit autrefois le printemps, et le point équinoxial, ou le point de départ de toutes les sphères célestes, renferme trop de rapports avec l'harmonie du Monde, pour qu'il puisse rester aucun doute sur le but mystérieux de cette allégorie consacrée dans un poëme solaire.

« Tel étoit le plan (2), dit le poëte, de cette *ville sainte (02)*, à qui Cadmus donna le nom de la Thèbes d'Egypte, et dans laquelle il retraça les images variées de l'Olympe, avec qui elle sembloit rivaliser. A la suite de la description de l'harmonie, ou du système harmonique du Monde, rétabli au printemps, et désigné mystérieusement sous l'emblême de la ville sainte, dont Cadmus jette les fondemens, au moment où il va s'unir à la belle Harmonie, fille de *Mars et de*

(1) v. 84.
(2) v. 85.

Vénus, le poëte nous peint les Muses (1), qui célèbrent par leurs concerts et leurs danses cet heureux hyménée. Vénus prépare le lit nuptial, et Mars désarmé danse à cette agréable fête (2). Apollon Isménien, avec sa lyre aux sept cordes, vient à cette nôce, accompagné des neuf Muses. La Victoire est aussi de la fête, et pour célébrer le triomphe de Cadmus, elle entonne les chans d'Hyménée (3). Thèbes est alors le séjour de la cour céleste, qui vient y donner des fêtes.

Cependant (4), le Dragon du pôle (*p2*), voisin de l'Ourse, montoit sur l'horizon avec la nuit, et présageoit à Cadmus, ce qui devoit lui arriver un jour dans sa métamorphose. Les Dieux font chacun leurs présens aux nouveaux époux (5). Ces Dieux sont Jupiter, Junon, Neptune, Mars, Mercure, Apollon, Vulcain, Vénus. On remarque sur-tout, que Vulcain place sur la tête d'Harmonie une couronne d'or, ornée de pierres de diverses couleurs (6), allusion, peut-être, à la Couronne Boréale, placée sur le serpent que tient

(1) v. 88.
(2) v. 94.
(3) v. 101.
(4) v. 122.
(5) v. 125.
(6) v. 132.

Ophionæus, ou Cadmus, et qu'on dit être l'ouvrage de Vulcain. Vénus lui donne un collier de perles (1). Ce collier représentoit des serpens entrelacés, et des pierres précieuses (2), telles que celles qui ornoient (2) le rational et la robe du grand prêtre des Juifs. Elles figuroient le Soleil, la Lune, et les élémens qui y étoient retracés par des couleurs analogues à leur teinte, et à leur nature (3). A l'endroit où s'unissoient les serpens entrelacés, l'aigle, figure symbolique du Soleil, y étoit représentée avec les ailes déployées. Telle est à peu près la description que nous fait Nonnus du fameux collier que Vénus donna à sa fille Harmonie, qui bientôt devint mère de plusieurs enfans (4). Une des filles de Cadmus, la plus fameuse dans ce poëme, fut Sémélé (5), qui devoit donner naissance à Bacchus, héros du poëme des Dionysiaques. C'est pour arriver là, que le poëte nous a entretenu de Cadmus et de ses nôces avec Harmonie. Les sœurs de Sémélé (6) étoient Autonoë, Ino, et Agavé, princesses également célébres dans la Mythologie, et

(1) v. 136.
(2) Joseph l. 3. c. 8. Clem. Alex. Str. l. 5. p. 575.
(3) v. 180.
(4) v. 190.
(5) v. 203.
(6) v. 196.

dont Nonnus nous raconte les aventures, dans plusieurs morceaux épisodiques de son poëme, et en particulier, dans ce cinquième chant. C'est ainsi qu'en nous parlant d'Autonoë, l'aînée des filles de Cadmus (1), qui épousa Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, il nous détaille, assez longuement, l'histoire du berger Aristée, histoire que tout le monde connoît; et par suite, celle du malheureux Actéon, leur fils (2), changé en cerf, et déchiré par ses propres chiens (3). Tout ce récit est d'une étendue démesurée, et on y trouve une longue description du deuil des parens de cet infortuné chasseur. L'histoire des enfans des deux autres sœurs, ou de ceux d'Agavé, mère de Penthée, et d'Ino, mère de Mélicerte et de Léarque, est très-courte (4). Le poëte s'empresse de nous parler du fils de Sémélé, ou de Bacchus, qui est le sujet de son poëme. Sémélé avoit été réservée pour un hymen infiniment plus glorieux (5). Car Jupiter déjà médite de remplacer le premier Bacchus Zagreus, qu'il avoit eu de ses amours avec Proserpine, dans sa mé-

(1) v. 915.
(2) v. 290.
(3) v. 330.
(4) v. 555 &c.
(5) v. 562.

tamorphose en serpent (1), et dont nous avons donné plus haut l'explication, en parlant de la fameuse formule des initiés (2), où l'on disoit, « Le Dragon engendra le Taureau, & le Taureau engendra le Dragon. A l'occasion de ce premier Bacchus, le poète nous raconte les circonstances de cette aventure, & des amours de Jupiter & de Proserpine fille de Cérès. (3) Ce récit est le sujet de la fin du cinquième chant, et du commencement du sixième.

CHANT SIXIEME.

Ce nouveau livre roule tout entier sur la naissance (4) et la mort du premier Bacchus, que les Titans firent périr (5) et dont Jupiter vengea la mort par l'embrâsement du monde. Il envoya ensuite un déluge sur la terre coupable (6), qui avoit donné naissance aux Titans meurtriers de son fils. Ici est une longue description du déluge & de ses effets (7). C'est à la suite de cette grande catastrophe, que naît le

(1) v. 570.
(2) Ci-dessus p. 80—81.
(3) v. 610—621.
(4) L. 6. v. 1—10—30.
(5) v. 165—172.
(6) v. 230.
(7) v. 250—340—380.

dieu

dieu qui doit apprendre aux hommes à cultiver la vigne, et leur découvrir, comme Noé, à la suite du déluge des Juifs, la précieuse liqueur qui chasse les noirs soucis des mortels. Ici va commencer le récit des amours de Jupiter et de la fille de Cadmus et d'Harmonie, ou de la jeune Sémélé, mère du second Bacchus. Car l'histoire du premier Bacchus ne peut être regardée que comme un long épisode, intercalé entre le mariage de Cadmus et d'Harmonie, d'où naît Sémélé, et la naissance de Bacchus fils de Sémélé. C'est donc ici proprement que va commencer l'histoire de la naissance de Bacchus, précédée du récit des amours de Jupiter avec la fille de Cadmus.

CHANT SEPTIEME.

Le chant septième du poëme de Nonnus contiendra ces récits.

Le poëte commence ce chant par nous présenter l'amour occupé du soin de réparer les ruines du monde. (1) Mais l'espèce humaine étoit livrée aux soins rongeurs. Le vin qui dissipe les noirs soucis n'avoit point encore été donné aux hommes (2); ce ne fut qu'après le

(1) Dionysiaq. L. 7.
(2) v. 7—11—16.

déluge que nacquit Bacchus, ou le dieu père de la libre gaieté que donne le vin. AEon ou le temps (1) au mille formes, tenant en main la clef des générations, va trouver Jupiter, pour lui représenter les malheurs de l'homme. (2) Il refuse de gouverner désormais un monde destiné à autant de maux, (3) et des hommes dont la vie est si courte et si traversée de peines. En vain, dit-il, a-t-on inventé la lyre; ses accords harmonieux ne dissipent pas tous les chagrins. (4) Il accuse Pandore d'avoir ouvert la boëte fatale, d'où sont sortis tous les maux; et ne reconnoît point la prudence de Prométhée, qui pour y remédier, n'a pas songé à dérober aux dieux leur nectar, plus tôt que le feu sacré qu'il leur a ravi. (5) C'étoit là le présent qu'il devoit faire aux hommes, afin de noyer dans cette liqueur tous les chagrins du monde. (6) Jupiter, après l'avoir entendu, cherche à le rassurer en lui découvrant les secrets du destin, (7) et lui révèle le mystère de la naissance future de Bacchus son fils, qui doit apporter

(1) v. 23.
(2) v. 30.
(3) v. 36.
(4) v. 52.
(5) v. 60.
(6) v. 63.
(7) v. 72.

aux hommes une liqueur aussi douce que le nectar. (1) Cérès, ajoute Jupiter, vient de couvrir récemment d'épis les sillons; (2) et bientôt mon fils fera couler des ruisseaux de vin, qu'il exprimera des fruits de l'automne. (3) Toute la terre chantera sa présence. (4) Vainqueur des Géans et des Indiens, il viendra sur la voûte éthérée parcourir la route des astres et tenir la foudre avec Jupiter son père. (5) Là il sera brillant des graces de la jeunesse, et une mître en forme de serpens entortillés couronnera sa tête. Il partagera les honneurs des immortels, (6) sous le titre de Bacchus dieu des raisins. Ainsi parla Jupiter. (7) Les Parques et les Heures lui applaudirent. Après cet entretien, le dieu du temps se rendit chez Harmonie, et Jupiter au palais de Junon. (8)

Cependant l'amour, ce dieu adroit, qui ne prend de leçons que de lui-même et qui gouverne le temps, après avoir ébranlé les portes ténébreuses du cahos

(1) v. 77.
(2) v. 83.
(3) v. 90.
(4) v. 95.
(5) v. 98.
(6) v. 102.
(7) v. 105.
(8) v. 109.

primitif du monde, l'amour s'avançoit avec son carquois, qui renfermoit les *douze traits de feu destinés* (*r*2) à percer le cœur de Jupiter dans ses diverses métamorphoses. (1) Chaque fleche avoit son inscription, qui marquoit sa destination. La première (*s*2) étoit celle qui le perça, lorsqu'il devint amoureux de la belle Io, (2) métamorphosée en vache et placée ensuite dans la constellation du Taureau. La seconde servit aux amours de Jupiter et d'Europe. La troisième à ceux de Jupiter Pluton ou serpent avec Proserpine. La quatrième aux amours de Jupiter pluie d'or avec Danaé. La cinquième le rendit amoureux de Sémélé. La sixième (*t*2) d'Egine, sous la forme d'aigle. La septième le rendit amoureux d'Antiope. La huitième de Léda. La neuvième de la nymphe *Dia-Perrebia*, sous la forme du cheval. La dixième le fit amant d'Alcmène. La onzième de Laodamie, et la douzième d'Olympias. (3) Ce fut la cinquième fleche que prit l'amour, pour l'adapter à son arc. (4) Il l'entrelace de lierre et la trempe toute entière dans le nectar,

(1) v. 116.
(2) v. 118.
(3) v. 128.
(4) v. 131.

afin que Bacchus fasse monter le jus que nous donne l'automne. Ici le poëte nous peint la jeune Sémélé, qui dès le matin, aussi vigilante que l'aurore, (1) fouettoit des mulets attachés à un char; et cela à la suite d'un songe, qu'elle avoit eu et dont le poëte nous donne les détails. On y remarque sur-tout un présage qui annonce la foudre, dont elle sera frappée (*n*2) et le soin que prit Jupiter de son fruit, qu'il cacha dans sa cuisse, jusqu'à ce qu'il eut amené à terme un fils armé des cornes du taureau, (2) et qui sembloit être de la nature de cet animal. C'est une précieuse circonstance, qui nous fait voir, que le fils de Sémélé, comme celui de Proserpine, avoit les mêmes traits tauriformes. Cadmus son père consulte Tiresias et Europe sa fille au temple de Minerve, pour sacrifier à Jupiter, dieu de la foudre, un *taureau*, qui retraçoit l'image du dieu Bacchus, (3) et un *bouc* ennemi des fruits de l'automne. De là Sémélé passa sur les rives de l'Asopus, où elle descendit pour se baigner. (4) Ce fut là que Jupiter l'apperçut au moment où elle s'amusoit à nager. (5) L'amour lan-

(1) v. 137.
(2) v. 153.
(3) v. 164.
(4) v. 185.
(5) v. 190.

ça son trait dans le cœur du Dieu, (1) qui, pour mieux observer son amante, se métamorphose en aigle et voltige sur le fleuve où elle se baigne. (2) Ici le poëte décrit l'admiration du maître des dieux à la vue des charmes de la belle Sémélé, qu'il compare à Vénus. (3) L'éclat du jour nuit à ses amours; il presse le soleil de finir sa course, et il appelle la nuit trop lente à venir prêter ses voiles au mystère de ses jouissances. (4) Enfin la nuit arrive; le ciel ne brille plus que de l'éclat des étoiles; (5) Jupiter descend chez Sémélé, et lui prodigue ses faveurs, en prenant près d'elle toutes les formes que l'antiquité donne à Bacchus, (6) ou qui tiennent à ses attributs. Il passe successivement par les formes du taureau, (*x*2) du lion, de la panthère et du daim qui fournissent l'habillement de Bacchus; par celle du serpent tortueux, pour donner naissance au dieu qui tient le sceptre de l'automne. (7) Jupiter se fait enfin connoître à son amante, (8) devenue mère au milieu des fleurs, que la terre fait alors éclore de son sein, et du bruit des

(1) v. 200.
(2) v. 214.
(3) v. 231.
(4) v. 285.
(5) v. 310.
(6) v. 320 &c.
(7) v. 338.
(8) v. 350.

foudres du maître du tonnere. Il la console et il lui promet de la placer un jour dans les champs de l'Olympe où brillent les astres. (1)

CHANT HUITIEME.

Après avoir consolé Sémélé, par la comparaison qu'il fait de sa destinée avec celle de ses autres amantes, Jupiter remonte aux cieux, et laisse la fille de Cadmus enceinte, dans le palais de son père. (2) Ses formes s'arrondissent et trahissent sa grossesse. Déjà elle prend du goût pour le lierre, dont elle entrelace la couronne (3) qui orne sa tête. Entend-elle le son de quelqu'instrument? déjà elle se prépare à danser et à imiter les chœurs des Bacchantes; (4) et son fils qui s'agite dans son sein semble accompagner sa mère. (5) Mais bientôt l'envie, sous la forme de Mars, (6) lui suscite pour ennemies Minerve et Junon. (7) Elle rappelle à Junon les infidélités de son époux, dont le ciel retrace encore toute l'histoire, depuis

(1) v. 358.
(2) Dionyſiaq. L. 8. v. 7.
(3) v. 10.
(4) v. 16.
(5) v. 28.
(6) v. 39.
(7) v. 48.

qu'il y a transporté presque toutes ses amantes, et les enfans qu'il a eus des femmes mortelles. (1) Callisto occupe le voisinage du pôle. Les sept pléïades forment aux cieux leur chœur. Electre en effet y mêle son éclat avec celui de la lune. (2) Apollon est fils de Latone. Ganymède, né mortel, habitera donc les cieux? on y verra arriver un jour Sémélé et Bacchus; et briller Ariadne avec sa couronne? (3) Non, dit Mars ou plutôt l'envie sous sa forme, je ne puis plus rester aux cieux, pour y voir transplantée toute la race des mortels. Je vais me retirer en Thrace, (4) plutôt que d'être témoin de cette profanation du temple des dieux, et de voir Andromède, Persée, sa tête de Méduse et son harpé et les formes horribles de la Baleine. (5) Ainsi parloit l'envie, jalouse des destinées de Sémélé, qui l'appeloient aux cieux avec son fils. Junon médite dès ce moment un stratagême, pour se venger de cette nouvelle amante. (6) Elle s'adresse à la déesse de la fourberie, qui erroit sur les montagnes de la Crète, son séjour fami-

(1) v. 72.
(2) v. 77.
(3) v. 98.
(4) v. 73.
(5) v. 93.
(6) v. 100.

lier. (1) Elle lui conte ses chagrins et ses alarmes : (2) elle lui dit qu'elle craint que Jupiter ne finisse par la bannir du ciel, et qu'il ne fasse de Sémélé la *reine des cieux*. (3) Elle la prie de la servir et de lui prêter sa ceinture magique, afin qu'elle puisse par ses charmes rappeller dans l'Olympe Mars son fils, qui s'en est exilé. (4) La déesse de la fourberie, trompée elle-même par Junon, lui accorde ce que celle-ci lui a demandé. (5) Armée de cette ceinture, Junon se rend dans l'appartement de Sémélé, (6) déguisée sous la forme de l'ancienne nourrice d'Europe et de Cadmus. (7) Elle feint de s'attendrir sur le sort de la jeune princesse, dont la réputation est attaquée dans le public. (8) Elle l'interroge et lui demande, s'il est vrai qu'on lui ait ravi l'honneur ; quel est le mortel ou le dieu qui a eu ses premières faveurs. (9) Après différentes questions qu'elle lui fait sur le nom du dieu, soit Mars, soit Mercure, soit Apollon, soit Neptune, (10)

(1) v. 113.
(2) v. 118.
(3) v. 125—130—135.
(4) v. 155.
(5) v. 163.
(6) v. 167.
(7) v. 180.
(8) v. 187.
(9) v. 215.
(10) v. 245.

elle lui donne à entendre, que si elle croit que c'est Jupiter, elle n'a d'autre moyen de s'en assurer, que d'inviter ce dieu à venir chez elle dans tout l'éclat de sa gloire, et armé de sa foudre : (1) qu'à ces traits elle ne pourra le méconnoître. La jeune princesse, trompée et aveuglée par l'ambition, demande à son amant cette marque distinguée de sa tendresse. (2) Elle veut qu'il se montre à elle tel qu'il paroît aux yeux de Junon, lorsqu'il partage sa couche. (3) Elle se plaint de ne l'avoir encore vu venir que sous la forme de taureau (4) et de serpent, tandis que Junon le reçoit tel qu'il est lorsqu'il lance le tonnere ; et qu'elle touche elle même sa foudre. (5) Elle veut dans ses amours plus de bruit et plus d'éclat. Je n'ai point encore vu en vous, lui dit-elle, les formes majestueuses d'un dieu. (6) Jupiter s'afflige de cette demande indiscrete, (7) et accuse les Parques ennemies de son amante. Comme il en prévoit les suites et qu'il veut sauver Bacchus, il charge Mercure d'arracher ce jeune enfant aux feux ter-

(1) v. 250.
(2) v. 290. &c.
(3) v. 298.
(4) v. 322.
(5) v. 318.
(6) v. 343.
(7) v. 356.

ribles, (1) qui vont consumer sa mère Thyoné. (y2) Il fait quelques représentations à son imprudente amante, sur les dangers auxquels elle s'expose; (2) enfin il finit par lui accorder sa demande. (3) Sémélé s'enorgueillit de cette faveur singulière, qui la place infiniment au-dessus de ses sœurs. (4) Tandis que cette princesse infortunée, ivre d'orgueil et de joie, veut toucher la foudre redoutable, (5) elle périt au milieu de ses feux. Son fils échappe à l'incendie qui consume sa mère, (6) sauvé par les soins de Mercure. Jupiter, sensible au malheur de son amante, la place au ciel, (7) ou sur la voûte des astres; elle y a pour société Jupiter, Mercure, Mars, Vénus, et la Lune ou Diane.

CHANT NEUVIEME.

Cependant le maître des dieux dépose dans sa cuisse le jeune Bacchus, (8) jusqu'à ce que le fœtus soit arrivé à terme, et alors il l'en retire, pour le

(1) v. 354.
(2) v. 365.
(3) v. 370.
(4) v. 385.
(5) v. 390.
(6) v. 400.
(7) v. 410.
(8) L. 9. v. 3.

mettre au jour. Au moment de cette nouvelle naissance de Bacchus, les Heures (1) se trouvent prêtes pour le recevoir et lui mettent sur la tête une couronne de lierre. Elles entrelacent sa coëffure du ceraste tortueux, ou du serpent dont le front est armé de cornes, afin de retracer la double nature de Bacchus taureau et serpent. (2) On se rappelle en effet, que ces formes étoient celles du dieu Bacchus taureau fils du serpent, tel que le représentoient les mystagogues, qui nous ont laissé la fameuse formule, dont nous avons si souvent parlé. Quant aux attributs de taureau, ou à l'épithète de tauriforme et de dieu qui a la nature du taureau, jamais Nonnus ne manque de la donner à Bacchus. Il l'appelle l'enfant bien encorné, image de la lune. (3) il nous peint Mercure, qui le porte à travers les airs, pour le remettre et le confier à des nymphes, qu'il dit être nymphes des eaux. (z2) Telles étoient les Hyades. Junon les ayant rendu furieuses, (4) Mercure fut obligé de le retirer, pour le confier à Ino (5) fille de Cadmus et sœur de Sémélé,

(1) v. 12.
(2) v. 15.
(3) v. 27.
(4) v. 40.
(5) v. 54.

déesse marine, mère de Palémon. (1) Les deux enfans sont nourris ensemble. (2) Mais Junon ayant encore menacé de sa colère cette nouvelle nourrice, Mercure le retire des mains d'Ino, pour le remettre en dépôt à Rhéa ou à Cybèle elle-même, (3) qui en prend soin. Dès sa plus tendre jeunesse, la déesse lui apprend à monter sur un char attelé de lions, animaux consacrés au soleil. (4) Ainsi Bacchus croissoit et se fortifioit de jour en jour sous la tutele de Rhéa, ou de l'épouse d'Ammon, suivant la théologie des Libyens. Il y a cette différence entre les deux traditions, que dans celle des Libyens Rhéa, femme d'Ammon, est jalouse de Bacchus, et son ennemie, comme Junon, au-lieu qu'ici, c'est elle qui le nourrit. (5)

Nonnus nous peint les Pans, (6) ou les génies à pieds de chèvres, qui dansent autour du jeune Bacchus, et composent le cortège du dieu aux formes de taureau. C'est-à-dire qu'il donne au soleil équinoxial, nourri par les Hyades, au Bacchus fils de Thyoné, une des Hyades, le même cortege qu'il a aux cieux.

(1) v. 91.
(2) v. 97.
(3) v. 138.
(4) v. 192.
(5) v. 200.
(6) v. 201.

Car au-dessus du Taureau, est le Cocher avec sa chèvre et ses chevreaux fils de Pan, puisqu'Aigala chèvre est femme de Pan. Les Pans célèbrent leurs danses en répétant le nom de Bacchus, tandis que Sémélé, encore brûlante (1) aux cieux, s'enorgueillit des succès de son fils et des soins particuliers qu'en prenoient Jupiter et Cybèle. (2) Cependant Junon irritée contre Ino, (3) qui avoit osé recevoir Bacchus et le nourrir, se déclare contre elle et accable de malheur sa maison. Tout le morceau épisodique, qui renferme le récit de cette vengeance de Junon, remplit le reste de ce chant et une partie du chant suivant.

CHANT DIXIEME.

Parmi les différens traits de cet épisode, on y distingue sur-tout celui du bélier à toison d'or, qui porta (4) Phryxus et Hellé, et qui, par son lever du matin avec le Cocher, annonçoit l'équinoxe du printemps. Nous en avons parlé plus au long dans notre explication du poëme des Argonautes. A la suite de cet épisode, le poëte nous ramène en Lydie, où Bac-

(1) v. 205.
(2) v. 222.
(3) v. 243.
(4) L. 10. v. 100.

chus (1) étoit élévé, jouant avec les Satyres, et se baignant dans les eaux du Pactole, (2) dont les rives sont bordées de verdure émaillée de fleurs. C'est là que, jouant sur les côteaux de Phrygie, il fait connoissance d'un jeune Satyre, appellé Ampélus, ou la Vigne. (3) Le poëte nous fait la peinture de ce charmant enfant et de ses graces naissantes (4), qui inspirent à Bacchus de l'intérêt pour lui. Bacchus l'aborde; lui dit les choses les plus flatteuses. Il le questione sur sa naissance (5), et finit par dire qu'il le connoît et qu'il sait qu'il est fils du *Soleil et de la Lune* (6). Bacchus en devient amoureux (7). Il n'est content que lorsqu'il est avec lui, et s'afflige de son absence (8). L'amour d'Ampelus lui tient lieu de tout; il finit par le demander à Jupiter, et il sollicite cette grace avec les plus vives instances (9). Ici le poëte nous fait la description de leurs jeux et de leurs amusemens (10). On voit Bacchus qui prend

(1) v. 140.
(2) v. 145.
(3) v. 178.
(4) v. 180.
(5) v. 196.
(6) v. 214.
(7) v. 220.
(8) v. 229.
(9) v. 292.
(10) v. 330.

plaisir à se laisser vaincre par celui qu'il aime (1). Ampelus est toujours vainqueur à la lutte (2) et à la course. Dans ce dernier combat, Lenæus ou le jeune *Pressoir* et *Cissus*, *le jeune lierre* coururent avec Ampelus ou avec le jeune *la Vigne* et celui-ci eut encore la victoire (3).

On apperçoit aisément, que tout ceci n'est qu'une allégorie sur l'amour de Bacchus pour la vigne, désignée ici sous l'emblême d'un jeune enfant, qui a pour camarades *Pressoir* et *Lierre*, et pour amant Bacchus, Dieu des vendanges. Nonnus a rendu par une allégorie poétique, ce que Diodore (4) dit plus simplement, lorsqu'il raconte que Bacchus élevé à Nyse découvrit au milieu des jeux de l'enfance l'arbuste précieux qui porte le raisin, ou la vigne et qu'il apprit à en exprimer le jus. Cette manière de traiter poétiquement une idée très-simple, et de lui donner un grand développement par une suite d'allégories, étoit la manière de faire des anciens prêtres et des poëtes sacrés; et ce seul trait doit nous faire saisir le caractère original de toute la mythologie. Voilà son génie, voilà son style.

(1) v. 360.
(2) v. 375.
(3) v. 424.
(4) Diodor l. 3. c. 142. l. 4. c. 147.

CHANT ONZIÈME.

Le chant suivant, ou le onzième chant du poëme contient le tableau des jeux et des exercices différens des deux amis. Le troisième exercice est celui du nageur. (1) Bacchus le propose à Ampelus ou à la Vigne. Ils se plongent dans les eaux du Pactole ; (2) Ampelus remporte encore la victoire, que son amant se plaît à lui abandonner (3). Mais le jeune vainqueur a l'imprudence de vouloir jouer avec les animaux des forêts (4) ; et il se met dans la cas de recevoir des reproches tendres de Bacchus (5), qui lui en fait voir tous les dangers. Il l'avertit sur tout de se garder des cornes du Taureau (6). Mais cet avis fut inutile à Ampelus, quoique Bacchus eût toujours soin de l'accompagner (7). La Déesse de la malfaisance a conjuré sa perte (8) et lui persuade de monter sur un taureau, comme Bellerophon sur Pégase ; mais avec moins de danger (9), et avec autant de sécurité qu'Europe, qui n'eut pas

(1) L. II. v. 10.
(2) v. 38—44.
(3) v. 55.
(4) v. 70.
(5) v. 75.
(6) v. 80.
(7) v. 100.
(8) v. 113.
(9) v. 148.

besoin de frein pour conduire le bœuf qui l'enleva. Le hazard amène précisément un taureau, qui étoit descendu des montagnes pour se désaltérer (1). Le jeune audacieux ose le monter ; et tente de le conduire (2). Il arrache des joncs du fleuve pour s'en faire un fouet. Il pare de fleurs les cornes de l'animal (3). Dans cette posture il défie même la lune (4), dont le char est attelé de taureaux. Cette déesse le punit de son insolence, en lui envoyant un taon (5), qui pique le Taureau. Cet animal devenu furieux renverse (6) le jeune Ampelus, qui meurt de sa chûte. Un satyre témoin de cet accident porte cette triste nouvelle à Bacchus (7), qui en est inconsolable. Il arrose de larmes le corps de son ami étendu sur la poussière ; il le couvre de roses et de lys (8). Il verse dans ses plaies de l'ambroisie, qu'il tenoit de Rhéa, et qui, après la métamorphose d'Ampelus en vigne, servit à donner à son fruit un parfum délicieux (9). Les Silènes partagent sa dou-

(1) v. 160.
(2) v. 170.
(3) v. 180.
(4) v. 185.
(5) v. 191.
(6) v. 216.
(7) v. 225.
(8) v. 235.
(9) v. 243.

leur (1). Ampelus, quoique mort, étoit encore aussi beau que s'il eût été vivant. Bacchus le contemple et exprime ses regrets (2). Il menace de sa vengeance le cruel taureau (3); en même temps, qu'il repaît encore ses yeux de la vue des graces de son amant infortuné (4). Il accuse l'enfer inexorable, qui ne lâche point sa proie (5). Il conjure Jupiter de vouloir bien rendre son ami à la vie, pour quelques instans (6). L'amour, sous la forme de Silène, portant en main le Thyrse, vient consoler Bacchus (7), et lui conseille de former de nouveaux amours, qui lui feront oublier l'ami qu'il a perdu (8). Il lui conte à cet effet une assez jolie fable (9); elle contient une allégorie physique sur le tuyau du bled, qui soutient l'épi, et sur le fruit que cet épi renferme, sous les noms de Calamus et de Carpus personifiés (10). Mais rien ne peut calmer la douleur de Bacchus (11). Cependant les

(1) v. 249.
(2) v. 255.
(3) v. 265.
(4) v. 285.
(5) v. 305.
(6) v. 316.
(7) v. 351.
(8) v. 362.
(9) v. 370.
(10) v. 477.
(11) v. 485.

saisons, dont le poëte fait ici la description, se rendent au palais du Soleil (1). Elles sont filles de l'année; et chacune d'elles a la parure qui la caractérise (2).

CHANT DOUZIÈME.

Le chant douzième nous présente le tableau des saisons, (*a*3) qui arrivent sur les bords de l'Océan, dans le palais du soleil leur père, où elles rencontrent Hesperus ou l'étoile du couchant, et la lune en croissant, dont le char est attelé de bœufs (3). On y voit la description du coucher du soleil, et du soir, où l'on remarque la peinture des quatre chevaux, qui attèlent le char du soleil et celle des douze heures, qui voltigent tout autour, en formant un chœur circulaire (4). Ici est la prière (5), qu'adresse à Jupiter une des saisons, celle d'automne, qui lui demande de ne pas souffrir qu'elle reste seule sans fonction, et de la charger du soin de mûrir les nouveaux fruits, que va produire la vigne. Jupiter lui donne d'heureuses espérances, et lui montre du doigt les

(1) v. 522.
(2) v. 487 &c.
(3) v. 5.
(4) v. 17.
(5) v. 22.

tablettes d'Harmonie (1), sur lesquelles sont écrites les destinées de l'univers, de la main même du devin Phanès, le protogone ou premier né. Il lui dit, que sur la troisième tablette, où sont tracées les figures du Lion et de la Vierge céleste, elle y trouvera le fruit que porte la vigne (2), et que sur la quatrième elle y remarquera un certain roi, qui préside au nectar délicieux qu'on exprime des raisins, et la figure de Ganymède qui élève sa coupe. (3)

Après avoir entendu le discours du Dieu Soleil, la jeune nymphe porte ses regards sur le mur, où étoient écrites les destinées du monde. Elle y voit une première table, aussi ancienne que le monde, qui contenoit tout ce qu'avoient fait le vieux Ophion et Saturne (3). Sur la seconde table étoient les événemens du second âge, et le déluge qui le termine (4). Sur la troisième étoit l'aventure d'Io et d'Argus (5); celle de Philomèle, &c. La nymphe des saisons passe rapidement sur ces tableaux différens, pour arriver à celui où sont tracés les caractères du Lion, que suit la Vierge (6), qui

(1) v. 32.
(2) v. 38.
(3) v. 44.
(4) v. 60.
(5) v. 70.
(6) v. 93.

tient le raisin ou le fruit de l'automne. On sait en effet, qu'outre l'épi, la Vierge céleste a une étoile, qu'on appelle la vendangeuse (1). Son lever du matin, dit Germanicus (2), nous promet la maturité de la vendange. A l'aîle droite de la Vierge, dit Théon (3), est une étoile brillante, qu'on appelle la vendangeuse; car elle précède de peu de jours le temps de la vendange. La tête et les épaules de la Vierge se lèvent avec le Lion. On voit aisément que c'est là le tableau ou l'aspect Astronomique, que nous présente Nonnus sur la troisième table des destinées, ou sur celle qui annonçoit les dons précieux des raisins. (*c*3)

Enfin la jeune nymphe cherche des yeux la quatrième tablette des destinées, qui étoit tout à côté; et qui offroit l'image de la coupe de Ganymède, d'où découloit le nectar (4). Elle y vit que les destinées accordoient à Bacchus la vigne et les raisins, comme ils avoient accordé à Phébus le laurier, à Minerve l'olivier, à Cérès les épis (5). Elle est ravie de joie à cette vue; elle va rejoindre ses sœurs, et retourne vers les

(1) Hygin l. 3.—Arat. v. 138.
(2) Germ. Cæs. c. 8.
(3) Theon. p. 119.
(4) v. 105.
(5) v. 113.

mers de l'orient, d'où sort le Soleil (1). Il est bon d'observer, qu'au coucher du Lion et de la Vierge, monte à l'Orient le Verseau appellé Ganymède, qui a une coupe. Cependant Bacchus reste toujours inconsolable de la perte de son ami, et la nature entière (2) semble partager sa douleur. La Parque lui annonce que son cher Ampélus n'est pas mort tout entier; qu'il ne passera pas l'Achéron (3), et qu'il deviendra pour les mortels la source d'une liqueur délicieuse, qui fera la consolation de l'espèce humaine, et retracera sur la terre l'image du nectar, dont s'abreuvent les Dieux (4). Bacchus, dit la parque, ne pleure, qu'afin que les larmes des mortels soient taries (5). A peine eut-elle achevé ces mots, qu'un prodige étonnant vient frapper les yeux de Bacchus. Le corps de son ami subit tout-à-coup une métamorphose (6); il s'élève sous la forme de l'arbuste qui porte le raisin, et se change en sep de vigne. Le nouvel arbrisseau prend le nom d'Ampélus, comme son ami, et se charge d'un fruit noir (7); tandis que le jeune *Cis-*

(1) v. 116.
(2) v. 132.
(3) v. 142.
(4) v. 158.
(5) v. 171.
(6) v. 175.
(7) v. 187.

sus de son côté, métamorphosé en arbuste, s'élève par des replis tortueux (1) autour de la vigne et des arbres qu'il ombrage. Bacchus prend le nouveau fruit, le presse entre ses doigts (2) et en fait couler le jus dans une corne de bœuf, qui lui sert de coupe (3). Il goûte la nouvelle liqueur, et s'applaudit de sa découverte (4). Il apostrophe les mânes de son ami (5), dont la mort a préparé le bonheur de l'humanité. Il donne les éloges les plus pompeux à l'excellence du nouvel arbuste et à celle de son fruit, sur toutes les autres productions de la terre (6). Le vin dit-il, sera un remède contre tous les chagrins des mortels (7). Voilà l'origine poétique et allégorique, que Nonnus donne à la vigne, qu'il nous représente comme l'ouvrage de la métamorphose d'un jeune enfant appelé la Vigne, lequel avoit été l'objet des amours de Bacchus. A cette première tradition, le poëte en ajoute une autre (8), qui a des rapports marqués avec l'Astronomie; et

(1) v. 190.
(2) v. 198.
(3) v 203.
(4) v. 205.
(5) v. 212.
(6) v. 240.
(7) v. 269.
(8) v. 294.

qu'on saisira aisément, si on veut se rappeller, que la vendange se fait en automne au lever du serpent d'Ophiucus, qui monte avec la Balance. On suppose que la vigne, arbuste sauvage, croissoit et rampoit sur les rochers, lorsqu'un serpent voulut manger de son fruit et en recueillir la liqueur (1). Sa gueule fut rougie de ce jus, et Bacchus, qui erroit sur la montagne, s'en appercut. Cette vue lui rappelle un ancien oracle de Rhéa (2). En conséquence il fait un trou dans ce rocher, pour se procurer un espèce de pressoir (3), dans lequel il met des raisins. Il les foule avec les Satyres (4), qui bientôt s'enyvrent de la nouvelle liqueur (5). On voit une description de la vendange et des danses qui l'accompagnent ; et ce morceau épisodique termine ce douzième chant.

Ici va commencer le récit des voyages de Bacchus chez les Indiens. Car c'étoit là cette grande expédition chantée dans toutes les histoires de Bacchus (6), rapportées par Diodore de Sicile. Osiris avoit aussi porté ses bienfaits jusqu'aux extrémités de l'Inde,

(1) v. 320.
(2) v. 330.
(3) v. 335.
(4) v. 340.
(5) v. 365.
(6) Diod. l. 3. c. 144—139. l. 4. c. 148.

dans les traditions Égyptiennes (1), qui ont servi de modèle aux fictions des Grecs sur Bacchus ; c'est-là proprement le corps du poëme, et l'action principale qui y est chantée. Tout ce qui a précédé jusques ici ne doit être regardé, que comme un préliminaire de cette grande action, à laquelle tout le poëme se rapporte. C'eût été peu de chose, que de nous raconter la naissance de Bacchus et la manière dont il découvrit le vin dans son enfance, si l'on ne nous présentoit ce héros voyageant dans l'univers, jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Orient, pour y répandre une aussi heureuse découverte et en faire part à tous les peuples, qu'il veut s'attacher par la bienfaisance. Car c'est là le caractère d'Osiris et de Bacchus, ou du Soleil, comme nous l'avons dit, considéré dans ses rapports bienfaisans avec la végétation annuelle, et sur-tout avec celle de la vigne et avec la récolte du vin. Jusques ici nous ne sommes pas sortis des limites de l'équinoxe de printemps, où Bacchus prend ses attributs tauriformes; c'est là qu'il étoit resté en dépôt entre les mains des Hyades, environné de Pan et des Satyres, et qu'il découvre l'arbuste, qui, né au printemps, doit donner en automne les

(1) Diod. l. 1. c. 12.

fruits d'Ampélus ou de la vigne, et la liqueur précieuse, dont Bacchus est le père.

CHANT TREIZIÈME.

Jupiter envoye Iris au palais de Rhéa, pour ordonner à Bacchus d'aller combattre les Indiens, de chasser d'Asie ces hommes injustes, de tuer le prince *Rixe* ou Dériade (1) leur roi, qui sous la forme du Céraste, né des eaux des fleuves, se faisoit redouter par ses vaisseaux, et de communiquer à tous les peuples ses orgies et les présens de la vigne. On sait que les mystères de Bacchus et le don du vin, étoient célébrés comme les mystères de Cérès et comme le don du bled, pour avoir été les plus précieux présens faits à l'humanité (2). Iris se rend aussitôt chez la déesse Rhéa; elle y boit même de la liqueur nouvelle; et elle intime à Bacchus les ordres de Jupiter (3), qui lui commande d'exterminer une nation, qu'on ne peut accoutumer au respect pour les Dieux. Elle lui annonce, que ce n'est qu'à ce prix que les Heures lui ouvriront un jour les portes du ciel (4), dont l'entrée doit

(1) v. 7.
(2) Diod. l. 3. c. 139.
(3) Nonnus l. 13. v. 20.
(4) v. 25.

être achetée par quelques travail important. Jupiter lui-même n'y est arrivé, qu'après avoir vaincu et enchaîné les Titans (1). Son message étant achevé, Iris remonte au ciel. Aussitôt Cybèle envoye le chef de ses chœurs et de ses danses rassembler une armée, qui doit marcher sous les ordres de Bacchus(2). Ici est le long catalogue de tous ceux qui se réunissent sous les drapeaux de ce Dieu (3), avec des morceaux épisodiques relatifs à l'histoire de chaque peuple et des chefs ; tel l'épisode d'Orion (4). On y remarque des héros, qui avoient été de l'expédition des Argonautes (5), et l'on y distingue sur-tout le cortège ordinaire de Cybèle, qui ressembloit beaucoup à celui des mystères de Bacchus, tels que les Corybantes (6), qui avoient nourri ce dieu ; tels que les Curètes, dont Nonnus donne les noms (7). Ils étoient au nombre de cinq, et ils vivoient errans (8). Chalcis arme sept chefs, qui élèvent des autels aux astres du Zodiaque, pour se les rendre favo-

(1) v. 30.
(2) v. 40.
(3) v. 50.
(4) v. 99.
(5) v. 87.
(6) v. 136.
(7) v. 143.
(8) v. 149.

rables (1). On y vit aussi paroître Aristée, inventeur du miel (2), celui à qui la Cosmogonie des Libyens a confié l'éducation de Bacchus. Il étoit né en Libye (3). La fable faisoit aussi voyager en Libye Cadmus et Harmonie (4), comme nous le voyons dans cet endroit de Nonnus, qui fait entrer les Libyens et tous les Africains dans l'expédition de Bacchus, ainsi que les Siciliens (5), et les peuples d'Italie (6), commandés par Faune. Le poëte parle ici fort au long du séjour de Cadmus en Afrique, ou en Libye (7); ce qui rapproche ce Bacchus du Bacchus Libyen, dont nous avons parlé ailleurs, et d'Ammon, dont parle aussi Nonnus dans ses vers (8). Hémathion lui-même amène ses guerriers de Samothrace (9), et déjà tous ces différens bataillons étoient reunis sous les drapeaux de Bacchus (10), lorsque la Pléïade Electre parut briller aux Cieux, formant la septième étoile des Pléïades, et par son apparition donna à Bacchus le signal

(1) v. 169.
(2) v. 253.
(3) v. 303.
(4) v. 335.
(5) v. 315.
(6) v. 328.
(7) v. 365.
(8) v. 3[illegible]1.
(9) v. 395.
(10) v. 411.

heureux du combat et de la victoire (1). Le reste de ce chant comprend l'énumération des différens peuples de l'Asie mineure, qui se réunissent à Bacchus (2).

CHANT QUATORZIÈME

Dans le chant suivant, le Poëte nous peint Cybèle, qui arme en faveur de Bacchus les Dieux et les Génies, qui forment son cortège. Elle appelle à son secours deux Cabires (3) fils de Vulcain, les Dactyles, les Corybantes (4), commandés par Pyrrichus (5), les Telchines, les Centaures avec Chiron (6), les Cyclopes, les douze fils de Pan (7), Maron, compagnon d'Osiris, Silène, toutes la troupe des Satyres (8), dont le poëte décrit la forme et le caractère; les fils des Hyades, filles de Lamus (9) qui avoient nourri Bacchus, que le poëte nous peint sous les traits du Bouc, ou de la constellation de la Chèvre et des Chevreaux placée sur les Hyades, qui se lèvent avec elle (10).

(1) 413.
(2) v. 568.
(3) v. 20.
(4) v. 25.
(5) v. 34.
(6) v. 50.
(7) v. 72.
(8) v. 105.
(9) v. 148.
(10) v. 155.

Ici le poëte nous parle des métamorphoses des nourrices de Bacchus (1), dont il nous décrit la forme monstrueuse, composée des attributs du bœuf (2) et du cheval, comme celle du Taschster des Perses. C'étoit une espèce particulière de Centaures, à la suite desquels en viennent d'autres (3), nés des amours incestueux de Jupiter et de Vénus. Vient après eux la troupe des nymphes Oréades (4), et des Bacchantes, dont plusieurs portent les noms des Hyades, telle que Prothoë, et celui du harpé de Persée (5).

C'est à la tête de cette armée nombreuse, que marche Bacchus. Le poëte nous décrit son armure (6), ses vêtemens, qui retraçent le ciel et ses étoiles (7), et en général il nous décrit tous ses équipages de suite (8).

Bacchus, dans cet appareil, quitte le séjour de Cybèle (9), et s'achemine vers les lieux qu'occupoient les Indiens. Ici commence la marche du Dieu et le héros du poëme entre en action. Déjà

(1) v. 176.
(2) v. 180.
(3) v. 193.
(4) v. 205.
(5) v. 225.
(6) v. 233.
(7) v 239.
(8) v. 255.
(9) v. 250.

la foudre se fait entendre et annonce à Bacchus sa victoire (1).

Seconde Saison.

Le poëte nous transporte au solstice d'été, ou au lieu le plus élevé de la course du soleil et de Bacchus, occupé par le Lion céleste, et annoncé par le lever Héliaque du cancer *Astacus*, qui est représenté ici sous l'emblême d'un fleuve, sur les bords duquel étoit campé Astraïs, général des Indiens (2), qui le premier voulut s'opposer à la marche de Bacchus, et cela pour suivre les conseils de Junon (3) ou de la déesse qui à placé le Cancer aux cieux, suivant la fable. Ici le poëte nous peint l'insolence du général Indien (4), qui range ses troupes sur la rive de l'Astacus (5), dont il veut disputer le passage à Bacchus. Il nous peint aussi la contenance des deux armées ennemies (6), campées sur les deux rives du fleuve, dont les eaux sont changés en vin (7) par Bacchus, après la défaite d'une par-

(1) v. 294.
(2) v. 305.
(3) v. 310.
(4) v. 318.
(5) v. 327.
(6) v. 395.
(7) v. 415.

tie

tie des Indiens. Le reste étonné de sa déroute boit des eaux du fleuve. Ils les prennent pour du nectar, dont ils ne peuvent se rassasier (1).

CHANT QUINZIÈME.

Le quinzième chant nous offre d'abord ce spectacle de la troupe des Indiens (2), qui se précipitent vers les bords du fleuve, pour s'ennivrer dans ses eaux (3). Nonnus nous décrit les effets prodigieux de cette ivresse, du délire (4), et du sommeil qui en sont la suite, ainsi que de l'avantage qu'en tire Bacchus, qui en surprend un grand nombre et les charge de fers. (5) Tous les chants suivans, jusqu'au quarantième, dans lequel Dériade est tué, renferment les détails des différens combats livrés dans cette guerre, qui seule occupe vingt-cinq chants du poëme. Les huit derniers chants comprennent les événemens, qui ont accompagné le retour de Bacchus en Grèce et en Thrace. Nous n'entrerons pas dans le détail des fictions sans nombre, que le poëte a tirées de son imagination, et qui ont trait, soit aux

(1) v. 435.
(2) v. 5.
(3) v. 20.
(4) v. 90.
(5) v. 135 &c.

traditions Mythologiques des pays où il fait voyager Bacchus, soit à des causes physiques et à des êtres moraux, qu'il personnifie à chaque instant et qu'il met en scène. Nous nous bornerons aux rapports que ces fictions ont avec les apparences Astronomiques, avec les principales époques du mouvement annuel et avec les saisons.

Le poëte, après avoir employé quinze chants à décrire tout ce qui est relatif au point équinoxial de printems, ou au Taureau et à tout son cortège Astronomique, nous a transporté tout-à-coup aux régions brûlantes du tropique, sous le nom de contrées de l'Inde, et au Lion céleste, où est le trône de la puissance du soleil, et le terme le plus élevé de sa course et de sa victoire sur les ténèbres. Voilà où nous sommes en ce moment placés. Voyons à quelles fictions cette circonstance Astronomique a donné lieu.

Bacchus, après avoir traversé *l'Astacus* ou le Cancer, s'approche de la forêt voisine, qu'habitoit une jeune nymphe nommée *Nicé* ou *Victoire* (*f*3), avec qui il a commerce et dont il a un fils, auquel il donne le nom de Terme, ou de Fin, *Télété*. Il bâtit dans cet endroit la ville de Nicée, ou de la Victoire, appellée ainsi du nom de cette nymphe. Nicé étoit une jeune chasseuse qui, comme

Diane (1), vouloit conserver sa virginité. Elle demeuroit sur un rocher fort escarpé (2), ayant à ses pieds un Lion redoutable, qui baissoit respectueusement devant elle son horrible crinière (3). Près de là demeuroit aussi un jeune bouvier (g3), nommé Hymnus, qui étoit devenu amoureux de la jeune Victoire (4). Ici le poëte décrit sa passion avec ses effets (5). Nicê, toujours rebelle à ses vœux, repousse ses prières (6), et lui décochant un trait, tue ce malheureux amant (7). Les nymphes le pleurent (8), et l'amour jure de le venger, en soumettant cette beauté farouche à Bacchus (9). Toute la nature s'attriste sur la mort de l'infortuné Hymnus (10). On voit l'allégorie percer de toutes parts dans ce morceau. Les noms d'Hymnus ou du Chant, qui veut s'unir à la victoire, désignent bien clairement les chants de victoire, qui accompagnent un triomphe. Quel est ce triomphe ? celui du soleil arrivé au

(1) v. 172.
(2) v. 192.
(3) v. 203.
(4) v. 210.
(5) v. 240.
(6) v. 310.
(7) v. 365.
(8) v. 372.
(9) v. 384.
(10) v. 400 &c.

Lion solsticial, après avoir traversé le Cancer *Astacus*. Car ce n'est pas sans raison, que le poëte fait voyager son héros en Asie, près du fleuve Astacus, et qu'il le fait passer à Nicomédie, ou à Nicée, près du lac Ascanius. Les poëtes allégoristes choisissoient toujours sur la terre les lieux qui, par la ressemblance des noms, se prêtoient au jeu de mots et aux allusions qu'on vouloit faire aux idées physiques, Astronomiques, et même morales.

CHANT SEIZIÈME.

La mort du jeune Hymnus ne fut pas impunie (1). L'amour lançe un trait contre Bacchus, qui apperçoit la jeune Nicê au bain, et qui en devient amoureux (2). Ici le poëte décrit les effets de cette passion chez Bacchus (3), et les humbles prières auxquelles il descend (4). Il la suit par-tout (5); mais la cruelle se refuse à ses desirs, et même se permet des menaces contre le dieu (6), aux poursuites duquel elle se dérobe (7). Bacchus s'at-

(1) v. 1.
(2) v. 13.
(3) v. 71.
(4) v. 95—110.
(5) v. 145.
(6) v. 155.
(7) v. 184.

tache à ses pas, et la cherche au milieu des forêts, à l'aide de son chien fidèle, que lui avoit donné Pan, et à qui il promet une place dans les cieux (1) près de Sirius, et de Procyon, afin qu'unissant ses feux à ceux de ces astres, il concoure à mûrir les raisins (2). Cependant la jeune nymphe, fatiguée de la course, échauffée par l'ardeur du soleil, et ignorant le changement arrivé aux eaux du fleuve (3), va pour s'y désaltérer, s'enyvre et s'endort. L'amour en avertit Bacchus (4), qui saisit le moment heureux pour commettre un larcin (5), dont Pan lui-même est jaloux (6). La nymphe se réveille, et se répand en reproches contre Vénus et Bacchus (7). Elle se lamente sur la perte de sa virginité; elle veut se tuer, et cherche le ravisseur pour le percer de ses traits (8). Elle est forcée de se bannir de ses anciennes forêts, de peur d'y rencontrer Diane, et d'en essuyer les reproches (9); enfin elle s'apperçoit qu'elle

(1) v. 201.
(2) v. 205.
(3) v. 250.
(4) v. 263.
(5) v. 283.
(6) v. 320.
(7) v. 344.
(8) v. 375.
(9) v. 394.

est mère. Elle met au monde une fille appellée Télètê, et Bacchus bâtit en ce lieu la ville de la victoire, après la défaite des Indiens, contre lesquels il reprend de nouveau les armes (1).

En revenant sur les traits principaux de cette allégorie où Bacchus, à l'aide d'un chien, qui doit avoir sa place aux cieux, découvre une jeune princesse qui avoit des lions couchés à ses pieds, il n'est pas difficile de reconnoître, que cette fiction porte sur le chien céleste, placé sous le lion, et dont le lever Héliaque annonce le passage du soleil à ce signe solsticial, terme ou fin de la course ascendante de cet astre, et point où il consomme sa victoire. La jeune nymphe, à qui il s'unit, pourroit bien être Andromède, qui par son lever du soir fixe la même époque; ce peut être aussi la couronne; en conséquence nous avons projeté ces constellations. La couronne, qui descend au sein des flots le matin, au lever de Sirius, lorsque le soleil est au Lion, nous paroît mériter la préférence, et être le véritable signe de victoire. On trouve dans Plutarque (2) cette couronne, sous le nom de couronne de Nephté, qu'Osiris ou Bacchus laissa sur le bord de la

(1) v. 405.
(2) De Isid. p. 355.

mer, après avoir eu commerce avec Nephté, à qui le même Plutarque donne les noms de *Victoire* et de *Télété*, c'est-à-dire, les mêmes noms que Nonnus donne à la nymphe et à son fils.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Le dix-septième chant du poëme nous présente Bacchus, qui de nouveau marche contre les Indiens, et poursuit ses conquêtes en Orient avec l'appareil (1), moins d'un guerrier, que d'un chef de fête bacchique (2). Il arrive sur le territoire d'Alybès, terre fertile, que le tranquille Eudis arrose de ses eaux (3). Là un berger nommé Gosier, ou Brongus, reçoit Bacchus et lui donne l'hospitalité (4). Ici est la description de la cabane du berger, et du repas frugal qu'il sert à Bacchus (5), qui de son côté lui donne à goûter de sa nouvelle liqueur, dont Brongus se trouve très-bien; et lui laisse même un plant de vigne à cultiver (6). Bacchus continue sa route (7), et marche contre Oronte, chef des Indiens, à qui Astraïs

(1) v. 5.
(2) v. 20.
(3) v. 35.
(4) v. 45.
(5) v. 75.
(6) v. 88.
(7) v. 100.

avoit déjà fait part de la ruse employée par Bacchus, contre ceux des Indiens, qu'il avoit défaits, sur les bords de l'Astacus (1). Oronte étoit le beau-père du belliqueux Dériade, que Bacchus alloit combattre. Ici le poëte nous retrace les préparatifs des deux armées (2); qu'animent au combat leurs généraux (3). Oronte donne l'exemple de la bravoure à ses soldats (4), et rien ne résiste à ses efforts (5); il se mesure avec Bacchus lui-même (6). Le dieu le repousse vigoureusement (7), et Oronte, après s'être percé lui-même de son épée, tombe dans le fleuve, à qui il donne son nom (8). Les nymphes pleurent ce fils infortuné de l'Hydaspe (9). On fait des Indiens un horrible carnage (10). Pan chante la victoire du Dieu (11), et Blemys, chef des Indiens, se présente avec le rameau d'olivier, pour demander la paix(12).

Le poëte, comme on le voit, vient

(1) v. 135.
(2) v. 145.
(3) v. 170.
(4) v. 192
(5) v. 210
(6) v. 230.
(7) v. 265.
(8) v. 289.
(9) v. 310.
(10) v. 330.
(11) v. 384
(12) v. 386.

de nous transporter tout-à-coup sur les rives de l'Oronte en Syrie. Aussi le chant suivant nous peint la renommée, qui publie dans toute l'Assyrie les exploits merveilleux du dieu des raisins, ou de Bacchus. Le prince Raisin (1) ou Staphylus régnoit sur ces contrées. Il avoit pour fils Botrys, ou le prince la Grappe, pour femme la princesse Methê ou Yvresse, et pour officier de sa maison, Pithos ou Tonneau. Ce sont souvent des princes de cette espèce, que nos érudits ont fait passer dans l'histoire, et qui fixent des époques Chronologiques. Nous avons exprès rassemblé ces noms allégoriques de la famille et de la cour du Roi d'Assyrie, afin que le lecteur puisse voir, qu'il ne s'agit ici rien moins que d'une véritable histoire; mais que tout ce poëme est une suite d'idées physiques, agricoles, morales et Astronomiques, présentées sous le voile de l'allégorie. Car on ne peut s'y méprendre, sur-tout ici, en voyant que les acteurs ont tous des noms, qui ont trait à la vendange, laquelle a lieu après le solstice d'Eté, que nous avons quitté, et près de l'équinoxe d'Automne, dont nous approchons. En effet nous sommes au temps qui répond à la Vierge, laquelle a une étoile ap-

(1) v. 5.

pellée vendangeuse, et au Centaure placé sous la Balance, et qui porte le Thyrse, et l'outre pleine de vin.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Le poëte nous représente le roi *Raisin*, et le prince royal la *Grappe* son fils, qui sur un char vont au devant de Bacchus (1), et qui l'invitent à accepter chez eux l'hospitalité (2). Bacchus se rend à l'invitation. Ici le poëte nous peint la magnifique réception faite à Bacchus (3). Il nous donne la description du palais du roi d'Assyrie, des richesses qu'il étale, et du repas qu'on y prépare (4). On y remarque sur-tout la princesse Methé ou *Yvresse*, qui, pour la première fois qu'elle boit la liqueur, que Bacchus lui verse, s'enyvre (5) ainsi que son époux Staphylus ou raisin, leur fils Botrys ou Grappe (6), et leur vieux domestique Pithos, ou Tonneau (*h*3). Tous se mettent à danser (7). Ce fut là le premier effet de leur yvresse. Ensuite ils

(1) v. 9.
(2) v. 40.
(3) v. 65.
(4) v 95.
(5) v. 125.
(6) v 135.
(7) v. 140.

vont se coucher ainsi que Bacchus (1). Ce Dieu a un songe, qui le réveille (2); il s'arme, appelle ses satyres. Staphylus et Botrys se réveillent, ainsi que Tonneau ou Pithos (3); mais la princesse Yvresse continue à dormir. Staphylus accompagne Bacchus, lui fait présent d'une coupe (4), et l'exhorte à poursuivre ses victoires (5), en lui rappelant celle de Jupiter (6), sur le serpent Campê (*h*3), et sur les Géans; celle de Mars, sur le monstre fils d'Echidna (7); celle de Persée, sur le monstre auquel étoit exposée Andromède. Persée, dit-il, a délivré Andromède, et vous, vous délivrerez la Vierge céleste Astrée, outragée par les crimes des Indiens (8). Après cette exhortation de Staphylus, ou du prince Raisin, Bacchus envoye un hérault d'armes au chef des Indiens, à Dériade, pour lui proposer d'accepter ses présens, ou de se préparer au combat, et d'attendre le sort d'Oronte (9). Ici meurt le prince Staphylus, dont la perte excite les regrets de toute sa fa-

(1) v. 163.
(2) v. 168—197.
(3) v. 205.
(4) v. 212.
(5) v. 217.
(6) v. 263.
(7) v. 275.
(8) v. 304.
(9) v. 318.

mille, et de sa maison. (1) Bacchus, de retour chez eux, s'informe de la cause de leur douleur (2), qu'il semble déjà pressentir.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Le chant dix-neuvième commence par le spectacle de la princesse d'Assyrie, *Methé*, désolée de la perte du prince Raisin son époux, et qui découvre (3), à Bacchus la cause de son chagrin. Elle a perdu son cher Staphylus, et le dieu du vin l'a quittée ; elle demande pour se consoler le jus de Bacchus. Il suffit, dit-elle, que je voie seulement une coupe pleine de cette délicieuse liqueur, et je ne pleurerai plus (4) Ce trait du poëte est on ne peut plus original. Il ne s'accorde pas avec la dignité des premiers chants ; ce qui rend ici le poëme héroï-comique. Elle déclare qu'elle est prête à tout sacrifier, pour s'attacher à Bacchus (5), à qui elle recommande le jeune prince Botrys, ou Grappe son fils (6), et son vieux domestique Pithos, ou Tonneau (7). Bac-

(1) v. 318.
(2) v. 385—358.
(3) v. 5.
(4) v. 16.
(5) v. 28.
(6) v. 34.
(7) v. 38.

chus la rassure, en lui promettant d'associer à ses fêtes Methê, Staphylus, et Botrys. Il métamorphose ces derniers, l'un en *grain de raisin*, et l'autre en *grappe* (1). Le reste de ce chant contient la description des jeux, que fait célébrer Bacchus, près du tombeau de Staphylus, ou du prince Raisin. OEagrus de Thrace (2), et Erecthée (3) d'Athènes se disputent le prix du chant. La victoire reste au premier (4). A cet exercice succède celui de la pantomime. Silène et Maron dansent (5) : le premier se métamorphose en fleuve (6), et Maron reçoit le prix destiné au vainqueur.

CHANT VINGTIÈME.

Ces exercices finis, Bacchus paroît au commencement du vingtième chant, occupé à consoler Methê (*i*3), et toute la maison de Staphylus (7). La nuit arrive, et on va se coucher (8). Eupetale, ou *belle Feuille*, nourrice de

(1) v. 53.
(2) v. 68.
(3) v 70.
(4) v. 110.
(5) v. 156.
(6) v. 285.
(7) v. 13.
(8) v. 27.

Bacchus (1) prépare l'appartement à coucher. Ici est la description d'un songe (2) qu'a Bacchus, dans lequel la discorde, sous la forme de Cybèle, vient reprocher à Bacchus son oisiveté, et l'exhorte à aller combattre contre Dériade (3). Bacchus, se réveille brusquement, et se prépare à marcher (4). Botrys, ou le prince Grappe, et Pithus, Tonneau, se joignent aux Satyres, et aux Bacchantes (5), qui composent l'armée de Bacchus (6). Le dieu dirige sa marche par Tyr, et par Biblos, le long des rives du fleuve Adonis, près du Liban, et des côteaux de Nyse en Arabie (7). Dans ces lieux régnoit Lycurgue (k3) fils de Mars, prince féroce, dont le poëte fait un tableau aussi affreux, que celui que l'antiquité fait d'OEnomaüs (8), avec qui Lycurgue avoit été élevé (9). Il ornoit les portes de son palais, des têtes des malheureux, qu'il avoit égorgés, comme Polyphême dans Virgile. Ce prince avoit pour père Dryas, ou le Chêne; il étoit

(1) v. 31.
(2) v. 35.
(3) v. 45.
(4) v. 100.
(5) v. 219.
(6) v. 129.
(7) v. 148.
(8) v. 154.
(9) v. 166.

roi d'Arabie (1). Junon envoye Iris vers ce prince, pour l'irriter contre Bacchus. Iris, pour y réussir, prend la forme de Mars (2), de qui descend Lycurgue, et lui adresse un assez long discours; déjà ce prince présage sa victoire (3). La Déesse va ensuite trouver Bacchus, et prend pour la tromper la forme de Mercure (4); elle l'engage à ménager Lycurgue, à le traiter avec amitié, et même à se présenter à lui sans aucune espèce d'armes (5). Bacchus se laisse persuader (6), et il arrive désarmé au palais du roi féroce, qui sourit d'un air moqueur (7) au cortège de Bacchus; il menace même ce dieu en s'armant de l'aiguillon du Bouvier, avec lequel il poursuit déjà les Hyades ou les nourrices de Bacchus (8), et toutes la troupe effrayée des Bacchantes. Bacchus lui-même intimidé (9), est obligé de prendre la fuite, et de se précipiter dans la mer, où il est reçu par Thétis (10), et consolé par Nerée. Ici

(1) v. 186.
(2) v. 195.
(3) v. 253.
(4) v. 264.
(5) v. 270.
(6) v. 290.
(7) v. 303.
(8) v. 325.
(9) v. 349.
(10) v. 355.

est un discours insolent de Lycurgue, avec des menaces faites à la mer, qui a reçu Bacchus (1).

Troisième Saison.

Arrêtons ici quelque temps nos regards sur les Cieux, et sur le point Equinoxial d'automne, où nous nous trouvons, à la suite des vendanges faites chez Staphylus, Botrys, Methê et Pithus, dont les noms ont trop de rapport aux opérations de l'automne, pour qu'on puisse méconnoître l'époque de l'année où ce poëte nous place. Rappellons-nous, qu'Osiris est le même que Bacchus, et qu'Osiris fut jetté dans la mer par Typhon, comme Bacchus l'est ici par Lycurgue. Qu'elle étoit l'époque de l'année, où arriva cet événement, dans la théologie Egyptiene, qui a servi de modèle à celle des Grecs ? Le temps où le Soleil parcourre le Scorpion placé alors à l'équinoxe d'automne, et conséquemment au lever Héliaque du Loup, et de l'Aiguillon du Centaure. C'étoit alors que le soleil étoit dans le domicile de Mars. Le nom de Lycurgue n'est autre que celui du Loup, *Lycos*, fils de Dryas, ou des chênes, et des forêts, et ani-

(1) v. 395.

mal

mal consacré au dieu Mars. C'est alors que le Taureau céleste, qui fournit à Bacchus ses attributs, et qui renferme sa mère Thyoné, et les Hyades ses nourrices, descend le matin au sein des flots de l'océan. Ce coucher étoit produit par l'ascension du Loup sur l'horison, et par celle du Scorpion près duquel est placé le Loup. Le soir, le Loup, le Scorpion et le Soleil étant couchés, on voyoit reparoître à l'Orient Bacchus, ou son Taureau, accompagné de la troupe des Hyades ses nourrices, dont une porte le nom d'Ambroisie, et joue ici un rôle distingué.

CHANT VINGT-UNIÈME.

En effet, le chant suivant commence par le combat d'Ambroisie contre Lycurgue (1), qui la fait prisonnière (2). La terre secourre Ambroisie, et la métamorphose en vigne. Sous cette nouvelle forme, elle enchaîne (3) son vainqueur dans ses replis tortueux. En vain celui-ci fait des efforts pour se débarasser (4). Les Hyades, Polyxo, Eriphie, et Phésulê viennent pour le fusti-

(1) v. 6.
(2) v. 20.
(3) v. 30.
(4) v. 58.

ger (1). Neptune soulève les mers, déchaîne les tempêtes (2), et ébranle la terre (3); mais rien n'intimide Lycurgue, qui brave les efforts des Bacchantes, et le pouvoir des dieux protecteurs de Bacchus (3). Il ordonne que l'on coupe toutes les vignes (4), et menace Nerée et Bacchus (5). L'Arabie vient au secours de Lycurgue, et le délivre, afin de le placer au nombre des immortels, et de lui sacrifier comme à un dieu; (6) mais Jupiter, pour ôter à qui que ce fût désormais l'envie d'imiter Lycurgue, frappe d'aveuglement ce prince féroce (7), qui déjà ne peut plus reconnoître sa route (m3).

Cependant les Néréïdes, ou les Nymphes de la mer rouge, s'occupoient de Bacchus au sein de leur eaux (8), et s'empressoient de le fêter. Mélicerte et Ino ses parens, divinités marines, lui prodiguoient leurs soins (9), et leur tendresse, tandis que les Pans et les Satyres le pleuroient, et le cherchoient

(1) v. 87.
(2) v. 96.
(3) v. 127.
(4) v. 132.
(5) v. 143.
(6) v. 154.
(7) v. 162.
(8) v. 167.
(9) v. 172.

sur la terre (1). Cette circonstance est à remarquer ; car c'est la même chose, qui arriva en Egypte, après qu'Osiris eut été jeté dans les eaux par Typhon. Ce sont aussi les Satyres et les Pans, qui témoignent leur douleur, (2) comme nous l'avons vu dans notre chapitre III, sur Isis et ses courses. C'est alors que Plutarque nous dit, que l'on pleuroit pendant trois jours Osiris, et que l'on descendoit à la mer, pour y faire une image luniforme, après quoi l'on disoit qu'Osiris étoit retrouvé (3).

Pareillement ici Nonnus suppose que, tandis que les Pans, les Satyres et tous les compagnons de Bacchus s'affligent sur sa disparition, Scelmus, ou le *Sec*, vient les consoler, et leur annoncer le retour de leur chef (4). Cet envoyé avoit des cornes luniformes, et un vêtement de peau de bouc (5). Dériade méprise le cortège de Bacchus (6); il se prépare à le combattre, (7) se répand en menaces contre le dieu, et son armée, et renvoie avec hauteur le héraut de Bacchus (8). Il lui dit que, s'il

(1) v. 185.
(2) Plut. de Isid. p. 356.
(3) Plut. de Isid. p. 366.
(4) v. 195.
(5) v. 201.
(6) v. 210.
(7) v. 222.
(8) v. 235.

veut tourner ses pas vers la Bactriane, il y trouvera le dieu Mithra (1), et en Perse l'Assyrien Phaëton. Que pour lui, il rejette ses présens, et son vin; qu'il ne veut boire que des eaux de l'Hydaspe (2). L'Eau et la terre, voilà, dit-il, mes seules divinités (3). Porte ces réponses à Bacchus, dit Dériade, et annonce lui, que je l'attends. Cependant les Satyres, et les Bacchantes se livroient à la joie, que leur causoit le retour de Bacchus (4). Protée lui avoit déjà appris ce qui s'étoit passé pendant son absence; l'aveuglement de Lycurgue (5); ce qui étoit arrivé aux Hyades, et en particulier à Ambroisie, qui s'étoit armée contre Lycurgue, et qui déjà placée aux cieux y brilloit avec le plus grand éclat (6). Le hérault, de retour vers Bacchus, lui porte la réponse de Dériade (7), et déjà ce dieu pousse son char vers les contrées de l'Orient (8). C'est alors effectivement, que le Taureau de Bacchus, qui avoit disparu au couchant, reparoît tous les soirs au bord oriental. Dériade de son

(1) v. 245.
(2) v. 253.
(3) v. 259.
(4) v. 280.
(5) v. 286.
(6) v. 291.
(7) v. 295.
(8) v. 305.

côté arme les Indiens, et se cantonne près d'un bois très-épais, et très obscur (1).

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

L'armée de Bacchus arrive sur les bords de l'Hydaspe (2), et la présence de ce Dieu répand le courage et la joie dans toutes ses troupes (3). Toute la nature y prend part (4). Tandis que ses soldats sont à se divertir et à manger, les Indiens se disposent à les attaquer (5). Mais une Hamadryade découvre leur dessein aux soldats de Bacchus, qui prennent secrétement leurs armes (6). Les Indiens, sortis de leur retraite, chargent l'armée de Bacchus, qui prend exprès la fuite pour les attirer dans la plaine (7). Mais bientôt la présence de Bacchus les effraye (8), et on fait d'eux un affreux carnage (9). Æacus et Erechtée se distinguent sur-tout dans cette action (10). Les eaux de l'Hydaspe sont

(1) v. 320.
(2) v. 4.
(3) v. 7.
(4) v. 50.
(5) v. 83.
(6) v. 125.
(7) v. 145.
(8) v. 160.
(9) v. 235.
(10) v. 254—296.

rougies du sang des Indiens (1). Une Naïade, ou nymphe de ce fleuve cherche à fléchir le redoutable Æacus (2). Nous n'avons pas cru devoir entrer dans les détails de ce combat, dont tous les traits sont tirés de l'imagination du poëte, et composent un tableau semblable à celui de toutes les batailles.

CHANT VINGT-TROISIÈME.

Le chant vingt-troisième contient la suite du récit du combat livré sur les bords de l'Hydaspe, dans les eaux duquel la plupart des Indiens sont précipités, accablés qu'ils sont sous les coups d'Æacus et de Bacchus. Ce dernier reçoit un trait. (3) Quelques Indiens se tuent eux-mêmes (4). Bacchus n'épargne que le seul *Thureus*, pour le rendre témoin de sa victoire (5). Junon, toujours ennemie de Bacchus, invite l'Hydaspe (6) à déclarer la guerre au vainqueur, qui se prépare à le traverser. A peine s'est-il avancé dans le fleuve (7), que l'Hydaspe engage Æole à soulever ses

(1) v. 365.
(2) v. 392.
(3) v. 10—20—30.
(4) v. 36.
(5) v. 65.
(6) v. 115.
(7) v. 120.

flots (1), et à déchaîner les tempêtes (2). Ici est la description du désordre, que cet événement met dans l'armée de Bacchus (3). Ce Dieu menace le fleuve, qui n'en devient que plus furieux (4). Bacchus le brûle dans son lit (5). L'Océan s'en irrite (6), et menace Bacchus et le ciel (7).

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

Le vingt-quatrième chant nous présente Jupiter, qui calme l'Océan (8), et appaise Bacchus, à qui l'Hydaspe est forcé de demander grace (9). Bacchus se laisse fléchir, et bientôt le vent d'*hiver* et de l'*Ourse* ramène *les pluies, qui rendent à l'hiver ses eaux* (n3). Dériade arme ses Indiens contre Bacchus (10). Jupiter prête son secours à son fils, et avec lui viennent les autres Dieux de l'Olympe (11).

(1) v. 130—143.
(2) v. 175.
(3) v. 200.
(4) v. 252.
(5) v. 260.
(6) v. 280.
(7) v. 300.
(8) v. 3.
(9) v. 10.
(10) v. 64.
(11) v. 71.

Apollon veut protéger Aristée (1). Mercure prend soin de Pan, fils de Pénélope; Vulcain, de ses Cabires. Bacchus marche à la tête de l'armée (2), et Jupiter, sous la forme de l'aigle, leur sert de guide, portant dans les airs Æacus son fils (3). Cependant, Thureus vient annoncer à Dériade le grand carnage (4), que Bacchus a fait des Indiens, sur les bords de l'Hydaspe. Ici, est la description du deuil (5), que répandit cette nouvelle dans le camp des ennemis, et de la joie qui régnoit, au contraire, dans celui de Bacchus (6). Les vainqueurs, au milieu des plaisirs de la table, chantent les anciennes Cosmogonies (7), la guerre des Géans, l'emprisonnement de Saturne, qui, dans les gouffres du Tartare, emploie vainement les armes de l'hiver, (8) pour se défendre; et Vénus travaillant aux ouvrages de Minerve (9). A la suite de ces chants, les soldats de Bacchus se livrent au repos (10),

(1) v. 77.
(2) v. 84.
(3) v. 112.
(4) v. 124.
(5) v. 145.
(6) v. 180.
(7) v. 220.
(8) v. 235.
(9) v. 238.
(10) v. 243.

CHANT VINGT-CINQUIÈME.

Nous voilà arrivés au milieu du poëme, puisque, de quarante-huit chants, nous venons d'en analyser vingt-quatre. Le poëte commence le vingt-cinquième, ou la seconde moitié, par une invocation à la Muse, pour l'inviter à chanter le sujet de la guerre de l'Inde, qu'il dit devoir durer sept ans (1). Il annonce, qu'à l'exemple d'Homère, il ne chantera que les dernières années (2). Il met cette expédition infiniment au dessus de la guerre de Troye (3). Ici, il compare les exploits de Bacchus à ceux des Héros les plus vantés dans l'antiquité, tels que Persée (4), dont il rappelle l'Histoire ; ce qui lui fournit un épisode (5) assez long. Il le compare aussi à Hercule ; ce qui lui donne une occasion de revenir sur les hauts faits de Bacchus, et sur la plupart des travaux d'Hercule, tels que la victoire sur le Lion, sur l'Hydre (6), sur

(1) v. 333.
(2) v. 3.
(3) v. 9.
(4) v. 26.
(5) v. 31—40.
(6) v. 61—104—140.

la Biche (1), sur le Sanglier d'Erymanthe (2), sur le Taureau de Crête (3), sur Geryon (4), sur Cerbère, sur les Hespérides, sur les Oiseaux (5), sur les Centaures, et tout l'avantage du parallèle reste à Bacchus. Il en fait autant à l'égard des Héros de Troye (6), et il dit à Homère, qu'il auroit dû laisser à d'autres poëtes l'éloge d'Achille. (7) Que les exploits de Bacchus étoient un sujet plus digne de lui. Il prie ce poëte de lui prêter son génie (8), et il invoque la Muse, qui inspira Homère, afin qu'elle aide à achever le reste (9) des détails de la défaite des Indiens. Nonnus, entrant en matière, nous dépeint les alarmes, et la désolation des habitans des rives du Gange (10), et le désespoir de Dériade, qui avoit appris la métamorphose de l'Hydaspe en fleuve de vin (11), dont l'odeur déjà se fait sentir aux Indiens, et pré-

(1) v. 175.
(2) v. 197.
(3) v. 220.
(4) v. 214.
(5) v. 224.
(6) v. 234.
(7) v. 254.
(8) v. 259.
(9) v. 268.
(10) v. 273.
(11) v. 278.

sage la victoire de Bacchus (1). Ce Dieu, rougissant du repos où il languit, se plaint des obstacles, que Junon (2) met à ses triomphes. Atys, l'amant de Cybèle (3), dont le poëte rappelle la mutilation fameuse, vient de la part de cette Déesse, consoler Bacchus (4), et lui donner une armure fabriquée par Vulcain (5). Ici est une description du bouclier, que vient de recevoir Bacchus. Au milieu (6), on avoit représenté la terre et la mer, autour desquelles on voyoit le ciel et la sphère des étoiles, le Soleil (7), la Lune, les Planètes, les Zônes et les différens grouppes des Constellations (8), telles que les deux Ourses (9), et le Dragon du Pôle, dont Nonnus donne la description (10). On y voyoit aussi représentés Amphion et Zethus (11), qui bâtissoient, au son de la lyre, la Thèbes aux sept portes; L'Aigle ravisseur (12), et Ganymède,

(1) v. 297.
(2) v. 302.
(3) v. 310.
(4) v. 319.
(5) v. 336.
(6) v. 386.
(7) v. 390.
(8) v. 395.
(9) v. 400.
(10) v. 410.
(11) v. 415.
(12) v. 430.

qu'il enlève ; le combat de Damasène (1) contre un dragon redoutable. Il en triomphe (2); mais, peu de temps après, le dragon ressuscite par la vertu d'une certaine plante, appellée fleur de Jupiter (3), laquelle appliquée au cadavre de Tylus, victime malheureuse de ce dragon, le rappelle aussi à la vie (4). Car les Anciens connoissoient, comme nous, des résurrections, qui n'ont jamais dû coûter beaucoup à la fiction et à la crédulité. On y voyoit aussi Rhéa nouvellement accouchée, et Saturne, qui dévore des pierres, qu'il prend pour ses enfans (5). Tels étoient à peu près les sujets Mythologiques gravés sur le magnifique bouclier, que Rhéa envoyoit à Bacchus, et qui attiroit les regards (6) de toute sa troupe. Cependant, la nuit arrive et étendant sur la terre son voile sombre, elle ramène le sommeil aux mortels (7).

CHANT VINGT-SIXIÈME.

On voit, au commencement du

(1) v. 452.
(2) v. 520.
(3) v. 526.
(4) v. 545.
(5) v. 555.
(6) v. 563.
(7) v. 570.

chant suivant, Minerve, qui, sous la forme d'Oronte (1), apparoît en songe à Dériade, et l'engage, artificieusement à aller combattre Bacchus. Tu dors, Dériade, lui dit-elle (2)? Un roi, chargé de veiller à la défense de peuples nombreux, doit-il dormir, quand l'ennemi est aux portes (3)? Les meurtriers d'Oronte ton gendre vivent encore, et il n'est pas vengé? Vois cette poitrine, qui porte l'empreinte de la large blessure, qu'y a faite le Thyrse de ton ennemi. Que Lycurgue, fils de Mars, n'est-il ici (4)! et tu verrois bientôt Bacchus fuir et se cacher sous les flots. Etoit-il alors un Dieu (5) lui, qu'a fait fuir un mortel (6)? Après avoir achevé ces mots, Minerve retourne au ciel, où elle reprend sa forme naturelle (7). Aussitôt Dériade assemble ses guerriers, qu'il appelle de toutes les parties de l'Orient (8). Agreus et Phlogius paroissent les premiers (9), pour commander ses ba-

(1) v. 5.
(2) v. 10.
(3) v. 14.
(4) v. 20.
(5) v. 22.
(6) v. 25.
(7) v. 36.
(8) v. 41.
(9) v. 45.

taillons. Ici commence l'énumération des différens Peuples et Princes Indiens, (1) qui entrent dans cette ligue, à laquelle tous les bords de l'Indus prennent part. On y voit paroître des troupeaux d'éléphans (2), dont le poëte fait la description (3). Dériade se met lui-même à la tête de cette nombreuse armée. Ce prince se fait gloire de descendre de l'Hydaspe (4) et d'Astraïs, une des filles du Soleil, ou, suivant d'autres, de Cétus et d'une Naïade. Tout le reste de ce chant est employé à peindre le rassemblement des différens Peuples de l'Inde, sous les ordres de Dériade. Ce chant renferme des détails curieux, sur les mœurs, les usages, et l'histoire naturelle de ce pays.

CHANT VINGT-SEPTIÈME.

Déjà l'Aurore avoit ouvert les portes dorées de l'Orient; déjà la lumière naissante du Soleil étoit réfléchie par les eaux du Gange; et les rayons de l'astre du jour avoient chassé les ombres de dessus la terre (5), dit le

(1) v. 50.
(2) v. 295.
(3) v. 300.
(4) v. 352.
(5) v. 5.

poëte, en commençant son vingt-septième chant, lorsqu'une pluie de sang vient présager aux Indiens leur défaite certaine (1). Néanmoins Dériade, plein d'une orgueilleuse confiance, dispose ses Indiens contre le fils de Thyoné, contre le Dieu au front armée de cornes (2). Il leur adresse un discours plein de mépris pour leurs ennemis, pour Bacchus, Pan, ses Satyres et ses Bacchantes, et dans lequel cet Indien rappelle plusieurs traits (3) de la Mythologie Grecque. Ici est une description de l'armée des Indiens (4), de leur habillement, et de leur armure, ainsi que de celle de Bacchus, qui se distribue en quatre corps (5), en regard avec les quatre points cardinaux du Monde. Bacchus harangue ses troupes (6). Jupiter convoque l'assemblée des Immortels, et invite (7) plusieurs Divinités à s'intéresser à la défense de Bacchus, en leur apportant les différentes raisons, qui exigent d'eux cet intérêt. Les

(1) v. 14.
(2) v. 23.
(3) v. 60.
(4) v. 135.
(5) v. 149.
(6) v. 166—225.
(7) v. 255.

Dieux se partagent : Pallas, Apollon, Vulcain, Minerve (1) secondent les vœux de Jupiter (2), tandis que Junon réunit contre Bacchus, Mars (3), l'Hydaspe, et la jalouse Cérès, qui doivent traverser Bacchus dans ses entreprises.

CHANT VINGT-HUITIÈME.

Le chant suivant nous présente le spectacle de Faune, d'Aristée, et sur-tout d'Æacus (4), qui s'avancent les premiers contre les Indiens. Nonnus décrit l'ordre (5) et la marche des armées, ainsi que la première attaque (6).

Phalènus se mesure avec Dériade (7), et tombe mort. Corymbasus, un des plus vaillans guerriers des Indiens, se distingue sur-tout par le nombre des victimes qu'il immole (8), et périt à son tour, percé de mille traits (9). Ici est un acte de bravoure d'un guer-

(1) v. 336.
(2) v. 339.
(3) v. 340.
(4) v. 2
(5) v. 25—35.
(6) v. 46.
(7) v. 55.
(8) v. 97.
(9) v. 120

rier

rier Athénien, qui, perdant successivement ses bras, combat encore avec valeur (1), et finit par être tué. A la suite des combats de l'infanterie, le poëte nous décrit celui de la cavalerie (2). Argilippus combat armé de torches enflammées (3); il tue plusieurs Indiens, et blesse, d'un coup de pierre, Dériade lui-même (4). Le reste de ce chant se passe en combats, où se distinguent Halymèdes le Cyclope (5), et les Corybantes, Damneus (6), Ocythoüs, et Acmon (7), nourriciers de Jupiter.

CHANT VINGT-NEUVIÈME.

Junon, instruite de la défaite de plusieurs bataillons Indiens, vient ranimer le courage et la fureur de Dériade leur chef (8), qui rallie ses troupes, et recommence le combat avec une nouvelle ardeur. Morrheus rompt la ligne (9)

(1) v. 150.
(2) v. 160.
(3) v. 176.
(4) v. 204——210.
(5) v. 258.
(6) v. 277.
(7) v. 310.
(8) v. 3.
(9) v. 10.

des Satyres. Hyménée, favori de Bacchus (1), soutient un choc, animé par les puissantes exhortations du Dieu (2), qui lui même charge avec une nouvelle vigueur les ennemis (3). Melaneüs, ou le *Noir*, archer habile, veut blesser Bacchus; mais le trait va frapper Hyménée à la cuisse (4). Bacchus en est vivement affligé (5), et prend le plus grand soin de guérir son favori (6). Bientôt le jeune Hyménée guéri blesse à son tour Melaneüs, (7) et ne quitte plus Bacchus. Ici est la description des combats, que livrent Aristée (8) et les Cabires, fils de Vulcain, ainsi que les Bacchantes. Calycê, *ou la Coupe* (9), combat aux côtés de Bacchus; le combat se ranime (10). Bacchus provoque Dériade (11). La nuit, qui survient, sépare les combattans (12).

(1) v. 15.
(2) v. 40.
(3) v. 47.
(4) v. 77.
(5) v. 90—110.
(6) v. 155.
(7) v. 165—175.
(8) v. 180.
(9) v. 251.
(10) v. 280.
(11) v. 302.
(12) v. 324.

Mars s'endort, et, pendant son sommeil, il est agité par un songe (1). Il se lève dès la pointe du jour : la terreur et la crainte attèlent son char (2). Il vole à Paphos et à Lemnos, et de là retourne au ciel (3).

CHANT TRENTIÈME.

Bacchus profite de l'absence de Mars, pour attaquer les Indiens et pour faire la guerre au peuple noir (4). Aristée combat à l'aile gauche (5). Morrheus exprime sa surprise de ce que les soldats de Bacchus, armés du seul Thyrse, battent les Indiens (6). Dériade le reprend vivement (7), et l'accuse d'une lâche frayeur. Morrheus blesse Eurymédon, au secours duquel vole Alcon son frère (8). Eurymédon invoque Vulcain leur père (9), qui enveloppe *Morrheus* de ses feux. Mais Hydaspe, père de Dériade, les éteint (10). Vul-

(1) v. 330.
(2) v. 365.
(3) v. 380.
(4) v. 3.
(5) v 12.
(6) v. 24.
(7) v. 41.
(8) v. 49.
(9) v. 65—77.
(10) v. 87—104.

cain guérit son fils ; Morrheus (1) tue Phlogius, et insulte à sa défaite. Le fameux Tectaphus (2), que sa fille avoit nourri de son lait dans sa prison, armé de sa redoutable épée, porte le désordre dans l'armée des Satyres, et périt sous les coups d'Eurymédon (3). Ici le poëte décrit la douleur de Méroë sa fille, et compte les autres victimes, qu'immole Morrheus, telles (4) qu'Alcymachia, Codona, et plusieurs Ménades, dont les noms sont des noms d'Hyades. Junon soutient Dériade (5), et le rend formidable aux yeux de Bacchus, qui prend la fuite (6). Minerve le rappelle au combat, en lui reprochant sa lâcheté (7). Bacchus reprend courage, revient à la charge, et massacre grand nombre d'Indiens (8), et blesse sur-tout *Melanion*, *le Noir*; qui, caché dans un arbre, lui avoit tué beaucoup de monde (9).

(1) v. 100.
(2) v. 127—135.
(3) v. 140.
(4) v. 163.
(5) v. 192—213.
(6) v. 232.
(7) v. 240—250.
(8) v. 260—295.
(9) v. 300.

CHANT TRENTE-UNIÈME.

Mais Junon, toujours constante dans sa haîne contre Bacchus, cherche de nouveaux moyens de lui nuire (1). Elle descend aux enfers pour y trouver Proserpine, qu'elle veut intéresser à sa vengeance (2), et pour soulever les furies (3) contre Bacchus. Proserpine touchée, acquièsce à sa demande, et lui accorde Mégère (4). Junon part avec elle, fait trois pas, et, au quatrième, elle arrive sur les bords du Gange (5). Là, elle montre à Mégère des monceaux de morts, débris malheureux de l'armée des Indiens. La furie s'irrite des succès de Bacchus plus que Junon elle-même. Celle ci se réjouit et adresse à Mégère, avec un sourire mocqueur, un discours injurieux (6) à Jupiter, et plein de menaces contre Bacchus. Son discours fini, elle s'élève dans les airs (7), tandis que la furie se retire dans un antre, où elle se dépouille de sa figure affreuse

(1) v. 4.
(2) v. 30.
(3) v. 59.
(4) v. 73.
(5) v. 76.
(6) v. 83.
(7) v. 98.

de serpent, et prend la forme du hibou, en attendant que Junon lui annonce le sommeil de Jupiter, conformément aux avis qui lui avoient été donnés par cette Déesse (1). Iris va trouver Morphée (2), et sous la forme de la nuit, elle engage ce Dieu à verser ses pavots sur les yeux du maître des Dieux, afin de servir la colère de Junon (3). Le Dieu du sommeil obéit, et Iris va dans l'Olympe rendre compte de son message à Junon, qui déjà prépare d'autres artifices (4) pour séduire Jupiter. Elle va trouver Vénus sur le Liban, pour lui demander son ceste. Celle-ci voyant Junon affligée, lui en demande la cause (5). Junon lui expose ses craintes sur la suite de l'intérêt que Jupiter prend à Sémélé et à Bacchus, à qui il donne une place dans l'Olympe (6). Elle appréhende qu'il n'aille jusqu'à y planter la vigne, (7) et qu'il n'en substitue la liqueur au délicieux nectar. Elle craint, que l'yvresse, qu'engendre cette li-

(1) v. 100.
(2) v. 112.
(3) v. 116---134---155.
(4) v. 200.
(5) v. 210.
(6) v. 230.
(7) v. 238---243.

queur, ne porte le désordre dans le séjour des Dieux (1), d'où peut-être elle sera obligée de s'exiler (2). Pour prévenir ces maux, donnez-moi votre ceste puissant, lui dit Junon, afin que je réveille l'amour de Jupiter pour moi, et que, pendant son sommeil, je puisse secourir les Indiens (3).

CHANT TRENTEDEUXIÈME.

Vénus acquièsce à la demande de Junon (4), qui aussi-tôt prend son essor vers l'Olympe, où elle va faire sa toilette (5). Elle s'approche ensuite de Jupiter, qui en devient amoureux (6). Sa passion redouble par les caresses insidieuses de son épouse, à qui il avoue son violent amour pour elle (7). Pendant qu'ils se livrent au plaisir de la plus voluptueuse jouissance (8), et qu'ils s'abandonnent ensuite au sommeil, la furie s'arme contre Bacchus (9), et

(1) v. 246.
(2) v. 255.
(3) v. 274.
(4) v. 3.
(5) v. 12.
(6) v. 38.
(7) v. 62.
(8) v. 83.
(9) v 100.

fait siffler ses serpens (1). Sous la forme d'un lion furieux, elle se précipite sur Bacchus, et lui communique sa rage (2). En vain Diane veut l'en guérir ; Junon s'y oppose. Ici est la description des terribles effets de cette rage (3), qui fait fuir tous les ennemis de Bacchus (4). Dériade profite de cet instant de désordre, (5) pour attaquer les Bacchantes. Mars, sous la figure de Morrheus (6), échauffe le carnage, et combat (7) pour les Indiens. Ici est le catalogue des morts (8). Un grand nombre de compagnons de Bacchus prennent la fuite, et se cachent dans les forêts (9) et les cavernes. Erechtée (10), Aristée, et tous les Cyclopes sont en déroute. Æacus seul combat encore (11). Les Naïades se cachent à la source de leurs fontaines, et les Hamadryades, dans les arbres de leurs fôrêts (12).

(1) v. 105.
(2) v. 110.
(3) v. 125.
(4) v. 145.
(5) v. 150.
(6) v. 165.
(7) v. 185.
(8) v. 234.
(9) v. 245.
(10) v. 265—282.
(11) v. 282.
(12) v. 293.

CHANT TRENTE-TROISIÈME.

Tandis que Bacchus, tel qu'un taureau furieux, se précipitoit dans les accès de sa rage (1), Charis, *ou la Grace*, fille de Bacchus et de Vénus, témoin de la fureur de son père, s'affligeoit sur son malheureux sort (2). Elle étoit occupée à former une couronne de fleurs pour Vénus. Elle monte au ciel, pour se rendre auprès de la Déesse, qui, s'appercevant de sa tristesse, lui en demande la cause (3). Elle l'en instruit & la prie de s'intéresser au sort de son père (4). Vénus touchée dépêche Aglaë (5) vers Cupidon. Celle-ci le trouve près des sommets de l'Olympe (6). Il avoit auprès de lui le jeune Hyménée, son compagnon de jeu. Ils avoient déposé l'un et l'autre les objets destinés à être les prix de leur adresse (7). Ici est une description des jeux innocens de ces enfans (8), jeux auxquels étoient attachés ces prix. Le jeune Ganymède étoit leur juge (9).

(1) v. 3.
(2) v. 10.
(3) v. 30.
(4) v. 47.
(5) v. 59.
(6) v. 65.
(7) v. 70.
(8) v. 80.
(9) v. 75.

Aglaë appelle l'Amour, et lui fait un mensonge pour le déterminer à venir (1). Ce jeune enfant vole aussitôt vers le palais de sa mère (2), qui l'embrasse avec tendresse (3). Elle lui expose le sujet de ses allarmes pour Bacchus, et l'engage à prendre parti pour ce Dieu (4). Elle lui parle de la belle Calchomédie, vierge sage, qui, dans ce moment, se trouve dans l'armée des Bacchantes (5). Elle l'invite à rendre amoureux d'elle le redoutable *Morrheus* (6). L'Amour s'arme contre le héros Indien, et lui décoche un trait brûlant (7), qui le rend éperduement amoureux de la belle Calchomédie, qui feint elle-même de l'aimer aussi (8) Cet insensé ignoroit, qu'étant aussi noir (9), il ne pouvoit inspirer de l'amour. Calchomédie achève de le tromper par ses discours (10). Cependant, elle profite du silence de la nuit, pour s'attacher à la poursuite de Bacchus, qu'elle cher-

(1) v. 108.
(2) v. 140.
(3) v. 146.
(4) v. 160.
(5) v. 170.
(6) v. 173.
(7) v. 190.
(8) v. 201.
(9) v. 207.
(10) v. 212.

che au milieu des forêts.(1) Le fier Morrheus ne pense plus aux combats (2). Subjugué par l'Amour, il consent à recevoir des fers de Bacchus (3). Le poëte, après nous avoir décrit les soupirs tendres, que Morrheus pousse toute la nuit, impatient du retour du jour, nous trace le tableau qu'offrent les cieux pendant la nuit (4). On y distingue le Taureau d'Europe, placé au nombre des Constellations (5); Callisto, changée en ourse, Myrtile, ou le Cocher céleste (6); et près de Cassiopée, l'Aigle d'Ægine (7). Morrheus voudroit pouvoir aussi se métamorphoser, et prendre la forme de Jupiter, dans ses amours avec Antiope, afin de jouir, sous la forme du Satyre, des faveurs de son amante (8). La Nymphe farouche se dérobe à ses poursuites (9), et veut se précipiter dans la mer, plutôt que de l'épouser (10). Mais Thétis, sous la forme d'une Bacchante, la détourne

(1) v. 225.
(2) v. 242.
(3) v. 255.
(4) v. 266.
(5) v. 287.
(6) v. 293.
(7) v. 297.
(8) v. 305.
(9) v. 320.
(10) v. 345.

de ce projet (1). Elle lui dit, qu'aussi elle a chéri la virginité, contre le vœu de Jupiter, qui l'a poursuivie. Elle lui conseille de tromper le fier Indien (2), par une condescendance apparente. Elle dit, que c'est le seul moyen de sauver l'armée des Bacchantes. Elle ajoute, que si l'Indien veut la forcer (3), elle a, pour se défendre, *le serpent* qui orne sa coëffure (4). Elle ajoute, que Bacchus placera au ciel, comme un témoin perpétuel de sa vertu (5), ce serpent près de la courone d'Ariadne, et qu'il brillera avec Ophiuchus (6). Elle dit, et un nuage épais, enveloppant la jeune nymphe, la dérobe aux regards des mortels, et la met à l'abri de toute insulte (7).

CHANT TRENTE-QUATRIÈME.

Thétis retourne au séjour humide de Nérée (8), tandis que Morrheus, portant ses regards sur les astres qui

(1) v. 355.
(2) v. 365.
(3) v. 367.
(4) v. 368.
(5) v. 372.
(6) v. 376.
(7) v. 383.
(8) v. 3.

brillent sur la voûte azurée (1), sent son cœur agité de mille inquiétudes, et éprouve tous les mouvemens incertains de la plus cruelle perplexité (2). Il ne sait, s'il doit ôter la vie à la cruelle Calchomédie, ou chercher à vaincre sa résistance, et en faire son épouse, au risque de déplaire à Dériade, et à sa propre épouse, *Chirobie* (3). Son esclave, *Hysacus*, témoin de son trouble, l'interroge sur ses amours (4), et fait, devant lui, l'éloge de la belle Bacchante Pasithea, ou Calchomédie (5), autrement Vénus armée (6). Morrheus lui fait l'aveu de sa flamme, et lui demande un remède à une passion, (7) qui lui ôte tout son courage, et fait tomber ses armes de ses mains, à la vue de son amante (8). Morrheus rentre ensuite dans son appartement, et s'y endort. Un songe trompeur, sorti par la porte d'yvoire, lui présente son amante à ses côtés (9), qui s'offre elle-même à ses desirs. Le retour de

(1) v. 6.
(2) v. 10.
(3) v. 15.
(4) v. 25.
(5) v. 45.
(6) v. 57.
(7) v. 72.
(8) v. 75.
(9) v. 90.

l'Aurore dissipe l'enchantement de Morrheus, qui adresse un superbe éloge à la belle Calchomédie, à qui il donne un nom nouveau, celui de Chrysomédée, ou de Vénus dorée (1). Cependant Mars, dès le point du jour, arme les bataillons des Indiens (2). Les Bacchantes sont plongées dans le deuil, et toute l'armée de Bacchus reste sans courage (3). Le poëte fait ici une assez longue description de ce découragement des troupes de Bacchus (4). Le superbe Dériade, de son côté, s'avançoit avec Morrheus, contre les Bacchantes, dont onze sont d'abord faites prisonnières par ce dernier (5), qui les enchaîne et les donne à Dériade son beau-père (6). Ici le poëte nous fait la peinture du géant Morrheus, qu'il dit être un des géants Indiens, de la race de Typhon (7). On lui donnoit, en Cilicie, le nom de Sandès, ou d'Hercule Indien (8), nom qui fut donné à l'Hercule céleste, voisin de la couronne. Ce même géant, vain-

(1) v. 119.
(2) v. 125.
(3) v. 130—140.
(4) v. 150.
(5) v. 163.
(6) v. 167.
(7) v. 183.
(8) v. 197.

queur des Thyades, offre ses prisonniers à Dériade, en attendant, lui-dit-il, qu'il lui livre Bacchus lui-même (1). Dériade l'en remercie, et l'exhorte à ne pas se laisser séduire (2) par les charmes de ses belles captives. Les Bacchantes, conduites par la ville, attestent le triomphe du vainqueur (3), et périssent ensuite dans divers supplices (4). Morrheus continue de presser l'armée des Bacchantes (5). Calchomédie se présente alors devant la ville, en grande parure (6). Elle feint d'avoir de l'amour pour le Chef Indien. Elle lance une pierre contre le bouclier de ce héros (7), sur lequel étoit en relief la statue de Chirobie sa femme, dont la tête est abattue du coup. Morrheus en est ravi, et souhaiteroit (8) qu'elle eût ainsi abattu la tête de l'original. Il presse sa belle Bacchante, moins en guerrier et en ennemi, qu'en amant (9), et il soupire pour elle. Les Bacchantes,

(1) v. 202.
(2) v. 213.
(3) v. 232.
(4) v. 235.
(5) v. 255.
(6) v. 280.
(7) v. 290.
(8) v. 300.
(9) v. 310—320.

repoussées par Dériade (1), sont obligées de se renfermer dans leur ville, où règne l'allarme.

CHANT TRENTE-CINQUIÈME.

Plusieurs Bacchantes sont blessées, ou tuées dans la ville (2). Une d'entr'elles, prête d'expirer, inspire encore de l'amour à son vainqueur (3). Ici sont les regrets amoureux du soldat qui l'a tuée (4).

Cependant Calchomédie (5) paroît seule sur le rempart, attendant l'approche du furieux Morrheus, qui court de son côté (6), aussi-tôt qu'il l'aperçoit. Elle lui promet ses faveurs (7), s'il veut consentir à venir la voir désarmé, après s'être lavé dans le fleuve, afin de se présenter à elle (8), tel que Phaëton, lorsqu'il sort du sein des eaux de l'Océan. Morrheus se laisse séduire (9), et acquièsce à la demande de sa perfide amante (10). Il quitte ses armes (11); il se baigne

(1) v. 337—350—363.
(2) v. 10.
(3) v. 25—35.
(4) v. 40—55.
(5) v. 100.
(6) v. 105.
(7) v. 110.
(8) v. 121.
(9) v. 140.
(10) v. 145.
(11) v. 155.

dans

dans le fleuve (1). Vénus sourit à son triomphe, et plaisante Mars protecteur des Indiens (2).

Morrheus ainsi lavé, sans devenir plus blanc (3), se présente à son amante. Mais, au moment où il veut l'approcher, le dragon, gardien fidele de sa virginité (4), s'élance de son sein; il effraye Morrheus (5), et s'oppose à ses jouissances. Pendant ce temps-là, les Bacchantes (6) s'échappent de la ville, et des mains de Dériade, sous la conduite de Mercure, (7) qui prend la forme de Bacchus (8). Au retour du jour, Dériade trouve que la ville est abandonnée, et que sa proie lui a échappé (9). Il se met à la poursuite de l'ennemi (10). Mais Jupiter revenu de son sommeil trompeur, et témoin du désordre de l'armée (11) de Bacchus, et de la maladie de ce héros, (12) gourmande vivement Ju-

(1) v. 190.
(2) v. 165.
(3) v. 192.
(4) v. 210.
(5) v. 215.
(6) v. 225.
(7) v. 230.
(8) v. 228.
(9) v. 255.
(10) v. 260.
(11) v. 265.
(12) v. 272.

non (1), qu'il oblige à donner de son lait à Bacchus (2), afin de lui rendre la santé et la raison. Il lui promet de reconnoître ce bienfait par un monument éternel, qui en perpétuera le souvenir; ce monument est la voie Lactée (3), qui sera formée aux cieux, de ce même lait. Junon obéit malgré elle. Bacchus est guéri (4) : la Déesse l'admire. Bacchus (5) reparoît à la tête de son armée, et lui promet la victoire sur Dériade (6). Il exprime ses regrets et sa douleur sur le sort des guerriers, (7) qui ont été tués pendant son absence, et se dispose à les venger (8).

CHANT TRENTE-SIXIÈME.

Les Dieux se partagent. Les uns se déclarent en faveur de Dériade, et les autres pour Bacchus (9). Mars combat contre Minerve (10); Diane contre Junon, qui la blesse aussi (11), et qui

(1) v. 280.
(2) v. 305.
(3) v. 310.
(4) v. 320.
(5) v. 330.
(6) v. 353.
(7) v. 375.
(8) v. 390.
(9) v 5.
(10) v. 14.
(11) v. 45.

insulte à sa défaite (1). Apollon, son frère, la retire de la mêlée (2), et combat lui-même contre Neptune (3). Mercure les réconcilie (4), et rétablit la paix dans l'Olympe. Dériade se prépare de nouveau au combat (5), et, ranimant ses soldats, les détermine à livrer une bataille décisive. Bacchus se prépare, de son côté, et les Bacchantes font déjà siffler leurs serpents (6). Le Tartare ouvre ses portes, pour recevoir les morts (7). Ici est la description de la mêlée, et du carnage (8). Charopée, une des Bacchantes, tue le géant Collêtes (9). Dériade, indigné des succès de cette femme guerrière, se met à sa poursuite. (10) Ici Bacchus se mesure contre Dériade (11), et, pour le combattre, il prend successivement diverses formes, comme Protée (12). Il est blessé sous celle de Panthère (13). Il se métamor-

(1) v. 50.
(2) v. 75.
(3) v. 84.
(4) v. 110—133.
(5) v. 145—158.
(6) v. 172.
(7) v. 200.
(8) v. 210—230.
(9) v. 256.
(10) v. 274.
(11) v. 294.
(12) v. 300—305—310
(13) v. 320.

phose en feu (1), en eau, en arbre, en plante, en lion, etc. Dériade combat en vain le phantôme, qui lui échappe (2), et il défie Bacchus. Celui-ci enfin fait naître une vigne, qui entrelace les roues du char de Dériade (3), et l'entortille lui-même. Ce dernier implore la clémence de Bacchus, qui le débarrasse de ses liens (4). Mais le fier Indien n'en reste pas plus soumis, et cherche toujours à faire de ce Dieu son esclave (5). Bacchus, ne pouvant réussir à vaincre les Indiens par terre, fait construire des vaisseaux par les Radhamanes (6). Ce Dieu se rappelle l'oracle de Rhéa (7), qui lui avoit prédit qu'il termineroit la guerre des Indiens, quand il armeroit contre eux des vaisseaux (8). Il y avoit déjà six ans que duroit cette guerre (02), lorsque Dériade fait assembler *ses noirs Indiens* (9). Morrheus les harangue, et leur rappelle ses exploits (10). Il leur apprend que les Radhamanes cons-

(1) v. 325--330.
(2) v. 335.
(3) v. 360.
(4) v. 380.
(5) v. 3 .0.
(6) v. 400.
(7) v 414.
(8) v 416.
(9) v. 424.
(10) v. 440.

truisent des vaisseaux pour Bacchus (1). Mais il les rassure sur cette nouvelle manière de combattre, qui ne leur est pas plus étrangère que la première, où leurs ennemis n'ont pas eu de succès (2). On fait, en attendant, une trève de trois mois (3) pour enterrer les morts.

CHANT TRENTE-SEPTIÈME.

Cette trève occupe tout le livre suivant, qui contient une description des diverses pompes funèbres. Ici, Nonnus parle du dogme des Indiens sur l'immortalité de l'ame (4), et sur son retour vers sa source, après certaines périodes. On coupe dans les forêts les arbres, (5) qui doivent servir à dresser les bûchers (6) auxquels on va mettre le feu. On commence par les funérailles d'Ophéltès (7). Astérius immole à ses mânes douze Indiens (8), et fait des libations de vin (9). Il ras-

(1) v. 445.
(2) v. 465.
(3) v. 477.
(4) v. 6.
(5) v. 10.
(6) v. 30.
(7) v. 36.
(8) v. 48.
(9) v. 50.

semble les cendres du mort (1), et compose son épitaphe (2). Bacchus fait célébrer des jeux pour les obsèques, et propose des récompenses aux vainqueurs (3). Le premier est un combat de chars. Erechteus entre le premier en lice (4). Puis Actéon. Le troisième est Scelmis. Le quatrième, Faune, montant un char à quatre chevaux, semblable à celui du Soleil (5). Le cinquième est Achate. Aristée donne des avis à son fils Actéon (6). Le poëte nous décrit l'ordre (7) dans lequel se présentent les combattans (8), et celui des vainqueurs. Ici est la description de la course très-au long (9). Erechtée a la première palme; la seconde est donnée à Scelmis (10); la troisième à Actéon, après lequel viennent Faune et Achate.

Ce premier exercice est suivi de celui d'un combat avec le ceste (11). Les deux rivaux, qui entrent en lice, sont

(1) v. 92.
(2) v. 100.
(3) v. 115.
(4) v. 156—162.
(5) v. 168.
(6) v. 175—180.
(7) v. 230.
(8) v. 290—350.
(9) v. 450.
(10) v. 470.
(11) v. 485.

Melissus et Eurymédon (1). Ici est la description de leur combat (2), où Melissus reste vainqueur. Ce combat est suivi de la lutte (3). Aristée et Æacus se mesurent entre eux (4). Ici se trouve la description de ce nouveau combat, dont Æacus sort vainqueur (5). Bacchus propose ensuite un nouvel exercice, celui de la course (6). Ocythoüs, Erechtée, Priasus, entrent en lice (7). Nonnus décrit aussi cet exercice et les vicissitudes du combat (8). La victoire reste à Erechtée (9). Après cette course, vient l'exercice du disque. (10) Melissus, Halimédes, Eurymédon et Alcmon (11) se disputent la victoire, qui reste à Halimédes, après lequel viennent Alcmon, Eurymédon, et enfin Melissus confus de sa défaite (12). On attache ensuite une colombe au haut d'un mât (13), et elle devient le but où le plus habile archer doit frap-

(1) v. 500.
(2) v. 525.
(3) v 547.
(4) v. 580.
(5) v. 610.
(6) v. 615.
(7) v. 625.
(8) v. 638.
(9) v. 660.
(10) v. 667.
(11) v. 677.
(21) v. 702.
(13) v. 710.

per (1). Hyméneus perce d'un trait la colombe (2). Tous ces exercices sont terminés par un combat (3) simulé, ou par une petite guerre, dont Æacus remporte la victoire (4).

CHANT TRENTE-HUITIÈME.

La trève expire, et la septième année de la guerre commence (5). Une éclipse totale de soleil en marque le commencement (6). Divers phénomènes météorologiques accompagnent l'éclipse. (7) Un prodige apparoît à Bacchus; c'étoit un Aigle, portant un Serpent dans ses serres; l'oiseau en traversant les airs laisse tomber le reptile dans l'Hydaspe. L'Astrologue Idmon explique à Erecthée les causes de ces phénomènes (8), et le présage qu'on en doit tirer, savoir, celui d'une victoire prochaine, de la part de Bacchus (9). Mercure descend du ciel et vient rassurer le fils de Sémélé, sur ces divers prodiges (10). Il lui parle dans le même sens, qu'Id-

(1) v. 715.
(2) v. 740.
(3) v. 755.
(4) v. 775.
(5) v. 15.
(6) v. 20.
(7) v. 25.
(8) v. 31.
(9) v. 63.
(10) v. 80.

mon l'Astrologue avoit parlé à Erecthée. Il compare Bacchus au *Soleil*, et l'*Indien* son ennemi aux *Ténèbres*. Il compare l'obscurité momentanée de l'éclipse, et le retour de la lumière du soleil, qui finit par en triompher, à ce qui doit lui arriver dans ses combats, contre Dériade le noir Indien. Il fera fuir loin de ses yeux la noire obscurité du Tartare (1). Jamais, lui dit Mercure, un tel phénomène ne s'est manifesté (2), depuis la fameuse chûte de Phaëton dans l'Eridan. Ici Mercure, sur la demande de Bacchus, raconte cet événement dans les plus grands détails (3); ce qui fournit au poëte un épisode, et presqu'un traité de sphère, qui remplissent le reste de ce chant. Phaëton est dans la constellation du Cocher céleste, et l'Éridan devient le fleuve d'Orion (4). Le récit fini, Mercure retourne au ciel.

CHANT TRENTE-NEUVIÈME.

Au commencement du chant suivant (5), qui nous offre le spectacle d'une flotte construite par les Radha-

(1) v. 88.
(2) v. 90.
(3) v. 100.
(4) v. 440.
(5) v. 1.

manes, et conduite par Lycus (1). Déiade apperçoit la flotte, et devient furieux contre les Arabes, qui l'ont construite (2). Ici est le discours impie de ce prince orgueilleux (3). Bacchus de son côté encourage ses soldats (4); déjà la trompette donne le signal du combat (5); l'action s'engage, et les vaisseaux de Bacchus enveloppent les Indiens (6). Suit une prière d'Æacus, à Jupiter pluvieux (7), et d'Erecthée, à Borée père des vents de l'Ourse (8). Mars anime le combat (9); il se fait un grand carnage de part et d'autre. Les flots sont teints de sang; les dieux marins s'intéressent au succès de Bacchus (10). Neptune, spectateur du combat (11), lui adresse un discours. Ici est le spectacle qu'offrent le rivage, et la mer couverts de morts, dont les monstres marins dévorent (12) les cadavres; ainsi que la description des

(1) v. 5-10.
(2) v. 17.
(3) v. 35--53.
(4) v. 80.
(5) v. 125.
(6) v. 134.
(7) v. 141.
(8) v. 174.
(9) v. 215.
(10) v 255.
(11) v. 272.
(12) v. 298.

différentes manières, dont les guerriers des deux armées sont blessés (1) ou tués, par la grêle des traits, qui tombent de toutes parts dans les voiles, dans les mâts, dans les cordages, et qui vont percer jusqu'aux poissons (2).

Morrheus est blessé par Bacchus (3), et guéri par les Brachmanes, qui, dans la pratique de la médecine, emploient les formules magiques (4). Enfin Jupiter fait pencher la balance en faveur de Bacchus (5), et lui accorde la victoire. Les vents se déchaînent (6), et soulèvent les flots contre la flotte des Indiens, à laquelle Eurymédon (7) chef des Cabires met le feu. Dériade est forcé de se sauver à terre (8).

CHANT QUARANTIÈME.

Minerve, sous la forme de Morrheus, paroît au commencement du livre suivant (9). Elle fait à Dériade les plus vifs reproches, sur sa lâche fuite (10).

(1) v. 305- 310 -315--325.
(2) v. 335.
(3) v. 355.
(4) v. 359.
(5) v. 373.
(6) v. 380.
(7) v. 390.
(8) v. 405.
(9) v. 8.
(10) v. 15.

Celui-ci se justifie, accuse les formes variées que prend son ennemi (1), retourne au combat (2), et provoque Bacchus lui-même (3). Le dieu le met bientôt en fuite, le tue, et le corps du vaincu tombe dans l'Hydaspe (4). Les Bacchantes applaudissent à la victoire de leur chef, tandis que les dieux témoins de cette défaite, qui termine la guerre contre les Indiens, retournent aux cieux avec Jupiter (5). Une grande partie de ce chant est employée à décrire les événemens, qui suivirent cette victoire; telle que la douleur de Chirobie, fille de Dériade, d'Orsoboé son épouse, de Prothonoë épouse d'Oronte (6), et de celle de toutes les femmes, qui avoient à pleurer, l'une un père, l'autre un fils, l'autre un époux (7). Ici sont les funérailles des morts, et les chants funèbres qui les accompagnent (8). Le poëte nous décrit les danses des Bacchantes (6), qui chantent le triomphe de Bacchus, et la distribution, que le vainqueur fait à son

(1) v 40.
(2) v. 63.
(3) v 74.
(4) v. 95.
(5) v. 100.
(6) v. 115.
(7) v. 165.
(8) v. 225—230.
(9) v. 250.

armée de tout le butin (1); après quoi il la congédie.

Ici finit le récit des événemens divers de la guerre des Indiens, ou des peuples noirs, commandés par Dériade, dont la mort termine la grande entreprise de Bacchus, celle qui fait le principal objet de son voyage, et le sujet du poëme des Dionysiaques. Le principe de résistance, que la nature oppose au bon principe, ou à Bacchus petit fils d'Harmonie, étant détruit, le reste du poëme ne doit plus nous présenter que le retour de Bacchus, au point d'où il étoit parti pour commencer son éxpédition; c'est-à-dire, au Taureau équinoxial du printemps, où il arrive, après avoir détruit le deuil, ou la tristesse, sous le nom de Penthée, ennemi naturel du dieu de la joie.

Retour du Soleil, ou *quatrième Saison*.

En conséquence, Nonnus suppose que Bacchus revient d'Asie en Grèce, et il nous trace sa route par l'Arabie (2), et la Phénicie. Le voyage de Bacchus dans ce dernier pays, amène plusieurs chants absolument épisodiques, sur les

(1) v. 280.

(2) Ibid. l. 40. v. 300.

principales villes de Phénicie, telles que Tyr, et sur-tout Beryte, dont Nonnus raconte l'origine ; ce qui comprend la fin de ce chant, et les chants XLI, XLII et XLIII de son poëme. A l'occasion de Tyr, patrie de Cadmus, dont il fait un pompeux éloge (1), et une magnifique description (2), le poëte nous parle de la découverte de la pourpre (3), faite par les Tyriens, et de l'usage admirable qui en a été fait depuis. Après avoir admiré les beautés de cette ville, le poëte adresse un superbe hymne au Soleil, ou à Hercule *Astrochiton* (4), la grande divinité des Tyriens (*p*3). Le dieu accueille favorablement Bacchus (5), et répond aux questions qu'il lui fait (6), sur l'origine de la ville de Tyr, et sur celle de la navigation (7). Bacchus fait présent au dieu d'une coupe, et celui-ci donne à Bacchus la robe étoilée (8).

On remarquera, que le soleil est alors arrivé au Verseau, marqué le matin par le coucher de la Coupe céleste, appellée coupe de Bacchus, et le soir

(1) v. 355.
(2) v. 320—340—355.
(3) v. 310.
(4) v. 374.
(5) v. 420.
(6) v. 430.
(7) v. 455.
(8) v. 582.

par celui d'Hercule Ingeniculus. Nous les avons en conséquence projetés près du Verseau, où commence la quatrième saison. La constellation de l'Aigle se couche aussi. Un des signes, que le dieu Astrochiton donne pour reconnoître le lieu où sera fondée Tyr, c'est un Aigle perché sur un arbre, et une coupe (1). Il y ajoute un serpent (2); c'est la tête de l'Hydre, qui monte au même instant. Il ordonne que cet Aigle soit sacrifié à Neptune (3). Dans Sanchoniaton, c'est une étoile tombée du ciel, qu'Astarté consacre dans sa sainte isle de Tyr (4); c'est aussi sur le lieu, où fut bâtie Tyr (5), que Nonnus fait sacrifier cet aigle, près de l'olivier (6), de Minerve. Tous les traits de la fiction sur l'origine de Tyr, racontée à Bacchus par Astrochiton, ont les rapports les plus marqués avec la position du ciel, à l'époque du Solstice d'hyver, fixé par le Verseau, où se trouve le soleil au commencement de la quatrième saison, ou au retour de cet astre vers nos climats.

(1) v. 477.
(2) v. 481.
(3) v. 499.
(4) Euseb. l. 1. c. 10.
(5) v. 538.
(6) v. 528.

CHANT QUARANTE-UNIÈME.

Le chant quarante-unième nous représente Bacchus, parcourant la Phénicie, et sur-tout les lieux voisins du Liban, où il plante la vigne, près des côteaux fameux par les amours de Vénus, et d'Adonis. Là (1), étoit la superbe ville de Beroë (2), dont Nonnus fait l'éloge, et la description la plus pompeuse; il remonte jusqu'à l'histoire de sa fondation par Saturne (3.)

Sanchoniaton, suppose également (4), que ce fut Saturne, qui donna Beryte à Neptune, aux Cabires et aux Pêcheurs, qui y consacrèrent les restes de Pontus, fils de Nérée. La position de Beryte, sur le bord de la mer, a donné lieu à ces allusions, comme l'indiquent assez les épithètes de *Ponto-Thagés*, d'*Eunesos* (5), que lui a données Nonnus, et la situation maritime, qu'il lui assigne (6). Il y parle aussi de la pêche abondante qui s'y fait (7). Le poëte se

(1) v. 6.
(2) v. 10.
(3) v. 67.
(4) Eusebe prep. l. 1. c. 10.
(5) v. 15.
(6) v. 17.
(7) v. 35.

plait

plait à décrire la température heureuse de ce pays délicieux (1), et l'aspect de ses environs, qu'embélissent une foule de jardins agréables (2). C'étoit-là qu'habitèrent les premiers mortels (3), qui jouissoient de cette félicité tant vantée dans l'âge d'or. Saturne la bâtit au temps où Rhéa son épouse lui donna à dévorer (4) cette pierre fameuse. Je remarque que le Verseau, où nous sommes, est le domicile de Saturne. Jupiter étoit alors dans sa première enfance (5). C'est effectivement alors l'enfance du dieu de la Lumière.

Nonnus fait de Béroë la ville la plus ancienne qui ait existé (6). C'est la première terre où aborda Vénus au sortir des eaux de la mer (7), au moment de sa naissance. Le poëte s'amuse à décrire cette arrivée de Vénus (8), les lieux qui la reçurent (9), et les agitations de l'Amour au sein même de sa mère (10), avant que cette

(1) v. 20.
(2) v. 48.
(3) v. 51—66.
(4) v. 70.
(5) v. 77.
(6) v. 90.
(7) v. 100.
(8) v. 115.
(9) v. 120.
(10) v. 135.

déesse l'ait mis au jour. Ici est une suite d'épithètes, plus brillantes les unes que les autres, données à Beryte. Elle est la racine de la vie, la nourrice des villes, le sanctuaire de la justice et des loix, le siége de la joie, l'étoile du Liban. Ce morceau est une véritable litanie Orientale (1). Elle est le séjour le plus délicieux des eaux, la production de l'Océan, et de Thétys (2); on loue sur-tout sa justice et son amour pour les loix (3); la vierge Astrée elle-même a pris soin de sa première enfance (4). Beroë est personnifiée par le poëte, qui en fait la plus charmante peinture. C'est une Nymphe pleine de graces; Vénus la destine à Neptune (5), et déjà elle projete la fondation d'une ville, qui porte ce nom (6). Elle se transporte au palais d'Harmonie, dont le poëte nous donne la description. Il ressemble en beaucoup de points au plan de la ville Sainte, tracé dans l'Apocalypse; car sa distribution contient le tableau de l'ordre de l'univers (7); ses portes regardoient les qua-

(1). v. 145.
(2) v. 151.
(3) v. 175.
(4) v. 215.
(5) v. 250.
(6) v. 271.
(7) v. 278.

tre faces du monde ; l'Ourse gardoit celle du Nord. C'étoit dans ce palais, qu'Harmonie, occupée aux travaux de Minerve, formoit le tissu d'un riche vêtement (1), qui représentoit la terre, et les cieux, et à-peu-près tel, que l'Ephod du grand prêtre des Juifs. On y remarquoit sur-tout une figure humaine à cornes de taureau (2). On annonce Vénus. Harmonie quitte tout pour la recevoir (3), et lui adresse un discours propre à la tranquilliser (4). Vénus desire savoir d'elle, qu'elle est celle des villes, qui lui sont consacrées, à qui la faveur singulière de présider aux loix, et à la justice sera accordée (5). Harmonie répond à sa demande, et lui montre le livre des sept tablettes, sur lesquelles sont gravées les destinées du monde (6). Chacune des tablettes porte le nom d'une planète ; celle du milieu, ou la quatrième porte le nom de tablette du soleil ; la septième celui de tablette de Saturne. C'étoit sur ces tablettes, que le vieux Ophion avoit gravé en caractères Phéniciens les destins de l'univers (7). Elle trouve

(1) v. 295.
(2) v. 300.
(3) v. 310.
(4) v. 315.
(5) v. 328.
(6) v. 340.
(7) v. 352.

que le don précieux des loix est accordé à Béroë, dont le nom est inscrit avec les plus anciennes villes, sur la tablette de Saturne (1). Là étoit annexé le tableau des prérogatives dont devoient jouir les différentes villes ; le destin de Béroë étoit de présider aux loix, et à la jurisprudence (2), et aux actes, qui assurent la tranquillité de la vie. Vénus, instruite des destinées de sa ville chérie, retourne vers son séjour (3), et embrasse tendrement son fils (4). Elle lui fait part de ses projets, et l'engage à blesser de ses traits brûlans Neptune et Bacchus (5). Le projet, qu'elle veut exécuter, est de bâtir près de la mer, qui lui a donné naissance, une ville, qui retrace l'image du *Ciel*, *à qui elle doit elle-même sa première origine* (6) *(q3)*.

CHANT QUARANTE-DEUXIÈME.

Le commencement du livre suivant nous présente le spectacle de l'amour, qui s'empresse d'obéir aux ordres de sa

(1) v. 364.
(2) v. 391.
(3) v. 400.
(4) v. 405.
(5) v. 421.
(6) v. 418.

mère (1); il lance deux traits, l'un contre le dieu du vin, l'autre contre le dieu des eaux (2). Bacchus devient amoureux de la jeune Nymphe; il en admire la beauté (3), sans pouvoir rassasier ses yeux (4); il prie le soleil de retarder sa marche, et de prolonger le jour (5), afin qu'il puisse jouir plus long-temps de la vue de ses charmes. Ici, le poëte nous décrit les effets de l'amour de Bacchus, et l'expression de ses premiers desirs (6), ainsi que les traits différents de beauté, qui l'enflamment (7). On y voit aussi quelques phrases, où perce la jalousie de Bacchus contre Neptune (8); sa timidité, ses craintes, sont également bien peintes (9): c'est un amant respectueux, qui soupire pour une belle, à qui il n'ose faire l'aveu de sa passion (10); il s'approche d'elle, et feint de la prendre pour la chaste Diane (11). Beroë sourit à cette méprise apparente,

(1) v. 5.
(2) v. 16.
(3) v. 40.
(4) v. 48.
(5) v. 52.
(6) v. 70.
(7) v. 75.
(8) v. 115.
(9) v. 140.
(10) v. 150.
(11) v. 215.

et s'enorgueillit de la ressemblance (1). Enfin, Bacchus timide, incertain, suivant sans cesse les pas de la Nymphe, finit par mettre Pan dans sa confidence (2). Le rusé Pan sourit et malheureux lui-même dans ses amours, il s'intéresse au succès de ceux d'un autre (3); il donne à Bacchus quelques avis (4). Ce dieu s'en va joyeux, s'adresse à la belle, et s'offre pour jardinier (5). Il se donne pour un homme instruit dans la connoissance de l'influence des astres, sur l'agriculture (6). On trouve même en cet endroit des détails curieux sur l'Astronomie rurale. Ces offres officieux sont rejetés de la nymphe, qui n'y répond que par le silence (7). Il emploie d'autres ruses (8), qui ne réussissent pas mieux; il ne rêve qu'elle pendant son sommeil (9). Enfin, il finit par se découvrir à Beroë, par lui dire son nom, et lui raconter ses victoires sur les Indiens (10), et sur-tout ses dé-

(1) v. 225.
(2) v. 255.
(3) v. 260.
(4) v. 265.
(5) v. 280.
(6) v. 285.
(7) v. 313.
(8) v. 314.
(9) v. 336.
(10) v. 355.

couvertes utiles, telle que celle du vin (1).

C'est alors qu'il prend un ton plus assuré vis-à-vis d'elle : il lui dit qu'il préfère à l'Olympe le séjour, où elle habite, l'hymen de Beroë au sceptre de Jupiter (2). Il lui expose les motifs, qui doivent la rendre sensible aux plaisirs de l'amour, étant née de Vénus (3), et du sang d'Adonis (4) ; il lui cite le triste sort des nymphes rebelles à la voix de l'amour (5), il s'attache sur-tout à déprimer Neptune son rival, et l'invite à préférer ses présens à ceux d'un dieu, qui n'a fait que le malheur de ses amantes (6). La Nymphe, insensible aux flatteries de Bacchus, et à ses brillantes promesses, ferme les oreilles à la séduction (7). Sa résistance irrite la passion du dieu (8). Neptune paroît à son tour, voit la nymphe (9), et en devient éperduement amoureux. Il prie Vénus de s'intéresser au succès

(1) v. 360.
(2) v. 365.
(3) v. 372.
(4) v. 376.
(5) v. 385.
(6) v. 410.
(7) v. 430.
(8) v. 435.
(9) v. 442.

de ses vœux (1) ; il se répand en éloges, sur la beauté de la jeune Beroë, qu'il préfère à toutes les Nymphes, et aux graces (2). Il l'invite à quitter la terre, et à venir habiter l'empire des eaux. Junon, lui dit-il, tiendra le sceptre du ciel avec Jupiter, et Beroë celui des mers avec Neptune (3) ; il cherche à la séduire par les plus magnifiques promesses (4), et par le tableau de la cour brillante qu'elle aura. Ino nourrice de Bacchus sera forcée, lui dit-il, de préparer votre appartement (5), et confondue dans la foule de vos esclaves. Les discours de Neptune ne sont pas écoutés plus favorablement, que ceux de Bacchus, ni les présens des deux rivaux mieux accueillis (6) les uns que les autres.

Vénus, qui ne peut accorder sa fille à ces deux rivaux, déclare que le sort d'un combat décidera de la préférence (7), et que Beroë sera la récompense du vainqueur. On fait prêter serment à l'un et à l'autre (8), que

(1) v. 445.
(2) v. 465.
(3) v. 473.
(4) v. 475.
(5) v. 484.
(6) v. 492.
(7) v. 502.
(8) v. 520.

le sort du combat sera une décision, qui sera respectée des deux parties. Les deux amans jurent par Jupiter, par la Terre (1), et par l'Ether, et par le Styx. Les Parques ratifient le serment; les dieux descendent du ciel, pour être témoins du combat (2), et s'assoient sur les sommets du Liban. Un prodige annonce à Neptune la victoire (3); c'étoit un épervier, qui, fondant sur une colombe, l'emporte avec lui, en planant sur la mer. Malgré ce présage défavorable pour Bacchus, ce dieu n'en tenta pas moins le sort des armes (4).

CHANT QUARANTE-TROISIÈME.

Beroë semble incliner plus en faveur de Bacchus, qu'en faveur de Neptune (5). Ici le poëte nous décrit l'armure des deux rivaux (6); ainsi que la disposition de leurs troupes. Parmi les chefs de l'armée de Bacchus, on distingue OEnus le *Vineux* (7), OEnopius *le buveur de vin*, Staphylus *la*

(1) v. 525.
(2) v. 530.
(3) v. 534.
(4) v. 539.
(5) v. 12.
(6) v. 20.
(7) v. 54.

grappe (1). Ce dieu encourage ses guerriers (2), et propose un défi plein de mépris aux différentes troupes, qui doivent composer l'armée de Neptune. Celui-ci, de son côté, anime aussi ses soldats (3), par un discours, où il ne ménage pas davantage Bacchus (4). Neptune achevant sa harangue pompeuse, où il étale toute sa puissance, soulève les mers d'un coup de son trident (5). Un Triton sonne la charge d'un côté (6), tandis que Pan la sonne de l'autre. On voit paroître Prothée, fameux par les changemens de formes (7) : il avoit une cuirasse formée de la peau de veau marin. A sa suite viennent (8) Nérée, et toutes les divinités des eaux (9), portées sur une mer en courroux, et bouleversée par les tempêtes (10). De son côté l'armée des Bacchantes s'avance en bon ordre (11) ; l'action s'engage. Silène combat contre Pa-

(1) v. 50.
(2) v. 70—80—100.
(3) v. 144.
(4) v. 156—180.
(5) v. 200.
(6) v. 210—220.
(7) v. 230.
(8) v. 260.
(9) v. 270.
(10) v. 295.
(11) v. 315.

lémon (1), Pan contre Nérée (2), les Eléphans contre les Veaux Marins (3). La Nymphe Psammathé placée sur le rivage (4), témoin de ce combat, implore Jupiter contre les efforts de Bacchus. Le maître des dieux termine le combat, en accordant Beroë à Neptune (5), qui aussitôt célèbre ses nôces (6) avec la jeune Nymphe. Les divinités tutélaires des différens fleuves (7) offrent des présens à la nouvelle épouse; l'amour vient consoler Bacchus (8), en lui promettant de lui donner Ariadne (9), et il lui conseille de repasser en Phrygie, près de Rhéa sa mère. Bacchus obéit (10), et bientôt quittant l'Asie, il s'avance vers les régions de l'Ourse, et repasse en Europe (11).

Le retour de Bacchus, vers les contrées du Nord, ou de l'Ourse, pour me servir de l'expression de Nonnus (12),

(1) v. 332.
(2) v. 337.
(3) v. 344.
(4) v. 363.
(5) v. 378.
(6) v. 390.
(7) v. 405 415.
(8) v. 426.
(9) v. 431.
(10) v. 448.
(11) v. 454.
(12) v. 452.

pour y planter sa vigne, après avoir quitté les régions méridionales des Indiens, désigne clairement l'époque du mouvement du soleil vers le pôle Boréal, lorsqu'il a quitté le pôle Austral, et qu'il commence à remonter vers le Zénith, et vers le pôle élevé sur notre horizon. C'étoit à cette époque, suivant Achilles Tatius, que les Egyptiens célébroient des fêtes de joye (1), qui avoient pour but ce retour, et qui annonçoient, qu'ils n'avoient plus à redouter le deuil, dont étoit menacée la nature par l'absence du soleil, qu'ils avoient craint de perdre pour toujours.

Les Egyptiens, dit ce savant, voyant le soleil descendre du Cancer, vers le Capricorne, et accourcir la durée des jours, se livrèrent à la douleur et aux larmes, craignant que cet astre ne les abandonnât pour toujours. Mais aussitôt qu'ils s'apperçurent de son mouvement rétrograde vers nos régions, et de la croissance des jours, alors vêtus d'habits blancs, et la tête ceinte de couronnes, ils célébrèrent des fêtes de joie. C'est ce mouvement du haut en bas, que nous avons vu, puisque Bacchus, part des bords du fleuve Astacus, ou Cancer, pour aller

(1) Achil. Tat. ch. 23. Uranol Pet. c. 3.

combattre les noirs Indiens, jusqu'à la défaite de Dériade; après quoi il retourne en Grèce, pour y détruire le prince Deuil, ou Penthée, et y célébrer des fêtes. Ce deuil fut personnifié sous le nom de Penthée, qui effectivement signifie deuil en Grec, et on en fit un prince cruel, ennemi de Bacchus *Dieu de la joie*, et dont celui-ci triompha en repassant en Grèce. On ne sera pas étonné de ces sortes de fictions, qui tendent à personnifier les êtres moraux, quand on se rappelle, que le *Raisin*, la *Grappe*, l'*Yvresse*, ont déjà été personnifiés plus haut, sous le nom de princes et de princesses d'Assyrie.

CHANT QUARANTE-QUATRIÈME.

Le long épisode, qui a pour objet la fondation de Tyr, et de Beryte, qui a occupé plusieurs chants du poëme, étant terminé, le poëte nous présente, au commencement du quarante-quatrième chant, le retour de Bacchus en Grèce. Son arrivée est marquée par des fêtes (1); toute la nature se réjouit: Penthée seul s'en afflige (2); il arme ses soldats contre lui, et ferme à ce

(1) v. 5.
(2) v. 16.

dieu l'entrée de la Thèbes aux sept portes (1). Ici est le tableau des mouvemens des soldats de Penthée (2). Le palais de ce prince est ébranlé par un tremblement de terre (3), et l'autel de Minerve renversé. Le poëte fait ici l'énumération des autres prodiges, qui présagent à Penthée le désastre de sa maison (4). Un songe effrayant avoit alarmé Agavé sa mère (5). Elle consulta Tirésias, qui lui ordonna de faire un sacrifice, lequel fut accompagné de signes, non moins effayants (6). Agavé, se rappellant ses songes, trembloit sur le sort de sa famille (7). Déjà le bruit de l'arrivée de Bacchus et de de sa suite, étoit parvenu dans la ville aux sept portes, et y avoit repandu l'allégresse; les signes de la joie publique éclatoient partout. Penthée (8) en devient jaloux, et menace de perdre Bacchus (9). Ce Dieu invoque l'appui de la Lune (10), qui lui promet sa protection (13). On

(1) v. 19.
(2) v. 25.
(3) v. 35.
(4) v. 45.
(5) v. 82.
(6) v. 105.
(7) v. 120.
(8) v. 130.
(9) v. 145.
(10) v. 192.

remarque sur-sout les épithètes qu'elle donne à Bacchus, et qui rappellent son analogie (1) avec la déesse, qui préside à la nuit, aux mois et à la végétation, et sur-tout au délire (2), et en général à tous les effets qui semblent être du domaine de Bacchus, et appartenir à ses Orgies. Elle lui promet de venger les injures qu'on lui fait sur la terre ; et elle lui donne pour garant les victoires, qu'il a déjà remportées sur Lycurgue, et sur Dériade (3). C'est à la suite de cette défaite de Dériade, que nous avons déjà dit appartenir à la troisième saison, ou au temps qui s'écoule depuis l'équinoxe d'automne, jusqu'au Solstice d'hyver, que le poëte place immédiatement l'aventure de Bacchus, métamorphosé en enfant, et enlevé par des pirates Tyrrheniens (4). Or cette aventure est incontestablement celle du Solstice d'hyver, et de l'époque de l'année, où le soleil commence à revenir vers nos régions, et va détruire le deuil, que son absence avoit laissé dans nos climats. Elle se trouve donc ici naturellement liée avec le récit de la destruction de la famille de Penthée. Com-

(1) v. 220.
(2) v. 227.
(3) v. 233, 237.
(4) v. 240.

me ces deux fictions s'attachent à la même époque, et ont un double objet, l'un Astronomique, et l'autre moral, puisque le premier peint la position du soleil aux cieux, et l'autre les effets, qu'il produit alors sur la terre; nous ne les séparerons pas dans nos explications. Nous commencerons par la fable Astronomique, rapportée par la lune, pour confirmer à Bacchus la protection du ciel, et l'espoir de la victoire qu'il va remporter sur son rival, ou sur le prince Deuil, ou Penthée, la première étant un gage de l'autre. Les Toscans, lui dit-elle, ont senti toute votre puissance, lorsque leurs perfides matelots virent la métamorphose de leurs mâts, tout-à-coup chargés de pampres et de raisins; lorsque leurs cordages firent entendre le sifflement des serpens, qui s'y étoient entrelacés, et qu'eux-mêmes, métamorphosés en Dauphins, furent forcés de se précipiter dans les eaux

Cette même fiction est encore rapportée dans le chant suivant beaucoup plus en détail par Tirésias, lorsqu'il veut faire craindre à Penthée la colère de Bacchus, et qu'il lui en rappelle des exemples (1). Il lui dit, que des Pirates Toscans, après avoir exercé leurs brigandages sur différen-

(1) v. 105.

tes

tes mers, et différentes côtes, trouvèrent sur le rivage Bacchus. Ce dieu avoit pris pour les tromper la forme d'un jeune enfant tout-à-fait aimable (1), et richement habillé. Il se plaça sur le rivage, comme pour attendre le vaisseau et y entrer (2). Ceux-ci accoururent aussi-tôt croyant se saisir d'une riche proie. Ils le dépouillent de tous les bijoux, dont il s'étoit paré et l'enchaînent; mais le dieu tout-à-coup se montre grand, le front paré de cornes, portant sa tête jusqu'aux cieux, et poussant un cri terrible, semblable à celui de plusieurs milliers d'hommes (3). Les longs cordages du vaisseau deviennent autant de serpens, qui font entendre d'horribles sifflemens et se reploient sur les antennes. Les branches du lierre tortueux s'entrelacent autour du mât, changé lui-même en cyprès. Au milieu des branches et des rameaux, on voyoit des monstres et sur-tout un lion horrible, qui mugissoit (4). Ce spectacle étonnant jette les matelots dans le délire; ils se croient transportés au milieu des campagnes et des vergers (5), dont la mer leur présente l'illusion magique.

(1) v. 120.
(2) v. 128.
(3) v. 136.
(4) v. 151.
(5) v. 155.

Ils s'y élancent, et se trouvent tout-à-coup métamorphosés en Dauphins (1).

Analysons cette fiction Astronomique. Les anciens, et sur-tout les peuples d'Italie, que baigne la mer de Toscane, dans le culte qu'ils rendoient à Bacchus, représentoient ce dieu, le même que le soleil, sous quatre formes principales aux quatre époques importantes de la révolution annuelle. Celle de l'enfant étoit la forme qu'on lui donnoit au Solstice d'hyver, ou au point du ciel, et du mouvement annuel, auquel nous nous trouvons en cet endroit du poëme. C'est Macrobe, qui nous l'apprend (2) dans ses Saturnales, à l'article de Bacchus, qu'il dit être le soleil, adoré en Italie aux environs de Naples, sous ces diverses formes emblêmatiques. On lui donnoit, dit-il, la figure de l'enfant au Solstice d'hyver, parce que le jour est alors très-court, et dans une espèce d'enfance, au moment où il reprend ses premiers accroissemens. Il ajoute, que la même chose avoit lieu en Egypte au même Solstice, ou autrement à l'époque à laquelle cessoit la crainte, et le deuil qu'avoit causé la retraite de

(1) v. 167.
(2) Macrob. Sat. l. 1. c. 18.

cet astre, suivant ce que nous a dit Achilles Tatius. Ainsi la métamorphose de Bacchus en enfant, que Nonnus rapporte à la suite de la défaite du noir Dériade, appartient nécessairement au Solstice d'hyver, qui étoit alors au Verseau. Quel étoit l'état du ciel au moment du coucher du soleil, ou à l'entrée de la nuit solsticiale? On voyoit à l'Orient monter le Vaisseau céleste, surmonté de la tête, et d'une partie du corps de l'Hydre, et de la constellation du Lion céleste; tandis qu'au couchant on voyoit descendre au sein des flots de la mer, qui baigne les côtes de Sicile et d'Italie, la constellation du Dauphin, appellée les pirates Toscans, qui voulurent enlever Bacchus (1), et que ce dieu a placé ensuite aux cieux. Nous avons en conséquence projeté ces différentes constellations, sous la division du Verseau, où l'on trouvera l'Hydre, le Lion, le Dauphin et le Vaisseau.

Voilà le fond Astronomique sur lequel a été brodée cette fable, qui se réduit à ces élémens simples. On y suppose que Bacchus, (2) métamorphosé en enfant, vit aborder un vaisseau, que montoient des pirates Tos-

(1) Ovid. métam. l. 3. fab. 10.
(2) *Ibid.*

cans qui voulurent l'enlever. La vue du dieu, devenu tout-à-coup grand, ainsi que celle de leur propre vaisseau, dont les mâts, et les agrès furent chargés de lierre, tandis, que des serpens s'entrelacent dans les cordages, et qu'un lion affreux rugissoit près des bancs des rameurs, força ces brigands effrayés de sauter dans la mer, où ils furent changés en Dauphins. Bacchus a placé leur image au-dessus du signe du Verseau, alors signe solsticial, et qui effectivement au Solstice d'hyver tomboit le soir au sein des eaux, au lever de l'Hydre céleste, du Lion et du Vaisseau. Voilà le cannevas de ce roman Astronomique, qui dans Nonnus et dans Ovide se lie à la défaite de Penthée (1). Le rapport qu'il y a entre les pirares Toscans, métamorphosés en Dauphins dans ce poëme, et le Dauphin céleste, ou la constellation qui porte ce nom, nous est confirmé par la tradition, que nous ont conservée de cet événement Astrologique Hygin et les autres Mythologues; de manière qu'on ne peut pas regarder comme gratuite l'application, que nous faisons du Dauphin céleste aux Dauphins du poëme, que nous expliquons.

Voici ce que dit Hygin, à l'arti-

(1) Ovid. met. l. 3. f. 9 & 12.

cle de la constellation du Dauphin. Aglaosthène a écrit, que là sont placés les matelots Toscans (1), qui, voyageant sur un vaisseau avec Bacchus, se précipitèrent dans la mer, et y furent changés en Dauphins. Pour en perpétuer le souvenir, ce dieu a placé l'effigie de l'un d'eux au ciel. Dans la fable 194, le même Hygin donne plus au long le récit de cet événement, et compte jusqu'à douze matelots Tyrrhéniens, dont il donne les noms. Ce sont donc eux qui occupent la constellation, qui descend au sein des flots au Solstice d'hyver, à l'époque du temps où le soleil, Bacchus, étoit figuré sous les traits de l'enfant. Voilà ce qu'on a eu dessein d'indiquer dans cette fiction rapportée par Nonnus, et que Tirésias rappelle à Penthée, pour lui faire redouter la puissance de Bacchus; c'est celle que la lune rappelle à Bacchus, pour lui confirmer l'espoir de la protection du ciel, et d'une prochaine victoire sur le deuil ou sur Penthée, autre fiction relative à la même époque solsticiale, et à l'expulsion du deuil de la nature.

Tandis que Bacchus s'entretenoit avec la lune, dont il réclamoit l'ap-

(1) Hyg. l. 2. c. 18.

pui (1), Proserpine, mère du premier Bacchus, armoit en sa faveur les furies, qui déjà se préparoient à porter le désordre dans le palais de Penthée (2), et à répandre leurs noirs poisons dans la maison d'Agavë. Bacchus s'introduit la nuit dans le palais de Cadmus, sous la forme du taureau, et adresse un discours à Autonoë, femme d'Aristée (3), ou du Verseau, à qui il annonce que son fils Actéon n'est pas mort, et qu'il chasse avec Diane et Bacchus (4).

CHANT QUARANTE-CINQUIÈME.

Trompée par cet avis, la malheureuse Autonoë court aussi-tôt dans les forêts, suivie d'Agavé (5) déjà remplie des fureurs de la plus déterminée Bacchante (6). Tirésias fait un sacrifice pour Penthée (7), afin de prévenir les malheurs qui le menacent, et de calmer Bacchus. Tirésias, et Cadmus sont rencontrés par Penthée (8), qui leur fait de vifs reproches, de

(1) v. 255.
(2) v. 260.
(3) v. 282.
(4) v. 298.
(5) v. 5.
(6) v. 15.
(7) v. 53.
(8) v. 66.

ce qu'ils se parent des attributs de Bacchus, et qui se répand en invectives contre ce nouveau dieu, et contre ses présens (1). Tirésias justifie Bacchus, et cite à Penthée plusieurs exemples de sa puissance (2); entre-autres celui de la métamorphose des pirates Toscans en Dauphins, aventure dont nous venons de parler. Il lui rappelle la défaite du Géant (3) Alpus, fils de la Terre, tué par Bacchus. Ici est le récit détaillé de cette victoire (4). Tirésias finit par exhorter Penthée à ne pas s'exposer à un pareil sort (5). Rien n'intimide Penthée (6); il fait chercher Bacchus dans les forêts, et veut le faire charger de fers (7). Les Bacchantes sont emprisonnées, et sortent bientôt de la prison (8), dont les portes s'ouvrent d'elles-mêmes; elles opèrent des prodiges. (9). Bacchus en fait autant à Thèbes (10), où il remplit de feux le palais de Penthée. Ce-

(1) v. 83.
(2) v 105.
(3) v. 174.
(4) v. 205.
(5) v. 214.
(6) v. 220.
(7) v. 234.
(8) v. 285.
(9) v. 300—310.
(10) v. 325.

lui-ci veut éteindre le feu (1) : les sources ne suffisent pas, et ses efforts sont inutiles (2). On retrouve, parmi ces différens miracles de Bacchus et de ses Bacchantes, des prodiges assez semblables à ceux de Moïse, qui fait jaillir des sources du sein des rochers (3), et à celui des langues de feu, qui remplissoient l'appartement où étoient les disciples du Christ le jour de la Pentecôte (4).

CHANT QUARANTE-SIXIÈME.

Le livre quarante-sixième commence par un discours de Penthée (5) contre Bacchus, à qui il conteste la divinité de son origine (6). Bacchus le réfute (7), et invoque le témoignage de Tirésias sur sa naissance (8). Il l'engage ensuite à se déguiser en femme, afin d'être témoin par lui-même de ce qui se passe dans ses Orgies (9). Penthée se laisse persua-

(1) v. 350.
(2) v. 354.
(3) v. 308.
(4) v. 345.
(5) v. 10.
(6) v. 27.
(7) v. 52.
(8) v. 79.
(9) v. 83.

der (1), et sous ce déguisement il s'approche des Bacchantes (2), dont il imite le délire et les mouvemens. Arrivé au lieu, où se célébroient les Orgies (3), il se trouve porté vers le sommet d'un arbre élevé, d'où il paroît aux yeux de sa mère, sous la forme d'un Lion furieux, qui vouloit attaquer le dieu Bacchus (4). Agavé s'unit aux Bacchantes, qui entourent l'arbre (5) et attachant des cordes aux branches, elles lui donnent de si violentes secousses, qu'il est renversé à terre (6), et Penthée avec lui. Cette chûte le fait revenir de son délire, et lui rend ses sentimens contre Bacchus (7). Près d'expirer, il fait ses adieux à sa mère égarée par les fureurs du dieu, et tâche de la retirer de son erreur (8), en lui disant qu'il est son fils, et non pas un Lion. (9) Mais rien ne peut détromper Agavé, et ses Bacchantes. Penthée est mis en pièces par leurs mains. Sa mère, après l'avoir percé de

(1) v. 97.
(2) v. 115—124.
(3) v. 145.
(4) v. 177.
(5) v. 180.
(6) v. 185.
(7) v. 190.
(8) v. 197.
(9) v. 202.

son thyrse (1), lui coupe la tête, et veut la faire clouer à la porte du palais de Cadmus, toujours persuadée, que c'est celle d'un Lion, qu'elle a tué, (2). Cadmus prend pitié de son erreur, et lui reproche les tristes effets de son égarement, en lui apprenant que c'est son propre fils qu'elle a mis à mort. Vois, lui dit-il (3), le Lion que tu as tué, malheureuse; c'est ton propre fils. Ici Cadmus rappelle le souvenir de tous les malheurs de sa maison (4), et verse des torrens de larmes (5). Enfin l'infortuné Agavé revient de son délire, reconnoît son fils; elle tombe évanouie (6), et bientôt elle s'agite dans les convulsions de la douleur la plus cruelle et du désespoir (7). Elle exhale sa rage en reproches, et en imprécations contre Bacchus (8). Son discours est des plus touchans. Autonoë sa sœur la console (9), en citant elle-même l'exemple de ses maux, et le sort de son cher Actéon. (10) Mais ses

(1) v. 215.
(2) v. 233.
(3) v. 245—250.
(4) v. 257.
(5) v. 265.
(6) v. 275.
(7) v. 280.
(8) v. 285.
(9) v. 321.
(10) v. 330—340.

discours ne font que réveiller la douleur de la malheureuse Agavé, qui donne la sépulture à ce fils, victime infortunée de sa fureur (1). Bacchus assoupit leur douleur par un breuvage, et console Cadmus (2) et Harmonie par les espérances qu'il leur donne. Il les fait partir pour l'Illyrie, où s'opère leur métamorphose en serpents, et lui-même part pour Athènes (3). Ainsi finit la guerre de Bacchus, dieu de la joie, contre Penthée, ou le Deuil, qui fut tué sous la figure d'un Lion. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut sur les fêtes établies au Solstice d'hyver, à l'occasion du retour du soleil, qui dissipoit les craintes, et le deuil que son éloignement avoient causés ; si on se rappelle également, que le Solstice d'hyver originairement, et à l'époque à laquelle remonte ce poëme, étoit au Verseau, en aspect avec le Lion, qui ouvroit le premier la marche de la nuit Solsticiale, où se célébroient ces fêtes et ces Orgies, on ne se méprendra pas sur le sens de cette fiction, ni sur le Lion fameux, dont le lever du soir, et le coucher du matin, annonçoient la fin du deuil, et l'espérance d'un prochain retour du soleil

(1) v. 355.
(2) v. 360.
(3) v. 369.

vers nos climats. Ce qui achevera de prouver, que c'est le signe du Lion, qui a été désigné dans la métamorphose apparente de Penthée en Lion, ce sont les tableaux suivans, qui sont absolument les mêmes, que ceux que présente le ciel à la suite du Lion céleste, et qui se succèdent dans le même ordre, et dans le poëme, et dans la sphère.

En effet, si on prend un globe céleste, disposé de manière que le Verseau soit au couchant avec le soleil, on verra monter le Lion à l'Orient. Si on abaisse plus bas le Verseau, afin de faire monter d'autres constellations, comme il arrive à mesure que le soleil voyage du Verseau aux Poissons, on verra que les constellations, qui montent après le Lion, sont le Bouvier, et la Vierge céleste, que par cette raison nous avons projetés dans la division suivante de notre Planisphère, immédiatement après le Lion. Ces deux constellations, de l'aveu de tous les anciens Astronomes, sont censées renfermer Icare, et sa fille Erigone, à qui Bacchus fit part de la découverte du vin; c'est ce qu'attestent presque tous les Mythologues. Plusieurs auteurs, dit Hygin (1) à l'article du Bootès, ont

(1) Hyg. fab. 130. hygin. l. 2. c. 5.

appellé le Bouvier, *Icare*, et la Vierge *Erigone* sa fille ; et ils ont donné au Chien céleste, appellé Procyon, le nom de Méra, chien d'Icare et d'Erigone. Hygin rapporte fort au long l'aventure d'Icare et d'Erigone, et l'arrivée de Bacchus chez eux. Il rappelle les mêmes faits aux articles de la Vierge et du Chien céleste. Germanicus César entre également dans les détails de cette histoire d'Icare, de sa fille Erigone et du chien Méra, aux articles de la Vierge et du grand Chien. Plutarque, (1) dans son traité des parallèles, place aussi Icare dans le Bouvier, et sa fille Erigone dans la Vierge, et il parle des malheurs d'Icare tué par des paysans, à qui il avoit donné à boire du vin, liqueur nouvelle qui les enivra. Enfin Nonnus lui-même, comme nous le verrons bientôt, dit qu'Icare après sa mort fut placé aux cieux dans la constellation du Bouvier, sa fille dans celle de la Vierge, et leur chien dans celle du Chien céleste. D'après tous ces témoignages, il ne peut rester aucun doute sur la nature, et les noms des personnages figurés dans les deux constellations, qui suivent le Lion, et dont lever du soir arrivoit dans le mois, qui suit le Solstice. Car les calen-

(1) Plut. parallela p. 307.

driers anciens et Columelle comptent le Bouvier au nombre des principales constellations, qui fixent le passage du soleil dans le signe, qui répond au mois de janvier. Ovide (1) fixe le lever du Bootés au commencement du premier printemps, vers la moitié de février, un ou deux jours avant l'entrée du soleil aux Poissons. Il fixe également le coucher Cosmique de cette constellation (2), et de l'étoile appellée vendangeuse trois semaines après, sous le signe des Poissons. Columelle, dans son calendrier rustique, (3) fixe à-peu-près vers la même époque les levers différens du Bouvier et de l'Arcture, ou de la belle étoile de cette constellation. L'Arcture étoit une des étoiles, qui annonçoient les vendanges, ainsi que la constellation du Bootés dont il fait partie. Hésiode, dans son poëme sur l'agriculture (4), dit lorsque Orion et Sirius seront parvenus au milieu du ciel, et qu'Arcture paroîtra avec l'aurore, alors il faudra vendanger et cueillir les raisins. Il s'agit ici du lever Héliaque à la fin de l'été.

(1) Ovid. fast. l. 2.
(2) Ovid. fast. l. 3.
(3) Columelle l. 2. c. 10. l. 9. c. 14.
(4) Hesiod. oper. & dies. v. 608.

Le même Hésiode (1) place deux mois, ou soixante jours après le Solstice d'hiver, un lever du soir de l'Arcture ; c'est celui dont nous parlons, qui fixe l'époque à laquelle on doit tailler la vigne. C'est à la suite de l'hyver, que Plutarque (2) place la fête appellée Pithœgia, ou l'ouverture des tonneaux, aux approches du temps marqué par le lever d'Arcture (3). Toutes ces circonstances Astronomiques, et ces rapports des différens levers du Bootés avec la culture de la vigne, et la récolte de son fruit, ont fait mettre sur le compte de cette constellation le petit roman, dans lequel on suppose, que le Bouvier est un cultivateur, à qui Bacchus apprit le premier à cultiver la vigne. La même fiction s'étend à la Vierge, qui accompagne dans son lever le Bouvier, à côté duquel elle est placée, et dont on fit la belle *Erigone* sa fille. Elle porte d'une main un épi, symbole des moissons ; ce qui l'a fait appeller Cérès. On voit à une de ses ailes briller une étoile appellée la *vendangeuse*, parce que son lever, dit Théon, (3) précède de peu de jours le temps de la vendange. C'est cette étoile, que le calendrier des

(1) Ibid. v. 564.
(2) Plut. symp. l. 9. p. 35.
(3) Théon. ad. Arat. p. 121.

Fastes appelle *Vindemitor*, et qu'il fait lever un jour avant le coucher du matin du Bootés, deux mois après le Solstisce d'hyver. Ovide y voit le jeune Ampelus, qu'avoit aimé Bacchus (1).

A la suite de ces constellations se lève immédiatement la Couronne boréale, appellée vulgairement couronne d'Ariadne amante de Bacchus, ou du dieu, qui préside aux vendanges, qui se font dans le mois où se lève la Couronne avec le soleil. Le calendrier des Fastes fixe son lever cinq jours après celui de l'étoile appellée vendangeuse, et quatre jours après le coucher du Bootés, toujours dans le mois où le soleil parcoure les Poissons. Ovide, à-propos de ce lever, ne manque pas de raconter les amours d'Ariadne, et de Bacchus, (2) qui mit aux cieux la couronne de son amante (*s* 3). Il place cette aventure après la défaite des Indiens, comme Nonnus et après le retour du dieu vers nos régions. Virgile, dans son premier livre des Géorgiques, parle aussi du lever de la Couronne parmi les signes de l'agriculture (3), qu'on doit observer, et son commentateur Servius raconte à ce sujet les amours d'Ariadne et de Bacchus.

(1) Ovid. fast. l. 3.
(2) Ovid. fast. l. 3.
(3) Virg. Georg. l. 1. v. 222.

Tous

Tous les Mythologues, qui ont parlé de cette constellation, y ont vu la couronne de l'amante infortunée du dieu des vendanges.

Elle passe, dit Hygin (1), pour avoir été la couronne d'Ariadne, que Bacchus a placée dans les constellations, et, à cette occasion, Hygin raconte les amours de Bacchus et d'Ariadne dans l'île de Naxe. Germanicus (2) parle de la même manière sur cette constellation. Eratosthène (3), et Théon (4), en disent autant. Ce dernier dit, que cette couronne est de lierre, et que Bacchus la plaça aux cieux, après la mort d'Ariadne, suivant quelques auteurs; et suivant d'autres, que Vénus et les Saisons en firent présent à Ariadne, à ses noces avec Bacchus. Ils disent tous, qu'elle fut placée au ciel, en mémoire des amours de cette prince se avec le dieu des raisins. On remarquera que la Couronne est placée sur la Balance, domicile de Vénus. Quant à son rapport avec les Saisons, qu'elle indiquoit par ses différens levers, il est bien connu, et sur-tout avec celle des vendanges.

Nous ajouterons à tous ces témoi-

(1) Hygin. l. 2. c. 6.
(2) German. c. 4.
(3) Eratosth. c. 5.
(4) Theon. Arat. phæn. p. 115.

gnages celui de Nonnus, tiré du chant quarante-sept, que nous allons analyser (1), dans lequel ce poëte raconte l'aventure d'Ariadne et de Bacchus, et dit qu'Ariadne sera placée aux cieux. Nous citerons aussi les vers du quarante-huitième chant (2), où le même poëte dit, que la Couronne de cette princesse fut mise au nombre des constellations.

Le lever de la Couronne, qui a lieu aux approches du printemps, est accompagné du coucher Héliaque de Persée, qui se trouve placé sur les limites des signes du Printemps, comme la Couronne sur les signes d'Automne; en sorte que, tandis que la Couronne monte au bord oriental, Persée touche le bord occidental. Eudoxe et Géminus les désignent comme Paranatellons de la fin des Poissons et du commencement du Bélier. Nous les avons en conséquence projetés tous deux.

Revenons sur les tableaux du ciel. Le calendrier des Pontifes (3), et celui de Germanicus mettent le Dauphin parmi les signes du mois, qui commence au Solstice d'hyver, à-peu-près vers le milieu du mois. Nous avons

(1) v. 700.
(2) v. 971.
(3) Ovid. fast. l. 1. German ad. finem.

vu dans Nonnus l'histoire du Dauphin céleste, sous le nom des Pirates Toscans, qui veulent enlever Bacchus, et qui furent placés aux cieux dans la Constellation du Dauphin. Bacchus avoit alors pris la forme d'un enfant; c'est-à-dire, celle que les prêtres Egyptiens et ceux d'Italie donnoient au Soleil, à cette époque de l'année, à ce Soleil qu'ils honoroient sous le nom de Bacchus.

Le calendrier des Pontifes et Germanicus fixent, environ quinze jours après, le coucher du Lion et de Régulus, ou de la brillante du Lion, appellée le cœur du Lion. Nonnus place là également l'aventure de Penthée, qui vouloit s'opposer à Bacchus et qui fut tué par sa propre mère, laquelle crut le voir sous l'image d'un lion, qui vouloit attaquer Bacchus.

Le calendrier des mêmes Pontifes et Germanicus marquent, dans le mois suivant, les levers du Bootés, et de la Vendangeuse, étoile de la Vierge céleste, que suit celui de la Couronne boréale, et le coucher de Persée. Les Mythologues appellent ce Bootés Icare, cultivateur de la vigne, celui à qui Bacchus le premier fit connoître en Grèce sa découverte. Ils appellent la Vierge, Erigone fille d'Icare, qui se pendit de désespoir après la

mort de son père. Enfin ils disent que la belle constellation de la Couronne, qui les suit, est celle de la belle Ariadne, amante de Bacchus. Ils disent aussi, que l'homme qui porte l'épée, placé sur le Bélier et les Poissons, et qui se couche au lever de la Couronne, est le fameux Persée, rival de Bacchus. Voilà quels sont les tableaux Astronomiques et Mythologiques, que nous offre le ciel, durant les deux mois qui suivent le Solstice d'hyver, pendant que le Soleil revient vers nos climats, après avoir quitté la partie australe de son orbite où il brûle les Indiens, et tous les Peuples les plus méridionaux de l'Univers connu. Voilà les Constellations, qui dans le calendrier rural fixoient la marche du temps, la succession des travaux du cultivateur, et l'état progressif de la végétation sublunaire, qu'entretient le Soleil, sous le nom de Bacchus, ou de Génie bienfaisant et de Dieu tutélaire de la végétation, comme Osiris, et sur-tout de la production des fluides, qui circulent dans les plantes et les arbres, et qui se métamorphosent en Automne en un jus délicieux, qui fait la joie de l'homme. Voyons si la marche du Soleil dans les mois, qui se trouvent placés entre le Solstice d'hyver et l'équinoxe de printemps, et qui

composent notre quatrième Saison, est la même que celle de Bacchus dans le poëme, et si le poëte met en scène les mêmes acteurs, que ceux que le ciel nous montre, par le développement successif des constellations, qui les premières montent ou descendent avec la nuit durant ce temps. L'analyse abrégée du chant quarante-sept va nous convaincre, que c'est absolument la même chose. En effet, nous allons voir Bacchus, après la défaite de Penthée sous la forme du lion, s'avancer vers Athènes ; aller loger chez Icare et Erigone sa fille ; et de là passer à Naxe pour s'unir à Ariadne, qu'il veut amener avec lui à Argos, où Persée cherche à s'opposer à leur réception : c'est-à-dire, que nous allons voir que tous les tableaux du ciel deviendront autant de tableaux du poëme dans cette partie.

CHANT QUARANTE-SEPTIÈME.

Le poëte commence par nous peindre la joie que cause à Athènes l'arrivée de Bacchus, ou du Dieu qui fait croître les plantes, dit le poëte (1). Il y est reçu avec transport. Nonnus décrit l'allégresse universelle des Athé-

(1) v. 5—9.

niens, qui se couronnent de lierre (1); les danses et les hymnes, par lesquelles on célèbre cette heureuse arrivée. Le rossignol et l'hirondelle l'annoncent par leurs chants (2).

Bacchus va loger chez Icare (3). Ici le poëte raconte l'accueil que lui fait Icare, et les soins que lui donne Erigone fille de ce vieillard (4). Bacchus reconnoissant leur fait présent du vin, liqueur à eux jusqu'alors inconnue (5); et il accompagne ce don de paroles obligeantes, et d'un éloge du présent précieux qu'il leur fait (6). Il leur donne une coupe de vin. Icare boit de cette agréable liqueur, qui finit par l'enivrer (7). Bacchus, Dieu tutélaire des plantes et des arbustes, enseigne à ce bon agriculteur l'art de cultiver la vigne, qui donne ce jus délicieux (8). Icare fit part à d'autres de ce secret, et leur apprit à cultiver (9) ce nouvel arbuste, qui produit la liqueur délicieuse, dont il leur fait goûter. Ils en boivent, et

(1) v. 12.
(2) v. 30.
(3) v. 35.
(4) v. 40.
(5) v. 45.
(6) v. 55.
(7) v. 63.
(8) v. 68.
(9) v. 74.

dans leur étonnement ils lui demandent, où il a pu trouver ce nectar (1)? qui lui a fait découvrir ce nouveau présent de la Nature et des Dieux (2)? On en boit; on veut encore en boire et tellement, que tous ces bons paysans s'enivrent (3). Ici le poëte décrit les effets de cette yvresse, dont le délire les porta à tourner leurs mains contre celui (4) qui leur avoit donné ce breuvage si étonnant. Ils enterrent son corps (5). Son ombre apparoît en songe (6) à Erigone sa fille, et lui demande vengeance (7). Celle-ci toute effrayée se lève (8), court sur les montagnes et dans les forêts, pour chercher le cadavre de son père. Ici est une description touchante de sa douleur (9) et de son désespoir, qui finit par la déterminer à se pendre elle-même (10). Son chien fidèle (11), après avoir gardé son corps, que des voyageurs enterrèrent, périt de douleur sur

(1) v. 80.
(2) v. 95.
(3) v. 110.
(4) v. 120.
(5) v. 147.
(6) v. 150.
(7) v. 165.
(8) v. 188.
(9) v. 115.
(10) v. 224.
(11) v. 230—245.

son tombeau. Jupiter, touché des malheurs d'Icare et de sa fille, les plaça aux cieux, l'un dans la constellation du Bouvier, et l'autre, dans celle de la Vierge (1), à la suite du Lion, et devant eux, leur chien, dans la constellation du chien céleste, entre le Lievre et le Vaisseau (2).

A la suite de ces événemens, Bacchus passe à Naxe (3), où Thésée avoit laissé la malheureuse Ariadne. Ce Dieu l'y trouve; elle étoit endormie sur le rivage (4); il admire ses charmes, en devient amoureux : il invite ses Bacchantes et Pan à ne point faire de bruit, de crainte de la réveiller (5). Enfin l'infortunée Princesse se réveille, et son réveil est aussi celui de ses plaintes et de sa douleur. Elle prononce le nom de Thésée (6), et regrette les illusions du sommeil, qui lui avoit fait voir son amant en songe (7). Ici est un discours long et attendrissant de cette amante infortunée, qui fait retentir de ses regrets l'île où Thé-

(1) v. 247.
(2) v. 255.
(3) v. 266.
(4) v. 272.
(5) v. 290.
(6) v. 300.
(7) v. 329.

sée l'a abandonnée (1). Bacchus l'écoutoit avec intérêt; il reconnoît l'amante de Thésée dans cette femme (2); il s'approche d'elle et cherche à la consoler (3). Il lui offre sa foi, et lui fait espérer, que son amour la dédommagera de la perte qu'elle a faite de l'infidèle Thésée (4). Il lui promet de la placer aux cieux, et de lui donner une couronne d'étoiles, qui perpétuera le souvenir de ses amours avec Bacchus. (5) Ce discours, ces promesses du Dieu calmèrent la douleur d'Ariadne, et lui firent oublier son lâche ravisseur. On fait les préparatifs de son nouvel hyménée. Les fleurs du Printemps (6) ornent la couche nuptiale de ces deux amans. Toutes les Nymphes célèbrent l'union d'Ariadne (7) au Dieu des vendanges. La troupe des Amours dansoit autour des Nymphes de Naxe (8). On quitte cette île pour se rendre à Argos. Les Argiens se disposent à repousser les deux époux loin d'une terre consa-

(1) v. 380.
(2) v. 420.
(3) v. 425.
(4) v. 429.
(5) v. 451.
(6) v. 458.
(7) v. 462.
(8) v. 469.

crée à Junon, rivale de Bacchus (1). Mais bientôt les femmes Argiennes, pressées des fureurs Bacchiques (2), tuent leurs propres enfans. (3) Le motif que les Argiens donnent de leur refus, c'est qu'ayant déjà pour Dieu Persée, ils n'ont pas besoin de Bacchus (4). Ici ils font une comparaison des exploits de ces deux Héros (5), qui tourne toute entiere à l'avantage de Persée, et qui contient une histoire abrégée de la puissance et des aventures de ce dernier. Junon, sous la forme du devin Mélampus (6), ou Pied-Noir, arme les Argiens contre Bacchus, et irrite Persée contre ce nouveau Dieu, par un discours dans lequel la déesse rappelle à celui-ci son origine et ses hauts faits (7). La troupe et son chef, animés par cette harangue, volent au combat (8). Ici est la description de leurs diverses (9) armes. On remarque sur-tout Persée, que l'on distingue à son (10) harpé, à ses talonnières,

(1) v. 476.
(2) v. 480.
(3) v. 485.
(4) v. 500.
(5) v. 510—520.
(6) v. 534.
(7) v. 550.
(8) v. 560.
(9) v. 570.
(10) v. 575.

et à sa tête de Méduse, attributs qu'il conserve encore dans la sphère. (1) Il rit des armes des Bacchantes (2), et plaisante cette singulière armée, dont il menace le Chef (3). Bacchus se rit aussi des menaces et des armes de son ennemi (4), à qui il adresse lui-même un discours, dans lequel il rappelle ses exploits dans l'Inde, et les merveilles de sa puissance (5); et qui finit par des menaces contre Persée (6).

Enfin, le combat s'engage entre les deux Héros, fils de Jupiter (7). Persée, à l'aide de la tête de Méduse, pétrifie Ariadne (8). Bacchus la venge par le désastre d'Argos, et de l'armée de Persée. Ce Héros lui-même alloit périr sous ses coups, sans Mercure, qui arrête le bras de Bacchus, et qui finit par les réconcilier, en se rendant médiateur (9). Ici est le discours que leur adresse à cet effet Mercure, qui leur rappelle les liens sacrés qui les unissent (10). Il appaise

(1) v. 584.
(2) v. 595.
(3) v. 605.
(4) v. 620—625.
(5) v. 630—640.
(6) v. 650.
(7) v. 655.
(8) v. 666.
(9) v. 675.
(10) v. 683.

sur-tout Bacchus en lui apprenant, que son amante va être placée aux cieux (1) d'où elle éclairera la terre. Après avoir achevé ce discours, Mercure (2) retourne dans l'Olympe. Les deux frères ennemis se réconcilient, et les Argiens consentent à recevoir les Orgies de Bacchus, sur les avis du devin Mélampus (3), qui les invite à s'unir pour chanter les louanges de Jupiter, et de ses fils, Persée (4) et Bacchus. Ce chant finit par une description des fêtes, que célèbrent en honneur de Bacchus les Argiens, ces Argiens que Plutarque nous dit invoquer *Bacchus, Dieu* à formes de taureau, qu'ils invitoient à descendre du ciel vers eux. Ce chant, comme on vient de le voir, contient trois tableaux, qui en remplissent toute l'étendue. Le premier l'arrivée de Bacchus chez Icare et Erigone. Le deuxième son passage à Naxe, où il trouve Ariadne, à laquelle il s'unit. Le troisième contient le combat qui se livre entre lui et Persée, qui d'abord refuse de le recevoir, et qui finit par se réconcilier avec lui.

(1) v. 713.
(2) v. 720.
(3) v. 727.
(4) v. 740.

Le ciel présente trois tableaux Astronomiques. Le premier est celui du Bootés et de la Vierge, ou d'Icare et d'Erigone. Le second, celui d'Ariadne et de sa Couronne : et le troisième, celui de Persée, qui, par son coucher du soir et son lever du matin, fixe le passage du Soleil, de la divison des Poissons à celle du Bélier, sur lequel est placé Persée. Ce sont les levers et les couchers différens de ces Constellations, qui avoient lieu après le Solstice d'Hiver et aux approches de l'équinoxe de Printemps, qui font la base de ces trois histoires allégoriques, sur la marche du Soleil, et sur ses rapports avec les différens êtres Astronomiques, qui fixent les gradations progressives de son mouvement. Ces trois aventures se succèdent dans le poëme dans le même ordre, que les apparences, et les aspects Astronomiques, ou que les levers et les couchers des Constellations qui fixent la marche du temps, que mesure le Soleil dans ces derniers mois de la révolution annuelle, dont le Taureau céleste a fixé le départ. Une correspondance aussi étendue, aussi parfaite, et aussi frappante, qui ne peut être l'effet du hazard, devient la preuve la plus complete de la vérité que nous voulons établir, savoir que ce poëme n'est que

l'histoire allégorique de la marche du Soleil, ame de la végétation, comparé dans ses rapports avec la cause active, ou avec le ciel et ses parties, et avec la cause passive, ou la terre et sa végétation périodique. Cette vérité, déjà manifestée par l'analyse des autres chants de ce poëme, acquière aujourd'hui une démonstration rigoureuse dans cet avant-dernier chant, et dans les deux qui l'ont précédé. La lumière, qui jaillit de toutes parts en cet endroit, et qui paroît avec tant d'éclat, sans aucun mélange des ombres du doute, doit rejaillir sur toutes les autres parties du poëme, et sur les explications Astronomiques, que nous en avons données, et achever de dissipper les incertitudes des plus incrédules, s'il en peut rester encore. En effet, ce poëme ne peut être Astronomique dans une partie, qu'il ne le soit dans le reste. On ne peut y reconnoître la marche du Soleil et du Temps dans deux ou trois mois consécutifs de l'année, et dans une suite de chants du poëme, que l'on ne soit forcé d'avouer, que les allégories des autres chants, relatifs à la marche du temps dans les autres mois, n'aient le même caractère. L'année, comme le poëme, est un tout, dont le centre est le Soleil, ou Bacchus, autour

duquel se meut le ciel avec ses figures et leurs rapports avec la végétation, pendant les quatre Saisons. Avoir une Saison complette, dont les rapports avec le ciel et la terre sont évidemment marqués, c'est tenir la chaîne de toutes les autres, et des fictions qui s'y lient. Cette conséquence est nécessaire, pour conserver l'unité du poëme, qui naît de celle du Héros, et l'unité de caractère dans le génie poëtique, qui a créé ces chants.

Achevons et conduisons notre Héros dans le reste de sa carrière, jusqu'au point du ciel, d'où nous l'avons fait partir; c'est-à-dire, au Taureau équinoxial.

A la suite de la Couronne boréale, montent les deux serpens, qui dans l'ancienne Mythologie fournissent leurs attributs aux Géants, & dont déjà nous avons fait usage au commencement de ce poëme, en parlant du combat de Jupiter contre Typhon et les Géants. Ce sont eux, qui ont commencé la série de nos tableaux Astronomiques; ce sont eux qui vont la terminer; et comme nous les avons déjà projetés, nous ne les projeterons pas une seconde fois: car nous serions obligés de les projeter à la même place. Ceci prouve que nous sommes arrivés à la fin d'un cercle,

puisque les tableaux, qui terminent notre exposition, sont communs à la fin et au commencement du cercle que nous avons suivi et tracé : donc nous avons achevé une révolution. Voilà une nouvelle confirmation de notre théorie ; savoir, que la course de Bacchus est une course circulaire, qui nous ramène à la fin du poëme au point, d'où nous étions partis en commençant, comme le soleil revient à la fin de sa révolution au même point, où il avoit ouvert sa route, et se trouve conséquemment en aspect avec les mêmes Constellations. En un mot nous avons eu au commencement du poëme un combat de Typhon et des Géants à pieds de serpent : nous en devons donc avoir aussi un à la fin du poëme, puisque les mêmes aspects se reproduisent à la fin de la révolution, tels qu'ils s'étoient montrés au commencement. Eh bien, ces Géants, ce combat de Géants, nous allons l'avoir.

En effet, le poëte commence le dernier chant, celui qui termine le poëme et les courses de Bacchus, ou autrement la révolution annuelle, à partir de l'équinoxe de printemps, par nous présenter le spectacle de Junon, qui s'oppose à l'arrivée de Bacchus en Thrace, en suscitant contre lui des Géants, que

que la terre leur mère arme contre ce héros.

CHANT QUARANTE-HUITIÈME.

Bacchus quittant Argos, dit le poëte, s'avance vers les champs de la Thrace (1). Là, Junon toujours ennemie implacable du héros, engage la terre (2) à armer contre lui les Géans ses enfans. Celle-ci les exhorte à mettre (3) en pièces le nouveau Bacchus, comme les Titans y avoient mis le premier (4). Ici le poëte décrit les diverses armes dont se saisissent les Géans (5), et leurs terribles efforts contre Bacchus, qui de son côté les repousse avec vigueur, et finit par terrasser tous ces monstres, dont les têtes sont hérissées d'affreux serpens (6). Le feu (7) et son Thyrse redoutable l'aident à en triompher (8). Viennent ensuite ses amours avec Pallène, fille de Sithon, avec laquelle d'abord il fut obligé de lutter (9). Il lui cède complaisamment la victoire. Si-

(1) v. 3.
(2) v. 7.
(3) v. 15.
(4) v. 30.
(5) v. 35.
(6) v. 50.
(7) v. 60.
(8) v. 87.
(9) v. 125.

thon les sépare (1) et il est tué par Bacchus, qui finit par épouser Pallène (2), qu'il console de la mort de son père (3). Les amours de Bacchus avec la fille de Sithon, montagne de Thrace, contiennent une allusion à la Géographie du pays, dans lequel le poëte fait voyager Bacchus; c'est le Nord qui est désigné par la Thrace, dans laquelle on trouve le mont Sithon, toujours couvert de neige. Virgile désigne les frimats de l'hiver, par les neiges du mont Sithon; comme il désigne l'été, par les chaleurs du Tropique du Cancer, dans sa dixième églogue. (4) Deux péninsules de la Thrace, sur les golphes Thermaïque, et Toronaïque, portent les noms de Sithoniene et de Palléniene. Cette dernière s'appeloit auparavant Phlégréene; et on sait que les contrées Phlégréenes étoient la patrie des Géans. Voilà l'objet des fictions de Nonnus sur les amours de Bacchus pour la belle Pallène, fille de Sithon, qui suivent la défaite des géans ou des monstres serpens, dont le pôle boréal conserve les images. En effet la fable suppose, (5) que le Dragon du pôle est celui que

(1) v. 174.
(2) v. 200.
(3) v. 210—235.
(4) Ecl. 18. v. 65.
(5) Hygin. l. 2. German. c. 2.

les Géans lancèrent contre Minerve dans la guerre fameuse des Géans, et que cette déesse saisit et attacha au pôle boréal du monde.

Bacchus passe ensuite en Phrygie près de Cybèle (1). Là il trouve dans les montagnes une jeune chasseuse appellée *Aura*, ou Vent doux et Zéphyr, fille de Péribée, fille elle-même de l'océan : elle étoit légère comme le vent (2) ; de manière à justifier son nom. Le poëte suppose, que fatiguée des courses et de la chasse, elle s'étoit endormie vers le milieu du jour, et qu'elle eut un songe, qui présageoit ses amours avec Bacchus. (3). Elle croit voir l'amour chasser (4) et présenter à sa mère les animaux qu'il a tués (5) ; *Aura* elle-même paroissoit soulever son carquois (6). L'amour plaisante son goût pour la virginité (7). Elle se réveille (8) ; et s'irrite contre l'amour et contre le sommeil (9). Elle s'enorgueillit de cette virginité ; elle se préfère même à Diane, qu'elle contemple au moment où

(1) v. 240.
(2) v. 257.
(3) v. 264.
(4) v. 265.
(5) v. 274.
(6) v. 270.
(7) v. 280.
(8) v. 287.
(9) v. 301.

elle descend dans les eaux du Sangaris (1), pour s'y baigner avec la déesse. Elle se compare à elle, dans un parallèle tout à son avantage (2). Diane est piquée et sort des eaux pour s'en plaindre à Némésis, déesse dont le poëte nous décrit les formes, (3) les attributs et la puissance. Némésis, appercevant Diane, reconnoît déjà qu'elle est en colère (4). Elle lui en demande la cause. Celle-ci l'informe du sujet de sa douleur; elle accuse *Aura* (5), et la prie de la venger de son insolent mépris (6). Némésis lui promet de la punir par la perte de cette virginité, qui lui inspire tant d'orgueil (7). Némésis dirige sa course aussitôt vers les lieux (8) qu'habite l'orgueilleuse *Aura* (8). Elle arme contre elle l'amour, qui allume ses feux dans le cœur de Bacchus (9). Ce dieu soupire long-temps et sans espoir (10), sans oser avouer sa flamme à *Aura*, Nymphe farouche. Ici est un discours plein de

(1) v. 344.
(2) v. 368.
(3) v. 380.
(4) v. 390.
(5) v. 421.
(6) v. 436.
(7) v. 448.
(8) v. 458.
(9) v. 472.
(10) v. 480.

passion, (1) que tient cet amant infortuné (2), qui se plaint des rigueurs (3) de celle qu'il aime, sans espoir de retour. Tels étoient les desirs et les regrets qu'exprimoit Bacchus, au milieu de prairies émaillées des fleurs (4) du printemps, lorsqu'une Nymphe Hamadryade conseille à Bacchus de surprendre *Aura* et de la forcer. (5) Bacchus s'endort et voit en songe Ariadne, (6) qui lui reproche sa nouvelle flamme et son inconstance (7).

Bacchus se réveille (8) et s'occupe d'un moyen de faire réussir ses nouveaux amours : il se rappelle la ruse, dont il a usé pour jouir des faveurs de Nicé près des bords de l'Astacus (9). Le hazard conduit dans ces lieux *Aura*, qui dévorée par la soif (10) cherchoit une fontaine pour se désaltérer. Bacchus profite de l'occasion; il s'approche d'un rocher, le frappe de son Thyrse et en fait aussitôt jaillir une source de vin, (11) qui coule au milieu des fleurs

(1) v. 488.
(2) v. 500.
(3) v. 504.
(4) v. 515.
(5) v. 525.
(6) v. 530.
(7) v. 550.
(8) v. 564.
(9) v. 567.
(10) v. 572.
(11) v. 576.

que font naître les saisons, compagnes du soleil. Les Zéphirs planent au dessus mollement, et agitent l'air, que le rossignol et les autres oiseaux perchés sur les arbres faisoient retentir de leurs chants. C'est dans ces lieux charmans, qu'arriva la Nymphe *Aura* (1) pour se désaltérer. Elle boit, sans s'en douter, la liqueur délicieuse que fait couler pour elle Bacchus (2). Elle en admire la douceur; et bientôt elle en ressent les prodigieux effets. Elle s'apperçoit, que ses yeux s'appésantissent (3); que sa tête tourne, que ses pas chancellent (4). Elle se couche et s'endort. L'amour la voit et avertit Bacchus (5); et revole aussitôt dans l'Olympe, après avoir écrit sur les feuilles du printemps, *amant couronnes ton ouvrage, tandis qu'elle dort. Point de bruit, de crainte qu'elle ne s'éveille* (6). Bacchus fidèle à cet avis approche très-doucement du lit de gazon où dormoit *Aura*. Il lui ôte son carquois, sans qu'elle le sente, et le cache dans une grotte voisine (7). Il l'enchaîne, et cueille la première fleur de sa virginité. (8)

(1) v. 590.
(2) v. 600.
(3) v. 605.
(4) v. 610.
(5) v. 615.
(6) v. 620.
(7) v. 625.
(8) v. 645.

Il se retire ensuite, après avoir laissé un doux baiser sur ses lèvres vermeilles. Il la dégage de ses liens ; (1) rapporte près d'elle son carquois. A peine est-il parti, que la Nymphe sortant des bras du sommeil, qui avoit si bien servi Bacchus, s'étonne du désordre dans lequel elle se trouve, & dont le poëte nous fait une voluptueuse peinture (2). Elle s'apperçoit, qu'elle a perdu son plus précieux trésor par un amoureux larcin. Elle entre en fureur; elle s'en prend à tout ce qu'elle rencontre. Les pâtres du voisinage sont victimes de sa rage (3). Elle frappe les statues de Vénus & de Cupidon (4). Elle pleure la perte de sa virginité (5), ignorant encore quel est le ravisseur. (6) Elle porte ses soupçons sur les dieux les plus connus par leurs amours (7). Elle menace sur-tout Vénus & Bacchus, en même temps qu'elle se plaint de Diane. (8)

Enfin, elle s'apperçoit qu'elle est mère (9). Elle en veut à son fruit ; elle en veut à elle même & cherche à se dé-

(1) v. 648.
(2) v. 655.
(3) v. 664.
(4) v. 6[illegible]0.
(5) v. 701.
(6) v. 705.
(7) v. 710.
(8) v. 720.
(9) v. 726.

truire (1). C'est alors que Diane jouit du fruit de sa vengeance, (2) et insulte à son orgueil humilié, en lui rappelant les circonstances d'une aventure, dont les suites se manifestent par des signes de grossesse non équivoques (3). Elle la presse par des questions, qui ne tendent qu'à la mortifier (4). Elle lui dit, qu'elle connoît son amant & lui découvre que c'est Bacchus (5). Elle continue de l'accabler par ses railleries amères (6). Après avoir satisfait à sa vengeance, Diane se retire, & laisse la malheureuse *Aura* errante sur les rochers & dans la solitude (7), qui retentit de ses longs & douloureux gémissemens. Enfin elle accouche & devient mère de deux enfans (8). Bacchus engage Nicé sa première épouse, & qui avoit éprouvé le même sort & la même surprise qu'*Aura* (9), à se charger du soin de ces jeunes enfans, que leur mère dans sa fureur pourroit faire périr (10). Il desire que ce soit leur fille, la jeune prin-

(1) v. 735.
(2) v. 750.
(3) v. 760.
(4) v. 768.
(5) v. 772.
(6) v. 780.
(7) v. 787.
(8) v. 854.
(9) v. 875.
(10) v. 880.

cesse Teletè, ou Fin (1) fille de Bacchus & de Nicé, qui soit chargée de ce dépôt. Cependant *Aura* leur mère les abandonne & les expose sur un rocher, pour être la proie des animaux les plus féroces (2) : mais une Panthère survient, & loin de leur faire du mal, elle les alaite & des dragons terribles font la garde autour d'eux. Leur mère arrive furieuse, comme une lione (3); elle se saisit de l'un de ses enfans, le tue & en dévore les membres (4). Diane soustrait l'autre à sa rage. *Aura* dans les transports de sa fureur, se précipite elle-même dans un fleuve. Jupiter la métamorphose (5) en fontaine. Diane vengée rend à Bacchus le fils d'*Aura*, qu'elle avoit sauvé des fureurs de sa mère (6), & qui, encore enfant, fut remis à Minerve à Athènes (7). Il devint un nouveau Bacchus, que l'on honore dans les mystères d'Eleusis (8), comme le fils de Proserpine & celui de Sémélé (9), & ces trois Bacchus ont eu leurs mystères & leurs Orgies à Athènes. Ce der-

(1) v. 886.
(2) v. 910.
(3) v. 920.
(4) v. 924.
(5) v. 935.
(6) v. 947.
(7) v. 953.
(8) v. 958.
(9) v. 963.

nier est le fameux Bacchus célébré dans les mystères. (1)

Après avoir achevé ses travaux & fourni sa carrière mortelle, Bacchus fut reçu dans l'Olympe (2) & fut s'asseoir à la table des immortels, près du fils de la Pléïade Maia, & sur un trône commun avec Apollon (3).

Il n'a pas été fort difficile d'appercevoir le sens de cette dernière allégorie sur les amours de Bacchus avec Zéphyr, désigné sous le nom de la Nymphe *Aura*, dont l'agilité à la course égaloit celle des vents. *Aura* est le nom du vent doux, qui souffle aux approches du printemps & du Taureau équinoxial où se trouvoit arriver le Soleil à cette époque. C'est ce qui l'a fait personnifier sous le nom d'une Nymphe très-légère, fille de Péribée, fille elle même de Polybée. Elle est surprise dans un lieu charmant, & dort sur un gazon, qu'émaillent les fleurs nouvelles du printemps; ce qui caractérise bien l'état de la nature, à la fin de la révolution annuelle, dont le printemps est le point de départ. Bacchus veut, que ce soit la princesse Fin sa fille, qui se charge du soin de ces deux enfans, dont l'un meurt & l'autre est

(1) v. 968.
(2) v. 974.
(3) v. 978.

sauvé & croît bientôt sous le nom du jeune Bacchus. On voit ici une allusion marquée à la révolution finissante & à la révolution renaissante. Des serpens entourent leur berceau & une Panthère les allaite. Il s'agit ici des constellations, qui annoncent le soir par leur lever la fin de l'ancienne révolution, & le commencement de la nouvelle. Ces constellations sont le Serpent d'Ophiucus, le Dragon des Hespérides, & la constellation du Loup placée plus au midi, & qui monte en même temps qu'eux sur l'horison. Cette constellation s'appelle tantôt le Loup, tantôt la Panthère (1), suivant la différence des animaux qu'on y a figurés. Son nom générique est la bête féroce, que perce le Centaure. Ici c'est une panthere. Dans la fable d'Osiris, c'est un loup; comme nous l'avons vu plus haut, à l'article d'Isis. C'est sous la forme de cet animal, qu'Osiris ou Bacchus revient des enfers, pour combattre avec Orus ou Apollon. C'est par la même raison, qu'ici où l'on ne parle pas de résurrection de Bacchus, mais bien de naissance d'un nouveau Bacchus, c'est le même animal, qui vient pour l'allaiter, comme Romulus & Remus le furent par une louve. Du reste l'idée mystagogique, qui fait ressusciter Osiris sous la for-

(1) Riccioli. p. 126. Martian Capell. l. 8.

me de cet animal, & celle qui fait naître un nouveau Bacchus, que ce même animal allaite, sont absolument la même chose. Nous avons donc projeté la constellation du Loup au même endroit de notre planisphère, tant dans celui qui contient le tableau des courses d'Isis, que dans celui qui contient celles de Bacchus; & cette place est près du Taureau, aux limites mêmes de l'équinoxe de printemps. Il nous a servi aussi dans le planisphère d'Osiris : il y donne ses formes à Macédon, un des fils d'Osiris. Nous l'avons placé ici vers l'autre équinoxe, pour éviter la confusion.

Nous avons aussi projeté dans notre planisphère le fleuve Eridan, qui achève de se coucher en ce moment, & qui nous donne le mot de l'énigme d'*Aura*, laquelle se jette dans un fleuve, et qui est ensuite métamorphosée en fontaine. L'apothéose de Bacchus est une suite naturelle de l'achèvement de la révolution solaire, & se trouve amenée par le retour d'un nouvel ordre de choses & d'un nouveau soleil de printemps, désigné sous le nom d'un nouveau Bacchus, confié à Minerve, mère d'Erichtonius ou du Cocher placé sur le Taureau, & qui par son lever ouvre la nouvelle période. C'est ainsi, que l'apothéose d'Hercule arrive au moment où il a fourni la carrière des douze travaux, (1) et où il

(1) Joannes Diacon. Scholiast. Hesiodi p. 165.

a été brûlé par la robe teinte du sang du Centaure. Alors il épouse Hébé & acquiert dans les cieux une nouvelle jeunesse, avec une nouvelle révolution. Alors aussi le vieux Bacchus monte aux cieux, & se trouve remplacé par le fils du Zéphyr ou d'*Aura*, qui devient un troisième Bacchus et qui en porte le nom.

Bacchus va siéger à la table des dieux, à côté de Mercure, fils d'une des étoiles placées sur le Taureau, ou d'une des Pléïades, astres qui annonçoient alors le printemps & la nouvelle révolution. Il est placé sur le même trône qu'Apollon, ou que le Dieu Soleil, puisqu'il est effectivement le soleil, mais consideré sous un certain rapport, comme nous l'avons fait voir au commencement de ce chapitre.

On voit donc que Nonnus, en finissant son poëme, ramène son héros au même point du ciel d'où il l'a fait partir; c'est-à-dire au Taureau céleste, qui renferme Thyoné sa mere, & les Hyades ses nourrices, à ce Taureau, qui joue un si grand rôle dans l'aventure de Cadmus; dont le récit fait une partie considérable des premiers chants du poëme.

On voit aussi, que le Taureau étant le signe équinoxial de printemps, à l'époque où fut créée cette fiction, le Solstice étoit occupé par le Lion, & que ce poëme, dans

son origine, remonte au même siècle où l'on chantoit les travaux du même dieu-soleil, sous le nom d'Hercule. L'Héracleide & les Dionysiaques ont donc le même héros pour objet, & supposent la même position des cieux; c'est-à-dire, que ces poëmes donnent l'état du ciel, tel qu'il étoit plus de deux mille cinq cens ans avant l'Ere chrétienne. Donc ce voyage de Bacchus ressemble aux courses d'Hercule, les combats de l'un aux travaux de l'autre, & l'explication Astronomique, que nous avons donnée de l'Héracleide & des Dionysiaques est également complette. Dans l'un de ces poëmes, nous avons vu les effets de la force du Soleil; dans l'autre, ceux de sa bienfaisance; dans l'un, la génération du temps; dans l'autre, celle des productions de la terre, & l'action de cette force solaire, qui se développe dans les fruits, & qu'on appelloit, sous ce rapport Bacchus, nous dit Eusébe (1). Aussi les hymnes adressés à Bacchus sous différens noms, dans les vers d'Orphée, leur ont bien conservé tous ces caractères.

Il y est peint, (2) tantôt habitant dans l'obscur Tartare, & tantôt remontant vers l'Olympe, pour y mûrir les fruits, qu'il y a fait éclore du sein de la terre.

(1) Euseb. præp. l. 3. ch. 11.
(2) Poët. Græc. p. 514.

Né des amours de Proserpine, ce dieu prend toutes les formes, alimente tout, voit tour à tour s'allumer & s'éteindre son flambeau dans le cercle périodique des saisons. Il fait croître la verdure. On lui donne l'épithète du Génie très-bon & très-bienfaisant; ce qui est un attribut caractéristique du bon principe. Dans un autre hymne, on l'appelle le bon astre, le Génie de bon conseil, fils de Jupiter & de Proserpine (1). On lui dit, qu'il a une face de Taureau & le front armé de cornes. On l'invite à être propice, lui & ses nourrices. Dans un autre hymne, on invoque avec ses nourrices ou avec les Hyades Io ou Isis sa mere. (2) Dans un autre, il est peint sous les formes d'un taureau qui souffle le feu (3), & on l'appelle le dieu aux mille noms. Ailleurs on lui dit, que c'est lui qui fait croître les fruits (4). On lui donne en conséquence l'épithète de *fructifier*. Tous ces traits, épars dans les hymnes attribués à Orphée, conviennent admirablement au dieu soleil, tel que nous l'avons considéré dans ses rapports, soit avec les formes Astronomiques, soit avec la végétation & avec les effets produits ici bas par sa chaleur.

(1) Ibid. p. 508.
(2) Ibid. p. 511.
(3) Ibid. p. 512.
(4) Ibid. p. 513.

Voilà donc encore un héros fameux dans toute l'antiquité par ses voyages & ses conquêtes dans l'Orient, qui se trouve n'avoir jamais existé, comme homme, quoiqu'en dise Cicéron (1), & qui n'est que le Dieu-soleil personnifié & peint sous les traits d'un conquérant, dont l'Orient, où il semble naître, a ressenti les bienfaits & la puissance. Voilà toute son histoire réduite à un poëme allégorique sur le soleil, & sur ses rapports avec la marche de la nature & de la végétation annuelle, à partir du point où elle commence à se développer; c'est-à-dire, de l'équinoxe de printemps, autrefois occupé par la constellation du Taureau. Voilà donc encore nos érudits anciens & modernes en défaut & une grande erreur reconnue dans la foule de celles, qui souilloient les annales du monde, sur-tout dans la partie religieuse, presque toujours mensongère. Qu'on ne dise pas, que Bacchus n'a pas eu jusqu'à ce jour une existence historique dans l'opinion des siècles, & que l'âge où il a vécu ne fixe pas une de nos importantes époques. Il suffit de lire les anciens historiens, (2) pour trouver une foule de passages, où l'on célèbre les conquêtes de

(1) Cicero. Tuscul. l. 1. c. 13 de Nat. Deor. l. 2 c. 14
(2) Jul. firm. de prof. relig. err. p. 17.

Bacchus

Bacchus dans l'Inde, comme on célèbre celles d'Osiris & de Sésostris. Alexandre-le-Grand, dans sa conquête de l'Inde (1), annonce qu'il marche sur les traces de Bacchus, & il cherche à imiter cet ancien vainqueur des Indes dans son triomphe tout-à-fait bacchique (2). Les villes principales de l'Inde conservoient encore des traditions sacrées, qui leur rappelloient la naissance & les exploits de ce héros, devenu célèbre en Orient par ses bienfaits (3). La Grèce le faisoit naître de Sémelé, fille de Cadmus; & le siècle de Cadmus qui, dit-on, porta les lettres en Grèce, est une époque chronologique. Bacchus fut rival de Persée; il épousa Ariadne, fille de Minos & amante de Thésée. Or Persée, Minos & Thésée ont été regardés comme de véritables hommes, qui occupent une place dans l'histoire, & qui fixent des époques chronologiques.

Il est vrai néanmoins, que plusieurs auteurs ont révoqué en doute la plupart des circonstances de cette histoire merveilleuse d'un conquérant qui, le Thyrse, & la bouteille à la main, accompagné de danseuses, fait la conquête de l'Asie. Strabon prétend (4), que

(1) Arrian. l. 6. p. 143.
(2) Quinteurt. l. 9. c. 25—35. l. 8. c. 33.
(3) Arrian de reb. indic. p. 172.—id. de exped. Alex. l. 5 p. 101. Philostr. vit. Apollon l. 2. c. 5.
(4) Strabo. l. 11. p. 105.

les voyages d'Hercule & de Bacchus dans les Indes, ne sont que des fables récemment inventées. Il y a une partie vraie dans cette opinion ; c'est que ce sont des fables ; mais ce ne sont pas des fables récentes ; au contraire elles font partie de fictions, qui remontent à la plus haute antiquité. Le même Strabon dit ailleurs, (1) qu'il n'y avoit guères que Megasthène & un petit nombre d'auteurs, qui crussent aux expéditions de Bacchus & d'Hercule ; que le plus grand nombre, & entr'autres Eratosthène les mettoient au rang des autres fables que débitoit la Grèce.

L'Abbé Mignot (2), dans l'examen qu'il fait des divers systêmes d'explications, que l'on donnoit de la vie d'Osiris, le même dieu que le Bacchus des Grecs, nous dit que les prétendus exploits de ce héros dans l'Inde ne peuvent se concilier avec aucun de ces systêmes, & qu'il faut réduire toutes ces aventures à une pure Mythologie, dans laquelle les prêtres Egyptiens auront caché, sous le voile de l'allégorie, quelque vérité physique & Astronomique. Cette vérité physique & Astronomique, nous venons de la développer, de manière à ne plus laisser ce doute sur cette

(1) Strabo. l. 15. p. 87—712.
(2) Acad. Inscrip. t. 1, p. 156.

allégorie, qui rentre dans la nature de toutes les autres. L'abbé Mignot fait voir, qu'il règne la plus grande incertitude (1) sur le temps où a vécu Bacchus, sur sa patrie & sur tous les événemens de sa vie. Cette incertitude même devoit inspirer de la défiance à ceux qui étoient tentés d'en faire un héros & un prince ; & à voir dans ses aventures une histoire réelle. M. de Paw (2) a très-bien apperçu, qu'on ne devoit y voir qu'une fable Cosmique, lorsqu'il dit : —l'expédition d Osiris, qu'on sait être le même que Bacchus, n'a rapport qu'au cours du soleil & aux différens effets produits par la chaleur de cet astre. Cette proposition est vraie ; mais elle avoit besoin d'être prouvée par l'explication même de cette aventure, par l'inspection de la marche du soleil dans les cieux. La difficulté étoit là ; & nous croyons être le premier, qui ayons donné la solution du problême.

Le savant Fréret, dans sa défense de la chronologie, a bien reconnu qu'Hercule & Bacchus étoient des divinités Demiourgiques, & des dieux du premier ordre (3), qui étoient tels par leur nature, & qui tenoient à l'essence de l'ame du monde. Ce savant prétend que l'his-

(1) Ibid. p. 164.
(2) Recherches sur les Egyp. et les Chin. t. 1 p. 388.
(3) Défense de la chronologie. p. 317.

toire du Bacchus Egyptien & Phénicien ne fut jamais celle ni d'un homme, ni d'un héros apothéosé. (1). Il avance même & avec beaucoup de raison, que le Bacchus Grec n'étoit pas non plus un personnage historique ni un héros. Il ajoute que (2) la description, que tous les anciens poëtes font de l'armée de Bacchus, composée de Ménades, de Bacchantes échevelées, de Pans, d'Egypans, & de Satyres armés de Thyrses, n'offre que le tableau des fêtes qui se célébroient en honneur de ce dieu. Malgré cette assertion, dont la vérité m'est connue, Fréret n'ayant point expliqué les fictions sur Bacchus, ce prétendu héros est toujours resté en possession de son existence historique, & la même Académie (3), qui imprimoit les mémoires de Fréret sur Bacchus, imprimoit aussi ceux de Bannier, qui fait de Bacchus un personnage historique (4). Fréret lui-même, qui ne croit pas à l'existence d'Hercule, comme homme ou héros, croit à celle de Chiron, qui lui donne l'hospitalité. Les anciennes chroniques fixoient l'âge où il avoit vécu. (5) On montroit en Laconie un lieu appellé les *Jardins de*

(1) p. 318.
(2) p. 321.
(3) Academ. Inscript. t. 23 p. 243.
(4) Explic. des fab. t. 3. p. 66.
(5) Clém. Alex. Strom. l. 1, p. 322.

Bacchus (1), & on disoit que c'étoit là qu'Ino sa tante l'avoit nourri. Tout près étoit le temple d'Esculape ou de Cadmus. On montroit aussi l'antre où fut nourri Mithra & la crêche de Bethléem; car l'histoire religieuse de chaque peuple a ses monumens. Mais si l'histoire des hommes perd un de ses héros dans Bacchus, l'antiquité Poétique gagne de son côté, & recouvre un des plus beaux monumens de son génie. Ce nouveau poëme nous apprend à juger de son caractère original, & nous donne la mesure de l'étendue des élans de la poésie. On voit comment un cannevas aussi simple, que l'est un calendrier rustique, tel que celui de Columelle, dans lequel les mois sont marqués par des levers & des couchers d'étoiles, auxquels correspondent dans l'air des phénomènes météorologiques, & sur la terre divers états de la végétation, & des opérations variées de l'agriculture, a pu être embelli par la broderie poétique, au point de devenir un poëme de longue haleine, plein d'images, de descriptions, &c. de mouvements intéressants. Tout y prend la vie, le sentiment & les passions douces ou fortes, & il n'est pas jusqu'aux êtres moraux, qui ne figurent sur cette scène épico-dramatique. Les derniers chants

(1) Paus. Lacon. p. 107.

du poëme, qui comprennent la quatrième saison, forment une suite assez frappante, pour ne pas permettre de méconnoître cette fécondité du génie des poëtes sacrés, qui nous ont laissé ces monumens de la haute antiquité. La seule aventure d'*Aura* ou du Zéphyr printanier, dont Bacchus devient amoureux, & qui termine sa course par son retour au point équinoxial, en est une preuve. C'est ainsi que le génie créateur des poëtes, avec de très-petits élémens, organise un poëme immense dans ses détails. A ces réflexions sur la fécondité du génie poétique des anciens, nous en ajouterons une sur la coïncidence de tous les poëmes, avec une même époque de temps où ils furent faits. On voit en effet encore ici, que le Taureau étoit le point de départ & de retour, ou le commencement & la fin de la révolution du soleil, dans son mouvement d'un équinoxe de printemps au même équinoxe de l'année suivante. Donc le Lion occupoit le Solstice d'été, comme il est censé l'occuper dans le poëme sur Hercule & sur ses douze travaux. Donc ces deux poëmes remontent à la même antiquité & conséquemment concourent à établir l'existence d'un siècle de lumières, dans l'Europe et l'Asie, où les prêtres de toutes les nations peignoient & chantoient la nature, & consacroient ces

monumens ingénieux & savans, dont leurs tableaux, leurs statues & leur Mythologie nous ont conservé les traces.

Nous finirons tout cet article par une courte récapitulation de notre travail sur Bacchus. Nous avons d'abord cherché à établir, qu'il étoit le soleil, & le soleil considéré dans ses rapports d'astre bienfaisant, qui verse la chaleur dans la matière, & l'esprit de vie dans les fluides, qui circulent dans les plantes & dans les arbres, & par lequel se consomme le grand ouvrage de la végétation. Nous avons rassemblé toutes les autorités, qui se réunissent à prouver que Bacchus est le soleil; & cela par des textes formels & suivant une marche directe. Nous y avons aussi joint les preuves indirectes, tirées de son identité avec d'autres divinités, telles qu'Osiris, que nous avions déjà prouvé être le Soleil, telles qu'Apollon, qui a été reconnu par tout le monde, pour être le dieu Soleil. Nous l'avons vu, comme ces deux divinités, présider au chœur des Muses, qui forment incontestablement le cortège du dieu-soleil Apollon; celui d'Osiris & d'Hercule, que nous savions déjà être le soleil. Nous y avons joint une foule d'autres preuves de ce genre qui, pour être indirectes, n'en sont pas moins fortes, sur-tout ajoutées aux premières. Cette vérité bien établie, nous

avons tiré cette conséquence nécessaire, que toutes les légendes, tous les poëmes, qui ont pour objet Bacchus, n'ont que le soleil pour objet. Donc c'est dans les cieux que nous en avons cherché & dû chercher l'explication. Nous avons vu, que toutes leurs discordances se concilioient, quand on les rapportoit au ciel, & qu'on cherchoit l'origine des traits de la fiction dans les figures des constellations. Cette vérité a reçu le plus grand jour dans notre explication du poëme de Nonnus, qui présente un ensemble parfait & un accord surprenant avec la marche du soleil & des saisons. D'où il est résulté cette conséquence, que si nous avions conclu que ce poëme étoit un poëme solaire, parce que Bacchus étoit le soleil, on pouvoit aussi également conclure, que Bacchus étoit le soleil, parce que le poëme fait sur Bacchus s'expliquoit par le soleil, & ne pouvoit s'expliquer que par lui. C'est une double manière de prouver, que Bacchus est le soleil, & que le poëme des Dionysiaques est un poëme sur cet astre.

CHAPITRE SEPTIÈME.

AMMON OU LE DIEU AUX FORMES DE BÉLIER.

DANS les chapitres précédens nous avons analysé les grandes fables solaires, qui ont formé différens corps de poëmes, dont les débris plus ou moins nombreux et plus ou moins mutilés sont parvenus jusques à nous. Nous allons maintenant parler des diverses formes et des différentes dénominations données au même Soleil chez différens Peuples, et à différentes époques, avec un précis des petites fables, qui y furent attachées; en sorte que nous considérerons la Mythologie ici plus encore dans sa partie théologique, que dans sa partie poétique, qui est presque nulle dans les nouvelles dénominations dont nous allons parler.

La première de ces formes du culte Solaire est celle d'Ammon, ou du Dieu Soleil, paré des attributs du Bélier céleste (1), lequel pendant bien des siècles, précédoit immédiatement

(1) Arneb. Cont. Gent l. 6. p. 197.

le premier des signes, alors le Taureau, signe équinoxial de Printemps, et qu'il remplaça bientôt, lorsque le Taureau se fut éloigné de l'équinoxe. En effet l'équinoxe rétrogradant se reporta dans les étoiles du Bélier, qu'il parcourut en 2,151 ans par un mouvement lent et rétrograde, jusqu'à ce qu'enfin il eut entammé les Poissons ; ce qui arriva 300 ans environ avant l'Ere Chrétienne, où le DIEU AGNEAU succèda au Dieu taureau.

Les prêtres de l'Egypte s'étant fait une religion toute Astrologique, et dont les formes furent en grande partie empruntées des Constellations et des Signes, ou des animaux célestes, durent faire sur-tout un grand usage des attributs du bélier et du taureau, qui successivement occupèrent l'équinoxe de Printemps. Aussi les Dieux à cornes de bélier et à cornes de bœuf, Ammon et Osiris, furent chez eux des Divinités du premier ordre, et les formes de ces deux animaux furent consacrées par le culte d'animaux vivans, et de statues symboliques à tête de bélier et de bœuf, qui représentoient les animaux célestes. Lucien, dans son traité d'Astrologie (1), con-

(1) Lucian de Astrolog. p. 956.

firme cette vérité, lorsqu'il nous dit, que le Bélier consacré dans les temples d'Ammon, et le bœuf dans ceux du Dieu de Memphis représentoient le Bélier et le Taureau céleste, à l'aspect et à l'influence desquels ces animaux sacrés étoient soumis. Quand Lucien ne nous l'auroit pas dit, le principe fondamental de leur Iconographie, qui étoit de peindre, comme le dit Jamblique, le Soleil (1) avec les formes des animaux, qui occupent les signes, qu'il parcourt dans sa révolution, et de varier les formes et les attributs de ses images (2) avec les Saisons, suffit pour nous conduire à chercher aux cieux l'origine et la raison des formes monstrueuses de leurs Divinités. Faisons donc l'application de ce principe à leur Dieu Ammon, coëffé des cornes du bélier, et dont les Grecs, en écartant cette parure bizarre, firent leur Jupiter tonnant, que la Chèvre céleste avoit nourri.

Le nom et la forme du Dieu Ammon, suivant Jamblique (3) dans son traité des mystères, exprime la force intelligente et organisatrice, qui

(1) Porphyr. Epis. ad Annebon Jamblich de myst. Ægyp. c. 37.
(2) Proclus in Tim. p. 33.
(3) Jamblich. Ibid. c. 39.

se développe dans la Nature, lorsque les formes intellectuelles des corps deviennent sensibles dans l'ordre du Monde, par leur union à la matière, laquelle s'opère par la génération des corps. C'est ce qui arrive tous les ans à l'équinoxe du Printemps, lorsque la force vive, et intelligente, qui, cachée sous un voile éternel, travaille à la réorganisation des plantes et des animaux, produit des milliers d'êtres, qu'elle appelle à la lumière, du sein du néant, ou du cahos, et lorsqu'elle rend sensibles à nos yeux les dessins variés, qui différencient entre eux les innombrables moules, dans lesquels la matière prend les formes que retiennent les corps, qui se reproduisent sous nos yeux et sous nos pas. Le Soleil, le grand Architecte de tous ces ouvrages, et le premier des agens visibles de la Nature, répond alors aux étoiles du Bélier céleste, dont il est censé prendre les attributs pour appeller à la génération tous les êtres, et mettre au jour les ouvrages de la sagesse éternelle, réalisés en quelque sorte, par la génération universelle des corps qui composent l'ordre visible du Monde. On doit regarder l'explication du nom, ou plutôt du caractère du Dieu Ammon donnée par Jamblique, comme une définition des propriétés et des

opérations de cette Divinité, et comme l'étymologie et la signification propre du mot Ammon, que je laisse à d'autres à chercher; car il y a sous ce rapport beaucoup d'opinions différentes. Hammon, n'est-il que le nom Hammel de l'animal bélier? veut-il dire *père*, comme le pense Eusthate (1), ou Dieu caché, et qui se manifeste, comme le croit Hécatée (2)? c'est sur quoi je ne prétends point prononcer, laissant aux étymologistes ces détails minutieux. Je ne m'attache qu'aux formes symboliques du Dieu, que je prétends être empruntées du Bélier céleste, et à ses opérations dans la Nature, que je soutiens être celles qui dépendent de l'action du Soleil sur la terre, à l'équinoxe de Printemps, ou à ses approches, lorsque le Dieu Soleil s'unissoit au Bélier, où qu'il en étoit immédiatement précédé à son lever le jour de l'équinoxe. Enfin je dis, que c'étoit l'emblême, sous lequel étoit représenté le Soleil, lors de sa grande fête, ou de la fête de son exaltation, que tous les Astrologues anciens avoient fixée sous le Bélier. C'étoit alors qu'il prenoit le nom et les formes d'Ammon,

(1) Eusthat. in Dionys. p. 212.
(2) Plutarch. de Iside p. 354.

et qu'il étoit représenté par un bélier (*x*3) vivant, ou par une statue coëffée de la tête d'un bélier. Car c'est sous cette forme, que le fameux *Jupiter Ammon* fut toujours représenté.

Telle étoit la statue d'Eléphantine (1), dont nous avons parlé plus haut, ou celle par laquelle on représentoit la Néoménie équinoxiale du Printemps. La tête du Bélier s'y trouvoit unie aux cornes du Bouc ou de la Chèvre placée sur les derniers dégrés du Bélier, et qui, suivant la fable, fournit à Jupiter le lait dont il se nourrit dans son enfance, et ensuite l'Égide dont il se couvrit dans le combat contre les Géans. Cette figure étoit assise, et portoit sur ses épaules une tête de bélier, au lieu de tête humaine. Une espèce de disque, placé entre les cornes, surmontoit cette tête de bélier, armée des cornes du bouc.

On trouve dans le Planisphère Egyptien de Kirker (2) une figure à peu près semblablement coëffée, mais elle est debout : elle est casée dans la division du Bélier, que Kirker appelle *station* d'Ammon.

Toutes les traditions Mythologiques,

(1) Euseb. præp. Ev. l. 3. c. 12.
(2) Œdip. t. 2. p. 1.

qui nous ont été conservées par les anciens auteurs, qui ont écrit sur les Constellations, s'accordent à rapporter au signe du Bélier l'origine des statues, et du temple d'Ammon. Hermippus (5), cité par Hygin, racontoit, que dans le temps où Bacchus portoit ses conquêtes en Afrique, ce héros arriva avec son armée dans des déserts couverts de sables, où il courut risque de périr faute d'eau. Heureusement pour son armée un bélier parut, et lui servit de guide dans sa fuite, jusqu'à un certain endroit où fut bâti depuis le temple de Jupiter Ammon. Arrivés en ce lieu, le bélier disparut: mais aussi ils apperçurent quelque chose de plus à desirer pour eux : c'étoit une source d'eau très-abondante, où ils se désaltérèrent. Bacchus, en reconnoissance de ce bienfait des Dieux, bâtit en ce lieu un temple à Jupiter Ammon, dont la statue représentoit un homme à cornes de bélier. Il plaça aussi aux cieux l'image du bélier, afin que la Nature, sous ce signe, tous les ans se reproduisît par la végétation périodique, c'est-à-dire, qu'elle remplît complettement l'idée, que Jamblique nous a donnée plus haut du Dieu Ammon

(1) Hygin. l. 2.

des Egyptiens. Il voulut aussi, que ce bélier, dit Hygin, fût le chef des signes comme il avoit été le guide de son armée.

Proclus, dans son commentaire sur le Timée de Platon (1), parle de la vénération singulière qu'avoient les Egyptiens pour le bélier, et il en trouve la cause dans les cornes, qu'ils donnoient à leur Dieu Ammon, et dans la fonction que le Bélier remplit aux cieux, comme premier des signes, celui sous lequel commence à se développer la force génératrice de la Nature, et où la force motrice des sphères circule avec plus de rapidité. Il reconnoît donc une correspondance établie par les prêtres de l'Egypte entre l'animal consacré à Jupiter Ammon, entre les formes de sa statue et ce Bélier chef des Constellations, dans lequel la Nature a placé le siége et le commencement du développement de sa force la plus active et la plus féconde; c'est-à-dire, celle qui s'exerce, lorsque le Dieu artiste appelle par la génération les êtres cachés vers la lumière, et qu'il se nomme Ammon, ou Jupiter Ammon. C'est ainsi que l'oracle de Claros (2), en parlant des dénominations variées,

(1) Procl. l. 1. p. 30.
(2) Macrobe Sat. l. 1. c. 18.

que

que prend le Soleil à chaque Saison, dit que le nom de Jupiter est celui que le Dieu Soleil porte au Printemps. Jupiter est donc la dénomination du Soleil de Printemps ; et conséquemment du Soleil peint avec les attributs du premier signe, ou du Bélier, dont la statue d'Ammon (1) prenoit tous les caractères et les attributs. Or Jupiter et Ammon ne sont qu'une même Divinité (2), suivant Plutarque et Diodore, qui nous assurent que le nom d'*Amun* en Egyptien, dont les Grecs firent Ammon, étoit le nom propre de Jupiter : donc, Ammon étant Jupiter, et Jupiter étant le nom du Soleil de Printemps, Ammon sera le Dieu Soleil de l'équinoxe de Printemps, et ses statues seront celles du Soleil équinoxial, ou du Soleil arrivé au Bélier, qui pendant bien des siècles, c'est-à-dire pendant plus de deux mille ans, a été le premier des signes.

Léon, qui avoit écrit sur l'Egypte, et en particulier sur la statue d'Ammon, dit aussi que le bélier, dont les cornes arment le front d'Ammon, fut placé aux cieux, ou ce qui revient au même, qu'il est celui qui est un des

(1) Hesych. Ammon.
(2) Plut. de Isid. p. 354 Diod. Sicil. l. 1 p. 12.

douze signes. Hygin (1) confirme ailleurs la même tradition sur l'origine du Bélier équinoxial, et du temple d'Ammon. Germanicus César en dit autant ; nous en avons déjà parlé à l'occasion de Bacchus et d'Hercule, et nous avons fait voir, que c'étoit par ce signe céleste, que l'on devoit expliquer la filiation de Bacchus, fils d'Ammon et d'Amalthée, dans la fable Libyenne, et la Théophanie ou apparition de Jupiter à Hercule, dans la fable d'Hercule, et dans la cérémonie qui se pratiquoit tous les ans en Égypte au temple de Jupiter. Nous y renvoyons le lecteur. (2)

Telle fut l'origine de cette statue singulière, et du culte rendu à la brebis par les habitans de Saïs et de Thèbes (3). La grande Divinité de Saïs étoit Minerve, c'est-à-dire, la Déesse à laquelle on assigna le bélier, dans la distribution des douze Grands Dieux entre les signes. Quant à Thèbes, ou Diospolis, on sait que Jupiter étoit la grande Divinité qu'on y adoroit, et que son culte tenoit à celui d'Ammon, revéré par les Libyens, qui empruntèrent de l'Egypte l'idée de leur Jupiter Ammon (4).

(1) Fab. 123. Germ. Cæs. c. 18.
(2) ci-dessus l. 3. c. 1 & c. 6.
(3) Strabon l. 17. p. 559. Clem. Alex. Strom. p. 305.
(4) Eusthatius Iliad. A. v. 128.

Ainsi, Ammon devint le Jupiter Libyen, ou le Jupiter à cornes de bélier, dont parle Phœstus qui a écrit l'histoire de Macédoine (1). Or, ce Jupiter Libyen n'est, suivant Nonnus et Martianus Capella (2), que le Dieu Soleil, adoré en Libye sous le nom d'Ammon. Macrobe s'accorde avec eux à dire, que les Libyens adoroient le Soleil (3) sous le nom d'Ammon, et il trouve dans cet astre des rapports avec les cornes du bélier, qui armoient le front de Jupiter Ammon. Il expose cette opinion théologique dans l'explication qu'il donne des douze signes, et de leur origine, et cela à l'article du premier signe, ou du Bélier céleste. C'est en suivant le même principe, qu'il établit des rapports entre les taureaux de l'Egypte, consacrés au Soleil, et le Taureau des Constellations; rapports vrais et nécessaires dans un culte idolâtrique, dont l'Astrologie étoit la base, comme nous l'a dit Lucien, et comme l'assure Chérémon dans le passage fondamental, sur lequel s'appuie tout notre système. Ce culte de l'animal bélier, ou des statues humaines à tête ou

(1) Natalis comes: p. 96.

(2) Martian. cap. de Nuptiis. Philo. l. 2. c. 2. et Nonnus Dionys. l. 40. v. 367.

(3) Macrob Saturn. l. 1. c. 21.

simplement à cornes de bélier, faisoit partie du culte idolâtrique de la religion universelle, que nous appellons Sabisme ; et il domina principalement dans la haute Egypte, dans l'Ethiopie, dans la Libye (y3), et dans toute la partie occidentale de l'Egypte. Cette conformité de culte entre les Egyptiens, les Ethiopiens et les Libyens a subsisté jusqu'au siècle du jeune Théodose (1). Les Egyptiens même avoient eu soin de conserver cette filiation par une cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans chez eux. On transportoit une fois par an la châsse de Jupiter au-delà du fleuve, dans la partie du continent appellée Libye, et on la rapportoit quelques jours après, comme si on eût suposé que ce Dieu fût de retour de son voyage en Ethiopie. Ce fait, rapporté par Diodore de Sicile (1), se trouve confirmé par Eusthate, qui nous dit, qu'il y avoit un temple fameux à Diospolis, duquel, suivant plusieurs auteurs, les Ethiopiens tiroient tous les ans la statue de Jupiter, et celles des autres Dieux ou Génies, qui forment son cortège. Il ajoute que, dans un certain temps marqué, on les promenoit,

(1) Priscus Rhetor. Eclog. lega. p. 28.
(2) Diodor. l. 2. p. 88.

comme en procession, dans la Libye (1), et cela pendant tout le temps que duroit cette fête, qui étoit de douze jours, nombre égal à celui des Dieux. Ces Dieux sont sans doute ceux qui, avec Jupiter, composent le Sénat des douze grands Dieux, que l'Egypte, la Grece et Rome ont adorés, et que l'Astrologie a répartis dans les douze signes célestes. C'est ce Jupiter, que Platon nous représente marchant à la tête de l'Hiérarchie céleste, porté sur un char qu'il conduit, et que suivent onze autres Dieux; allusion manifeste à la marche du Soleil dans la route annuelle des signes, dont le premier fournit ses attributs à ce Dieu. Macrobe (2) a parfaitement bien senti le sens de cette fiction sacrée, conservée par Platon, ainsi que de celle d'Homère sur le voyage de Jupiter chez les Ethiopiens. C'est cet Ammon des Ethiopiens, des Egyptiens et des Libyens, qui a été le type du Jupiter des Crétois, et par suite, du Jupiter Grec. Les Peuples de Libye (z3), et sur-tout de la partie appellée Marmarique et Cyrénaïque, que baignent les flots de la Méditerranée, dans l'endroit

(1) Eusthat. Iliad. A. v. 128.
(2) Macrob. Sat. l. 1 c. 22.

où elle est resserrée entre les côtes de l'Afrique et celles de l'île de Crète, en traversant ce canal et s'avançant vers le Nord, portèrent en Crète le culte d'Ammon, devenu fameux surtout par l'oracle et le temple, qu'avoit ce Dieu dans l'intérieur des terres et au milieu des sables de Libye. C'est par là, avec beaucoup d'apparence, que s'est faite la communication des cultes; et que la connoissance de Jupiter ou d'Ammon a passé en Crète et en Grèce.

C'est ainsi que sont nés le Jupiter des Crétois et le Jupiter des Grecs, qui, dépouillés de leur parure primitive, ont paru être des Divinités particulières à ces Peuples, et nées chez eux, parce que les légendes, qu'on a faites dans la suite, les y font effectivement naître. Ce n'est que long-temps après, qu'en les comparant entre elles, on a reconnu, que c'étoit la même chose, et que la Divinité de l'Ammon Egyptien, étoit la même que celle du Jupiter Grec, au nom et aux formes près. Néanmoins on retrouve encore quelquefois ce nom et ces formes, même chez les Grecs, comme nous l'assure Pausanias. Les habitans d'Aphyte, dans le territoire de Pallène (*a4*), honoroient Ammon d'un culte aussi religieux, que les Ammo-

niens de Libye (1). Ce Dieu avoit un temple à Lacédémone, et les Lacédémoniens paroissoient à Pausanias être ceux des Grecs, qui avoient le plus consulté l'oracle de Jupiter Ammon établi en Libye. Le même auteur dit aussi, que les Eléens (2), dès la plus haute antiquité, avoient eu recours à l'oracle d'Ammon établi en Libye; et que dans le temple de ce Dieu on conservoit de petits autels et des inscriptions, qui rappelloient les différentes consultations, que les Eléens étoient venus y chercher, et les réponses, qu'ils en avoient reçues du Dieu. Aussi ces Peuples ne se bornoient pas chez eux au culte des seules Divinités Grecques; ils sacrifioient aussi aux Divinités des Libyens, à Junon Ammonième et à Paramnon. Ce dernier nom étoit celui du Mercure Libyen, sans doute de celui près duquel on mit un bélier; et qui n'est autre chose, que le fameux Persée (*b4*), placé sur le Bélier céleste. On voyoit aussi à Thèbes, en Bœotie (3), ville dont le nom vient de celle d'Egypte, si fameuse par le culte de Jupiter Ammon, un temple de ce Dieu et sa statue, qu'avoit consacré

(1) Pausanias Lacon. p. 160.
(2) Idem. Heliac. p. 163.
(3) Pausan. Bœotic. p. 294.

Pindare, lequel fit lui-même des hymnes en honneur de Jupiter Ammon. La statue, qu'avoit ce Dieu en Arcadie, (1) étoit, semblable aux statues de Mercure, Tétragone, et les cornes du bélier ornoient sa tête; c'étoit vraisemblablement le Mercure Parammon des Eléens. Les Grecs de la partie de la Libye, appellé Cyrénaïque, avoient fait présent au temple de Delphes (2) d'une statue de Jupiter Ammon, qui représentoit ce Dieu sur un char, tel que le Jupiter de Platon, dont nous avons parlé plus haut; de ce Jupiter, que l'on faisoit voyager en Libye avec les onze autres Dieux, qui composoient avec lui l'hiérarchie duodécimale. Nous avons déjà fait observer, que c'est, avec beaucoup de vraisemblance, de cette Cyrénaïque et de la Marmarique, que passa originairement le culte de Jupiter chez les Crétois, et chez les autres Insulaires de la mer de Grèce. Il se propagea ensuite dans le continent, en Laconie, en Arcadie et en Elide, où nous trouvons d'anciens monumens de ce culte rendu au Soleil, sous le nom d'Ammon, culte établi dans un lieu distant (3) environ de quatre cent milles de la

(1) Arcad. Idem, p. 263.
(2) Phocicis. p. 329.
(3) Solin. p. 88.

ville de Cyrène. Cette ville fut bâtie, dit-on, par un Lacédémonien, et près d'une fontaine appellée la fontaine du Soleil, dénomination qui confirme encore les rapports, qui existent entre le Dieu Ammon, ou le Soleil peint avec les attributs du signe équinoxial du Printemps. C'étoit le Dieu Soleil qui, sous le nom d'Apollon, rendoit les oracles de Delphes (*c4*); c'étoit le même Dieu Soleil, qui en rendoit aussi en Libye, sous le nom d'Ammon; et ces deux oracles étoient également fameux chez les Grecs et chez les Barbares. La Pythie, ou la fille qui rendoit des oracles à Delphes, étoit soumise à l'action de la Vierge céleste; l'oracle d'Ammon (1) étoit soumis à l'influence du Bélier céleste, de ce Bélier, dont le Bélier adoré en Egypte, suivant Lucien, étoit l'image vivante. C'étoit toujours le grand Dieu Soleil, qui communiquoit sa science éternelle à l'homme, par le moyen des astres auxquels il s'unissoit, et qui combinoient leur influence particulière avec la grande force, qu'il exerce sur la nature sublunaire, dont il est l'ame et la vie.

Outre le temple qu'Ammon avoit en Libye, et qui fut si fameux par

(1) Lucian de Astrologia. p. 903.

ses oracles, qu'Alexandre le Grand lui-même fut le consulter ; ce Dieu avoit encore un temple, très-respecté des Egyptiens, à Méroë, dans une île du Nil (1). Mais le plus célèbre de tous, c'est le temple de Libye ; aussi Ammon prit-il par excellence le nom de Jupiter Libyen, comme le nomme Properce, (2) d'Ammon le Libyen, comme l'appelle Nonnus (3), ou d'Ammon de l'aride Libye, comme le nomme Martianus Capella : les Chrétiens en firent leur Dieu Agneau. Tout ceci confirme ce que dit Hérodote (4), que le Soleil et la Lune étoient les seules Divinités auxquelles sacrifiassent les prêtres de l'Afrique ; et qui fussent encore de son temps l'objet du culte de tous les Libyens. Il ajoute, en parlant des Ammoniens en particulier, que leur temple devoit son origine au Jupiter adoré à Thèbes, et qui, dans ce temple d'Egypte, étoit représenté, comme Ammon, avec une tête de bélier (5). Il y fait aussi la description de la fameuse fontaine du Soleil, placée près du temple, et dont nous avons déjà parlé. Tout ce qu'il

(1) Plin. Hist. nat. l. 6. c. 24.
(2) Proper. l. 4. Eleg. 1.
(3) Dionys. l. 40.
(4) Herod. l. 4 p. 186—188.
(5) Ibid. c. 181.

y dit des Peuples, qui habitent cette contrée connue sous le nom de Libye (1), prouve assez, qu'elle a servi à établir la communication des usages et des cultes, que l'Egypte inventa et que la Grèce adopta dans la suite. Ces observations ne sont point à négliger, pour ceux qui aiment à suivre les traces des opinions religieuses, des usages, des arts et du commerce des Peuples entre eux, dans leurs mouvemens variés sur la surface du globe.

On faisoit Ammon fils de Pasiphaë, ou d'une des Atlantides, soit Pléïades, soit Hyades; car elles étoient toutes filles d'Atlas (2). Les premières sont placées sur la division du Bélier céleste et du Taureau. Les secondes sur le front du Taureau. Cette Pasiphaë avoit aussi été mère d'un Génie à cornes de bœuf. On voit aisément l'origine de cette double fiction. Les Pléïades et les Hyades annonçoient le Printemps par leur lever Héliaque, lorsque le point équinoxial répondoit au Taureau; elles l'annonçoient aussi par leur lever Cosmique, lorsque cet équinoxe passa au Bélier. Le Dieu Soleil, ou son image symbolique, sous la double forme de bélier et de bœuf, se trouva donc liée à ces astres, dont

(1) Ibid. c. 180.
(2) Plut. in Agid. & le même. p. 739.

le lever donnoit naissance au Printemps. Il n'en fallut pas davantage, pour faire naître de Pasiphaë, une d'elles, le Dieu aux cornes de bélier, et le Génie aux cornes de bœuf, connus sous les noms d'Ammon et de Minotaure. Aussi voyons-nous, que c'est dans le temple d'Apollon, ou du Soleil, que Virgile (1) place le tableau des amours de Pasiphaë, de cette Pasiphaë à côté de laquelle on mettoit en Grèce la statue du Soleil (2), dont certaines traditions la faisoient fille.

Elle étoit une prophétesse, comme les Pléïades ou les Nymphes de Dodone (3), dont les Atlantides portent le nom. C'étoit du temple de Thèbes, en Egypte, qu'étoient venues les prêtresses ou prophétesses, qui fondèrent l'oracle de Dodone et celui du temple d'Ammon, en Libye (4).

Pasiphaë, mère d'Ammon, avoit un temple dans la ville de Thalames, en Laconie, et un oracle, qui étoit en grande vénération (5). On alloit coucher dans son temple, et

(1) Æneid. l. 6. v. 15.
(2) Pausan. Laconic. p. 109.
(3) Hygin. c. 2.
(4) Herod. l. 2. c. 54.
(5) Plut. in Agid. & Cleom. p. 799—807.

la nuit la Déesse faisoit voir en songe tout ce qu'on vouloit savoir. Cicéron parle de cet oracle, dans son premier livre de la Divination (1).

On consultoit aussi, par des songes, l'oracle de Faune en Italie, comme on peut le voir dans Virgile (2). Servius, commentateur de ce poëte, dit à cette occasion, qu'on alloit pareillement coucher dans le Capitole, pour y recevoir des avis de Jupiter. Ce même commentateur ajoute, que c'étoit la Déesse Leucothée (*d4*), ou Ino, qui présidoit à la fontaine Albunée, près de laquelle étoit cet oracle de Faune. Or c'étoit près de Thalames, en Laconie, que l'on consultoit Ino en dormant, et que l'on obtenoit les songes qu'on vouloit avoir. Ce qui donneroit à croire qu'Ino et Pasiphaë seroient ici la même Divinité ; d'autant plus, que dans ce temple on y trouvoit deux statues ; savoir, celle de Pasiphaë et celle du Soleil (3) ; et qu'il y avoit aussi une fontaine sacrée.

(1) Cic. de div. l. 1 c. 96.
(2) Virgil Æneid. l. 7. v. 90.
(3) Pausan. Lacon. p. 109.

CHAPITRE HUITIÈME.

ATIS, OMPHIS, MNEVIS, MITHRA, DIEUX AUX FORMES DE TAUREAU, OU MONTÉS SUR LE TAUREAU.

LE même principe Mystagogique, qui fit donner aux monumens de la religion solaire les formes Astronomiques du Bélier, un des douze signes, quand le Soleil y répondoit, dut faire donner à ce même astre celles du Taureau, à l'époque de l'année où le Soleil occupoit ce signe, c'est-à-dire, durant le mois, qui suivoit immédiatement celui où le Soleil parcouroit le Bélier des Constellations. C'est donc par le ciel, qu'il nous faut expliquer l'origine des Taureaux sacrés, soit vivans, soit sculptés ou peints, et même celle des figures, qui n'avoient d'autres attributs que les cornes du bœuf, tels qu'Osiris et Bacchus, ou qui étoient montées sur le bœuf, comme Mithra. Car on peut regarder ces dernières formes, comme des abréviations des anciens symboles. Un homme à tête ou à cornes de bélier, ou accompagné du bélier, fut substitué au Bélier; et un homme à

tête ou à cornes de taureau, ou monté sur le taureau, fut substitué au taureau, soit vivant, soit fondu en métal ou taillé en pierre. Pour éviter les unions monstrueuses, on se contenta de placer le Bélier ou le Bœuf à côté ou sous les pieds du Dieu, dont la tête autrefois étoit armée des cornes de ces animaux, qui primitivement étoient représentés au naturel & tout entiers. Examinons d'abord le symbole le plus ancien, celui où l'animal entier étoit presenté à l'adoration des Peuples, & prénons pour exemple les animaux vivans, tels que les bœufs sacrés de l'Egypte; le plus fameux de tous étant Apis, c'est à lui que nous allons d'abord nous attacher.

Dans nos articles Osiris & Bacchus, nous avons déjà annoncé l'identité de ces dieux avec Apis ou avec le Bœuf sacré des Egyptiens, & les rapports des uns & des autres avec le Taureau des constellations & avec l'Astronomie. Ces rapports, que nous n'avons indiqué alors que d'une manière indirecte, nous allons les développer ici d'une manière expresse & plus directe, dans l'examen des caractères symboliques du fameux Apis adoré en Egypte.

Le Bœuf Apis, nous dit Macrobe, (1) à l'article du Taureau des constella-

(1) Macrob. Saturn. l. 1. c. 21.

tions, & des Taureaux sacrés de l'Egypte, étoit reçu à Memphis avec toute la vénération, que l'on avoit pour le Dieu Soleil, à qui les Taureaux sacrés se rapportoient, sous plusieurs points de vue, si on en juge par le but du culte Egyptien. Les habitans de la ville du soleil ou d'Héliopolis adoroient, sous le nom de *Neton* ou de Dieu, un Taureau consacré à l'Astre du Jour. Dans la ville d'Hermuntis, Apollon ou le Dieu de la lumière avoit un magnifique temple, dans lequel on rendoit des hommages à un taureau consacré au soleil. Cet animal sacré portoit le nom de *Baccis*, & par les nuances variées & changeantes de sa couleur & la position des poils de son corps, il présentoit, dit-on, l'image de plusieurs attributs du Soleil, & qui tiennent à la nature de cet astre. On le regardoit, dit Macrobe, comme une image du Soleil, qui va en rebroussant contre l'ordre des signes. Ces expressions symboliques, & ces rapports avec l'ancienne Astrologie vont devenir très-sensibles, dans l'examen que nous allons faire du Bœuf de Memphis ou d'Apis, que Macrobe nous dit avoir reçu les hommages, que l'on rendoit à la divinité même du Soleil.

Apis ou le Bœuf sacré des Egyptiens, honoré à Memphis, étoit, suivant Plutarque,

tarque (1), l'image brillante de l'ame d'Osiris. La plupart des Prêtres disoient, qu'Apis & Osiris retraçoient la même idée théologique ; d'autres, que l'ame d'Osiris avoit passé dans Apis, & même qu'Apis & Osiris étoient absolument la même chose : d'autres enfin assuroient, que les deux Taureaux Apis & Mnevis étoient consacrés à Osiris. (2)

Mais nous avons fait voir dans notre chapitre 2, qu'Osiris étoit le Dieu Soleil ; & que toutes les aventures d'Osiris s'expliquoient par le mouvement de cet astre, comparé avec la marche des autres astres, par ses allées & ses retours, d'un tropique à l'autre. Donc puisqu'Osiris & Apis sont la même chose, & qu'Apis ou le Taureau de Memphis est l'image d'Osiris, il s'ensuit qu'Apis est le Soleil, ou au moins l'image du Dieu Soleil, appellé *Osiris*. Apis en étoit l'image animée, pour me servir de l'expression de Plutarque (3).

C'est par une suite nécessaire de cette conséquence, qu'Apis, comme nous l'apprend Porphyre (4), portoit sur son corps plusieurs marques caractéristiques, qui se rapportoient au Soleil & à la Lune, & qui, sans doute, étoient relati-

(1) Plutarch de Isid. p. 362—369.
(2) Diod. l. 1. p. 19.—76. Strab. l. 17. p. 555.
(3) Plutar. de Iside p. 368.
(4) Euseb. præp. Evan. l. 3. c. 13.

ves à la néoménie ou à la conjonction de ces deux astres dans un des signes célestes, comme nous le dirons bientôt. A quel signe doit se rapporter cette conjonction, exprimée par l'emblême vivant connu sous le nom de Bœuf Apis? Il est tout naturel de la rapporter au signe du Taureau, comme nous avons rapporté le Bélier de Thèbes au signe céleste du Bélier. Non-seulement c'est une vérité, qui résulte du principe Mystagogique des Egyptiens, qui, comme nous l'avons dit, représentèrent le Dieu Soleil avec les formes des signes, auxquels il s'unissoit chaque mois, & sur-tout aux époques des quatre saisons; mais c'est une vérité, qui nous est formellement attestée par Lucien. Cet auteur nous dit, (1) que les Egyptiens révèrent un Taureau vivant, en honneur du Taureau céleste. Que le Bœuf Apis est un des objets les plus sacrés de leur culte; qu'il a ses oracles soumis à l'inspection des signes et qu'ils se tirent du Taureau céleste. Que les Libyens, qui, peu de temps après, adoptèrent les principes de la science de la divination, établirent leur oracle d'Ammon, lequel est aussi soumis à l'influence des cieux; que c'est pour cela, qu'ils représentent leur Dieu Ammon avec une tête de Bé-

(1) Lucian de Astrol. p. 986 - 987.

lier. Lucien avoit dit plus haut, que les peuples d'Egypte, soumis à l'aspect du Bélier céleste, rendoient un culte à cet animal consacré chez eux. Il est donc clair, par tout ce que nous venons de dire, que le culte du Bœuf Apis se rapportoit au Soleil en général & en particulier au soleil du Taureau ou du signe, qui suit immédiatement le Bélier.

Examinons maintenant ses rapports avec la Lune, dont l'union avec le Soleil donnoit la néoménie équinoxiale du printemps, que nous prétendons avoir été représentée par Apis ou par l'image vivante du Taureau, dans lequel arrivoit la conjonction des deux grands astres, qui donnent la vie & le mouvement à toute la nature sublunaire. Nous avons déjà cité plus haut le passage de Porphyre, qui atteste, que le Bœuf Apis portoit sur son corps des marques distinctives, qui se rapportoient au Soleil & à la Lune, & conséquemment qui le lioient, comme symboles, à ces deux astres, lesquels par leur conjonction donnent une néoménie. Ces rapports avec la Lune étoient si marqués & si connus en Egypte, que plusieurs Auteurs ont pensé, qu'Apis étoit consacré exclusivement à la Lune; tant il avoit de caractères analogues à la nature de cette planète.

Suidas dit, qu'Apis est une Divinité

des Egyptiens, & qu'il est spécialement consacré à la Lune, comme Mnevis l'est au Soleil. Ammien Marcellin prétend également (1), que les bœufs, connus sous les noms de Mnevis & d'Apis, sont les animaux sacrés les plus révérés en Egypte, & cela dès la plus haute antiquité. Il ajoute, que *Mnevis* est consacré au Soleil, & *Apis* à la lune. Elien (2), dans son traité des animaux, dit aussi que les Egyptiens ont consacré le bœuf Mnevis au soleil, & le bœuf Apis à la lune. Porphyre cité par Eusebe (3), dans le passage dont nous venons de parler, non-seulement atteste, que le bœuf Apis a des marques caractéristiques de la lune aussi bien que du soleil, mais il dit expressément, que le Bœuf appelé Apis étoit consacré à la lune, & que celui, qu'on nommoit Mnevis, étoit consacré au soleil, dans le temple d'Héliopolis ou de la ville du Soleil.

A l'appui de ces témoignages, nous pouvons ajouter l'examen des caractères symboliques imprimés sur le corps du bœuf Apis, parmi lesquels il s'en trouve plusieurs, qui expriment, de la manière la moins équivoque, les rapports qu'avoit Apis avec la lune & avec le Taureau céleste, dans lequel les an-

(1) Amm. Marc. l. 22. p. 245.
(2) Ælian de animal. 2. 11. c. 11.
(3) Porphyr. apud Euseb. l. 3.

ciens Astrologues avoient fixé l'exaltation de cette planète. Le moins obscur de ces symboles, c'est le croissant même de la lune, qu'Apis devoit avoir imprimé sur l'épaule. Le bœuf Apis, suivant Pline, (1) avoit pour marque distinctive, à l'épaule gauche, une tache blanche, semblable dans sa forme à celle de la lune, dans son croissant. Solin (2) en dit autant. Apis étoit, suivant cet auteur, honoré comme un Dieu par les Egyptiens. Il devoit avoir une tache blanche à son épaule droite; & la forme naturelle de cette tache devoit ressembler au croissant de la lune. Ammien (3) Marcellin compte aussi, parmi les marques caractéristiques du bœuf Apis, la tache de l'épaule droite, qui devoit représenter le disque de la lune dans son croissant; & il en fait la marque caractéristique la plus distinctive de cet animal sacré.

Porphyre (4), après nous avoir dit, que les Egyptiens avoient consacré le bœuf Apis à la lune ou à l'astre, qui tire sa lumière du soleil, & que cet animal empruntoit ses caractères symboliques de ces deux astres, ajoute que l'image de la lune, dans ses différentes phases, faisoit partie de ces caractères.

(1) Plin. l. 8. c. 46.
(2) Solin. c. 33.
(3) Amm. Marc. l. 22. p. 245.
(4) Porphyr. Ibid.

Plutarque (1), qui regarde Apis comme l'image vivante & animée du Dieu qui féconde la lune ou d'Osiris, époux d'Isis, atteste qu'Apis avoit plusieurs caractères relatifs à la lune & aux vicissitudes de la lumière, qui circule autour de son disque, échancré souvent par l'ombre.

Elien compte jusqu'à 29 marques distinctives ou attributs caractéristiques d'Apis (2), c'est-à-dire un nombre égal à celui des jours de la révolution de la planète, à laquelle le bœuf étoit consacré. Le même auteur dit formellement, que cet animal n'étoit que le fond d'un assemblage de symboles relatifs aux astres, au monde, au Nil, à la lumière, aux ténèbres, à la lune, &c. lesquels n'étoient entendus, que des savans, & qui étoient inintelligibles pour le vulgaire prophane. En effet, Apis n'étoit qu'un véritable Talisman & un Talisman vivant, sur lequel on avoit appliqué des caractères Astrologiques, ou des figures symboliques, qui tenoient aux principes de la science des astres. Telle étoit la figure du Scarabée, qui, par la forme de ses cornes, exprimoit les rapports que la lune avoit avec le Taureau

(1) Plutarch. de Iside, p. 368.
(2) Ælian l. 11 c. 10.

des constellations, dont Apis étoit l'image.

Outre la marque blanche, en forme de croissant de lune, que Pline place sur l'épaule droite d'Apis, il dit qu'on exigeoit aussi, que sous la langue du bœuf sacré il y eût une marque, de la forme du Scarabée (1). Hérodote avant lui avoit déjà parlé de la figure du Scarabée, comme d'un caractère, qui devoit distinguer la langue du bœuf Apis (2).

Or le Scarabée et principalement (2) le Scarabée à cornes de taureau, étoit un symbole consacré à la lune, suivant Hor-Apollon (3) grammairien d'Egypte, & il n'étoit affecté à cette planete, que parce que le Taureau est le lieu fixé par l'Astrologie pour l'exaltation de de la lune. Effectivement tous les livres d'Astrologie s'accordent à fixer au troisième degré du Taureau le lieu de l'exaltation de la lune (4) & c'est à l'arrivée de cette planète dans ce lieu, que les anciens Sabéens avoient attaché l'époque de la plus grande (5) solemnité instituée en honneur de la lune.

Hor-Apollon trouve aussi, dans les

(1) Pline. l. 8. c 46.
(2) Herodot. l. 3. c. 28.
(3) Hor. Apollo. l. 1 c. 10.
(4) Firmicus l. 2 c. 3.
(5) Hyde de vet. Pers. relig.

trente pattes du Scarabée, un rapport avec les trente jours du mois, que la lune engendre par sa révolution. Mais je crois plutôt, que les cornes du Scarabée, qui offrent dans cet insecte une image sur la terre des cornes, que la lune dans son croissant présente à nos yeux dans le ciel, donnent l'origine de cette consécration, comme les cornes de cette même planète ont donné lieu au choix du Taureau, pour signe de son exaltation. Les anciens se sont toujours fondés sur des rapports de ressemblance & d'analogie, dans le choix qu'ils ont fait des emblêmes sacrés de leur culte. Ainsi les cornes du Taureau céleste, celles du bœuf Apis, & celles du Scarabée, retracoient celles de la planète, qui seule, avant l'invention des lunettes, présenta la figure de cornes. C'est sous ce rapport qu'Apis parut être spécialement consacré à la lune.

La tradition sacrée, sur la génération d'Apis, confirme encore les rapports imaginés par les prêtres entre le bœuf sacré, adoré à Memphis, & la lune. Si nous en croyons Plutarque (1), on disoit qu'Apis naissoit d'une vache qui, au moment du coït, éprouvoit l'action de l'influence de la lune, lorsque cette planète répand une lumière féconde sur la terre, & que c'est à cause de cela, qu'on

(1) Plut. de Iside p. 368.

trouve sur Apis beaucoup de marques, qui ont trait aux phases de la lune. Le même Plutarque dit ailleurs, que les Egyptiens attribuoient à l'action de la lune la génération d'Apis. Plutarque (1) avoit sans doute en vue le passage d'Hérodote, où cet historien, parlant de la naissance d'Apis, nous dit qu'il naît d'une vache qui, après lui, ne peut plus concevoir d'autre fruit; & qu'elle le conçoit par l'action du feu céleste, dont elle est frappée. Ainsi Sémelé, frappée de la foudre de Jupiter, met au monde Bacchus aux cornes de bœuf, Bacchus ou Osiris, dont Apis est l'image.

Pomponius Méla parle de cette espèce (2) de naissance miraculeuse du bœuf Apis, qui n'étoit pas engendré par les moyens ordinaires, mais par l'action du feu céleste & par une opération divine. D'autres font Apis fils du taureau solaire Mnevis, c'est-à-dire, qu'ils subordonnent, dans l'ordre des générations, le bœuf luni-solaire au bœuf purement solaire. (3) Les Argiens, ont leur fable sur la lune appellée *Io* dans leur langue sacrée. Ils en font une princesse, (4) métamorphosée en vache, et placée dans le Taureau céleste, ou dans

(1) Sympos. l. 8. quæst. 1 p. 718.
(2) Pomponi Mela l. 1. c. 9.
(3) Plut. de Isid. p. 364.
(4) Eustath. in diony. Periege. v. 94.

le signe de l'exaltation de la lune, et ils ont conservé cette tradition des Egyptiens sur la génération d'Apis.

En effet ils donnoient à cette *Io*, ou à la lune du Taureau, désignée sous ce nom, pour fils Epaphus. Or l'Epaphus des Argiens étoit le même, que l'Apis des Egyptiens, suivant Hérodote (1), dans le passage où cet historien nous parle de la génération miraculeuse d'Apis. Apis, dit-il, le même qu'*Epaphus*, naît, &c. et plus haut : Apis, que les Grecs nomment *Epaphus*, &c. Cette identité d'Apis et d'Epaphus ou du fils de la lune en néoménie au Taureau, au lever du Cocher céleste, ou de la constellation, qui renferme le fameux Phaëton, explique pourquoi la fable suppose, que ce fut Epaphus, fils d'Io, qui engagea Phaëton à prendre en main les rènes du char du soleil, & à guider la révolution luni-solaire, qui partoit autrefois du Taureau équinoxial, dont Apis étoit l'image vivante.

L'époque de la révolution de la lune, où cette planète, dans l'opinion populaire, (2) répand une lumiere feconde, est le croissant, & tout le temps qui s'écoule, depuis la nouvelle lune jusqu'au premier quartier principalement.

(1) Hérodote l. 3. c. 27—28.

(2) Macrob. Sat. l. 7. c. 16. Pline Hist. Nat. l. 22, c. 99—101.

Cette opinion étoit sur-tout accréditée chez les Egyptiens, qui pensoient, suivant Plutarque (1), que la lune avoit une lumière propre à féconder, & qui renfermoit un principe d'humidité favorable à la reproduction des animaux & à la végétation des plantes. Mais à quelle époque de la révolution annuelle ce principe fécond sembloit-il principalement se développer? c'étoit incontestablement à l'équinoxe du printemps, autrefois placé sous le Taureau céleste. C'étoit à cette époque, que les Egyptiens célébroient leur fête des Paamylies ou de la fécondité universelle. C'étoit alors, que l'on célébroit l'action d'Osiris sur la lune, ou l'entrée d'Osiris dans la lune, pour me servir de l'expression de Plutarque, (2) à l'occasion d'Apis, qu'il dit être l'image vivante d'Osiris, & porter sur son corps plusieurs marques caratéristiques de la lune. C'étoit ce contact luni-solaire ou de la néoménie, avec le Taureau céleste, que représentoit Apis, qui donna lieu à la fiction, qui le faisoit naître du contact du feu céleste, qu'éprouvoit au moment de la conception la vache, qui lui donnoit naissance. La lune étant l'agent immédiate, dont le foyer actif du feu Ether se ser-

(1) Plutarch. de Iside p. 367.
(2) Ibid. p. 368.

voit pour modifier le monde élémentaire, & organiser les corps, la lune, que la physique ancienne appelle la mère des générations, fut aussi censée être l'agent de la génération d'Apis ou du Taureau, qui représentoit sur la terre le taureau des signes, dans lequel arrivoit la conjonction du soleil & de la lune, au moment où le Dieu Ether tout puissant venoit féconder la terre & tout le monde sublunaire (1). Voilà comment Apis naissoit de l'action du feu céleste sur une vache, qui lui donnoit naissance. C'est cette union d'Osiris ou du principe actif avec la lune, dans la néoménie équinoxiale de printemps, qui a fait croire à quelques-uns, qu'Osiris étoit le monde lunaire (2). Ils s'appuyoient sur ce que la lune a une lumiere humide & féconde, propre tout-à-fait à la génération des animaux & des plantes; & sur ce que l'humide fécond est le principe caractéristique d'Osiris, comme nous le dit Plutarque (3), & comme nous l'avons fait voir à notre article Osiris (4). Tant de rapports multipliés, qui lioient à la lune, à ses phases & au lieu de son exaltation le fameux Bœuf Apis, ont fait croire à tort, qu'il étoit consacré exclusivement à la lune,

(1) Virgil. Géorgic. l. 2. v. 325.
(2) Plutarch. de Iside p. 367.
(3) Ibid. p. 355.
(4) ci-dessus, c. 2.

quoique nous ayons fait voir plus haut, qu'il l'étoit aussi au soleil ou à Osiris (1). D'où il résulte qu'il l'étoit à la néoménie ; car elle seule réunit ensemble ces deux astres & de plus, qu'il l'étoit à la néomenie du Taureau, puisque, suivant Lucien, le Taureau céleste étoit représenté par Apis. Enfin, qu'il l'étoit à la néoménie équinoxiale primitivement, puisqu'autrefois le Taureau céleste, celui que monte Mithra dans les monumens de la Perse, étoit le premier des signes. Aussi Porphyre (1), en parlant du Dieu Mithra, lui assigne-t-il sa place dans la sphère près de l'équinoxe du printemps, sur les signes du Bélier & du Taureau, dont l'un est le domicile de Mars & l'autre, celui de Vénus. Car, ajoute-t-il, Mithra est, comme le Taureau, l'auteur & le producteur de toutes choses, & le maître souverain de la génération des corps. Il avoit dit plus haut, que la lune, qui préside aussi à la génération, (2) prenoit ce nom ou étoit désignée sous le symbole du Taureau et avoit son exaltation dans ce signe céleste. Ceci s'accorde avec l'explication qu'Hor-Apollon nous a donnée du Scarabée, qui étoit une des marques distinctives d'Apis, lorsqu'il nous dit, que

(1) Porphyr. de ant. Nymph. p. 124.
(2) Ibid. p. 119.

cet animal étoit consacré à la lune, parce que cette planète a son exaltation au Taureau céleste. Ce Taureau est aussi le domicile Astrologique de Vénus, comme l'observe très bien Porphyre. Cette union de Mithra au domicile de la déesse de la génération a fait croire à quelques auteurs, tels qu'Hérodote, que Vénus, déesse des générations, s'appelloit Mithra chez les Perses (1). Nous verrons bientôt, que le Taureau avoit les caractères les mieux prononcés de la faculté génératrice, qui devoient naturellement appartenir au signe de l'équinoxe de printemps, au signe de l'exaltation de la lune, mère des générations & au domicile de Vénus, déesse de la génération. En attendant, suivons les rapports, que le Bœuf sacré & le Taureau céleste, dont il étoit l'image, avoient avec la lune dans les autres Cosmogonies ou théologies, dans lesquelles le Bœuf joue un rôle important, & remplit des fonctions relatives à la génération des êtres. La première & la plus expressive de ces Cosmogonies est celle des Perses, dans laquelle le Taureau figure comme un des premiers agens de la nature. Suivant cette Cosmogonie, son action étoit toujours combinée avec celle de la lune, dépositaire naturelle de l'activité féconde,

(1) Hérod. I. 1. c. 132.

que le Taureau céleste exerce sur les élémens, & sur tout l'ordre sublunaire. Nous allons transcrire quelques passages de cette Cosmogonie, & donner quelques extraits des livres sacrés des Perses, où il est question du Taureau, qu'ils invoquent dans leurs prières.

J'invoque & je célèbre le Taureau élevé, disent ces livres (1); ce Taureau, qui fait croître l'herbe en abondance; ce Taureau donné pur, & qui a donné l'être à l'homme pur: & plus loin, (2) j'invoque & je célèbre le divin Mithra élevé sur les mondes purs, les astres, peuple excellent & céleste; Taschter, astre brillant & lumineux, & la *Lune dépositaire du germe du Taureau.* Ailleurs (3) l'auteur de ces prières invoque le Taureau élevé, qui fait croître l'herbe verte, &c. Est-il possible de mieux déterminer l'époque de la révolution annuelle, où la nature semble se ranimer & renaître, après l'état de mort auquel l'a réduite l'hyver, qu'en faisant naître l'herbe verte, au moment où le soleil & la lune s'unissent dans le signe du Taureau & où toute la nature s'empresse de faire éclore tous les germes de fécondité, que la terre recéloit dans son

(1) Zend. Avest. t. 1. part. 2. p. 86.
(2) Ibid. p. 87.
(3) Ibid. 95.

sein. Dans un autre endroit on lit, je fais Izechné à Mâh ou à la Lune (1), dépositaire de la semence du Taureau. Cette prière, en style Egyptien, se réduit à cette formule-ci, Je prie Isis, dépositaire de la fécondité d'Osiris ; puisqu'Isis est la Lune, & Osiris le Soleil fécond, qui emprunte ses figures du Taureau équinoxial du printemps, comme nous l'avons fait voir dans nos articles Osiris & Isis.

Je fais Izechné au ciel, à la terre (2), à l'eau, aux arbres, au Taureau pur. J'invoque le corps du Taureau (3). On sait, que les Egyptiens plaçoient dans les astres l'ame de leurs divinités ; & conséquemment dans le Soleil & dans le Taureau uni au soleil équinoxial, l'ame d'Osiris, dont Apis étoit le corps vivant.

Que ma prière vous soit agréable (4), intelligent Bahman, qui avez pris soin de l'ame du Taureau ..... L'homme est sorti d'une jambe du Taureau (5).

Si le Taureau, qui a été créé le premier, va au ciel, rien ne diminuera sur la terre (6) ; ce qui arrive nécessairement à l'équinoxe du printemps, lorsque le soleil s'unit au Taureau, & les

(1) Ibid. 132.
(2) Ibid. 135.
(3) Ibid. 153.
(4) Ibid. 161.
(5) Ibid 161.
(6) Ibid. 164.

mois

mois suivans, lorsque le Taureau monte le matin devant le char du soleil. Dans un autre endroit, (1) on lui donne l'épithète de Taureau pur & lumineux. L'auteur de ces prières s'adressant à Ormusd, principe de tout bien & de toute lumière (2), lui dit : vous avez renversans force celui qui a tué le Taureau, c'est-à-dire Typhon ou Ahriman, ennemi d'Osiris taureau, & son meurtrier..... accordez-moi la vie longue, que je desire, vous qui avez donné un taureau, & qui avez dit, que de ce seul animal les biens sortiroient pour long-temps.... Donnez libéralement les fruits, ô Ormusd, qui avez fait ce Taureau qui est donné par le pur Bahman. (3)

Vous avez donné au monde le Taureau (4), dont vous avez fait venir les arbres en abondance, ô saint Ormusd, principe visible des biens nombreux, qui sont dans le monde. Je fais Izechné à ce taureau. (5)

Il seroit difficile de prendre un tel Taureau, qui fait pousser des arbres, & qui est regardé comme le principe visible de tous les biens, comme celui qui fait croître l'herbe verte, pour le taureau des champs

(1) Ibid. 171.
(2) Ibid. 171.
(3) Ibid. 172.
(4) Ibid. 201.
(5) Ibid. 213.

qui la broute, & de n'y pas voir le signe, sous lequel la nature se régénéroit tous les ans au printemps. C'est lui qui, dans les principes de l'Astrologie ancienne, étoit censé cause des effets sublunaires produits sous son aspect & à l'époque de son union au soleil & à la lune, les deux principaux agens de la nature & des générations, conjointement avec le zodiaque et avec ses signes.

C'est là ce Taureau, principe de l'humide fécond, qui se développe au printemps, lors de sa conjonction avec le soleil, & que monte Mithra, qui est invoqué dans cette autre formule de prières chez les Perses, où on lit ces mots : J'adresse ma prière aux Amchaspands ou aux sept grands esprits célestes; à Mithra, qui rend fertiles les terres incultes. J'adresse ma prière au Soleil, coursier vigoureux (1); à l'eau qui est l'œil d'Ormusd, & au Taureau.... à ce Taureau, de qui viennent les troupaux, & dont, ô Ormusd, vous avez fait sortir les arbres en abondance. A ce Taureau, d'où sont sortis les êtres qui peuplent la terre (2).

On lit ailleurs ces mots (3) : J'invoque la terre donnée d'Ormusd, les arbres & j'invoque Taschter, *astre brillant*

(1) Ibid. 253.
(2) Ibid. 262.
(3) Ibid. 419.

& lumineux, qui a un corps de taureau, & des cornes d'or.

Dans le Fargard vingt quatre & les suivans, on lit encore (1) : adressez vos prières au Taureau pur, excellent ; adressez votre prière à ce principe de tout bien, au taureau devenu *pur* & céleste, saint, qui n'a pas été engendré & qui est saint ; au taureau, qui a donné la pluie. Telle est la fonction des Hyades, qui font partie du Taureau, & celle d'Osiris, source du principe humide & fécond, comme nous l'avons déjà dit.. Le Soleil, tel qu'un coursier vigoureux, s'élance avec majesté du haut de l'effrayant *Alborzi*, & donne *la lumière au monde*.... *La Lune*, *dépositaire* de la *semence* du *Taureau*, s'élance aussi avec majesté...Elle domine sur le monde, &c.

On trouve dans le tome second du Zend-Avesta une foule d'autres prières, qui contiennent les mêmes idées théologiques sur le Taureau & sur la Lune, presque toujours unis dans leur action sur le monde élémentaire. (2) Je prie, y dit-on, Mithra & les astres, le Soleil & la Lune....Je prie Ormusd, & les Amchaspands ; je prie la Lune, qui garde la *semence du Taureau*, qu'elle me

(1) Ibid. 424.
(2) Zend. Aveſt. t. 2 p. 16 & 17.

soit favorable ; elle qui conserve la *semence du Taureau*, qui a été créé unique, & dont sont venus les animaux de beaucoup d'espèces.... Il faut prier la Lune, quand elle croît & quand elle décroît ; & sur-tout, quand elle croît, c'est-à-dire, quand elle a la figure de croissant, telle que celle qui étoit empreinte sur l'épaule droite d'Apis..... La Lune est un Amchaspand, ou esprit céleste, qui possède la lumière, qui accorde la lumière & l'éclat à la terre (1). Lorsque la lumière de la Lune répand la chaleur, elle fait croître les arbres, elle multiplie la verdure sur la terre ; avec la nouvelle lune, avec la pleine lune viennent toutes les productions. J'invoque la Lune, qui est brillante, éclatante de lumière & de gloire, qui paroît en haut et échauffe, qui donne l'esprit élevé & la paix, qui rend agissant ; la Lune bienfaisante, qui produit la verdure & l'abondance, brillante, principe de santé, Ized plein de lumière, germe de beaucoup de productions, germe d'une génération abondante, germe grand. Le nom de la Lune, qui garde la semence du taureau, est répété sept fois dans cette seule prière.

(1) Ibid. p. 18.

On lit ailleurs cette autre prière (1), je fais Izeschné au saint Ferouër du bœuf intelligent, vivant & lumineux, & la lumière des provinces.

Il est dit dans le Boundesh, ou dans la Cosmogonie des Perses (2), que, lorsque le taureau fut mort, les Izeds confièrent au ciel de la lune la semence forte & vigoureuse du Taureau, & que cette semence ayant été purifiée par la lumière de la lune, Ormusd en fit un corps bien ordonné; qu'il mit la vie dans ce corps & en forma deux taureaux, l'un mâle & l'autre femelle.....Plus loin, (3) que le taureau unique étant mort, les grains vinrent de la moëlle de son corps. Des cornes, sortirent les fruits & tout le reste sortit du taureau. On se rappellera, que le coucher du Taureau en automne étoit l'indication des semailles, au lever du soir des Pléiades. On ajoute, que la semence du taureau ayant été portée au ciel de la Lune, elle y fut purifiée, & que de cette semence furent formés beaucoup d'espèces d'animaux. . . Ailleurs (4) enfin on assure, que les arbres, qui viennent des germes, sont tous sortis du taureau unique.... & que les hommes, à la résurrection, se-

(1) Ibid. p. 277.
(2) Ibid. p. 363.
(3) Ibid. p. 371.
(4) Ibid. p. 403.

ront rendus à la vie, par ce qui vient du Taureau (1).

Ces passages nous suffiront, pour comparer les principes théologiques des Égyptiens avec ceux des Perses sur le Taureau & sur la Lune. Suivons ce parallèle. Apis, comme nous l'avons vu, étoit consacré au Soleil & à la Lune, mais spécialement à cette dernière, par laquelle s'opéroit le grand ouvrage des générations. Il portoit en conséquence sur son épaule droite le croissant de cette planète, et sur son corps toutes les marques caractéristiques de la génération, comme nous l'avons déja dit; et il naissoit de l'action de la Lune sur une vache, action qui s'exerçoit au moment où cet astre versoit sur la terre une lumière propre à féconder (2).

Qu'étoit le Taureau fameux dans la Cosmogonie des Perses, et invoqué dans les prières de ces peuples, sous le nom de *Taureau céleste et saint*, comme l'étoit par les femmes Eléennes le fameux Bacchus à pieds et à cornes de Taureau, que l'on appelloit le Taureau saint, qui étoit invité à descendre du ciel? Il étoit, dans l'opinion théologique des Perses, le Taureau créateur,

(1) Ibid. p. 387.
(2) Ci-dessus l. 3. c. 2.

celui d'où étoient sortis tous les êtres, & les germes de tous les biens, dont il étoit le principe visible, pour me servir des expressions mêmes des Perses. Il faisoit croître l'herbe verte ; il répandoit la lumière et l'abondance, comme Ormusd, principe de lumière & de bien dans la nature. Il communiquoit à la lune, comme Osiris dans la théologie Egyptienne (1) étoit supposé le faire à l'entrée du printemps, la chaleur vivifiante, & versoit en elle la source féconde de tous les biens. Cette planète étoit censée recevoir du Taureau pur, élevé sur les mondes, la semence de fécondité, qu'elle versoit ensuite dans les élémens & sur la terre. N'étoit-ce pas là évidemment la fonction du bœuf sacré des Egyptiens, image vivante de l'époux fécond d'Isis ou de la Lune, & qui à l'entrée du printemps s'unissoit à elle, pour répandre la fécondité dans la nature sublunaire ; de cet Apis marqué du croissant de la Lune & muni de testicules énormes, pour mieux désigner son action féconde ; de ce Taureau qui, comme Mithra, présidoit à la génération universelle des êtres, suivant Porphyre ? Ce sont ces rapports du Taureau équinoxial, auquel répondoit la néoménie printanière, avec le dévelopement de

(1) Plut. de Isid. p. 368.

la force génératrice universelle dans le monde sublunaire, qui engagea les Egyptiens à imprimer sur le corps d'Apis des marques caractéristiques de la génération, & cela avec d'autant plus de raison, que le soleil & la lune alors se trouvoient réunis dans le domicile de Vénus, déesse qui préside essentiellement à la génération. Le bœuf Apis, dit Ammien Marcellin, (1) a sur lui plusieurs marques distinctives, qui caractérisent la faculté génératrice. Il en étoit de même du taureau consacré au soleil par les habitans d'Héliopolis, pour qui le bœuf Mnevis étoit aussi sacré, que le bœuf Apis l'étoit pour ceux de Memphis (2). Ce bœuf étoit sur-tout remarquable par ses énormes testicules, symbole, dit Porphyre (3), de l'action féconde que le soleil exerce sur la nature, par le moyen de la chaleur, dont le propre est de développer la faculté génératrice. Ce que Porphyre dit des organes bien prononcés de la génération, que l'on exigeoit dans Apis, doit servir à expliquer les caractères symboliques de la faculté génératrice, qu'on exigeoit aussi d'Apis, ou du bœuf sacré adoré à Memphis, & qui repré-

(1) Amm. Marc. l. 22. p. 245.
(2) Strabon l. 17. p. 553.
(3) Euseb. præp. l. 3. c. 13.

sentoit la Lune dépositaire de la fécondité, que lui communiquoit le soleil sous le signe céleste du Taureau, au moment où la végétation se renouvelloit, & où la nature sembloit subir une nouvelle organisation.

Ces idées cosmogoniques des Egyptiens & des Perses, sur le Soleil du Taureau céleste & sur l'action créatrice, qu'il semble exercer conjointement avec la lune sur le monde sublunaire, ont passé jusqu'aux contrées les plus reculées de l'Orient, & on les retrouve encore exprimées dans les monumens du culte des Japonois. (1)

Le Taureau est une des grandes divinités du Japon. Les Bonzes y représentent le cahos, sous l'emblême d'un œuf, qu'un taureau brise avec ses cornes, & dont il fait sortir le monde, ouvrage régulier né de l'œuf. Ce Taureau a sa pagode à Meaco ; il est posé sur un autel large & carré, qui est d'or massif. Il porte un riche collier & heurte de ses cornes un œuf, qu'il tient avec ses deux pieds. Le Taureau est placé sur un rocher, & l'œuf est au milieu d'une eau retenue dans une crevasse de la roche. Avant le temps, disent les Bonzes, le monde entier étoit renfermé dans cet œuf, qui nageoit sur la super-

(1) Contant-D'orville. t. 1. p. 259.

ficie des eaux. La lune, par la force de sa lumière & par son influence, tira des eaux une matière terrestre, qui durcit & se convertit insensiblement en rocher; & ce fut près de cette masse dure, que l'œuf s'arrêta. Le Taureau s'approcha de cet œuf; le rompit à coups de cornes, & de sa coque sortit le monde. Le souffle du Taureau produisit l'homme.

Ne semble-t-il pas entendre ici Virgile, qui, consacrant les traditions des anciens Toscans, (1) dans son poëme sur l'agriculture, chante à l'autre extrémité du globe le développement de la nature, sous le même signe du Taureau, sous lequel commençoit autrefois l'année équinoxiale, dans ce vers fameux où il dit: « lorsque le Taureau brillant ouvre l'année avec ses cornes dorées » &c. L'œuf sacré des Japonois est le fameux œuf symbolique, destiné à peindre l'univers, & connu dans les anciens Mystères, sous le nom d'œuf Orphique, dont Osiris, Phanès & Bacchus, ou le dieu lumière, aux cornes de taureau, étoient supposés sortir. Ici c'est le taureau, qui le brise, concurremment avec la lune, laquelle durcit le limon, qui forme le rocher mystique, près duquel l'œuf s'arrête. Voilà encore la lune, qui unit son

(1) Virg. Géorgi. l. 1. v. 217.

action à celle du taureau dans cette théogonie, comme elle se trouve unie au taureau, dont elle reçoit la semence, dans la Cosmogonie des Perses, & au bœuf Apis, qui porte sur son épaule le croissant de la lune, dans la Cosmogonie des Egyptiens ; à cet Apis, image vivante d'Osiris ou du Soleil époux d'Isis ou de la lune.

On voit évidemment, que ces trois Cosmogonies se tiennent par un lien commun, & que la lune, dans toutes les trois, dévelope son énergie féconde & créatrice, sous l'emblême de l'animal céleste, dans lequel l'Astrologie ancienne avoit fixé le lieu de l'exaltation & de la plus grande influence de cette planète, & qui réunissoit dans ses astérismes le Soleil & la Lune à l'équinoxe de printemps, dans les temps reculés où le Taureau étoit le premier des signes. C'est ce Taureau équinoxial, qui étoit le siége principal de l'activité imprimée aux sept sphères, & sur-tout à celle du Soleil & de la lune, dont la révolution dans le zodiaque organisoit tous les êtres, suivant les principes de la physique sacrée des anciens. Voilà pourquoi, dans le fameux monument de Mithra, dont nous parlerons ailleurs, le Taureau est l'animal céleste le plus apparent, celui que monte Mithra & celui pour qui semble être fait tout le cortége Astrologique,

qui l'entoure. Les sept planètes, auxquelles il étoit censé imprimer le mouvement, que donnoit aux sphères l'ame du monde & des fixes, y sont représentées par sept autels rangés sur une même ligne. Les extrémités sont terminées par les images du soleil & de la lune ou par celles des deux principaux agens de la génération universelle, qui reprenoit son activité tous les ans au printemps, lorsque la force invisible, qui organise la matière, versoit les germes de la fécondité de l'Ether, ou du principe actif du monde, dans sa partie passive, ou dans l'air, dans l'eau & dans la terre. C'est cette importante fonction, remplie par le Taureau céleste dans l'ordre du monde, qui lui a fait jouer un rôle aussi imposant & aussi généralement répandu dans toutes les anciennes religions.

Le veau d'or des Israélites n'étoit qu'une imitation du culte Egyptien, comme l'ont très-bien observé Philon, St. Jérome & Lactance. Ils imitèrent, dit Philon (1), les images sacrées du culte des Egyptiens, lorsqu'ils firent fondre la statue de leur veau d'or, à l'imitation de l'animal sacré, qu'adorent les Egyptiens par le culte le plus religieux. Cet animal sacré étoit Apis, sui-

(1) Philon de vit. Moy. p. 677.

vant Lucien (1), qui nous assure qu'Apis étoit la plus grande divinité de l'Egypte. D'ailleurs le veau d'or ne pouvoit représenter d'autre animal sacré, que le bœuf sacré des Egyptiens, que ce fameux Apis, qui étoit une divinité commune à toutes les villes de l'Egypte (2). Cette conséquence est confirmée par Lactance, (3) qui nous dit, que les Juifs se laissèrent aller aux rits & aux cérémonies profanes des Egyptiens; que Moyse leur chef étant allé sur une montagne, où il passa 40 jours, les Juifs firent fondre une figure à tête de bœuf, de ce même bœuf qu'on nomme Apis, afin qu'elle fût portée religieusement devant eux. St. Ambroise en dit autant des veaux de Jeroboam. S. Jérôme (4) prétend, que ces idoles, que les Juifs se firent faire, représentoient les Taureaux sacrés des Egyptiens, *Apis et Mnevis*. Il me semble, dit-il, que les Israélites, qui firent fondre une statue de forme de bœuf dans le désert, pour l'adorer; que Jéroboam, fils de Nabad, qui fit faire des veaux d'or, se proposoient d'imiter la figure des dieux, qu'ils avoient vus en Egypte, & de perpétuer par ce culte

(1) Lucian de sacrif. t. 1. p. 359.
(2) Pompon. Mela. l. 1. c. 9.
(3) Lact. de vera sapient. c. 10.
(4) Hieronym. ad cap. 4. Oſée.

superstitieux l'opinion, que les Egyptiens avoient de la divinité d'Apis & de Mnevis, adorés par eux sous la forme de bœufs. Cette conjecture acquiert la plus grande vraisemblance, quand on se rappelle le séjour, qu'avoient fait en Egypte les Juifs, & leur penchant pour le culte de la divinité, rendue sensible par des images, ou pour le culte idolâtrique.

On peut encore aller plus loin & trouver dans les livres des Chrétiens, qui ont adopté beaucoup d'idées Judaïque, des traces de l'origine du culte du bœuf & de son rapport avec le ciel, où est le fameux Taureau des signes, dont Apis étoit l'image. En effet on lit, dans les actes des apôtres, un discours attribué à un prétendu martyr de la secte Chrétienne, nommé Etienne, où celui-ci est supposé rappeler aux Juifs le penchant, qu'eurent autrefois leurs pères pour l'idolâtrie & sur-tout les honneurs divins, qu'ils décernèrent au veau d'or dans le désert. L'auteur y suppose, (1) que ce monument idolâtrique faisoit partie des emblêmes du Sabisme, ou du culte des astres, autrement de la milice céleste. Nos pères, disoit-il, ne voulurent point obéir à Moyse, mais ils le rebutèrent, retournant de

(1) Act. Apoſt. c. 7. v. 39.

cœur en Egypte, & disant à Aaron : faites-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moyse, qui nous a tiré du pays d'Egypte. Ils firent ensuite un veau (1) & sacrifièrent à l'idole, mettant leur joie dans cet ouvrage de leurs mains. Alors Dieu se détourna d'eux, & les abandonna au culte de la milice céleste. C'est pour cela, qu'il est dit dans le Prophète, vous avez porté le tabernacle de votre dieu Moloch, & l'astre de votre dieu Remphan, figures que vous avez faites pour les adorer.

Qu'on suive la conséquence de ces idées. Les Juifs, se rappellant ce qu'ils avoient vu en Egypte, demandent à Aaron de leur faire des dieux; ils fondent la statue d'un veau d'or, qu'ils élèvent au milieu de leur camp; ils lui rendent un culte, & dieu irrité les abandonne à l'adoration des astres & des corps célestes, désignés ici sous le nom de milice céleste. Il y avoit donc une liaison entre cette statue symbolique du veau d'or & l'armée des cieux. Quelle pouvoit-elle être? La même, sans doute, qui existoit entre le bœuf Apis des Egyptiens & le Taureau des constellations, dont Apis, suivant Lucien, étoit l'image. C'est cette liaison, qui existoit

(1) Ibid. v. 41.

entre le culte des animaux consacrés dans les temples & celui des astres & des constellations, qui étoient représentées par ses images vivantes, qui fit proscrire par Moyse le culte du soleil & de la lune, des astres & de la milice céleste, (1) en même-temps que celui des animaux, reptiles, quadrupèdes ou volatiles, qui leur étoient consacrés, & les représentoient en Egypte Cette double défense est mise, sous un même titre de loi ou de précepte, parce que l'objet étoit le même, savoir les astres & toute la milice céleste, dont l'influence descendoit dans les animaux vivans, qui les retraçoient sur la terre. Selden (2) soupçonne même, d'après les expressions dont se sert le texte hébreu, que, sur ce bœuf ou veau d'or on avoit fait graver des caractères symboliques, qui pouvoient ressembler aux marques caractéristiques de l'Apis Egyptien; ce qui me paroît vraisemblable, puisque le bœuf ou le veau d'or étoit un véritable Talisman, & que tous les Talismans des Arabes & des Orientaux sont chargés de caractères Astrologiques.

Les fêtes célébrées par le peuple Juif, autour de cet idole, ressembloient fort à des Orgies, telles que celles qu'on cé-

(1) Deuteron. c. 4.
(2) Selden de diis Syr. Syntagm. 1. p. 138.

lébroit

lébroit en honneur de Bacchus ou du Dieu aux formes de bœuf. Car on dit, que le peuple se mit à boire, à manger, & à danser. (1)

La solemnité établie par Jéroboam, en l'honneur des veaux d'or, se célébroit au huitième mois & le quinzième jour, ou à la pleine lune de ce mois. Or le huitième mois répondoit au huitième signe & le huitième signe, à compter du mois Nisan ou du bélier, étoit le Scorpion, dans lequel on plaçoit la tribu de Dan, comme on le verra dans notre Apocalypse & comme on le voit dans Kirker. (2) Aussi est-ce à Dan, que Jéroboam place une statue du veau d'or (3). Ce Scorpion étoit précisément le signe, sous lequel les Egyptiens portoient en pompe le bœuf d'or couvert d'un crêpe (4), comme nous l'avons dit à notre article Osiris. Et la raison, que nous avons donnée de cette cérémonie, c'est que la lune se trouvoit pleine au signe céleste du Taureau, ou au signe, dont Apis étoit l'image vivante. Ces rapports de la fête Juive, dans laquelle on portoit en pompe le veau d'or, avec la cérémonie, qui se pratiquoit au même temps en Egypte, nous montrent le

(1) Exode. c. 3. v. 4.
(2) Œdip. t. 2. pars 1.
(3) Regum l. 3. c. 12. v. 28.
(4) Plut. de Isid. p. 366.

lien, qui unissoit le culte Juif au culte Egyptien, et les cérémonies de ces deux cultes au signe céleste du Taureau, dans lequel arrivoit à cette époque la pleine lune.

Si l'on supposoit, comme M. Fréret, (1) qu'il s'agit ici d'une année, qui avoit son commencement en automne ou en Septembre, alors le huitième mois répondroit à Mai ou au signe du Taureau céleste, dans lequel arrivoit autrefois la néoménie équinoxiale. Cette fête seroit alors celle de la pleine lune du Scorpion, dont la néoménie, ou la naissance datoit du Taureau; c'est-à-dire, ce seroit la lune du Taureau, que l'on célébroit le jour où elle devenoit pleine, ou au quatorze du mois lunaire. C'est cette lune, dont Apis représentoit la conjonction avec le soleil, comme nous l'avons dit plus haut, & dont il portoit sur ses épaules le caractère. Nonnosus (2) parle d'une cérémonie religieuse, que les Sarrasins établis dans le voisinage de l'Egypte & de l'Arabie célébroient tous les ans au printemps, durant le temps où le Soleil parcouroit le Taureau, signe de l'exaltation de la lune et domicile de Vénus, grande divinité des Arabes. Cette

(1) Défense de la chronolog. t. 2. p. 291.
(2) Photius cod. 3.

fête retraçoit la tranquillité & la joie de l'âge d'or. Il ne seroit pas étonnant, qu'il en eût été de même de celle du veau d'or, et que sa fixation n'eût été attachée au signe céleste du Taureau, le huitième mois après l'équinoxe d'automne. Bacchus ou le dieu aux formes de Taureau étoit aussi le grand dieu des Arabes, & sur-tout de ceux de Misa, qui s'étoient mis sous la protection d'Aldébaran ou de l'œil du Taureau céleste. Les Juifs, descendus des Arabes, ou censés errans dans les déserts de l'Arabie, peuvent bien avoir adopté les idoles & les fêtes de ces peuples, dont le Sabisme étoit la religion. On annonça au peuple cette solemnité du veau d'or, sous le nom de fête d'Adonaï, ou d'Adonis, nom du Soleil & conséquemment de Bacchus, l'Adonaï ou seigneur de tous les peuples.

On retrouve le dieu Bœuf dans l'Inde, sous les noms de *Boswa* (1), & de *Darmada*; & le bœuf en général y est fort respecté. On y trouve beaucoup d'idoles du bœuf. Ce dieu bœuf est adoré dans l'Inde, avec les mêmes cérémonies, qui accompagnoient son culte en Italie & dans la Grèce. Ses images y étoient colorées de rouge.

Le culte du bœuf sacré des Egyptiens

(1) Sonnerat, t. 1. p. 184.

fut porté jusque dans les contrées glacées du Nord. Les Cimbres & les Theutons, qui vinrent inonder l'Italie du temps de Marius, apportoient avec eux le bœuf sacré, sur lequel ils juroient. (*e4*) Plutarque suppose, que ces barbares, pleins d'admiration pour le courage avec lequel les Romains avoient défendu un fort, au-delà de l'Athésis, leur accordèrent une capitulation honorable, qu'ils jurèrent sur leur Taureau d'airain. (1) On ajoute, que ce Taureau fut pris ensuite après la bataille et qu'il fut porté dans la maison de Catulus comme une glorieuse dépouille, et comme une marque éclatante de la victoire.

Les Scandinaves ont conservé le culte du dieu Bœuf, dans celui du dieu *Thor*, dont le nom est celui du Taureau ou du Bœuf, dans presque toutes les langues, (*f4*) et dont tous les attributs caractéristiques sont empruntés du bœuf. Thor, une des premières divinités des Scandinaves, combat toujours armé d'une massue à tête de bœuf. Il a des cornes de bœuf.

Le gouvernement de l'univers est supposé confié à un conseil de douze grands Dieux, appelé sénat des douze Ases. Ces Dieux sont Thor, Balder, Niord, Frey, Tyr, Brage, Heimdal, Hoder,

(1) Plut. vit. Marii, 419.

Vidar, Vile, Uller et Foreste. Le chef de ce sénat, Thor est à la tête de l'ordre duodécimal des dieux, comme le Taureau l'étoit autrefois à la tête des signes, à l'action et à l'influence desquels est soumise l'administration de l'univers, concurremment avec le soleil et la lune, dans les principes de l'Astrologie ancienne et même de la philosophie, suivant Ocellus de Lucanie, que nous avons cité ailleurs. Cette priorité de Thor fit aussi donner le nom de Thor-manet ou mois de Thor ou à celui qui répond au premier signe, et à Mars dans l'ancien calendrier Suédois. Le lever du Taureau est précédé de celui du Cocher où sont la Chèvre et ses deux chevreaux. Deux boucs précédoient toujours le char du dieu Thor (*g4*). Il pêchoit l'énorme serpent, symbole d'Arhiman, en mettant à sa ligne une tête de bœuf. Lui-même étoit représenté, comme Bacchus, avec la figure du bœuf, portant en main une grappe de raisin, caractère non équivoque du dieu des vendanges ou du Bacchus Grec, copié d'après l'Osiris Egyptien, dont le bœuf Apis étoit l'image vivante.

La statue de Thor se voyoit à Upsal,(1) dans le temple du Soleil, comme le bœuf sacré étoit en Egypte, dans le

(1) Mallet, introd. à l'hist. de Dannemark. p. 8.

temple, que les habitans d'Héliopolis avoient élevé au même astre. Il y étoit représenté avec une couronne sur la tête, tenant d'une main un sceptre et une massue de l'autre. Deux boucs traînoient le chariot, sur lequel il étoit placé; et sa tête étoit environnée d'étoiles, comme celle de l'Atys des Phrygiens.

On lit dans l'Edda, c. 19, que le char de Thor est traîné par deux boucs. Rudbeck (1) prétend y reconnoître les boucs, qui ont fait donner à Jupiter le surnom d'*Ægiochus*, ou la chèvre, dont la peau forma son Egide, après l'avoir nourri lui-même dans son enfance. C'est cette chèvre et ses chevreaux placés dans le Cocher, qui le matin précédoient le char du Soleil au Taureau, sous le nom de Phaëton.

Rudbeck a fait graver une médaille (2) où ce dieu est assis sur le bouc; ce qui le rapproche de Bacchus.

Olaüs Rudbeck prétend, qu'il est le même que le monstre fils des amours de la Pléïade Pasiphaë et du Taureau des constellations; et il cite, pour preuve de son assertion, les cornes du taureau, qui arment souvent le front de Thor. Il apporte à l'appui (3) plusieurs figures de

(1) Olaüs Rud Atlantid. t. 1 c. 26. p. 304.
(2) Rudbek, tab. 25. fig. 6.
(3) Tabl. 15. fig. 66. tab. 18. f. 28. tab. 10. fig. 28

ce dieu, qui a des cornes de bœuf, comme Bacchus et Osiris, attributs, comme nous l'avons fait voir, empruntés du signe céleste du Taureau, dont Apis est l'image vivante. Le signe ou l'effigie de Thor, dit ce savant, étoit un taureau ou une figure, dont la tête étoit armée des cornes du Taureau, semblable à l'idole des Sclavons, au-dessus de la tête de laquelle est l'Aigle. Nous verrons bientôt, que l'effigie de l'Aigle étoit aussi un des attributs caractéristiques du Taureau sacré des Egyptiens ou d'Apis.

Olaüs ajoute, que l'on trouve aussi Thor assis (1) sur une baleine, ayant deux flèches à la main gauche et un bouclier, dessus lequel étoit ce mot Io. C'est un mot consacré dans le culte de Bacchus, chez les Grecs. *Io Bacche*. C'est aussi le nom de la belle Lune placée dans le signe céleste du Taureau, sous le nom d'*Io* fille d'Inachus. Car Io étoit le nom de la lune dans la langue mystique des Argiens. Aussi Thor s'appelle-t-il *Io Fur*, (*h4*) et *Io Mele* chez les peuples du Nord. La Baleine, qui paroît unie dans cette image au dieu à cornes de bœuf et dont le char est traîné par des boucs, est celle des constellations, qui se trouvent placées sous le Bélier et le Taureau et qui se lèvent

(1) Olaus Rudbek, p. 710.

en même temps que les boucs du Cocher. Le Taureau est placé entre ces deux constellations, l'une au Nord, l'autre au Midi, du signe du Taureau auquel elles sont contigues. L'inspection d'un globe céleste justifie ces positions, qui ont été remarquées par Hipparque. (1) Au lever du Taureau, dit ce savant, se lèvent, suivant Aratus et Eudoxe, la main gauche du Cocher, qui tient les chevreaux et le reste de la Baleine jusqu'au col. La Baleine et les Boucs forment donc le cortège nécessaire du Taureau et du Soleil du Taureau, lorsque ce signe monte sur l'horison.

Dans une autre médaille (2), Thor étoit représenté tenant la massue d'une main et de l'autre une grappe de raisin; deux attributs, qui conviennent au conquérant des Indes et au dieu des vendanges.

Comme Bacchus, Thor présidoit à la végétation des plantes, et aux pluyes, et en général au principe humide de la nature... Il régloit les saisons, faisoit mûrir les moissons, et protégeoit les hommes contre les Géans, dont il étoit la terreur.

Il est encore un caractère de Thor,

(1) Uranol. Petav. t. 3. l. 2. c. 18. p. 127.
(2) Tabl. 33. fig. 3.

qui lui étoit commun avec Apis ; c'est le Scarabée, (1) qui lui étoit aussi consacré, et qu'on faisoit écuyer de Thor. Il est difficile de réunir plus de traits de ressemblance entre le Thor des Islandois et le Taureau sacré des Egyptiens. J'ajouterai encore, que de même qu'on exigeoit que le Taureau Apis eût sur lui des marques caractéristiques de la faculté génératrice, de même on regardoit Thor, comme le dieu Priape des habitans du Nord. Il étoit honoré, sous ce rapport et sous le nom de *Tour*, à Kiew. Quant à la figure de l'Aigle, un des caractères d'Apis et de Thor, puisque l'image de cet oiseau étoit placée sur la tête de l'idole de ce dernier, comme elle étoit empreinte sur le dos du premier (2), on ne doit voir dans cet emblême, que le symbole du Soleil, et du Très-Haut, une des épithètes du dieu Soleil. Cet Aigle est l'Accipiter des Egyptiens. (*i4*) Or voici le sens, qu'Horus-Apollon donne à cet emblême. Toutes les fois, dit-il, que les Egyptiens veulent désigner Dieu, ou l'élévation, ils peignent l'épervier. (3) Il semble être celui de tous les animaux, qui a plus de rap-

(1) Olaus Rudbek. t. 1.ª p. 714.
(2) Hérodote, l. 3. c. 28.
(3) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.

port avec le soleil, dont il contemple les rayons d'un œil fixe et intrépide. Il désigne aussi l'élévation, parce que seul il s'élève perpendiculairement à une grande hauteur. Ce sont là, sans doute, les raisons, qui ont engagé à placer l'effigie de l'animal solaire, avec le disque lunaire, sur le corps de l'animal ou bœuf sacré, qui représentoit la néoménie équinoxiale du Taureau. Le bœuf étoit l'image du signe; le Scarabée et l'Aigle les deux emblêmes des deux astres en conjonction dans ce signe, au moment où la nature se régénéroit et recevoit du ciel les germes de la faculté régénératrice, dont Apis retraçoit divers caractères. Clément d'Alexandrie donne une autre interprétation du sens symbolique de l'Accipiter sacré des Egyptiens. (1) Il dit, qu'il désigne le Soleil et son élévation au-dessus de l'équateur, et la chaleur qu'il apporte dans notre hémisphère à l'équinoxe du printemps. Cette explication ne contredit pas la nôtre, puisque nous voyons dans l'effigie de l'Aigle, imprimée sur le corps d'Apis, l'image du soleil équinoxial de printemps, lorsqu'il vient rapporter la chaleur dans notre hémisphère, sur lequel il va plus que jamais s'élever. C'est cet Aigle sacré,

(1) Strom. l. 5. v. 567.

symbole du Soleil, qui paroissoit dans les cérémonies ou processions Egyptiennes avec l'Ibis, animal consacré à la lune, comme il paroît ici avec le Scarabée, autre emblême de cette planète. Ce qui nous confirme dans l'opinion où nous sommes que les Egyptiens avoient exigé dans Apis, ou dans le Taureau équinoxial, qu'il réunît les deux caractères de l'écriture sacrée, par lesquels on peignoit le Soleil et la lune, qui se réunissoient au Taureau céleste; et que l'Aigle et le Scarabée étoient ces deux caractères, que l'Egypte donnoit au Taureau sacré, et les Scandinaves à leur grand dieu Thor, dieu aux cornes de bœuf. Ces rapprochemens entre le culte Egyptien et celui des Islandois nous a paru curieux à faire.

On peut également suivre le parallèle de Thor avec Apis, dans sa comparaison avec Osiris, dont Apis étoit l'image vivante. Thor fut, comme Osiris, un très-grand conquérant, armé de la massue et du gantelet de fer. Son ennemi fut le serpent de Midgard, frère du loup Feuris. Ce loup est celui qui est placé au Midi du Scorpion et qui se lève avec le serpent d'Ophiucus placé au Nord de ce même signe, sous lequel Typhon, monstre à formes de serpent, tue Osiris, dont il est aussi l'ennemi, comme le serpent de Midgard l'est de Thor. Osiris est enfermé par

Typhon dans un coffre ; Thor est enfermé dans le gand d'un Géant, dans lequel il passe la nuit. Osiris et Thor ont tous deux les attributs caractéristiques du bœuf. Enfin Thor, pour attaquer l'énorme serpent, qui entouroit le globe, et que les dieux avoient précipité à la mer dans son enfance, monte dans une barque, rame et jette sa ligne, à laquelle il attache une tête de bœuf. Le monstre mord à l'hameçon ; et entraîne Thor hors du canot. Il tombe et touche l'abyme avec ses pieds. Alors le serpent avoit la tête hors de l'eau et vomit un torrent de poison. Celui-ci lui présente son marteau ; le géant Brymer effrayé coupe le fil de la ligne, et le serpent retombe dans l'abyme. Thor nage et regagne le bord. On peut attacher cette fiction aux aspects célestes de l'équinoxe d'automne, au coucher du Taureau et au lever du Serpent, ainsi que celle de l'aventure de Bacchus, qui répond à la même époque, aventure que nous avons rapportée dans nos Dionysiaques à l'endroit du poëme ou Nonnus raconte le combat de Bacchus contre Lycurgue et sa fuite, au sein des eaux, au lever du Loup et du Serpent. Il en est de même de l'aventure d'Osiris jetté dans la mer par Typhon, sous le signe du Scorpion. On verra que toutes ces fables ont le même fond Astronomique.

On retrouve cette même histoire du combat de Thor contre le serpent jusque chez les Japonois. Ils ont leur dieu Thoranga avec ses quatre bœufs, qui tue également le serpent, emblême du mauvais principe dans toutes les Cosmogonies, comme le Taureau étoit le signe du bon principe, dans Osiris et dans Mithra.

Thoranga (1) étoit un guerrier fameux, qui, lorsque la paix régnoit dans le Japon, s'exerçoit, comme Orion, aux exercices de la chasse. Il délivra le pays d'un cruel tyran, qui avoit huit rois tributaires, qui lui fournissoient des secours. Thoranga les combattit avec une simple hache et dans la mêlée il foula aux pieds *l'énorme serpent*. Ce service rendu à l'empire lui fraya un chemin au trône et lui mérita l'apothéose. On représente Thoranga foulant aux pieds le dragon, et combattant le Tyran avec sa hache. Quatre bœufs dorés ornent les quatre coins du toît de son temple.

Les Assyriens avoient leur dieu des combats ou Mars, appellé Thur et Thuros, auquel Cedrenus (2) donne le même caractère de colère, que les Scandinaves donnent à leur terrible guerrier Thor. Il est, dit Cédrenus, d'un caractère ai-

(1) Contant d'Orville t. 1. p. 258.
(2) Cedrenus. t. 1. p. 15.

gre et très-belliqueux. Le Voluspa dit également (c. 12), que Thor étoit toujours disposé à la colère et qu'en pareil cas, il n'étoit pas le dernier à se mettre en fureur. (*k*4)

Thor ou le Taureau étoit aussi une des divinités des Gaulois, qui unissoient son image à celle de l'Ibis, espèce de gruë consacrée à la lune, comme nous l'avons dit plus haut. Dans les monumens trouvés à Notre-Dame de Paris, en 1711, et déposés à l'Académie des belles-lettres, on y trouve le bœuf surmonté de trois oiseaux, avec cette inscription, *Tarvos trigeranos*.

Dans le tombeau de Childéric, découvert à Cambrai, on trouva un globe, une tête de taureau et des Scarabées, qu'on a pris pour des abeilles.

Macrobe donne le nom de Neton (1) au taureau consacré au soleil, dans la ville d'Héliopolis. Il donne ce même nom à un dieu des Accitains, (2) peuple d'Espagne, et qu'il prétend être leur dieu Mars, et Bacchus, c'est-à-dire un Dieu tel que le fameux Thor des Islandois. Sa tête ornée de rayons, remarque Macrobe, désigne assez bien le soleil, principe actif de la chaleur universelle. Tel Thor étoit aussi représenté, c'est-à-dire,

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(2) Ibid. c. 19.

sous l'emblême du soleil, centre et lien de l'harmonie des sept corps lumineux, qui roulent dans le ciel ; enfin sous les mêmes traits, que l'auteur de l'Apocalypse, dans son premier chapitre (1), peint le dieu principe de toute lumière. Thor, dit Eric Olaüs (2), étoit regardé comme le plus puissant et comme le plus élevé des dieux. Il étoit peint sous la forme d'un homme nud, qui de la main droite tenoit un sceptre, et de la gauche sept étoiles. Ce sont les sept planètes qui, dans le monument de Mithras, sont représentées par sept autels allumés près du bœuf, que monte Mithra. On l'invoquoit comme source du principe humide, et on lui demandoit la pluie et les vents doux, comme à une divinité puissante dans les cieux. On lui demandoit aussi la lumière, et la chaleur. Les Scandinaves le regardent comme le père de toute production, et comme le génie, qui chasse le froid et les ténèbres, fonction qui appartient au Taureau équinoxial du printemps. On le prend souvent pour le Jupiter des Scandinaves; et effectivement le jour de Thor, ou Thorsdag est chez eux le jeudi; mais alors c'est Jupiter amant d'Europe.

(1) Apocal. c. 1. v. 14—16.
(2) Voffius de idolat. p. 481.

Après avoir suivi les rapports qu'a le culte du Bœuf Apis en Egypte, avec le culte des bœufs ou des veaux d'or, & avec toutes les divinités à formes de bœuf, adorées chez tous les peuples; & avoir marqué toute l'étendue de ce culte, depuis l'Espagne jusqu'au Japon, depuis l'Egypte, l'Inde & la Perse, jusqu'en Scandinavie, je vais revenir à l'examen des caractères d'Apis, & aux cérémonies établies en honneur de ce Taureau sacré, qui me semble avoir été le modèle & l'origine de cette forme de la divinité du soleil chez tous les peuples, qui ont adopté ce symbole religieux.

Outre les caractères luni-solaires exprimés par les figures de l'Accipiter ou de l'aigle & du Scarabée, qu'on exigeoit d'Apis, & qui, suivant nous, désignoient les deux astres, qui s'unissoient dans le Taureau, au moment où commençoit l'année, dont l'origine étoit à l'équinoxe du printemps, on exigeoit encore que le bœuf sacré eût sur le front une tache blanche de forme quarrée (1). Ce symbole nous semble être une expression de l'année Egyptienne ou de la période de quatre ans, composée de quatre années communes, telles que celles qui nous donnent les périodes Bissextiles (2).

(1) Herod. l. 3, c. 28.
(2) Hor. Apol. l. 1, c. 9.

Hor-

Hor. Apollon nous dit, que les Egyptiens peignoient l'année par un quartier de terre, parce qu'une année ou 360me. partie de la période Sothiaque étoit composée de quatre années ordinaires, ou de la somme de 1460 jours. On peignoit aussi l'année, (suivant le même Horus Apollon (1) par une palme. C'est ce symbole, que les Grecs conservèrent dans les fêtes Olympiques, qui se célébroient également tous les quatre ans. Ainsi, le quartier de terre & la palme furent deux symboles de l'année.

Ces rapports d'Apis avec la révolution annuelle se trouvent confirmés par une cérémonie, qui se pratiquoit au temple d'Apis, à l'inauguration des rois d'Egypte. (2) Le prêtre d'Isis le conduisoit dans le sanctuaire du temple d'Apis à Memphis. C'est là que les prêtres lui faisoient prêter serment, qu'il ne toucheroit en rien au Calendrier et à l'année vague des Egyptiens, qui étoit de 365 jours; qu'il ne se permettroit d'y faire aucune addition, aucune intercalation, et qu'il la laisseroit courir vaguement, comme on a fait de toute antiquité.

Nous considérerons donc la tache quadrilatere imprimée sur le front d'A-

(1) Ibid. l. 1. c. 3.
(2) Schol. Germa. in Arat Fabri. bibl. lat. v. 1, p. 391.

pis (1), comme un symbole de l'année équinoxiale, dont le soleil & la lune, désignés par l'Accipiter & le Scarabée, fixoient le départ à la néoménie du Taureau, figurée par le croissant imprimé sur le bœuf sacré, qui représentoit celui des constellations. Les poils doublés de la queue pouvoient désigner le double mouvement des deux astres. Au moins cette explication rentre dans celle, que Porphyre & Macrobe (2) donnent des poils du bœuf Mnévis, qui alloient en rebroussant, pour désigner le mouvement du soleil, en sens contraire de celui du monde. Cette ressemblance entre ces deux bœufs est encore mieux établie par la couleur noire, que Porphyre donne à Mnévis, & Hérodote à Apis; couleur qui, suivant Porphyre, désigne celle que la chaleur Solaire donne à nos corps (3).

Nous regarderons donc le Bœuf Apis comme un animal consacré au signe céleste du Taureau du printemps & à la révolution luni-solaire, ou à l'année, qui résulte du mouvement combiné du soleil & de la lune, considéré dans ses rapports avec la végétation annuelle, & avec la fécondité universelle, dont le

(1) Hérodot. ibid.
(2) Satur. l. 1. c. 21.
(3) Euseb. l. 3. c. 13.

développement date tous les ans de l'équinoxe de printemps, qui autrefois répondoit au Taureau céleste.

Nous trouvons une nouvelle preuve des rapports, qu'avoit le bœuf Apis avec les révolutions célestes, dans la promenade que l'on faisoit faire tous les ans à la vache sacrée autour du temple. Le nombre des tours que elle faisoit est un nombre sacré & qui a rapport, soit aux sphères, soit à ce que les anciens appelloient changement des mouvemens des astres d'un tropique ou d'un équinoxe à l'autre. Le soleil, dit Macrobe (1), de qui tous les êtres tiennent la vie, varie son mouvement & ses positions célestes, tous les sept signes, soit que l'on considère son mouvement d'un Solstice à l'autre, soit qu'on le considère d'un équinoxe à l'autre équinoxe. Les variations des phases qu'éprouve en quelque sorte la lumière, soit dans l'année, soit dans le mois, soit dans la révolution diurne, se font aussi de sept en sept, continue le même Macrobe. Ceci nous donne le sens emblématique de la cérémonie Egyptienne, dans laquelle, suivant Plutarque (2), les Prêtres faisoient faire sept fois le tour du temple à la vache sacrée au Solstice

(1) Somn. Scip. t. 10. 26.
(2) Plut. de Isid. p. 372.

d'hiver. On appelloit recherches d'Osiris le mouvement du soleil dans son orbite, et le nombre sept exprimoit, dit cet auteur, celui des mois qui s'écouloient depuis un tropique jusqu'à l'autre. La vache étoit, sans doute, l'image d'Io, d'Isis ou de la lune peinte avec les formes du Taureau, dans lequel fut placée Io : de cette lune, dont le croissant étoit imprimé sur le bœuf sacré des révolutions, ou sur Apis, image du premier signe, dans lequel la lune avoit son exaltation.

On attribuoit aussi à la naissance d'Apis sept jours généthliaques, nombre égal à celui de la durée de chacune des phases de la lune, & conséquemment à l'intervalle qui s'écoule, depuis la nouvelle lune jusqu'au premier quartier. La solemnité établie en honneur de cette naissance, duroit sept jours (1). On célébroit à Memphis, dit Solin, la naissance d'Apis, & pendant cette fête on jettoit une coupe d'or dans un certain gouffre du Nil. La solemnité duroit sept jours. On prétendoit, que pendant ces sept jours le Crocodile faisoit une trève de cruautés, & que le huitième soir, la cérémonie achevée, cet animal cruel reprenoit toute sa ferocité. Pline avoit rapporté la même tradition (2) supers-

(1) Solin. c. 32.
(2) Plin l. 8. c. 46.

titieuse ; & il paroît, que Solin l'a empruntée de lui. Elle est confirmée par Ammien Marcellin (1). Je ne chercherai point à découvrir le sens caché sous cette fiction sacerdotale, ni à décider, si par Apis on doit entendre le bon principe, & par le Crocodile le mauvais principe, qui, pendant tout le temps que le soleil met à parcourir l'hémisphère supérieur d'un équinoxe à l'autre, reste sans activité & ne reprend sa férocité, que dans les signes inférieurs. Il est certain au moins, que dans le Planisphère de Kirker, on voit le Crocodile dans le signe du Scorpion, en opposition avec le Taureau, ou avec Apis, dont Osiris bon principe prenoit les attributs. Je me bornerai à remarquer, que ce nombre sept, affecté à la naissance d'Apis, & que l'on nous donne pour être celui des jours généthliaques de ce dieu, est un nombre consacré aux vicissitudes & aux phases de la lumière éthérée, que le soleil & la lune distribuent dans le zodiaque, & qu'il est spécialement affecté aux révolutions célestes, dont le Taureau étoit autrefois le point de départ, & aux sphères, auxquelles le soleil donne le mouvement, comme chef du système planétaire.

Le nombre des années affectées à la

(1) Amm. Mar. p. 248.

durée de la vie d'Apis, et qui formoient la mesure climatérique du temps, que devoit vivre ce dieu, et qu'il ne lui étoit point permis d'excéder, est encore déterminé par les règles de l'Astrologie ancienne, et par l'influence climatérique du Taureau céleste; nouvel accord entre l'existence et le caractère d'Apis et la marche des corps célestes et avec les principes de la science sidérale. Pline observe (1), qu'il n'étoit pas permis, par les loix religieuses de l'Egypte, de laisser vivre Apis au-delà d'un certain nombre d'années, lequel étant expiré, on le noyoit dans la fontaine des prêtres, (*m4*) ou dans la fontaine sacrée, suivant l'expression de Solin (2), qui assure le même fait. Ammien Marcellin (3) joint son témoignage au leur et il ajoute de plus, que c'étoit conformément aux principes d'une science cachée et mystérieuse. Cette science secrète n'est autre chose que la science astrologique, que les anciens professoient sous le secret du mystère, comme on peut le voir par ce qu'en disent Firmicus et Vettius Valens. Nous avons d'autant plus lieu de penser, qu'il s'agit de cette science,

(1) Plinius. l. 8. c. 46.
(2) Solin. c. 32.
(3) Ammian. l. 22. p. 245.

que nous venons de voir qu'Apis et tous les attributs caractéristiques du dieu bœuf se rapportoient au Soleil, à la Lune, et au signe céleste du Taureau, et conséquemment qu'ils avoient un rapport nécessaire avec l'Astrologie.

Quelle partie de la science astrologique s'occupoit de fixer les limites de la durée de la vie ? C'est celle qui contenoit les principes de la science climatérique. Ces principes, consignés dans les livres de tous les Astrologues, ont été réunis et développés avec beaucoup d'érudition par Saumaise, (1) dans son excellent traité intitulé : *des années climatériques*. On y voit, comment chaque planète et chaque signe influent sur la durée de la vie et dans quelle proportion ils y influent. Chaque signe donnoit autant d'années, qu'il avoit de degrés d'ascension, autrement appellés degrés d'anaphore ; (2) c'est-à-dire autant qu'il montoit de parties de l'équateur, durant l'ascension entière des trente degrés du signe ou de la partie du zodiaque, mesurée par chacun des douze signes. Ce nombre étoit vingt-cinq pour le Taureau céleste. C'étoit précisément le même nombre d'années, qui étoit fixé pour la durée de la vie du Taureau

(1) Salmas. de annis climater.
(2) Salmas. ibid. p. 110. p. 663.

sacré Apis, qui le représentoit dans les temples. On trouve, dans Saumaise (1), la table de ces anaphores pour le climat d'Egypte et le nombre climatérique donné par l'anaphore du Taureau est vingt-cinq. (*n4*) C'est par la même raison, que la Lune, qui a son exaltation au signe du Taureau, donne aussi le nombre vingt-cinq (2), comme le Soleil ne donne que vingt-un, parce qu'il a son exaltation au Bélier, dont l'anaphore est vingt-un. Ce nombre climatérique vingt-cinq, commun au Taureau céleste, à la Lune, et au Taureau sacré Apis, image du Taureau céleste et consacré à la Lune, confirme les rapports, que nous avons établis entre ce signe, cette planète et ce bœuf sacré. Ce taureau naissoit, comme nous l'avons vu plus haut, par l'action de la Lune sur une vache, que le feu céleste fécondoit; il étoit l'emblême vivant du signe céleste du Taureau où cette planète avoit son exaltation. Or la Lune placée au Taureau, suivant les principes de la science climatérique, donnoit vingt-cinq ans de durée, ou influoit pour vingt-cinq ans dans la durée de la vie humaine et dans les combinaisons astrologiques,

(1) Ibid. p. 687.
(2) Ibid. p. 208.

qui en déterminoient la durée totale. (1) Les rapports déjà connus entre Apis, le Taureau céleste et la Lune, ne nous permettent plus de douter, que les nombres climatériques donnés par ces derniers n'aient été affectés aussi à l'animal sacré, qui les représentoit, et n'aient servi à déterminer la durée de la vie d'Apis, d'après les principes de la science sacrée ou de l'astrologie Egyptienne, dont les prêtres étoient dépositaires. Il ne nous reste plus qu'à faire voir, que cette durée climatérique de la vie d'Apis, déterminée par les principes de la science mystérieuse, comme nous le dit Ammien Marcellin, étoit de vingt cinq années, lesquelles expirées, Apis devoit mourir.

Plutarque, dans son traité d'Isis, (2) nous dit que le nombre cinq, élevé au quarré, produit un nombre égal à celui des années que doit vivre Apis. Or cinq, multiplié par lui-même ou élevé au quarré, donne vingt-cinq. Donc Apis devoit vivre vingt-cinq ans, ou autant d'années, que la Lune et le Taureau céleste, à qui il étoit consacré, donnoient d'années dans la table climatérique. Cette conséquence est fondée sur un principe d'analogie et de ressemblance,

(1) Salmas. p. 443.—666.—674.—694.
(2) Plut. de Isid. p. 374.

que les anciens établissoient entre les monumens religieux et les objets qu'ils réprésentoient. Je pourrois ajouter à cela une remarque, qui n'a pas échappé à Jablonski, (1), cest que ce nombre vingt-cinq avoit l'avantage de représenter une période Egyptienne, qui ramenoit le Soleil et la Lune en conjonction au même point du ciel à-peu-près, par l'effet d'une apocatastase ou restitution des mêmes positions célestes. Or nous avons vu, qu'Apis étoit un emblême sacré relatif aux périodes luni-solaires et à la conjonction du Soleil et de la Lune au signe du Taureau, d'où partoient les mouvemens célestes. Apis avoit donc la même durée, que la période de vingt-cinq années, dont il exprimoit la mesure, ou avec laquelle il naissoit et finissoit. Ce dernier motif au reste ne nous semble que très-accessoire et la véritable raison nous paroit être celle, qui a été tirée plus haut des principes de la science généthliaque et climatérique. Apis étant un espèce de Talisman vivant, soumis aux aspects célestes, dut tirer tous ses caractères de la science sidérale ou de l'Astrologie. C'étoit une idole soumise à l'influence du Taureau céleste, d'où l'on tiroit des pronostics pour la divina-

(1) Jablonski. l. 4. c. 2. p. 10. p. 197. Marsham p. 9.

tion, suivant ce que nous a dit Lucien, dans son traité de l'Astrologie et pour la divination, qui se fonde sur les cieux. Apis ou le dieu bœuf dut donc, comme Ammon ou comme le dieu bélier, et pour les mêmes raisons que lui, avoir ses oracles. Effectivement il les avoit, et il donnoit des signes d'où l'on tiroit des pronostics pour l'avenir; enfin il étoit un oracle.

On étoit persuadé, que le bœuf sacré, qui réunissoit sur lui tous les caractères exigés pour qu'il fût proposé au culte des peuples, présageoit d'abondantes récoltes et toutes sortes de bien. (1) Non seulement il étoit un signe de la fécondité et de l'abondance, mais il étoit censé en être une cause; de la même manière que les signes célestes, dont il étoit l'image, furent souvent regardés, non pas simplement comme signes, mais comme causes des effets sublunaires. C'est dans ce sens, qu'Apis fut réputé cause de la fertilité des champs, et de l'abondance, qui devoit régner dans toute l'année (2), parce qu'il étoit l'idole et l'image des astres principaux, de l'influence desquels dépend la végétation. On tiroit des pronostics d'Apis ou du Taureau, qui sur la terre retra-

(1) Ammian Marcell. p. 245.
(2) AElian. de animal. l. 11. c. 10.

çoit le Taureau céleste, comme on en tiroit de la Canicule et de son lever. C'étoit sous l'aspect de ce Taureau, que le Nil éprouvoit cette fermentation intérieure dans ses eaux, d'où résultoit leur intumescence et le débordement qui engraissoit les terres de l'Egypte et décidoit de l'espérance des récoltes. Les rapports du bœuf Apis avec le Nil étoient consacrés, par l'inauguration de ce dieu dans le temple de Nilopolis ou de la ville du Nil, ville dédiée à la divinité de ce fleuve. (1) C'étoit là qu'il étoit d'abord conduit et nourri par les prêtres, durant quarante jours, jusqu'à la cérémonie de sa consécration, après quoi on le ramenoit à Memphis. C'étoit aussi dans les eaux du Nil ou dans des puits remplis de l'eau du Nil, qu'il terminoit sa vie; tant ses rapports avec le Nil, principale cause de la fertilité de l'Egypte, étoient marqués. De-là l'origine des indications, que l'on tiroit du bœuf sacré pour l'abondance de l'Egypte et pour la crue des eaux, qui commençoit tous les ans sous ce signe, comme nous l'avons dit ailleurs, en parlant de la statue fameuse d'Eléphantine.

On consultoit aussi Apis sur les événemens humains et sur tout ce qui est

(1) Diodor. l. 1, p. 96.

caché sous le voile de l'avenir. Pline (1) parle de deux chambres ou logemens contigus, dans lesquels passoit Apis pour rendre ses oracles. L'une étoit affectée aux pronostics heureux, et l'autre aux pronostics sinistres. Là étoient les augures des peuples, suivant l'expression de Pline. Les particuliers, qui alloient le consulter, jugeoient de ses réponses par la manière dont il prenoit de leur main la nourriture, qu'ils lui présentoient (2). Il avoit refusé de rien prendre de la main du fameux Germanicus, et ce prince malheureux mourut quelque temps après. Ammien Marcellin (3) atteste la même chose, à l'occasion des signes qu'Apis donnoit de l'avenir, lorsqu'il étoit introduit dans ces espèces de sanctuaires où il rendoit ses oracles. Il parle sur-tout de la manière, dont il se détournoit de ceux à qui ses pronostics n'étoient pas favorables, et il cite pour exemple Germanicus, dont il annonça la mort prochaine, par le refus qu'il fit de prendre la nourriture que ce prince lui présentoit. Solin observe, (4) que parmi les indications qu'Apis donne de l'avenir, celle qui tient à la manière, dont le bœuf sacré reçoit

(1) Plin. l. 8. c. 46.
(2) Solin. c 32.
(3) Amm. l. 22. p. 245.
(4) Solin. c. 32.

la nourriture qu'on lui offre, est des plus signifiantes et des plus usitées; mais cette indication n'étoit pas la seule. Diogène Laerce (1) prétend, que le savant Astronome Eudoxe, se trouvant en Egypte, fut visiter le bœuf Apis avec un prêtre d'Héliopolis; et que le bœuf sacré lécha le manteau du philosophe. Les prêtres en tirèrent un augure de la célébrité, que ce savant devoit acquérir un jour. Le commentateur de Stace (2) parle de certains gestes ou mouvemens du corps, par lesquels Apis annonçoit l'avenir aux Egyptiens. C'est ainsi qu'autrefois les oracles du dieu bélier ou d'Ammon se manifestoient (3) par des signes d'approbation ou d'improbation. Car les oracles ne s'énonçoient point toujours par des réponses verbales, mais souvent par des signes, ou gestes, et par des marques symboliques, comme on en peut juger par ce que dit Strabon (4) de l'oracle d'Ammon, ou du dieu dont les formes furent empruntées du bélier des constellations. Telles furent aussi les réponses de l'oracle de Memphis ou du dieu aux formes empruntées du bœuf, et soumis à l'influence du Tau-

(1) Diogene Laerce l. 8, p. 9.
(2) Lutatius ad Statii Thebaid. l. 3. §. 478.
(3) Eusthat. in Dionys. perieget. v. 211.
(4) Strabon. l. 17. p. 560.

reau céleste, comme l'oracle d'Ammon l'étoit à celle du bélier céleste. C'est le même principe astrologique, qui régloit la nature de ces différens oracles dépendans des aspects célestes, comme il décidoit des formes des images ou des idoles soumises à l'influence de ces aspects. Car nous devons raisonner sur les idoles animées ou sur les images vivantes des astres, comme sur les statues inanimées ; et même avec d'autant plus de raison, que l'être animé possédoit une portion du feu éther intelligent, qui brille dans les astres, et qui forme l'ame intelligente de la nature. Or voici quels étoient les principes adoptés par les adorateurs des astres et des images, qui leur étoient consacrées, dans la religion universelle, connue sous le nom de Sabisme. Si nous en croyons Maimonide (1), le plus savant des Rabbins, lequel avoit étudié à fond les principes du Sabisme, les Sabéens ou les peuples livrés au culte des astres avoient élevé aux planètes et aux autres astres de petites chapelles où ils avoient consacré des idoles et des images, dans lesquelles ils croyoient que les astres versoient leur influence et la faculté intelligente, qui les rendoit propres à prédire l'avenir, et à

(1) Maimonide more Nevoch. c. 29. p. 429.

leur indiquer les choses, qui peuvent leur être utiles et salutaires. Leur respect religieux pour les arbres étoit fondé sur ce que tel arbre étoit consacré à tel astre, et qu'il étoit planté sous le nom de la divinité de cet astre; et il étoit honoré de telle ou telle manière, parce que les vertus spirituelles de l'astre étoient censées descendre dans l'arbre.

Le même auteur nous dit ailleurs, (1) que tous les hommes, à l'exception d'un très-petit nombre, ont été livrés au culte des images et des statues; et qu'ils attribuoient des qualités divines et spirituelles aux chapelles et aux images qu'ils consacroient; et qu'enfin ils se vantoient d'y recevoir l'influence céleste des étoiles, ou des intelligences qui y résidoient. Abulfarage (2) en dit à-peu-près autant sur l'origine des images, des statues et de tous les objets consacrés aux astres et destinés à attirer ici bas les émanations célestes, dont la divination empruntoit toute sa force. Il ajoute, que les Chaldéens sur-tout propagèrent cet art dans tout l'Occident. Mais les Chaldéens avoient fondé sur l'Astrologie toutes les bases de la science, qui a pour but de nous dévoiler l'avenir. Ce qui s'accorde parfaitement avec

(1) Ibid. c. 6. 3. part. 1 a. p. 113.
(2) Abulfar. hist. des dyn. p. 2.

ce que nous dit aussi Lucien de la divination établie chez les Egyptiens, et des rapports quelle avoit avec les signes célestes. Il résulte de ces principes connus de la divination, que l'oracle d'Apis et les signes de l'avenir, qu'il donnoit, étoient attribués à l'influence que versoit le Taureau céleste sur le taureau sacré et vivant, qui étoit son idole et son image à Memphis. C'étoit l'oracle d'Apollon ou du Soleil agissant sous la constellation du bœuf et communiquant sa vertu prophétique au bœuf terrestre, qui représentoit le bœuf céleste, dans lequel il s'enveloppoit aux cieux. C'est ainsi que l'ame d'Osiris passoit dans Apis, suivant l'opinion des Egyptiens rapportée par Diodore (1). C'est ainsi que, suivant Plutarque, (2) le corps des divinités Egyptiennes étoit sur la terre en Egypte, et que leurs ames brilloient dans les feux sacrés et éternels des astres.

Apis n'étoit donc que l'image d'un astre, d'une étoile ou d'un signe, ou d'un astre tel que le Soleil, réuni à un signe tel que le Taureau céleste. C'étoit l'ame d'Osiris ou du dieu soleil revêtu des attributs du bœuf, qui animoit le taureau consacré dans le temple de Memphis. C'étoit cette ame, unie à l'influen-

(1) Diod. l. 1. p. 76.
(2) Plut. de Iſid. p. 359.

ce du Taureau constellation, qui s'unissoit au taureau vivant et qui passoit comme par communication dans le bœuf Apis son image. Voilà l'origine de la faculté prophétique attribuée au bœuf Apis, qui étoit aussi capable de la recevoir, que les statues inanimées et les arbres consacrés aux astres, et qui étoient censés participer à la faculté intelligente des corps célestes, et en recevoir les rayons et les plus pures influences. La divination et la science prophétique, attribuée au dieu Apis, prend donc sa source dans la même science, qui a réglé les formes caractéristiques qui devoient distinguer le bœuf sacré de tous les autres bœufs. C'est encore ici l'Astrologie, qui lui a imprimé son sceau, comme à l'organe naturel de la divination, dont les prognostics se tiroient des constellations, d'après ce que dit formellement Lucien, dans le passage que nous avons déjà cité plusieurs fois. C'est par une suite des mêmes principes, que le serpent de Delphes et la prêtresse rendoient des oracles subordonnés à l'influence de la Vierge et du Serpent des constellations, continue le même Lucien. Les oracles du bœuf n'ont rien de plus étrange, que ceux du serpent et des Chèvres prophétesses. La base de leur science prophétique est dans les cieux où ils ont leurs Types.

Non seulement Apis avoit la faculté prophétique pour lui, mais il avoit encore le pouvoir de la communiquer aux autres; par exemple, aux enfans qui formoient son cortège. C'est Pline (1) qui nous l'apprend. Des enfans formoient, nous dit ce savant, le cortège du dieu Apis, lorsqu'il se mettoit en marche, précédé de licteurs, qui écartoient la foule. La jeune troupe, qui l'accompagnoit, chantoit des hymnes en son honneur et ce bœuf sembloit se prêter au rôle de dieu et attendre les adorations du peuple. Ces mêmes enfans, aussi-tôt saisis de l'enthousiasme prophétique, prédisoient l'avenir. Solin (2), qui copie presque toujours Pline, atteste en moins de mots le même fait. Ælien (3) nous décrit la manière dont s'exécutoit cette sorte de divination. Celui qui vouloit connoître l'avenir invoquoit Apis; et des enfans, qui jouoient et dansoient entr'eux, hors de l'enceinte, se trouvoient aussi-tôt saisis de l'esprit divin et faisoient des prédictions, dont la certitude étoit aussi reconnue, que celle de l'oracle de Sagra. Nous avons vu, dans le traité d'Isis, ces enfans à qui la faculté prophétique étoit accordée, et nous avons remarqué, qu'ils

(1) Plin. l. 8. c. 46.
(2) Solin. c. 32.
(3) Ælian de Animal. l. 9. c. 10.

la tenoient, non d'Apis ou du Taureau céleste, mais du signe qui le suit immédiatement ou des gémeaux, que consulte Isis aussitôt qu'elle a perdu Osiris, dont Apis étoit l'image, et qui étoit représenté par le bœuf d'or couvert d'un crêpe, que l'on promenoit à l'époque de la mort de l'époux d'Isis. Ainsi les enfans, qui suivoient le bœuf Apis, rendoient des oracles (*o4*) par l'influence des enfans des constellations, qui suivent immédiatement le Taureau céleste. Ainsi Ammon ou le dieu bélier, Apis ou le Taureau, les enfans ou les gémeaux auquel l'oracle de Didyme, suivant Lucien, étoit soumis, rendoient des oracles par une suite nécessaire de la correspondance, qu'il y avoit entre les êtres inspirés sur la terre et les astres, qui dans les cieux leur communiquoient leurs influences, comme nous l'avons vu dans le passage de Maimonide cité plus haut.

La célébrité de l'oracle d'Apis attira dans son temple les princes et les héros les plus fameux. Le vainqueur de Darius, Alexandre-le-Grand, qui consulta l'oracle du bélier ou Jupiter Ammon, dont il vouloit passer pour fils, rendit aussi des hommages au dieu bœuf, et vint lui sacrifier à Memphis. (1)

(1) Arrian de expedit. Alex. l. 3. p. 156.

Nous avons déjà vu Germanicus (1), qui, avant de se rendre en Orient, va en Egypte pour voir Apis, et consulter ses oracles. Auguste, dans son voyage en Egypte, s'écarta de sa route pour faire visite au dieu Apis. Vespasien en fit autant. (2) Leur exemple fut suivi par l'empereur Adrien (3), et par Septime-Sevère. Ce dernier, dit son historien (4), trouva son voyage d'Egypte fort agréable, tant à cause des cérémonies du culte de Sérapis, qu'à cause de la nouveauté du spectacle d'animaux et de lieux, qui lui étoient inconnus. Il visita sur-tout avec soin Memphis, ville fameuse par le culte d'Apis. En effet, quoique l'Egypte entière rendît des honneurs au bœuf sacré, et qu'il fût la divinité de toutes les villes, et la plus grande divinité de toute l'Egypte, néanmoins c'étoit à Memphis que son culte (5) étoit le plus pompeux ; cette ville étant spécialement mise sous la protection de ce fétiche, ou de ce Talisman vivant, consacré par les adorateurs du soleil et des astres. Apis prit donc éminemment le titre de dieu de Memphis, et la célébrité de cette ville ajouta

(1) Tacit. Annal. l. 2. c. 49. Plin. l. 8. c. 46. Sueton in Auguſt. l. 7. c. 93.
(2) Idem vit. Veſpaſ. c. 5.
(3) Spartian in Adrian. c. 12.
(4) Spartian in Severo. c. 17.
(5) Pomp. Mela. c. 9. AElian de animal. l. 11. c. 10.

à celle du dieu-bœuf, celui de tous les dieux Egyptiens, qui fut le plus connu des Grecs et des peuples de l'Orient. Il n'étoit pas pardonnable de voyager en Egypte sans aller voir Apis, un des objets les plus singuliers et les plus fameux du culte Egyptien. Rien n'égaloit la douleur des Égyptiens, lorsqu'ils avoient malheureusement perdu leur bœuf sacré ; comme rien n'égaloit leur joie, lorsqu'ils en avoient retrouvé un digne de lui succéder ; tant ils attachoient d'importance à ce culte. Leurs ennemis même ne croyoient pas pouvoir se venger d'eux d'une manière plus cruelle après la victoire, que de faire tuer le bœuf sacré pour lequel ils avoïent tant de vénération. Les noms de Cambyse et d'Ochus, rois de Perses, sont devenus à jamais odieux à ces peuples, pour avoir porté leur vengeance et leur haîne contre les malheureux Egyptiens vaincus, jusqu'à ensevelir dans leur désastre leur dieu bœuf, et mêlé le sang d'Apis à celui des milliers d'hommes, qu'ils avoient massacrés. Quel pouvoit être le motif d'un attachement aussi grand de la part des Egyptiens, d'un peuple dont toute l'antiquité a vanté la sagesse, pour le bœuf sacré, s'ils n'eussent vu en lui l'emblême vivant de la divinité suprême, du grand Osiris, dont la force et l'énergie féconde résidoit dans

le soleil, et s'exerçoit tous les ans sur notre hémisphère boréal, au moment où ces astres dépassoient l'équateur sous le signe du Taureau, et venoit dans nos climats prolonger la durée des jours et verser dans tous les élémens les germes de la fécondité, qui se développent par la végétation périodique. Voilà ce qu'étoit Apis ; voilà ce qui justifie le respect des Egyptiens pour ce symbole de la force féconde, qui par le soleil et la lune s'exerce dans l'univers.

Si les Egyptiens, comme on s'est plu à le répéter faussement tant de fois, s'étoient assez dégradés pour prodiguer leurs hommages aux plus vils animaux, comment auroient-ils conservé cette réputation de sagesse, que toute l'antiquité leur a accordée ? Comment les Grecs les plus sages eussent-ils été étudier dans leurs écoles, et prendre d'eux des leçons de science et de philosophie ? Car il ne faut pas oublier, que leurs sages étoient les prêtres, ceux-là même qui avoient réglé les formes de leur culte et qui consacroient les animaux, que l'on exposoit à la vénération du peuple. Que faut-il penser d'une contradiction aussi manifeste entre leur théologie et leur philosophie ? Que la contradiction n'étoit que pour le vulgaire, et pour l'étranger, à qui on n'expliquoit pas les principes de la science reli-

gieuse ; mais que toute cette monstruosité, qui révoltoit dans les objets du culte n'étoit qu'apparente ; et que sous ce voile bizarre, les Egyptiens cachoient leur science sacrée. Si en consacrant les animaux, ils n'eussent eu d'autre motif que d'en consacrer l'utilité, comme on pouroit le supposer dans Apis (1), ou dans le bœuf agriculteur, compagnon des travaux de l'homme, pourquoi ont-ils aussi révéré les serpents, les loups, les singes, les musaraignes, les lions, &c. N'est-il pas évident, comme l'observe très-bien Elien (2) que ce sont les qualitées symboliques de ces animaux qui les firent consacrer. Cet auteur ajoute une réflexion très-vraie, savoir, qu'ils trouvoient dans ces animaux et dans leurs parties des traits de rapprochement avec la nature et avec le monde, auxquels ces emblêmes, se rapportoient : c'est par là qu'on peut expliquer la consécration de figures d'animaux, qui n'ont point leur type dans la nature, tels que le Sphinx. Ces animaux n'étoient que les symboles des animaux célestes ou des dieux naturels, et conséquemment le bœuf fut consacré en Egypte, non pas d'après son utilité pour l'agriculture, mais d'après les rapports

(1) Diod. Sicil. p. 77—79. Schol. d'Arat. p. 19.
(2) AElian. l. 12. c. 7.

qu'il avoit avec le monde, ou le ciel, dans lequel l'Astrologie avoit peint autrefois l'animal taureau. Aussi Columelle, (1) parmi les différentes raisons qu'il apporte du respect des hommes pour le bœuf, n'a-t-il pas oublié celle-ci, qui est la principale, et j'oserois dire la seule sous le rapport religieux, savoir, que c'est parce que cet animal a sa place aux cieux parmi les astres les plus brillans. Et en effet, si l'intention des Egytiens, en consacrant le bœuf dans leurs temples, n'eût été que d'inculquer aux peuples un grand respect pour un animal aussi utile, il eût suffi de consacrer un bœuf quelconque, ou peut-être le plus beau qu'on pût trouver, pour représenter toute l'espèce, à laquelle on vouoit ce respect et cette reconnoissance.

Pourquoi exiger pour condition dans l'animal sacré, qu'il eût sous la langue la figure du Scarabée, sur le dos celle de l'aigle, sur l'épaule droite l'image du croissant de la lune; que ses poils fussent dressés à rebours, qu'il eût sur le front une tache blanche quadrilatère, et une foule de marques qui caractérisassent la faculté génératrice? N'est-il pas évident, que ce n'est pas simplement l'espèce des bœufs et leur

(1) Columelle. l. 6. in prœmio.

utilité, qu'on a voulu consacrer par le culte d'Apis, mais bien les qualités bienfaisantes d'un autre être infiniment plus puissant et plus utile à l'homme que ne l'est le bœuf. Le bœuf sacré n'étoit donc, comme l'a très-bien dit Elien, dans le passage déjà cité plus haut, que le fond principal d'un assemblage d'emblêmes relatifs au soleil, à la lune, aux astres, au Nil, au monde, à la lumière et aux ténèbres et en général à la nature et à ses agens (1). Ainsi, ce n'étoit point au bœuf définitivement que s'adressoient les hommages des prêtres de l'Egypte, mais à l'ame du monde, au soleil, à la lune et à la force féconde et organisatrice de la nature, qui se développoit sous le bœuf céleste, dont Apis réunissoit sur tout son corps les principaux emblêmes. C'étoit le bœuf, chef de la révolution annuelle, durant laquelle la terre éprouve les vicissitudes de bien et de mal, qui en partagent la durée, de manière que la chaîne du bien soit attachée au Taureau équinoxial de printemps et s'étende jusqu'au point opposé, où finit son activité bienfaisante et féconde.

Considéré sous ce point de vue, qui est le véritable et le seul sous lequel

(1) AElian. l. 11. c. 10.

on puisse l'envisager, le culte des bœufs, sous quelque dénomination qu'ils soient connus, n'a plus rien qui doive nous surprendre, et sa grande universalité est une suite naturelle de celle des fonctions bienfaisantes de la nature, et surtout de la nature agissante sous le signe équinoxial du printemps. Ainsi nous ne traiterons pas séparément l'article des taureaux ou bœufs, Mnevis, Omphis, Pabacis, &c. qui tous retraçoient le Taureau céleste, considéré soit seul, soit uni au soleil seulement, soit uni à la lune, soit enfin uni au soleil et à la lune, comme dans Apis.

Il paroît, par les témoignages des auteurs déjà cités, que le bœuf Mnevis n'avoit de rapport qu'au soleil et non à la lune, tandis qu'Apis en avoit avec ces deux astres; il étoit en quelque sorte le bœuf solaire. Aussi étoit-il consacré au dieu d'Héliopolis, ou de la ville du soleil, comme nous l'ont dit Macrobe, Porphyre, Plutarque, Strabon, &c (1).

Ces auteurs ne nous donnent pas sur le Taureau Mnevis autant de détails, que nous en avons sur Apis. Ammien Marcellin annonce, qu'il n'a rien

(1) Suidas (V. Memphi) Ammian Marcel. l. 22. p. 245, AElian l. 11. c. 11. Porphyre apud Euseb. l. 3. c. 13. Macrob. l. 1, c. 21. Plut. de Isid. p. 364.

de bien remarquable à nous en dire. Elien (1), qui s'est fort étendu sur les attributs caractéristiques d'Apis, donne à entendre que Mnévis avoit aussi les siens, auxquels on reconnoissoit qu'il étoit cher au soleil, et qu'il lui étoit spécialement affecté ; mais il laisse à d'autres le soin de les décrire. Au moins résulte-t-il de cet aveu, qu'il étoit aussi marqué de caractères distinctifs, et que conséquemment ce n'étoit pas simplement un bœuf, que l'on révéroit dans Mnévis, mais un symbole vivant consacré au dieu Soleil, dont il portoit tous les caractères ; ce qui nous suffit ici pour notre dessein. Seulement Plutarque (2) nous apprend, qu'il étoit d'un noir très-foncé ; ce qui le distingue d'Apis blanc et noir, ou au moins qui avoit une tache blanche au front, et qui avoit sur lui des marques distinctives, qui exprimoient les vicissitudes de lumière et de ténèbres, suivant Elien (3).

Porphyre (4) s'accorde aussi à dire, que le bœuf Mnévis étoit très-noir, & il prétend, que par cette couleur on indiquoit celle que donne aux corps l'ardeur brûlante du Soleil. Il ajoute encore un

(1) AElian de animal. l. 11. c. 11.
(2) Plut. de Iſid. p. 364.
(3) AElian l. 11. c. 10.
(4) Porphyr. apud Euseb. l. 3. c. 13.

caractère, qui est relatif au mouvement du soleil en sens contraire du mouvement journalier, ou du mouvement du monde, et il trouve l'expression symbolique de ce mouvement dans le rebroussement des poils de son corps et de sa queue. C'est le même caractère, que Macrobe (1) donne au bœuf Bacis, consacré dans le temple d'Apollon à Hermunti ; et il l'explique de la même manière, par le mouvement propre du soleil en sens contraire de celui du monde.

Outre ces marques caractéristiques, relatives à la direction du mouvement du soleil dans le zodiaque ou dans sa carrière annuelle, dont le Taureau lui ouvre la porte, le Taureau (2) d'Héliopolis ou Mnévis avoit aussi des caractères bien prononcés de la force active et féconde, que cet astre créateur communique à la nature soumise à son action puissante. Ces marques étoient des testicules, qu'il devoit avoir d'une grosseur extraordinaire. Ces testicules étoient ceux dont Typhon dépouilloit Osiris sous le signe du Scorpion, comme nous l'avons vu dans le ch. 3, en parlant de la mort d'Osiris, ou ceux que le Scorpion ravit au Taureau de Mithra, comme nous le

(1) Macrob. Satur. l. 1, c. 21.
(2) Porphyr. ibid.

verrons bientôt. Ceci fait partie des marques de la faculté génératrice, qu'on exigeoit dans Apis, et qui indiquoient sa force féconde. D'où il résulte, que le bœuf solaire, connu sous le nom de Mnévis, représentoit le soleil dans l'époque de l'année où cet astre darde ses rayons les plus chauds, et où il accélère par son ardeur féconde le développement des germes, indépendamment du concours de la lune, qui reçoit de lui la semence féconde du Taureau, qu'il occupe au printemps, et dans lequel se fait leur conjonction, représentée par Apis. (1) C'est ainsi, que Mnévis étoit censé père d'Apis; et d'un autre côté ne tenoit que le second rang, parce qu'il ne représentoit qu'un astre, et qu'Apis les représentoit tous les deux dans leur conjonction. Au reste, ce Taureau sacré étoit pour ceux d'Héliopolis ou de la ville du soleil une divinité aussi auguste qu'Apis l'étoit pour ceux de Memphis. (2) C'étoit leur fétiche tutélaire. C'étoit leur Talisman solaire, leur génie protecteur, sous l'invocation duquel leur ville & leur temple s'étoient mis, comme la tribu *Hamyar* (3) chez les Arabes étoit sous la tutèle du soleil; et la tribu

(1) Plut. de Isid. p. 364.
(2) Strabon l. 17. p. 553.
(3) Abulfar hist. p. 101.

Misa sous celle d'Aldebaran, ou de la brillante du Taureau céleste. Les uns invoquoient les astres ; les autres leurs images, les talismans et les fétiches, qui étoient consacrés à ces astres et qui en recevoient l'influence. C'est une vérité qu'on ne doit jamais perdre de vue, savoir, que les animaux vivans, les talismans et les fétiches n'étoient puissans, que par la consécration qu'on en faisoit à tel ou tel astre, dont ils recevoient les influences simples ou composées, d'après les principes de l'Astrologie et de la Magie. Le bœuf Mnévis étoit le Talisman, ou le génie fétiche de la préfecture d'Héliopolis, ou du nom consacré spécialement au soleil. Voilà pourquoi la ville principale portoit le nom de ces astres. Elle étoit bâtie, suivant Strabon, sur une très-grande chaussée, qui la mettoit à l'abri des inondations périodiques du Nil. Son principal temple étoit consacré au soleil, et l'image vivante du dieu étoit le bœuf sacré, qui représentoit le premier des signes du Zodiaque, autrefois le Taureau, ce taureau sur lequel nous verrons bientôt Mithra ou le dieu du soleil assis. Là, on nourrissoit avec beaucoup de soins ce fétiche, qui jouissoit dans cette ville de la même considération, des mêmes honneurs, qu'on accordoit dans Memphis au bœuf luni-

solaire, Apis. Les autels du bœuf d'Héliopolis ne furent pas plus respectés par Cambyse, que ne l'avoient été ceux d'Apis à Memphis. Ce prince fougueux détruisit la plupart des temples de l'Egypte, et déclara la guerre aux dieux qu'on y adoroit. Cette ville, du temps de Strabon, étoit déserte. On y trouvoit encore les restes d'un ancien temple bâti dans le style de l'architecture Egyptienne, qui conservoit les traces de la férocité et de la barbarie de ce prince insensé, qui avoit mutilé les plus beaux monumens de l'Egypte. Depuis ce temps, le culte du bœuf Mnévis avoit perdu son éclat; et à peine conservoit-on le souvenir de cet ancien dieu de l'Egypte, dont la célébrité d'Apis fit insensiblement oublier la gloire.

Je dirai la même chose du Taureau connu sous le nom de Bacis (1), ou Pacin, dont parle Macrobe, et qu'il place dans le temple d'Apollon à Hermunthi, ville dans laquelle on trouve encore des images du bœuf (2) parmi les ruines de ses anciens monumens, ainsi que du taureau sacré connu sous le nom d'Omphis, qui peut-être n'est que le taureau Bacis, dont parle Macrobe, et qui étoit honoré à Hermunthi. Ce

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(2) Poock. descrip. Egypt. l. 2. c. 4.

qu'il

qu'il y a de certain, c'est qu'Elien (1) donne à ce dernier les mêmes caractères, que Macrobe donne au premier, savoir les poils rebroussés en sens contraire de celui qui est naturel à tous les autres bœufs. Au reste, ce caractère ne lui étoit pas particulier, puisque Porphyre (2) le donne aussi au Taureau Mnévis révéré à Héliopolis, comme nous l'avons vu plus haut. Il a même d'autres traits qui semblent le rapprocher davantage de Mnévis. En effet Mnévis, suivant Porphyre, étoit d'une grandeur extraordinaire, fort noir, et avoit les poils à rebours. Or Elien dit du taureau Omphis, adoré dans une ville d'Egypte, dont il ne peut rapporter le nom, parce qu'il est trop dur à prononcer, que ce bœuf étoit d'une taille extraordinaire, qu'il étoit fort noir, & qu'il avoit ses poils rebroussés ; c'est-à-dire, qu'il lui donne tous les caractères, que Porphyre donne à Mnévis ou au bœuf sacré d'Héliopolis. D'après cette ressemblance nous le regarderons comme un symbole absolument pareil à celui du Fetiche d'Héliopolis, et il n'y aura entr'eux de différence, que celle du lieu ou du temple où ils étoient révérés ; le reste sera le même ; et les explications appliquées

(1) AElian l. 12. c. 11.
(2) Porphyr. apud Euseb. præp. Evan. l. 3 c. 13.

à l'un s'étendront à l'autre sous tous les rapports. Ce que nous avons dit des bœufs Egyptiens doit s'entendre des statues ou des images de bœuf, soit en terre, soit en bois, soit en métal, dans quelques lieux de la terre qu'on les trouve comme monumens d'un culte. C'est au Taureau des constellations qu'il faut rapporter tous ces idoles, et au soleil et à la lune ou aux formes particulières, que prenoient ces deux astres, lorsqu'ils se trouvoient ou seuls ou réunis dans ce signe, où arrivoit la Néoménie de l'équinoxe de printemps et la pleine lune de celui d'automne, deux mille cinq cents ans avant l'ère Chrétienne.

Après avoir examiné les rapports qu'avoient avec la nature, le ciel et les astres, les bœufs vivans consacrés dans les temples, ou leurs images inanimées, l'ordre naturel demandoit, que nous vinssions à examiner les images humaines, qui ont conservé les attributs du bœuf, tels que les cornes, comme Osiris, ou tels que la tête ou les cornes, les pieds et la queue, comme Bacchus, et qui ne sont qu'une abréviation des anciens symboles religieux. Mais comme nous avons fait un chapitre séparé de ces deux divinités (1),

(1) Ci-dess. l. 3. c. 2. & 6.

et que nous en avons dit tout ce qu'on devoit en dire, pour faire voir leur rapport avec le soleil du Taureau, nous n'en parlerons plus; le lecteur étant suffisamment instruit et pouvant faire la comparaison de ces chapitres avec celui d'Apis, de manière à reconnoître aisément, que c'est encore ici la même Théorie, et qu'Apis, Osiris, et Bacchus ou leurs images ne sont que des images différentes du même Taureau ou des astres errans, le soleil et la lune, qui exerçoient leur influence sous ce signe. On verra, comment Bacchus nourri et élevé par les étoiles du Taureau, paré des attributs de ce signe, s'élance de là pour parcourir l'univers et revient encore à ce Taureau, d'où il étoit primitivement parti. Nous en dirons autant d'Osiris, qui accompagné de Pan ou du Cocher, et d'Anubis ou du grand Chien, deux constellations qui fixent le départ du soleil du Taureau, l'une par son lever du matin, l'autre par son coucher du soir, commence sa carrière ou ses voyages vers l'Éthiopie et les Indes, et ne périt qu'au coucher du même Taureau. Ce rapprochement prouvera complètement ce que dit Plutarque, qu'Apis est Osiris, et qu'Osiris est Bacchus; ce qui est démontré par

notre système, qui réduit ces trois êtres à des noms et à des formes différentes du même Dieu soleil, lequel ouvre sa carrière au signe du Taureau.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à parler du soleil du Taureau, peint sous la forme la plus élégante et dépouillé de tout ce que le costume des dieux Égyptiens avoit de monstrueux. Tel étoit Mithra, ou l'image du soleil, la grande divinité des anciens peuples, qui habitoient la Perse, l'Arménie et la Cappadoce. Ici le dieu soleil est peint sous les traits d'un beau jeune homme, tel qu'Apollon, avec des ailes, comme on en donnoit aux anges ou aux intelligences célestes, dans les principes théologiques des Chaldéens et des Perses. Son union au Taureau y est marquée par un bœuf attéré, sur lequel le dieu vainqueur se trouve placé et qu'il subjugue; emblême ingénieux de son passage dans les étoiles du signe céleste du Taureau, qu'il éclipse de ses feux. Malgré la différence des formes entre cet idole, et la statue de Bacchus aux formes de bœuf, et le bœuf sacré des Egyptiens, il ne nous sera pas difficile de reconnoître, que c'est encore le dieu soleil de l'équinoxe de printemps, qu'on a voulu représenter dans cet ancien monument; et que le dieu

Taureau, le dieu aux cornes de Taureau, et le dieu monté sur le Taureau, ne sont que trois expressions différentes d'une même idée théologique. Seulement cette différence dans les formes nous fera connoître le génie particulier des artistes chez les différens peuples, et dans les différens siècles; remarque qui n'est pas à négliger, pour ceux qui suivent les progrès des arts, et les caractères variés, que le culte religieux leur a donnés.

Toute l'antiquité s'accorde à nous dire, que les Perses adoroient le soleil sous le nom de Mithra. Nous avons déjà cité, dans notre chapitre second de la première partie de cet Ouvrage, quelques autorités, qui attestent que le soleil, sous le nom de Mithra, étoit la grande divinité des Perses. Nous nous sommes appuyés du témoignage de Strabon, de Suidas, d'Hésychius; (1) nous pourrions y joindre encore les inscriptions, où ce dieu est qualifié de dieu soleil invincible, et que nous rapporterons ailleurs; mais qu'il seroit superflu de transcrire ici, attendu que c'est une vérité hors de doute, dans l'opinion de tous les savans. Or ce Mithra, dans tous les monumens qui nous restent de son culte, est monté sur le bœuf

(1) T. I. p. 24.

ou sur un Taureau qu'il subjugue, comme on peut le voir dans M. Hyde,(1) qui a rassemblé quatre monumens de la religion Mithriaque. Dans tous ces monumens, les parties sexuelles du bœuf sont fort prononcées, comme l'étoient celles du bœuf Mnévis adoré à Héliopolis, ville célèbre par le culte du Soleil, et par les monumens solaires, que l'on attribuoit à Mithra, soi-disant ancien roi du pays. Mais ce qu'on remarque dans trois de ces monumens, c'est un Scorpion ou le signe opposé au Taureau céleste, celui sous lequel Typhon tua Osiris, et lui ravit les parties sexuelles, lequel s'attache aux testicules du Taureau pour les dévorer. Ces emblêmes astrologiques expriment de la manière la plus sensible la cessation de la force productrice du Taureau céleste, au moment où le Soleil atteignoit le Scorpion ou le signe de l'équinoxe d'automne qui lui étoit opposé. D'ailleurs ces deux symboles astrologiques, le Taureau placé près d'un arbre, qui commence à se couvrir de feuilles, et le Scorpion, près d'un autre arbre chargé de fruits, ne permettent pas de douter, qu'on n'ait eu intention de peindre les deux époques du temps, qui contras-

(1) Hyde de vet. Pers. relig. c. 4. p. 112; et ci-après tome 3.

tent le plus dans la marche périodique de la végétation, le printemps et l'automne. Comme nous aurons occasion de développer ailleurs la théorie cosmogonique, qui a dirigé le plan de ce monument, nous n'entrerons point dans les explications de détail, que nous réservons pour un endroit où leur effet sera plus grand. Il nous suffit d'observer ici, que le génie solaire, ou l'ange du Soleil, Mithra, est monté sur un taureau et que, comme ce monument est tout astrologique, ce taureau est le Taureau céleste, ancien signe de l'équinoxe de printemps, opposé au Scorpion, ancien signe de celui d'automne. Donc ce taureau est le même que celui que représentoient les taureaux sacrés de l'Egypte, Apis, Mnévis, Omphis, etc. que celui qui fournissoit les cornes de bœuf aux images et aux statues d'Osiris, de Bacchus, etc. Enfin, ce n'étoit qu'une forme plus élégante du culte du Soleil, chez un peuple qui n'aimoit pas les formes monstrueuses, dans les idoles et les images de ses divinitées. Le passage de Porphyre sur Mithra, que nous avons déjà cité plus haut, achève de confirmer que le taureau, Mithriaque est l'image du signe céleste du Taureau, base unique de notre travail dans tout ce chapitre sur le dieu Soleil, aux formes et aux attributs du bœuf. En effet, Por-

phyre (1) nous dit, que les Perses ont assigné à leur dieu Mithra une place près des limites équinoxiales du printemps, au point du ciel sous lequel répond le soleil, au moment où se développe la faculté génératrice de la nature, à laquelle préside Mithra, conjointement avec le Taureau céleste, domicile de Vénus. Que sa monture ordinaire est le Taureau voisin du signe du bélier domicile de Mars dont il tient le glaive. D'après un témoignage aussi précis, et l'inspection des monumens dont nous venons de parler, il n'est pas permis de douter, que le fameux taureau Mithriaque ne soit le même que le taureau Dionysiaque des Grecs, ou que le Taureau céleste, sur lequel est représenté le dieu Soleil, dans son passage sous ce signe, quelque nom qu'on lui donne, soit Mithra, soit Bacchus, soit Osiris etc. M. Hyde (2), dans l'explication qu'il nous donne de ces monumens, n'a pas méconnu le rapport qu'il y a entre le taureau mithriaque et celui des constellations. Il apporte à l'appui de cette vérité des monnoies du Mogol, où l'on trouve l'empreinte du bœuf, sur le dos duquel est le disque solaire. Les Egyptiens plaçoient sur le dos d'Apis l'effigie

(1) Porphyre de antr. nymph. p. 124.
(2) Hyde vet. Pers. c. 4. p. 115.

de l'Accipiter ou de l'Aigle, caractère hiéroglyphique du Soleil (1). La chose revient au même. On peut ranger dans la même classe la fameuse vache dorée, dans laquelle on supposoit qu'étoit renfermé le corps de la fille de Mycerinus et entre les cornes de laquelle étoit le disque du Soleil. On ne sortoit cet idole, qu'une fois tous les ans, au rapport d'Hérodote, qui dit l'avoir vu dans le palais de Saïs.

Les figures monstrueuses du Minotaure, et les fables scandaleuses des amours de la Pléïade Pasiphaë avec le Taureau des constellations, ont la même origine. J'en dirai autant de la fable d'Io métamorphosée en vache, et placée dans le même signe céleste, où elle devient l'Isis Egyptienne. La figure d'Isis étoit celle d'une femme à cornes de vache, comme celle d'Osiris étoit l'image d'un homme à cornes de bœuf: l'une étoit l'image de la lune du Taureau, et l'autre celle du Soleil du même signe; car Io étoit le nom de la lune. On substitua ces images aux animaux mêmes, dont les statues empruntoient leur coeffure monstrueuse; car la vache représente Isis, et le taureau ou le bœuf représente Osiris, comme on l'a vu par Apis. Au lieu de statues, qui

(1) Herodote l. 2. c. 132.

représentassent les animaux sacrés et vivans, on peignit des figures humaines, dont on composa la parure des parties de ces mêmes animaux. Ainsi, au lieu de la statue du bœuf, on représenta un homme à cornes de bœuf. La partie fut prise pour le tout.

Ceux qui rejetoient ces unions monstrueuses, comme les Perses, représentèrent leur dieu soleil monté sur le bœuf. Cette figure plut davantage que celle d'un Minotaure. Ceux qui pareillement n'aimoient point à voir une femme à cornes de vache, telle que l'Isis des Egyptiens, peignirent une femme montée sur un taureau. Telle étoit la belle Europe des Phéniciens et des Crétois, que la fable supposoit avoir été enlevée par Jupiter, ou par le père de la lumière, déguisé sous la forme d'un taureau, dont l'image, dit la fable, est encore aux constellations. Les fictions furent plus agréables, et les images moins révoltantes. Les Grecs semblent avoir de préférence adopté ce dernier genre de fictions et de peintures; et ces Grecs, plutôt élégans artistes que savans profonds, aimèrent mieux sacrifier au goût et aux belles formes, qu'à la science et aux bizarreries de la mysticité. Néanmoins, on ne peut disconvenir, que dans la haute antiquité les Grecs n'aient reçu les divinités monstrueu-

ses de l'Egypte, et n'en aient conservé des traces dans leurs fictions religieuses et dans leurs temples. Leur Minotaure, leurs Centaures et sur-tout leur Cérès de Phigalie, dont nous parlerons ailleurs, en sont une preuve. Il seroit curieux de déterminer à quelle époque l'élégance dans les monumens du culte a été substituée à la sience et quand a commencé le siècle du goût et des belles formes, qu'ils ont données dans la suite aux statues de leurs dieux, et qui ont servi de modèle aux siècles suivans.

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur les divinités aux formes de bœuf, et sur-tout sur le Soleil et la lune adorés en Egypte sous ce symbole. Passons à celles qui prenoient les attributs du Capricorne, ou du Bouc et de la Chèvre.

CHAPITRE NEUVIÈME.

MENDÉS ou PAN, divinités dont les formes sont empruntées de la Chèvre & du Bouc.

EN suivant le principe que nous avons adopté, de chercher dans les signes et les constellations le type original de la plupart des images monstrueuses, ou

des animaux sous le symbole desquels s'est produit le culte du Soleil en Egypte, et chez les peuples qui ont reçu des Egyptiens leur religion, il ne nous sera pas difficile de trouver aux cieux l'origine des divinités, dont le bouc et la chèvre étoient l'image ou qui empruntoient de ces animaux leurs attributs caractéristiques. Tels étoient le fameux bouc adoré à Mendés en Egypte, la chèvre dorée révérée des Phliassiens en Grèce, le Bouc Azima des Samaritains, et le dieu Pan des Egyptiens et des Arcadiens. C'est au ciel que nous trouverons le type de leurs images, comme nous y avons trouvé celui des images d'Ammon ou du dieu Bélier, et d'Apis, ou du dieu Taureau ; et cette conséquence n'est qu'une suite et une extension de la théorie, que nous avons appliqué à l'analyse des divinités à forme de Bélier et de bœuf.

Le même Lucien, qui nous a dit, que ceux qui révéroient en Egypte le bélier et le Taureau n'adoroient sous ces symboles que les animaux célestes, dont ces animaux sacrés étoient les images vivantes, nous dit aussi, que ceux qui révéroient le bouc honoroient dans cet animal le bouc, qui est aux cieux ou le Capricorne. Comme il ne nous a point trompés dans les rapports qu'il a établis entre le Bélier de Thèbes,

le bœuf de Memphis, et les constellations du Bélier et du Taureau, rapports qu'un examen soigneux vient de justifier dans les deux chapitres précédens, on ne peut douter, qu'en examinant aussi les rapports qu'a le bouc de Mendés avec celui des signes, nous ne trouvions que ce dernier a été le type du premier, et que ce sont ses formes que Pan et les divinités aux attributs de bouc ont empruntées. Pour ne pas nous écarter de notre marche, nous parlerons d'abord du culte du Bouc, et ensuite de celui des divinités, dont les statues étoient de forme humaine et composées en partie des attributs du bouc; telle étoit la statue de Pan, dont les images accompagnoient presque toujours celles du dieu aux cornes de bœuf, Bacchus, comme la Chèvre céleste et ses Chevreaux accompagnent dans les cieux le Taureau.

Le Bouc étoit honoré d'un culte spécial à Mendés, dans la basse Egypte, et avoit donné son nom à toute la préfecture ou Nome Mendésien, qui étoit sous l'invocation de cet animal sacré, ou du Talisman vivant, représentatif du bouc des constellations. Le nom de Mendés étoit un nom commun au Bouc sacré, et au dieu représenté avec des pieds et des cornes de bouc. Chez les

Egyptiens, dit Hérodote (1), le Bouc et le dieu Pan sont désignés par le nom commun de Mendés. Suidas et l'auteur appellé le grand étymologiste (2), copiste sans doute d'Hérodote, attestent la même chose, au mot Mendésien et Mendés. Les Egyptiens, dit ce dernier, appellent Pan Mendés, parce qu'il est représenté avec les formes du Bouc; car ce mot Mendés, dans leur langue, signifie bouc. Je pourrois ajouter à ces témoignages celui d'un certain Nonnus (3), qui dit que les Egyptiens appellent Pan Mendés, parce que c'est le nom qu'ils donnent dans leur langue au Bouc, et que Pan est représenté avec une tête ou des cornes de bouc; et que c'est le respect, qu'ils ont pour cette divinité, qui les force à s'abstenir de manger de la chair de chevreau, à cause que c'est sous cette forme qu'ils représentent leur dieu Pan. C'est par une raison semblable, que nous avons vu plus haut que les adorateurs d'Ammon ou du dieu à formes de Bélier s'abstenoient d immoler la brebis, et regardoient cet animal comme un animal sacré pour eux. (4)

(1) Hérod. l. 2. c. 46.

(2) Etymolog. magn. in voce Mendesié Suid. Mendés.

(3) Nonnus collec. hiſtor. ad Gregor. Nanz. Hérodian in Julian. l. 2. hiſt. 27. p. 109.

(4) Hérodote, l. 2. c. 42.

Les habitans de Mendés marquoient leur monnoie au coin du bouc (1), comme les Phéniciens marquoient la leur au coin du Taureau d'Europe; l'aigle fournit les armes de Tyr et de Rome; le vaisseau céleste fut consacré également chez les Sueves, et son empreinte fut mise sur l'ancienne monnoie des Romains, avec l'effigie de Janus, comme nous le dirons à l'article de Janus.

Il s'agit maintenant de déterminer, quelle époque de la révolution du Soleil, et quelle action de cet astre créateur les Egyptiens avoient voulu indiquer sous l'emblême du bouc. Portons nos regards sur les cieux, et voyons quelle partie du ciel a été marquée par des signes et des emblêmes choisis dans cette classe d'animaux. Nous en trouvons deux; savoir le Bouc, ou le Capricorne, un des signes et la constellation du Cheviier, qui porte la Chèvre et les Chevreaux, autrement du Cocher céleste, qui tient entre ses bras la Chèvre Amalthée femme de Pan, et les Chevraux ses enfans. Le Capricorne semble d'abord avoir été adoré sous l'emblême du Bouc et sous le nom de Pan. Il en conserve encore le nom, dans les auteurs anciens, qui ont écrit sur les constellations. Il s'appelle Pan et Ægy-

(1) Jablonski l. 2. c. 7. § 3. p. 276.

pan, fils de la Chèvre du Cocher. (1) On prétend, que ce fut sous cette forme que Pan se déguisa, pour fuir les poursuites de Typhon, qui faisoit la guerre aux dieux ; d'autres donnent pour raison de sa consécration, qu'il fut nourri avec Jupiter. Or Jupiter fut nourri par la chèvre Amalthée femme de Pan, qui est dans le Cocher céleste : donc le Capricorne n'est que l'ÆEgypan fils de Pan, nourri par la Chèvre du Cocher, par cette chèvre femme de Pan. Donc le véritable Pan, père de l'ÆEgypan du signe du Capricorne, est l'homme même du Cocher, qui porte la Chèvre et ses Chevreaux, qu'on dit être la femme de Pan et ses enfans. Cette conséquence est confirmée par l'inspection du planisphère de Kirker, qui place dans la division du Taureau, à laquelle répond le Cocher, un homme à cornes et pieds de Bouc, tel que Pan (*p4*). Dans toutes les explications que nous avons données jusqu'ici des fables sacrées, dans lesquelles Pan joue un rôle, c'est cette constellation du cocher qui nous a toujours servi et qui y a figuré sous le nom de Pan. Enfin si nous admettons, que Pan et le bouc sacré sont la même divinité, comme les animaux sacrés de l'Egypte ont toujours été représentés

(1) Hygin l. 2. c. 29. Germani. c. 26. Theon p. 136. Eratosth. c. 27.

par

par des statues de métal chez les autres peuples, qui ont copié le culte Egyptien, ce que prouve évidemment le veau d'or des Hébreux, et les veaux de Jéroboam, on ne peut guères douter, que les Egyptiens n'aient adoré, sous l'emblême d'un bouc vivant, la même constellation, que les Grecs adoroient, sous la forme d'une chèvre de métal. Telle étoit la fameuse chèvre de bronze doré élevée dans la place publique des Phliassiens (1), et adorée comme une divinité tutélaire de cette ville. Le rapport de ce culte avec la culture de la vigne et avec les dangers qu'elle pouvoit courir, par la suite des influences de cette constellation, rapproche encore ce culte de celui de Pan, *compagnon ordinaire du dieu des vendanges*, Bacchus aux cornes de taureau, ou aux attributs du signe céleste placé sous la Chèvre. On voyoit aussi à Delphes la chèvre de bronze, dont les Crétois (2) avoient fait offrande à Apollon. Elle avoit nourri les enfans de ce dieu, et elle étoit à côté du bœuf de bronze, dont les Eubéens avoient fait présent au même temple. C'étoit une chèvre qui avoit nourri Esculape fils d'Apollon (3), le Sérapis des Egyptiens, comme on le verra bien-

(1) Pausanias. Corinth. p. 56.
(2) Paus. Phocic. p. 331.
(3) Ibid. Corinth. p. 68.

tôt, le Thésée des Grecs, comme on l'a vu plus haut.

Cette constellation étoit adorée dans toute la Grèce (1), sous les noms d'Hippolyte fils de Thésée, de Myrtile cocher d'Œnomaüs chez les Arcadiens, (2) dont Pan étoit la grande divinité. On faisoit Myrtile (3) fils de Mercure; on faisoit aussi Pan fils du même dieu Mercure. (4) D'autres nomment ce cocher Cillas (5); ceux-ci Spheræus. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'une partie des monumens de ce temple étoit des artistes de Mendés en Thrace. (*q4*)

La constellation de la Chèvre et des Chevreaux, placée sur les limites équinoxiales du printemps, ou dans la partie du ciel à laquelle répond le soleil, au moment où le dieu Ether s'unit à la terre, et où le monde sublunaire reçoit les germes féconds, que le ciel par l'action du soleil verse dans les élémens avec le germe de la génération périodique, fournit naturellement au dieu Soleil une des formes, sous lesquelles on adora l'auteur de la fécondité universelle. La Chèvre céleste devint la chèvre Amalthée, dont la corne

(1) Pausan. Corinth. p. 74.
(2) Pausan. Arcad. p. 249.
(3) Héliac. c. 2. p. 199.
(4) Hérodote, l. 2. c. 145.—146.
(5) Pausan. Héliac. p. 157.

répandoit l'abondance de tous les biens ; et fut toujours prise pour symbole de la fertilité. Le mâle, dont on la faisoit femme, puisque cette chèvre passoit pour être une des filles du soleil mariée au dieu Pan, fut représenté par un bouc ou par un homme aux pieds et aux cornes de bouc, qui concourroit avec elle et sous les rapports de principe actif à la génération universelle des êtres reproduits au printemps. C'est en effet là l'idée cosmogonique, que les Egyptiens voulurent imprimer, sous le symbole du bouc adoré à Mendés, ou de leur grand dieu Pan, dont le bouc étoit l'image vivante. C'est la force féconde de la nature (*74*), qu'on a voulu désigner sous cet emblême, observe très-bien Jablonski(1), cette force par laquelle notre monde se conserve et se reproduit. Outre que la faculté prolifique semble caractériser le bouc plus qu'aucun autre animal, et conséquemment qu'elle a du le faire choisir par les Egyptiens, comme un des emblêmes les moins équivoques du principe actif et fécond, qui siége dans le ciel et qui exerce sa force sur la terre, les autorités des anciens ne nous permettent pas non plus de douter, que ce ne soit cette qualité prolifique du bouc, qui l'ait fait employer

(1) Jablonski, l. 2. c. 7. §. 6. p. 281.

parmi les symboles de l'écriture sacrée. Le bouc, suivant Diodore de Sicile (1), ne fut mis au rang des dieux de l'Egypte, qu'à cause des organes de la génération, dont la nature l'a si heureusement pourvu. Cet animal a un penchant bien décidé pour le plaisir de l'amour, et les Egyptiens, en consacrant par un culte les parties sexuelles de cet animal, ont voulu honorer, sous ce symbole, le principe fécond, qui dans la nature donne naissance à tous les êtres. C'est au culte de cette divinité, que se faisoient d'abord initier tous ceux qui, nés dans la famille sacerdotale, entroient dans l'exercice de leurs fonctions : c'est au nom du Bouc que se faisoit leur inauguration. Il étoit pour les Egyptiens, suivant Diodore, (2) ce que le fils de Bacchus et de Vénus, ou du dieu au formes du Taureau et de la déesse de la génération, enfin le fécond Priape étoit pour les Grecs. Son culte, continue Diodore, avoit la même origine en Egypte, que le linganisme, et le culte religieux du Phallus dans le mystère des autres peuples ; et cette origine est dans la nature même des fonctions fécondes,

(1) Diodor. l. 1. c. 55 p. 98.
(2) Diod. ibid. c. 55. p. 98.

que remplit cette partie du corps dans la génération des animaux. De là vient ce respect, que Pan et les Satyres aux formes de Bouc ont obtenu chez différens peuples. La plupart des images, qui les représentent dans les temples, poursuit Diodore, sont dans l'attitude d'une forte et vigoureuse érection, afin d'imiter la nature du Bouc, doué d'un penchant impétueux vers l'acte de la génération. Ce symbole consacré dans leurs temples n'est que l'expression de leur reconnoissance envers les dieux, qui prennent soin de leur population et qui donnent la fécondité. Diodore a restraint a tort son idée à la propagation de l'espèce humaine en Egypte, tandis que ce symbole désignoit la fécondité universelle donnée à tout le monde sublunaire ; caractère mieux adapté à Pan, que l'on a toujours regardé comme le dieu de la nature universelle. (54) Aussi présidoit-il non-seulement à la fécondité des animaux (1), mais encore à la fertilité des jardins, en sa qualité de dieu de la végétation. Hor-Apollon grammairien d'Egypte (2) assure également, que le Bouc étoit le symbole par lequel les Egyptiens désignoient

(1) Horace Satyr. l. 1. Sat. 8.
(2) Hor. Apollon. l. 2. c. 48

les organes de la génération les plus féconds ; par une suite de la faculté qu'a cet animal de se reproduire de bonne heure et avant tous les autres animaux.

L'auteur connu sous le nom de Nonnus, (1) dont nous avons parlé plus haut, dit que Pan préside à l'acte de la génération ; et qu'on le peint avec des pieds de Bouc, parce que cet animal est violemment porté aux jouissances de l'amour.

Suidas, dont nous avons cité déjà le témoignage sur le nom Mendés en Egyptien, attribue également l'origine du culte du bouc de Mendés, à la vertu prolifique et féconde de cet animal, naturellement porté vers les plaisirs de la génération.

D'après tant de témoignage réunis, on ne peut plus douter du rapport, sous lequel on révéroit la divinité, dans le culte rendu à Pan et au Bouc son image vivante. C'étoit sous celui de principe actif et fécond de la nature, qualité qui se manifestoit tous les ans à l'équinoxe de printemps, au moment où le soleil, grand architecte de l'univers, ame active du monde, se trouvoit dans le signe du Taureau uni à la constellation de la Chèvre et des Che-

(1) Nonnus Gregoir. Nat. c. 26. p. 16.

vreaux, placés immédiatement sur le Taureau. C'étoit cette constellation, qui la première précédoit le matin son char, au moment où toute la nature se réveilloit et enfantoit un nouvel ordre de choses par l'effet de la génération périodique et de la végétation, lorsque, comme dit Virgile, toute la nature accouche (*t4*). Voilà sous quelle forme la divinité, dont le soleil exerce l'action féconde, se présentoit alors à la terre, pour y répandre les germes de reproduction, que tous les élémens mus et échauffés par le feu Ether faisoient éclore et nourrissoient. Voilà Pan, instrument actif de la force féconde universelle. C'étoit la nature en général, et la force génératrice qui s'unit à elle que l'on honoroit sous le nom de Pan. Aussi étoit-il une des premières divinités de l'Egypte. C'est par là qu'on peut expliquer l'opinion, en apparence assez étrange, des Samaritains sur le sens du premier verset du Pentateuque, dans lequel ils lisoient. Au commencement le Bouc Azima créa l'univers. (*u4*) Ce qui revient à ceci, Au commencement Jupiter Ægiochus, ou Pan créa et organisa l'univers; ce qui n'auroit pas choqué dans les Cosmogonies des Grecs et des Egyptiens, et sur-tout chez ces derniers, qui regardoient le Bouc comme le symbole

de la force féconde, communiquée à la nature par la divinité. Les Grecs représentoient Vénus, déesse de la génération, montée sur le bouc, et ils en faisoient leur Vénus Epitrage.

La religion, qui seule croit avoir droit de légitimer les crimes et les plus honteuses actions, sous prétexte d'honorer l'Être suprême, avoit obligé les femmes de Mendés (1) à se prostituer en quelque sorte au dieu Bouc, adoré dans les temples de cette ville. Hérodote (2) rapporte, que de son temps un bouc avoit eu commerce avec une femme et qu'une foule de personnes avoient été témoins de cet étrange accouplement. Des vers du poëte Pindare, rapportés par Strabon (3), ont conservé le souvenir des unions monstrueuses du Bouc de Mendés. Plutarque semble confirmer aussi l'existence d'un usage aussi incroyable (4) et que la superstition seule rend vraisemblable; mais il annonce, que le bouc témoignoit plus de goût pour les chèvres, que pour les jolies femmes qu'on lui présentoit.

Quelque chose d'à-peu-près semblable se pratiquoit à Memphis, et les femmes offroient aussi à Apis le spectacle

(1) Jablonski. l. 2. c. 7. §. 4. p. 277.
(2) Hesiod. l. 2. c. 46.
(3) Strab. l. 17. p. 551.
(4) Plut. in gryllo. p. 989.

des organes passifs de la génération (1), dont Apis avoit la partie active la mieux prononcée. C'étoit elles qui lui rendoient les premiers hommages, et le sacrifice de leur pudeur étoit la premiere offrande.

Ceci ne doit pas nous surprendre, dans une religion dont le cérémonial reposoit tout entier sur les rapports d'imitation et d'analogie. Or Apis étant l'image de la force active féconde, on lui faisoit hommage de la force passive; enfin pour plaire aux dieux, il falloit imiter leur nature, et s'en rapprocher par le culte et par les actes de religion. Apis étoit l'image d'Osiris, ou du soleil fécond du signe du Taureau; mais Osiris étoit souvent peint, comme Pan, avec les organes de la génération en érection bien marquée. C'est ce qu'on voit dans ce passage du traité d'Isis où Plutarque (2) nous dit, qu'Osiris étoit en baucoup d'endroits représenté sous les traits d'un homme en érection, pour peindre la force active par laquelle il engendre et nourrit les différens êtres. Or cette fonction est celle qu'exerce le soleil dans la nature, sous la forme, soit du Taureau ou d'Osiris, soit sous celle du bouc, placé sous le Taureau, ou

(1) Diod. l. 1. c. 54. p. 96.
(2) Plut. de isid. p. 371.

du dieu Pan. Cette qualité active, que personne ne peut méconnoître dans le Soleil, et qui, après l'hyver et aux approches du printemps, se manifeste tous les ans au renouveau, pour me servir d'une expression populaire, cette qualité active et féconde, les anciens l'ont attribuée au Soleil. C'est lui, suivant Eusèbe (1), qui ensemence la nature. Macrobe (2) dit également, que le Soleil est le dieu qui ensemence, engendre, échauffe, nourrit et conduit à la maturité toutes choses. Il est, suivant le même auteur (3), la tête du monde, et le père de tous les êtres. Le soleil est donc, dans la nature, ce qu'Osiris et Pan étoient dans la théologie Egyptienne; ou autrement, Osiris et Pan ne sont que des noms et des formes différentes du dieu soleil, considéré dans ses rapports avec la fécondité universelle. Aussi Diodore (4) l'associe-t-il à Osiris, dans son expédition, et il ajoute que, comme Osiris, il étoit dans une grande vénération par toute l'Egypte. De même et pour la même raison les Grecs l'ont associé à Bacchus. Diodore, cité par Eusèbe (5), prétend même que plusieurs

(1) Euseb. præp. l. 3. c. 13.
(2) Saturn. l. 1. c. 17.
(3) Ibid. c. 19.
(4) Diod. l. 1. c. 11. p. 21.
(5) Euseb. l. 2. c. 1.

pensoient, qu'Osiris et Pan étoient absolument la même divinité. Macrobe prétend également, que le fameux Pan (1), grande divinité des Arcadiens, étoit le même dieu Soleil, que tous les peuples ont adoré sous différens noms et sous diverses formes; mais considéré dans ses rapports avec la matière sublunaire, qu'il anime, meut et féconde, dans les différentes organisations que prennent les corps. Son opinion est exacte sur la nature de cette divinité; mais l'explication qu'il donne de ses attributs est forcée. Il étoit tout simple de la chercher aux cieux et dans la partie des constellations auxquelles s'unit le soleil, au moment où cette force féconde commence à se manifester, par la reproduction périodique, qui a lieu au printemps.

Ses rapports avec le soleil ou avec Apollon sont encore mieux marqués, par la flûte aux sept tuyaux, emblême équivalent à la lyre aux sept cordes, destinés tous deux à représenter l'harmonie universelle du monde, dont le soleil est l'ame et le lien, sous les noms soit d'Apollon, soit de Pan. C'est par une suite de cette idée allégorique, qu'on a donné à Pan pour femme Echo, qui représente les sons, qui composent le système harmonique des sphères, sui-

(1) Saturn. l. 1. c. 21.

vant l'opinion des anciens, et sur-tout des Pythagoriciens. Cette flûte pastorale, formée de l'assemblage de sept tuyaux inégaux, représentoit assez bien les rapports des rayons des sept sphères, dont le plus court étoit celui de la sphère de la lune, et le plus long celui de la sphère de Saturne. Un souffle unique, distribué dans ces sept tuyaux, imitoit celui de l'ame unique, qui engendre l'accord harmonique des sept sphères concentriques; aussi quelquefois le représente-t-on avec sept cercles concentriques dans la main. (1) Macrobe dit pareillement, que l'épouse de Pan, (2) Echo, désigne l'harmonie des cieux laquelle est amie du Soleil, qui est le premier régulateur des sphères, d'où naît cette harmonie, qui échape à nos sens. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que dit de Pan l'auteur de l'hymne orphique (3) en l'honneur de ce dieu. Il l'appelle le génie modérateur de l'harmonie du monde, et l'arbitre des astres. Aussi étoit-il du nombre des huit grands dieux, ou faisoit-il partie du fameux octonaire, résultant de l'assemblage des sept sphères et du huitième ciel, ou du ciel des fixes. Sous ce rap-

(1) Kirker. OEdip. t. 1.
(2) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(3) Hymn. Orph. v. poët. grec. p. 504.

port, Pan étoit considéré dans son action supérieure, ou dans celle qu'il exerce au-dessus du ciel de la Lune, comme principe du mouvement et de l'harmonie des cieux; tandis que son action, dans la partie inférieure, étoit exprimée par le développement des organes de la génération, et par un priapisme habituel, qui caractérisoit le penchant de la nature inférieure vers la génération, et qui méritoit à Pan l'épithète de Polyspore (1), ou d'abondant en semence, qui lui fut souvent donnée, et qui le fit appeller Priape.

On lui ajoute encore d'autres attributs, relatifs à la force féconde, et à l'abondance qui en résulte, comme on peut le voir dans Phornutus (2), qui a assez bien décomposé Pan dans sa partie supérieure, qui agit sur l'Ether, et dans sa partie inférieure, qui organise la matière sublunaire : deux qualités que les anciens ont attribuées au soleil, chef et modérateur des sphères, dans lesquelles il distribue la lumière, et moteur des élémens, qu'il agite et qu'il vivifie par sa chaleur.

Il prenoit l'épithète de *Bonum Numen* ou bon génie, ce qui convient à la Chèvre appellée *bonne déesse* chez les Ro-

(1) Anth. Epig. l. 4. c. 13. p. 476.
(2) Phorn. c. 27.

mains, et qui a conservé l'épithète de *Félix Sydus*. Aussi Phornutus ajoute-t-il aux traits de Pan, que la corne d'Amalthée étoit remplie de ses bienfaits et étoit un de ses attributs. Cette épithète de bon génie ou bon principe lui étoit commun avec Osiris, avec Ormusd, ou avec le principe bienfaisant, dont l'empire sur la nature s'exerçoit dans les six signes supérieurs, à l'entrée desquels est placée la Chèvre avec ses Chevreaux, dans la main du Cocher. Cette idée de génie bienfaisant, appliquée à la Chèvre céleste, se trouve consacrée dans les monumens des Indiens, dans un manuscrit de la bibliothèque Nationale, n°. 11, où sont dessinées et enluminées des figures, qui représentent les incarnations de Vichnou, ou du soleil et de l'ame du monde. On voit souvent ce dieu avec une petite chèvre sur le doigt; il est représenté ainsi dans la figure première, sous le titre *de dieu bienfaisant*, qui domine sur tout le monde. Il a quatre bras, nombre égal à celui des saisons, et il porte sur un de ses doigts une petite chèvre.

A la table trente-deuxième, on voit *Isproun, dieu bienfaisant*, descendre du ciel pour exterminer le monstre *Tiperant*, qui ravageoit la terre. Il tient d'une main la petite chèvre et de l'autre il perce le monstre son ennemi.

Iogui-Hisper, est une divinité qu'adorent les Indiens, sous la forme du croissant, et qui exprime la conjonction du soleil avec la lune, que désignoit aussi la statue à cornes de bouc, élevée à Eléphantine en Egypte. Ce génie Indien a quatre bras ; il a sur la tête le croissant de la lune et une petite chèvre sur le doigt. Ainsi l'Inde n'a pas oublié l'attribut caractéristique du bon principe, qui agit à la Néoménie équinoxiale, et a rendu la même idée, qu'ont exprimée les Grecs par le Bouc, compagnon de Bacchus, les Egyptiens par leur dieu à formes de Bouc, compagnon d'Osiris à tête de Taureau, et les Scandinaves par les boucs, qui attèlent le char du dieu Thor, armé de la massue à tête de bœuf. Le génie des sculpteurs et des peintres a varié, mais c'est la même idée cosmogonique qui a partout été ainsi exprimée. On trouve, dans les Grottes d'Iloura dans l'Inde, le dieu Bouc des Egyptiens, avec son nom de *Mendés* (1), qu'il portoit en Egypte ; tant il y a eu d'accord entre les Cosmogonies de l'Égypte et de l'Inde dans la haute antiquité. Car les Indiens rapportent les monumens d'Iloura à des temps très-reculés, et ils les regardent comme l'ouvrage des génies ; ce qui prouve leur

(1) Anq. Zend. t. 1. c. 249.

ignorance sur l'époque éloignée à laquelle ces monumens remontent. Les dieux ou génies aux attributs de Bouc nous sont retracés dans le fameux Bouc Azima des Samaritains et des Chuttéens, dont nous avons parlé; dans les Faunes, Sylvain et les Satyres des Grecs et des Romains, qui jouoient un grand rôle dans la Cosmogonie des anciens Pâtres de l'Arcadie. Maimonide, (1) le plus savant des Rabbins, nous dit que ce culte faisoit partie du Sabisme ou du culte des astres. Que les anciens Sabéens adoroient des génies, qu'ils supposoient se manifester à eux sous la forme de Bouc et qu'ils appeloient ces génies *les chevreaux*; et que cette opinion remontoit aux siècles où l'on fait vivre Moyse, et au temps où l'écriture nous dit : « ils n'immoleront plus leurs victimes aux boucs et aux chevreaux. » Selden observe, que le Lévitique c. 17. v. 7. défend au peuple de sacrifier aux génies, et que le mot hébreu, par lequel ces génies sont désignés, signifie hérissés de poils, comme les Satyres, c'est-à-dire des boucs, comme le traduit Selden. (2) Ces boucs ou génies à forme de bouc étoient les intelligences, qui siégeoient dans les étoiles marquées de cette forme, et ap-

(1) Maimon. more nev. l. 3. c. 47.
(2) Seld. prol. p. 38.

pellées

pellées de ce nom, et qui inspiroient les chèvres prophétesses soumises à leur influence. Car, comme le bœuf Apis rendoit des oracles dépendans du Taureau céleste, il y avoit aussi des chèvres, qui en rendoient également, et par une suite du même principe astrologique, qui fut, suivant Lucien, la base de la divination. Eusèbe (1) nous parle de ces chèvres prophétesses, ainsi que des corbeaux dressés à rendre des oracles. Ces deux animaux ont leur type dans les constellations. Je ne vois pas en effet, pourquoi le Serpent ou l'Hydre placé sous la Vierge, et la Vierge elle-même auroient eu plus d'empire sur l'oracle de Delphes, que le Corbeau placé sur l'Hydre n'en eût eu sur des corbeaux sacrés? Pourquoi le Bélier et le Taureau, placés aux limites équinoxiales, auroient exercé leur influence sur l'oracle d'Ammon et de Memphis, et pourquoi la Chèvre, qui est au-dessus d'eux, n'eût pas eu aussi son oracle? Pourquoi Amalthée, femme d'Ammon, n'auroit pas été aussi savante que son époux? Nous verrons ailleurs, qu'elle fut effectivement une prophétesse pour les Arcadiens établis dans le Latium, qui gardoient le dépôt des oracles de la Sybille Amalthée, que Tarquin confia à des Décemvirs ou

(1) Euseb. præp. evan. l. 2. c. 3.

prêtres chargés de les consulter et d'y lire les destinées de l'empire.

Mais le berceau de ce culte semble devoir être placé en Egypte, où les animaux célestes étoient honorés sous des formes vivantes, comme nous l'avons fait voir à notre article Ammon et Apis, et où il n'est qu'une conséquence naturelle du principe astrologique, sur lequel pose tout le culte symbolique des animaux sacrés, dont la consécration caractérise la religion des Egyptiens. Le culte du Bouc et celui du bœuf remontent à la même époque, et prennent leur origine dans la même source. Aussi Manethon, dans ses dynasties Egyptiennes, (1) fixe-t-il au même temps l'origine du culte rendu aux Taureaux à Memphis et à Héliopolis, et l'origine de celui qui fut établi en honneur du Bouc à Mendés. Il attribue au même Roi la consécration de ces animaux (2), dont les images unies, dans le même lieu du ciel, fixoient autrefois l'équinoxe de printemps, et le renouvellement de la fécondité donnée à la nature.

Pan ou le Bouc de Mendés son image, étoit une des plus anciennes, comme une des plus grandes divinités de l'Egypte. C'est Hérodote qui nous l'assure. (3)

(1) Sync. p. 54.
(2) Euseb. præp. Evang. p. 55.
(3) Herod. l. 2. c. 46.

Cet historien observe, que les Grecs, qui ont copié et altéré le culte Egyptien, mettoient Pan au nombre des divinités inférieures et d'invention moderne, tandis qu'en Egypte Pan étoit un des plus anciens dieux, et du nombre des huit premiers dieux (1); ce qui s'accorde avec le récit de Diodore (2), qui nous dit que les Egyptiens avoient une vénération singulière pour cette divinité, et qu'ils lui avoient par-tout élevé des temples. Les fonctions que nous avons vu qu'il remplissoit dans la nature, dont il étoit l'ame, et à l'universalité de laquelle on l'a souvent associé, semblent avoir dû lui assurer cette premiere place plus digne de lui, que celle où l'avoient fait descendre les Grecs, en le faisant simple chef de troupeau, et dieu des pâturages et des montagnes, à cause des formes sous lesquelles on le peignoit. Le fameux hymne d'Orphé, en l'honneur de Pan, a conservé à ce dieu le caractère de majesté et de grandeur, qu'il avoit dans l'ancienne théologie, et qui appartient à l'ame universelle, qui meut les sphères, qui féconde les élémens, et régit toute la nature par l'action du feu Ether, qui compose la substance active du monde et qui bouillone à grands flots

(1) Ibid. c. 145.
(2) Diod. l. 1. p. 16.

dans le soleil. « Je t'invoque, ô puissant » Pan (1), dieu fort de toutes les forces » du monde, qui renfermes en toi le » ciel, la mer et la terre reine de toutes » choses, et le feu immortel ; car ce » sont là les membres de ton immense » corps. Viens, génie bienfaisant, source » de mouvement, qui te meus circulai- » rement porté sur un char de gloire, » qu'entourent les saisons. »

» Auteur de la génération... enthou- » siasme divin, transport qui échauffe » et vivifie l'ame ! tu habites parmi les » astres, et tu règles la symphonie de » l'univers par tes chants mélodieux : » c'est de toi que viennent les songes, » les visions, et les frayeurs subites qu'é- » prouvent les mortels. Tu te plais » parmi les rochers, les fontaines, et » les pâturages de la terre ! rien n'é- » chape à tes regards.... Scrutateur de » toutes choses, tu te plais à entendre » l'écho de ton harmonie éternelle. » Dieu engendré de tout, et qui engen- » dres à ton tour toutes choses ! toi que » l'on invoque sous différens noms » Maître souverain du monde, que » donnes l'accroissement, la fertilité, et » la lumière à toutes choses, qui ha- » bites dans le fond des grottes. Redou-

(1) Orph. poet. grec. p. 504.

» table dans ton couroux, vrai Jupi-
» ter à doubles cornes.

» C'est toi qui as fixé la terre : tu fais
» sentir ton pouvoir à la mer : l'Océan
» t'obéit, et il n'est pas jusqu'à l'air et
» au feu, qui ne reconnoisse ta puissan-
» ce. Tous les élémens suivent la route
» que tu leur prescrit, malgré l'incons-
» tance de leur nature, et ils fournissent
» aux hommes la nourriture dont ils
» ont besoin. Reçois, ô source sacrée de
» nos plaisirs et de nos transports, nos
» vœux avec notre encens ; fais que
» nous terminions heureusement notre
» carrière, et éloignes de nous tout ce
» qui peut nous alarmer.

Transportons-nous, dit Blackwel (1) en rapportant cet hymne, sur les ailes de l'imagination dans la terre sainte, la mère des mystères, et le pays natal de la plupart des religions, qui ont eu cours sur la terre. Imaginez, que vous arrivés au commencement du printemps à Mendés, lorsque la douce haleine des zéphirs invite la nature à mettre au jour les richesses, qu'elle renferme dans son sein. Représentez-vous cette foule prodigieuse de peuple, qui couvre les deux rives du Nil, cette multitude de bateaux remplis d'hommes et de femmes, qui le couvrent et qui viennent célébrer

(1) Blackwel. Lettres sur la Mythol. lett. 8. p. 75.

la fête de l'ancien dieu Pan. Voyez les portes de son magnifique temple, dont la forme est orbiculaire, comme la voûte du ciel, et qui résone du son de la flûte aux sept tuyaux. L'autel commence à jetter des flammes ; le prêtre s'approche tout nud, il remplit ses mains d'encens, et les lève vers le lieu saint. La musique cesse : le peuple se prosterne, il se met à genou, il répand son encens dans le feu, et adresse au dieu l'hymne que nous venons de rapporter, et qui est une preuve convaincante de cette vérité, que plusieurs regardent comme un paradoxe, dit Blackwel, savoir que les sages de l'antiquité ne croyoient pas, que leurs dieux fussent des hommes réels, ou qu'ils eussent effectivement les figures monstrueuses et informes, sous lesquelles on les représentoit, et qu'ils ne prenoient point au pied de la lettre ce qu'on disoit de leurs qualités personnelles et de leurs aventures ; par exemple, continue ce savant auteur, les sages de Mendès ne croyoient point, que leur dieu Pan eût des pieds de chèvre, et ne voyoient point un dieu dans cet animal, quoique peut-être le peuple le crût. Il étoit pour lui l'emblême du principe actif de toutes choses, l'ame de l'univers, et par cela même le plus ancien et le premier des dieux. Sa figure est le portrait de la nature, révé-

tue des attributs célestes, que le Soleil son premier agent, son ame visible emprunte de l'Olympe et du lieu où il reprend sa force fécondante. Cette opinion théologique sur Pan n'a pas été ignorée de ceux qui ont eu occasion d'en parler tels que Porphyre (1), Phornutus, Isidore, Servius, Albricius, &c. Il est, dit Servius, le dieu de toute la nature. Il est modelé sur la forme du grand tout, nous dit Isidore; il renferme tout ce que contient la nature et il justifie son nom de Pan. Peut-être l'étymologie a-t-elle conduit ces derniers auteurs à voir dans Pan l'univers dieu, ou la totalité des êtres réunis sous le nom de cause une et éternelle des effets produits dans son sein; mais les anciens avoient, indépendamment du nom, une idée aussi grande de Pan, que celle qu'exprime l'hymne d'Orphé et qui s'accorde bien avec la fonction, que le Soleil, ame du monde visible, remplit dans la nature, qu'il pénètre de son feu actif et vivifiant. Porphyre (2) regarde *Silène*, espèce de Pan, comme le symbole du souffle moteur, qui anime le grand tout, comme la force active qui pénètre l'universalité des êtres. Voilà

(1) Porph. apud Euseb. præp. l. 6. p. 114. Albricius, c. 9. Isidore orig. l. 8. c. 11. Servius not. ad egl. 2. Virgil. Phornutus. c. 27.

(2) Euseb. præp. l. 3. c. 11 p. 110.

des titres suffisans, pour justifier les Egyptiens de lui avoir donné une place aussi distinguée, que celle qu'ils lui ont assignée dans l'ordre hiérarchique et pour en avoir fait la première divinité, aux mystères de laquelle leurs prêtres devoient se faire initier. Pan ou le dieu aux formes de bouc eut aussi sa ville particulière, à laquelle on donna le nom de ville de Pan ou de Panopolis (1), suivant les Grecs, et de Chemmis en langue Egyptienne. C'étoit aussi là que la constellation, qui est aux cieux à côté du Cocher et qui le précède immédiatement dans son lever, Persée recevoit des hommages et voyoit ses autels associés à ceux de Pan, comme ces deux génies le sont dans les cieux, où ils gardent les limites de l'équinoxe de printemps. Nous avons vu, dans notre troisième chapitre sur Isis, que cette déesse ou la lune, sous le nom d'Isis, est censée placée à Chemmis à côté des Pans et des Satyres, au moment où elle répond aux constellations de Persé et du Cocher; ce qui arrive, lorsqu'elle est pleine au Taureau, le soleil étant au Scorpion; c'est-à-dire dans la position que Plutarque donne au Soleil et à la Lune au moment de la mort d'Isis.

(1) Herod. l. 2. c. 91. Steph. in voce Kemm. Diod. Sic. p. 16.

Le culte de Pan passa d'Egypte en Grèce, et se fixa sur-tout dans les hautes contrés du Péloponèse, qui se vantent de tenir à l'antiquité la plus reculée, et où Pan est, comme en Egypte, un des premiers et des plus anciens dieux. Les Pâtres d'Arcadie en firent leur divinité tutélaire, comme ceux de Lampsaque, qui l'adoptèrent sous le nom de Priape. Il ressembloit assez au vieux Mercure des Pelasges, qui habitèrent originairement ces pays. Aucune partie de la Grèce ne m'a paru avoir conservé, plus que l'Arcadie, des statues composées et monstrueuses, dans le goût et l'ancien style Egyptien. La Cérès de Phigalie, (*x4*) la Diane Eurynome, les oiseaux de Stymphale, &c. en sont une preuve. Or c'est dans ce pays que Pan est une divinité première, comme il l'étoit en Egypte. Toute l'Arcadie (1) l'adoroit. *Pan Deus Arcadiae*, &c., dit Virgile. On y montroit ses montagnes, ses images, ses temples, et les échos qui retentissoient des sons harmonieux de sa flûte. On y distinguoit, entre autres lieux, le mont Menale consacré à Pan, qui, dit-on, y faisoit entendre ses accords mélodieux. C'est dans ces mêmes lieux, qu'on voyoit l'autel sur lequel brûloit le feu sacré éternel en honneur de

(1) Pauf. Arcadicis p. 257—262—269—260—291.

Pan (1), emblême simple et naturel du feu sacré, qui brille dans les astres et sur-tout dans le Soleil, et qui pénètre toutes les parties du corps immense de Pan ou de l'univers. Il y jouissoit, comme en Egypte, de la prérogative de divinité du premier ordre, qui dispensoit tous les biens aux mortels, dont il exauçoit les vœux, et qui poursuivoit les coupables; caractère distinctif, qui le place au-dessus du simple dieu des Bergeries, et qui en fait une divinité théologique, aussi relevée que l'étoit le Pan des Egyptiens. Il avoit aussi son oracle, comme Apis et Ammon, lequel avoit joui, dans la haute antiquité, d'une grande célébrité. Il avoit inspiré la Nymphe Erato, qui s'unit au Bootés, ou à Arcas fils de Callisto ou de l'Ourse. Erato est le nom d'une des Hyades, ou des Nymphes de Dodone. Virgile, fidèle aux traditions antiques, invoque cette Nymphe dans son septième livre, lorsqu'il va chanter les noms des héros et des peuples qui habitoient dans le Latium les pays où s'étoit établi Evandre, prince venu d'Arcadie. C'étoit la prophétesse fameuse chez les Arcadiens, qu'il invoquoit. Aussi les fêtes de Pan passèrent elles d'Arcadie dans le Latium, ainsi que celles du dieu cheval, ou de

(1) Ibid. 268.

Neptune, qui rendit Cérès mère. La plus grande divinité des premiers Romains, ou de leurs ayeux, qui habitoient Albe, étoit Pan, (1) que l'on honoroit tous les ans par des jeux, qui se célébroient sur le mont Palatin, ainsi appellé de Pallantée ville d'Arcadie, d'où étoit parti Evandre, lorsqu'il vint civiliser les peuples d'Italie, et leur apporter la connoissance des lettres. Ces fêtes se célébroient par les Romains à la fin de l'hyver, suivant Denis d'Halicarnasse (2), qui s'est plu à rassembler les traits nombreux, qui rapprochent le culte des Romains de celui des anciens Arcadiens et qui en marquent la filiation (3). Ce savant parle de l'ancien bois sacré du mont Palatin et de la fontaine, qui couloit de l'antre de Pan, et que l'on voyoit encore de son temps. (4)

Virgile, dans ses Pastorales et ses Georgiques, a consacré souvent le nom de Pan et le mont Menale d'Arcadie, séjour favori de Pan. (5) Mais alors, Pan n'est chanté que comme dieu des bergeries, au lieu que dans l'ancien culte du La-

(1) Tite-Liv. Decad. 1. l. 1. c. 5.
(2) Diony. halic. l. 1. p. 25 & 26.
(3) Ibid. p. 67.
(4) Ibid. p. 65.
(5) Virg. éclog. 2. v. 31. 4. v. 58. éclog. 10. v. 26. Georg. 1. v. 17.

tium, et sur-tout chez les Arcadiens, il étoit une divinité du premier ordre, comme chez les Egyptiens. Il est fort étonnant, que le commentateur de Virgile, (1) Servius, l'appelle simplement une divinité rustique, tandis qu'il le peint sous les traits de l'univers dieu; qu'il l'appelle le dieu de toute la nature, et qu'il regarde la couleur rouge, dont on teignoit ses images, comme l'emblême du feu sacré qui circule dans l'Ether : ce qu'est effectivement Pan. C'est ainsi que Bacchus, le fameux Osiris, une des premières divinités des Egyptiens, a fini par n'être que le dieu des raisins.

CHAPITRE DIXIÈME.

ADONIS, APOLLON, ATYS, ORUS.

APrès avoir analysé les formes plus ou moins monstrueuses, que le dieu Soleil au printemps empruntoit des constellations ou des signes, qui fixoient cet équinoxe, il nous reste à parler des formes plus élégantes, que savantes, données à cet astre à la même époque de la révolution annuelle. Tel étoit le

(1) Servi. comm. ad. eclog. 2 & 10

bel Apollon, ou Orus, l'aimable Adonis, le jeune Atys, noms différens donnés au dieu Soleil, au moment où il atteint, comme dit Macrobe (1), les forces de la jeunesse.

Apollon est encore le soleil, mais considéré sous des rapports d'astre lumineux, placé au centre de l'harmonie des sphères, qui règle les jours et les saisons, et qui reprend son empire sur les ténèbres à l'équinoxe de printemps, ou le soleil régnant aux cieux. Car c'est ainsi qu'il faut entendre le passage de Macrobe (2), que le Soleil prend le nom d'Apollon, dans la partie supérieure, et de Bacchus, dans la partie inférieure; (γ4) c'est-à-dire dans la partie ou règne le jour et la lumière, par opposition à celle qui est occupée par les ténèbres. En un mot, c'est le dieu du jour, qui a son siége aux cieux; et qui répand sa lumière dans l'air, et dans les autres élémens, qu'il pénètre sans s'y incorporer. Au contraire, sous les traits et le nom de Bacchus, il n'agit que dans le monde sublunaire par sa chaleur active et féconde, parce que la matière sublunaire, ténébreuse et passive de sa nature, est la seule qui soit susceptible de générations et de destruc-

(1) Macrob Saturn. l. 1. c. 18..
(2) Saturn. l. 1. c. 18.

tions. Il est Apollon dans la partie supérieure, affranchie de tous les chocs tumultueux de la matière et dans laquelle règne une constante et éternelle (1) harmonie. En un mot, Apollon est la lumière pure et vierge, (24) que répand le soleil et qui brille dans les cieux ; ce qui le distingue d'Osiris et de Bacchus, principes de fécondité bienfaisante pour la nature sublunaire, et d'Hercule, qui meut les sphères et qui engendre les temps par sa révolution dans la carrière annuelle des douze signes.

L'identité d'Apollon et du Soleil est un dogme théologique reçu par toute l'antiquité, et celui sur lequel on peut élever moins de doutes. Son union fraternelle avec la Lune ou Diane sa sœur confirme encore cette vérité ; attestée d'ailleurs par les anciens auteurs. (2) Les Grecs, dit Cicéron (3), adoroient le Soleil sous le nom d'Apollon ; et la Lune sous celui de Diane. Le Soleil, dit Macrobe, s'appelle tantôt Apollon (4) tantôt Bacchus, et tantôt prend d'autres dénominations. Les différentes propriétés du Soleil ont donné naissance à différentes divinités, qui ne sont que ce dieu unique sous

(1) Julian. orat. 4. p. 269—280.
(2) Servius Æneid. l. 3. v. 73. Phorn. c. 32.
(3) Ciceron. de nat. deor. l. 2. c. 27.
(4) Macrob. Saturn. l. 1. c. 17.

différens noms. Tel est le nom d'Apollon, qu'il prend comme dieu de la divination et de la médecine. Le nom d'Apollon, suivant diverses interprétations qu'on lui donne, se rapporte en dernière analyse au soleil, continue ce même auteur, qui cite à l'appui de sa proposition les autorités de Platon, de Chrysippe, de Speusippe, de Cléanthe, de Cornificius, d'Euripide, &c. Ces auteurs, partagés entre eux sur la vraie étymologie de ce nom, conviennent néanmoins tous, qu'il désigne l'astre brillant du jour, qui verse sur nous des torrens de lumière, et qui promène tous les jours du levant au couchant son disque brillant et radieux. En effet Platon, dans son Cratyle où il prétend donner les étymologies vraies de différens noms, entre autre de celui d'Apollon, nous dit que le Soleil et la Lune sont deux divinités. Que le premier est connu sous le nom d'Apollon et la seconde sous celui de Diane. Julien (1), dans son hymne au Soleil, nous dit que le Soleil et Apollon sont absolument la même divinité; et que c'est là son nom le plus commun et le plus connu. Apollon lui-même, interrogé pour savoir qui il est, répond par son oracle, qu'il est le *Soleil*, Orus, Osiris, Bacchus et

(1) Julian. orat. 4.

Apollon, le roi de l'univers, qui dispense les temps et les saisons, les vents et les pluies; qui ramène l'aurore et la nuit; le chef suprême des astres, et le feu éternel. (1)

Augustin, dans sa cité de dieu (2), convient que les anciens, qu'il appelle payens, assuroient que les divinités qu'ils adoroient, sous le nom d'Apollon et de Diane, étoient au nombre des agens de l'ordre universel du monde, et que le premier étoit le Soleil, et la seconde la Lune.

Héraclide de Pont (3), expliquant la peste dont Apollon frappe l'armée des Grecs, pour venger l'injure faite à son prêtre, n'y voit qu'une allégorie relative à l'action du soleil, qu'il dit être la même divinité qu'Apollon, d'après les principes secrets de la mysticité et dans la langue ordinaire, ajoutant (4) que l'on dit indistinctement Apollon soleil, ou le soleil Apollon. Il s'appuie du témoignage d'Apollodore, savant très-versé dans les sciences théologiques, pour établir cette identité entre le soleil et Apollon. Il y joint ses propres réflexions, tirées des différentes épithètes données par Homère à Apol-

(1) Euseb. præp. l. v. l. 3. c. 15. p. 125.
(2) August. de civ. dei l. 7. c. 16.
(3) Heraclid. opus. myth. thomas. gale. p. 415—417.
(4) Ibid. p. 416.

lon

lon et qui toutes caractérisent bien l'astre brillant, que nous nommons soleil. Il conclut de tout cela, (1) qu'Apollon est le nom du soleil, dont la chaleur brûlante excite souvent les vapeurs malfaisantes, qui engendrent les maladies. Nonnus (2) dit aussi, que le dieu appellé Mithra chez les Perses, soleil ou Bélus chez les Babyloniens, s'appelloit Apollon à Delphes. Ceux qui se sont déclarés pour le système des génies et des intelligences, l'ont attaché au corps du Soleil, comme son génie familier et comme l'intelligence céleste destinée à régler ses mouvemens ; ce qui lie toujours ce dieu au soleil, dans lequel il est censé résider pour distribuer la lumière au monde visible. Apollon, dit Plutarque (3), soit qu'il soit le soleil, soit qu'il soit le père et le maître du soleil, placé au dessus du monde visible, est pour les hommes le principe de leur existence, de leur naissance, de leur nourriture, de leur intelligence. On voit bien, que ce nouvel Apollon, père ou maître du soleil, n'est qu'un être créé par les abstractions des métaphysiciens, qui ont séparé du soleil, la force divine qui étoit censé appartenir à cet

(1) Ibid. p. 417.
(2) Nonnus, Diony. l. 40. v. 406.
(3) Plut. de orac. defect. p. 413.

astre, dispensateur de la lumière et des saisons. Le même auteur, dans un autre traité (1), met dans la bouche d'un de ses interlocuteurs une distinction entre le corps visible du soleil, et son intelligence invisible, qu'il appelle Apollon, et qui dans l'opinion vulgaire se confond, dit-il, avec le Soleil, parce que l'objet sensible et apparent détourne notre esprit de l'être intellectuel et réel, qui est le vrai Apollon. On ne voit dans tout cela qu'une abstraction métaphysique; et l'auteur ne nie pas, que ses deux idées ne se confondent dans l'opinion vulgaire. Il est toujours certain, qu'Apollon étoit une divinité siégeante dans le soleil, comme nous le dit Achilles Tatius (2); ce qui nous suffit pour notre système, dans lequel nous expliquons les aventures d'Apollon par les phénomènes du mouvement du soleil. Qu'Apollon soit le soleil considéré comme intelligent, ou que ce soit le soleil considéré comme siège du feu intelligent, (3) qui du ciel jaillit dans le sein de la matière, comme le veut Porphyre, peut nous importe pour nos explications.

Je craindrois de fatiguer mon lec-

(1) Id. de pyth. orac. p. 400.
(2) Uranolog. Pet. Achill. Tat. fragm. ch. 5. p. 96.
(3) Porphyr. apud Euseb. præp. l. 2. l. 3. c. 11. p. 113.

teur, par l'étalage inutile d'une fastidieuse érudition, si je rassemblois de nouveaux témoignages tirés des anciens, pour prouver que tous ont vu dans Apollon soit le soleil, (1) soit l'intelligence divine, qui meut cet astre et qui, pour me servir de l'expression de Plutarque, (2) voyage avec lui et dans lui autour du monde.

A quelle époque de son mouvement l'ont-ils peint sous les traits et sous le nom d'Apollon? Ses statues et ses images lui donnent toutes les graces de la jeunesse. C'est donc à l'équinoxe de printemps, qu'il l'ont ainsi appelé et ainsi peint. En effet Macrobe (3), qui nous parle des quatre âges du soleil ou des quatre formes, que l'on donnoit à ses images aux quatre époques principales de la révolution annuelle, nous dit qu'à l'équinoxe de printemps, où le jour acquiert des accroissemens, qui le font triompher de la longue durée des nuits, le père du jour, le soleil étoit alors censé arriver dans son adolescence, et étoit représenté sous les traits d'un élégante jeunesse. (4) Tel étoit effectivement Apollon, imberbe, et brillant de toutes les

(1) Fulg. myth. l. 1.
(2) Plut. de isid. p. 375.
(3) Macrob. Saturn. l. 1. c. 18.
(4) Phornutus. c. 32.

graces du printemps de la vie. (*a5*) Il est toujours beau, il est toujours jeune, dit Callimaque. (1) Jamais son menton ne se couvre du plus léger duvet. L'hymne d'Orphée (2) le nomme le jeune héros rayonnant de gloire. Horace l'appelle l'imberbe *Agyeus*.

Quoiqu'Apollon, dieu soleil du printemps, n'empruntât pas les formes du bouc ou de la chèvre, comme Pan, ni celle du bœuf, comme Bacchus et Osiris, néanmoins on avoit conservé le souvenir des rapports, qu'il avoit avec ces animaux célestes, (*b5*) par l'offrande qu'on lui faisoit du bœuf et des deux chèvres blanches, qu'on lui immoloit aux jeux Apollinaires. On dora les cornes de ces différentes victimes (3). Au moment où le Cycle solaire, parti du point équinoxial, étoit censé revenir à son origine au bout de dix-neuf ans, on célébroit des fêtes en honneur d'Apollon chez les Hyperboréens, qui croyoient que ce dieu étoit de retour dans leur isle où ils le supposoient né. On jouoit des instrumens; on célébroit des danses et ces fêtes de joie duroient depuis l'équinoxe de printemps

(1) Callim. hym. in Solem. v. 36.
(2) Orphic. hym. v. 4.
(3) Macrob. Saturn. l. 1. c. 17.

jusqu'au lever des Pléïades. (1) Le printemps étoit donc l'époque de la théophanie, ou de l'apparition du bel Apollon, qui rapportoit la lumière et les longs jours dans les contrées boréales, désignées sous le nom d'isle Hyperboréenne. C'étoit à l'entrée du printemps, que se célébroient dans toutes les isles Cyclades les jeux établis en mémoire de la victoire, qu'avoit remportée Apollon sur le redoutable serpent Python. (2)

Aussi est-ce au printemps, au moment où l'hyver finit (*c5*) et où l'univers sorti des eaux du déluge, suivant les allégories sacrées, va se reproduire, qu'Ovide place la victoire d'Apollon sur le serpent Python, ou sur le monstre, dont le mauvais principe avoit pris la forme durant tout l'hiver, comme nous l'avons vu dans les deux premiers chants du poëme de Nonnus. Ce serpent Python est celui du Pôle (3), qui nous a déjà servi à expliquer les formes dont se couvroit Typhon, lorsque le principe bon et lumineux, Jupiter, reprit ses foudres et termina l'hyver par la défaite de son affreux ennemi. Ainsi on voit, que toutes les fables se tiennent entre elles et se réunissent au

(1) Diod. Sicil. l. 2. n. 47. p. 158.
(2) Dionys. in libro de sit. orbis sub. fin.
(3) Theon. ad Arat. Phæn.

même centre, ou à la nature, à ses phénomènes et aux tableaux qui nous les peignent dans les images célestes. Cette fable précède immédiatement dans Ovide la métamorphose d'Io, ou de la Lune en vache, qui fut placée dans l'ancien signe équinoxial de printemps, le Taureau, ainsi que la fable de Phaëton ou du Cocher céleste, fils du vainqueur de Python, qui prend en mains les rênes du char de son père. Toutes ces histoires sont donc liées entre elles et fixées aux limites de l'ancien équinoxe de printemps; ce qui doit être, si Apollon est le beau Génie, ou le dieu Soleil, qui ramène le printemps, et qui fait triompher le jour des nuits et des ténèbres, qui s'étoient prolongées en automne, au moment où le serpent du pôle, Python, montoit aux cieux pour troubler l'harmonie de l'univers et dégrader la nature.

C'est par la même raison, que les Héliades, ou les filles du Soleil se trouvent placées dans le ciel sur ces mêmes limites de l'équinoxe de printemps. Apollon a aussi pour amante ou pour épouses sept filles, dont les noms sont ceux des Pléiades ou des astres, qui long-temps annoncèrent le printemps. Ce sont ces mêmes Pléiades, dont l'apparition ou le lever Héliaque chez les Hyperboréens fixoit le terme des fêtes d'Apollon,

qui commençoient à l'équinoxe de printemps. C'est cette liaison astronomique, sans doute, qui les a fait appeller Héliades ou filles du Soleil par les uns, et ses femmes par d'autres. Clément d'Alexandrie (1) et Arnobe nous ont donné les noms de ces amantes du Soleil; ces noms sont Steropé, Asinoë, Aréthuse, Zeuxippe, Prothoë, Marpessa et Hypsipile. Une des Hyades, Coronis, dont nous parlerons bientôt, fut aussi fameuse par ses amours avec le dieu du printemps, ou avec Apollon.

La Cosmogonie des Atlantes met aussi les Pléïades dans la famille du prince soleil & de la princesse Lune, enfans d'Uranus ou du ciel. Tel étoit le génie allégorique de ces anciens siècles. Non-seulement le ciel, mais la terre fournissoit des amantes au Soleil. C'est ainsi que le laurier toujours verd, devenu symbole de l'astre immortel auquel on le consacra, fut personnifié sous son nom connu de Daphné ou de laurier, dont on fit une jeune fille, qu'avoit aimée Apollon, et qu'il métamorphosa en arbre de ce nom. (*d5*) Sa métamorphose est décrite fort au long dans Ovide; et dans tout cela, il n'y a d'autre fond, que la cérémonie qui se pratiquoit tous les ans à l'équinoxe de printemps, où

(1) Cl. Alex. Cob. ad gentes, p. 20. Arn. l. 4. p. 144.

l'on renouvelloit dans les temples les lauriers sacrés du dieu. (1) Aussi Ovide place cette fiction entre la victoire d'Apollon sur le serpent Python et celle de la métamorphose d'Io en vache. (2)

L'union du Soleil aux Hyades ou aux étoiles du signe, dans lequel est placée Io, et dont une porte le nom de Coronis et une autre celui d'Arsinoë, donna naissance à la fable, qui fait naître Esculape des amours d'Apollon et de Coronis, ou suivant d'autres d'Arsinoë. En effet Esculape est le Serpentaire, qui se lève toujours au coucher du Taureau ou des Hyades, et qui monte au crépuscule du soir, le jour où le soleil est uni aux Hyades ou aux astres du Taureau du printemps. Nous en avons déjà fait usage, sous le nom de Cadmus, qui cherche sa sœur Europe, placée dans le même Taureau où est Coronis, et qui ouvre la nuit du premier jour de printemps, lorsque le soleil entroit au Taureau équinoxial. Le lecteur peut consulter ce que nous en avons dit à notre sixième chapitre, dans les trois premiers chants du poëme de Nonnus. Il y trouvera une nouvelle preuve de la cohérence de toutes ces anciennes fictions, autrefois devenues

(1) Macrob. Saturn. l. 1. c. 12.
(2) Ovid. l. 1. métam. fab. 13.—16.

monstrueuses pour nous, et qui ne sont plus que des allégories ingénieuses, qui avoient échappé à la sagacité de ceux qui nous ont précédé. Ces monstruosités ont disparu, depuis que nous avons retrouvé l'esprit des anciens enseveli dans les sombres ténèbres des siècles, et couvert du voile obscur de l'allégorie et de l'énigme. L'antiquité est aujourdhui pleine de charmes et de graces, comme Apollon lui-même, qui tient aux cieux le sceptre des dieux qu'a chantés la poésie, et dont les aventures ne sont que les phénomènes naturels, peints avec les traits du génie original des anciens.

Le même Serpentaire, placé sur le Centaure, c'est-à-dire sur la constellation, qui figure dans le troisième travail d'Hercule, où ce héros se mêle aux Centaures et aux Lapithes dans le combat, porte aussi le nom de Phorbas en Astronomie (1). Et la fable fait ce Phorbas fils d'un Lapithe, ainsi que son frère le Centaure, né des amours d'Apollon et de Stilbé ou de l'étincelante. Voilà donc encore le Serpentaire, sous le nom de Phorbas, né d'un fils d'Apollon, dont le nom se lie à la partie du ciel sur lequel il est placé; savoir le Centaure Chiron, à la suite duquel se

(1) Hygin. l. 2.

lève le Serpentaire, et qui fut nourricier d'Esculape. Mais revenons à ce nom d'Esculape fils de l'Hyade Coronis. Ce fils d'Apollon fut tué par Jupiter, irrité de qu'il avoit ressuscité Hippolyte ou le Cocher (1), lequel se lève au coucher du Serpentaire, ou que le Serpentaire fait toujours lever, en descendant au sein des flots (*e5*). Apollon, affligé de la mort de son fils, s'en vengea sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres de Jupiter, et les tua. Le dieu du tonnerre, irrité de la perte de ceux de qui il tenoit sa foudre, précipita du ciel Apollon. Rien de si simple que cette fable. Nous avons vu plus haut, que l'équateur séparoit le ciel en deux parties, l'une supérieure appellée ciel, et l'autre inférieure. Que le soleil placé dans la partie supérieure s'appelloit Apollon. Il quitte donc le ciel, ou la partie supérieure à l'équinoxe d'automne, lorsqu'il s'abaisse vers la terre et vers le pôle inférieur. Il subit alors une espèce de dégradation, que presque tous les peuples ont conservée dans différentes fables. Les uns l'ont appellée sa mort, comme dans la fable d'Osiris; d'autres sa mutilation; d'autres enfin son exil des cieux. C'est cette dernière

(1) Virgil. AEnéid. l. 7. v. 761. Serv. comment. in AEnéid. l. 6. v. 398.

fiction, qui a été appliquée au soleil, sous le nom d'Apollon. Alors le dieu du tonnerre ne fait plus entendre sa foudre, qui pendant tout l'hiver reste aux mains de Typhon, comme nous l'avons vu dans les deux premiers chants du poëme de Nonnus : il ne la reprend qu'au printemps. Ainsi l'époque à laquelle le soleil passe vers les régions inférieures du monde, et celle où la foudre de Jupiter semble s'éteindre dans la main de ce roi des dieux, sont liées à la même position du soleil dans le zodiaque. On a donc dû dire, qu'au moment où Jupiter perdoit sa foudre, ou les Cyclopes quila forgeoient, Apollon alors étoit précipité des cieux. On le supposa passé au service d'un prince, roi du pays qu'habitoient les Centaures (*f* 5), ou de Thessalie, et on lui attribua la fonction de gardien des cavales de ce roi. Au moins, c'est l'opinion de Callimaque (1) ; ce qui fait une allusion marquée aux constellations du Sagittaire et du Centaure, auxquelles correspond à cet époque le soleil. Alors le Taureau céleste se couche, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans le traité d'Isis et d'Osiris, et il est précédé de Persée, qui descend avant lui avec tous les attributs de Mercure ;

(1) Callimach. in lavac. Apollinis.

savoir les talonières et le pétase. Or on dit qu'Apollon perdit ses bœufs, que Mercure vint lui dérober, aussitôt qu'il se fut fait berger en Thessalie. La plupart de ces fictions ont un fond astronomique; et il est bien naturel de chercher aux cieux les aventures du soleil, ou les phénomènes qui ont fourni aux poëtes les traits des diverses fictions faites sur l'astre du jour. (*g5*)

Placé au centre du système harmonique des sphères, dont il est le lien et le modérateur suprême, le soleil devint le dieu de la musique et de l'harmonie. Telle est la fonction en effet que lui attribue Martianus Capella, (1) dans son superbe hymne au Soleil; et telle est l'origine de la lyre, que l'on met en ses mains, et du cortège des neufs Muses, dont il paroît presque toujours entouré. Les Muses, se distribuant entre elles la surveillance de tous les ouvrages du génie où règne l'ordre de l'harmonie, partageoient avec Apollon l'intendance des cieux et chacune d'elles faisoit sa partie, dans le concert éternel des sphères célestes, auxquelles on les croyoit attachées. Porphyre, (2) cité par Eusèbe, nous dit que les sept sphères planétaires, la

(1) Albricius. c. 4.
(2) Euseb. præp. l. 3. ch. 11. p. 112.

sphère des signes et la sphère sublunaire, qui renferme les élémens, sont le siége des neuf intelligences, qui, sous le nom des muses, composent le cortège du Soleil, ou du dieu, qui, sous le nom d'Apollon, préside au mouvement de cet astre (1). Ce dogme théologique est également consacré dans Macrobe, (2) qui cite Hésiode à l'appui de son opinion. Ce dernier donne le nom d'*Uranie* ou de céleste à la muse, qui préside à la sphère suprême, ou au ciel des fixes. De là le nom, dit-il, de Musagète ou de chef des muses donné à Apollon, ou au Soleil (*h5*). Car cet astre est en effet, suivant Cicéron, le chef, le premier modérateur des autres flambeaux célestes, l'ame et l'intelligence, qui règle les mouvemens harmoniques du monde. Les muses, ayant dans leur direction tous les ouvrages de l'intelligence et du génie avec Apollon, ce dieu, par une conséquence toute naturelle, inspira les poëtes et fut regardé comme le dieu des beaux arts et des belles-lettres. (3) Les oracles, qui ne parloient qu'en vers, étoient instruits par lui; et les lumières éternelles du génie poétique et prophétique étoient

(1) Euseb. p. 113.
(2) Somn. Scip. l. 2. c. 3. p. 105.
(3) Diod. l. 5. c. 74.

une émanation de ce feu élevé, qui éclaire toute la nature, qui voit tout et entend tout, comme le dit Agamemnon dans Homère (1).

Nous avons déjà vu les neufs muses s'associer au cortège du dieu du soleil, dans la théologie Egyptienne, et former un espèce d'opéra ambulant à la suite d'Osiris, au moment où ce héros s'achemine à la conquête de l'Orient. Les Chaldéens et les Juifs avoient leur neuf chœurs d'anges d'archanges, de principautés, de dominations, de trônes, de chérubins, de séraphins, &c. qui entouroient sans cesse le trône du dieu source de toute lumière, et qui célébroient sa gloire par d'éternels concerts. C'est absolument la même idée théologique, sous une forme peu différente.

La description, que Proclus nous donne, de la statue de ce dieu sous le nom d'Apollon Isménien, justifie notre assertion sur la liaison que les anciens prétendoient établir entre ce dieu et le système de l'harmonie universelle, désignée par une foule d'emblêmes différens (2), Sa tête étoit surmontée d'un globe d'airain, auquel en étoient attachés d'autres, d'une moindre grosseur.

(1) Illiad. 3.
(2) Apud Photium codex. 242.

La sphère supérieure étoit celle du Soleil, ou d'Apollon. Une autre désignoit la Lune, et d'autres boules plus petites représentoient les planètes. On représentoit les révolutions diurnes, qui composent l'année, par trois cent soixante-cinq couronnes ; c'est ainsi que trois cent soixante-cinq sonnetes ou grelots accompagnoient la parure mystique du grand prêtre des Juifs, et que les Romains mettoient le nombre trois cent soixante-cinq dans la main de Janus, génie tutélaire de l'année solaire. La cérémonie, qui se pratiquoit tous les neuf ans au temple d'Apollon Isménien, sous le nom de fête des lauriers, avoit beaucoup de rapports à la théologie des neufs sœurs ou des vierges muses, compagnes d'Apollon. Le laurier étoit l'arbre d'Apollon, comme nous l'avons déjà dit, et les neuf sphères, les neuf muses, qui par leurs chants harmonieux célébroient sa gloire, comme le dit Porphyre. (1)

De-là l'origine des fêtes musicales, instituées en honneur d'Apollon à Delphes (2). Les Athéniens en attribuoient chez eux l'établissement au fameux Erichtonius, ou au Cocher céleste, qui par son lever Héliaque annonçoit le

(1) Euseb. præp. l. 3. c. 11. p. 112.
(2) Augus. l. 18. c. 12.

printemps. Par la même raison, on lui attribuoit l'invention de la lyre, et les sciences médicales(1), qui résultent de la connoissance du système de la fatalité (*i5*) : car on sait qu'il existoit une pareille science, comme on le voit dans Origène (2), qui nous donne le nom des trente-six Génies ou Décans, qui étoient invoqués pour obtenir la guérison des différentes maladies. La fatalité étant le résultat de l'action des sphères, il étoit naturel de faire Apollon le dieu chef de tous les oracles, ou des décrets de la fatalité, comme on le faisoit dieu de l'harmonie universelle, qui émanoit également des sphères, auxquelles Apollon imprimoit le mouvement. De-là vint, qu'on lui mit entre les mains la lyre heptacorde, symbole naturel de l'harmonie des sphères, comme l'observe judicieusement Servius (3), et comme nous l'avons dit plus haut : de-là vint aussi la double épithète de Musagète, et de Moiragète, ou de chef des muses et des parques (4). Car on sait, que les parques sont liées au système de la fatalité et des sphères, et au mouvement combiné des corps célestes, com-

(1) Diod. l. 5. c. 74. p. 390.
(2) Origène contr. celsum. l....
(3) Serv. comment. in virg. eclog. 5. v. 66.
(4) Paus. phocic p. 341.

me

me on le voit dans Platon (1), que nous citerons plus haut, dans notre traité des mystères sur la théorie des ames et de leurs voyages.

Nous n'entrerons pas dans l'explication détaillée de toutes les fables particlles, dans lesquelles Apollon ou le Soleil joue un rôle. Il nous suffit de prouver, de bien saisir le caractère de cette Divinité, et de déterminer son existence théologique. Nous laissons à d'autres les petits détails, qui sont une suite nécessaire du principe, et dont la solution dépend de ses rapports avec la marche progressive de la lumière dans la révolution diurne et annuelle, ou avec le jour et l'année, avec les saisons et les heures, et sur-tout avec le système harmonique du monde, et avec les figures mystiques, qui sèment la route du Soleil à travers les Constellations. C'est là qu'on trouvera l'origine de différens attributs et de différentes fictions, qui appartiennent à Apollon. Il nous suffit d'avoir prouvé, qu'Apollon n'est autre chose que le Soleil, considéré comme père de la lumière et du jour, régnant aux cieux et rayonnant de gloire à l'époque de son passage à l'équinoxe de Printemps, au

(1) Plat. de republ. l. 10, p. 616.

moment où toute la nature reprend son ordre et son harmonie, et toutes les graces de la beauté et de la jeunesse.

CHAPITRE ONZIÈME.

ORUS ou *L'APOLLON Égyptien.*

OSIRIS ou le Soleil avoit pour fils en Egypte la lumière ou Orus, dieu du jour et du printemps, dont les Grecs firent leur bel Apollon. Comme nous avons déjà parlé d'Horus, dans notre article Isis, et que nous en parlerons encore dans notre traité des mystères de la religion des Chrétiens, nous aurons ici peu de chose à en dire. Nous observerons seulement, que son identité avec l'Apollon grec ou avec le dieu du jour et de la lumière printanière a été reconnue par les plus anciens auteurs (1), et en particulier par Hérodote, qui a, autant qu'il étoit en lui, cherché à faire des rapprochemens entre la nature des divinités grecques et

(1) Diod. Sicil. l. 1, p. 22. Macrob. Sat. l. 1, c. 21. AElian. de animal. lib. 10, c. 14. Plut. de Isid. p. 375.

celle des divinités Egyptiennes. *Horus* fils d'*Osiris* (1), que les Grecs nomment *Apollon*, dit cet auteur, et ailleurs : *Apollon* prend le nom d'*Horus*, chez les Egyptiens. Horus Apollon (2), grammairien d'Egypte, comme nous l'avons déjà dit, assure qu'en Egypte le soleil s'appelle *Horus*, modérateur des saisons. Macrobe (3) atteste également, qu'Apollon, qui est le même dieu que le soleil, s'appeloit chez les Egyptiens *Horus*, dispensateur des heures et des saisons. Nous n'accumulerons point ici les témoignages, pour établir une vérité théologique, qui n'est contestée par personne ; et nous verrons dans l'Horus Egyptien le dieu lumière, le dieu jour, au moment de son plus bel empire ; au printemps, lorsque la sérénité et l'ordre se rétablissent dans le monde sublunaire (4), qui se met alors en accord avec l'harmonie des cieux, dont Apollon est le régulateur et le chef. C'est Horus fils d'Osiris, ou l'émanation brillante et bienfaisante du feu Ether, qui bouillonne dans le soleil, ou dans Osiris principe de lumière et de fécondité universelle, qui lutte contre

(1) Herod. l. 2, c. 144.
(2) Hor-Apollon. hieroglyp l. 1, c. 17.
(3) Macrob. Saturn. l. 1, c. 17.
(4) Plut. de Isid. p. 366.

le principe des ténèbres et du mal, Typhon, ennemi d'Osiris et d'Orus son fils. L'astre le plus voisin du signe du printemps et sur lequel étoit placé le soleil printannier, Orion (1), s'appela donc à juste titre l'astre d'Orus, dénomination que lui donne Plutarque, et qui effectivement lui appartient, comme on l'a vu dans le troisième chant du poème de Nonnus. Orion étoit né d'un taureau, et ce taureau est le Taureau céleste, à la suite duquel se lève Orion. Orus étoit fils d'Osiris, qui, comme nous l'avons vu, empruntoit les cornes, qui parcient sa tête, du signe céleste du Taureau, et qui étoit souvent peint sous l'emblême d'un bœuf doré; ce taureau étoit le même que celui qui formoit à Bacchus ses attributs tauriformes. Or Bacchus étoit la même divinité chez les Grecs, qu'Osiris chez les Egyptiens. Voilà pourquoi certaines traditions ont donné à Apollon (2) et à Diane pour père et pour mère, Bacchus et Isis. Ce qui est exactement vrai, si Osiris est le même dieu que Bacchus; ce que nous avons prouvé; et si Orus est la même divinité qu'Apollon, que le soleil printannier, ou l'état de la lumière et du jour, depuis le signe équi-

(1) Ibid. p. 371.
(2) Herod. Euterp.

noxial du Taureau, jusqu'au signe solstitial du Lion, époque à laquelle la lumière atteignoit son *maximum*, autrement où Horus se plaçoit sur le sommet de son trône. Car les Egyptiens peignoient des figures de lion sous le trône du Soleil ou d'Horus ; d'abord, parce que la figure céleste du Lion est le domicile du Soleil, et qu'Orus est le Soleil. C'est par la même raison, que nous voyons ce Lion uni au dieu Soleil Mithra, et qu'il est couché sous le fameux monument de cette religion, dont nous donnerons ailleurs l'explication, comme il étoit placé sous le trône d'Horus. Secondement, parce que le point le plus élevé de la course du soleil ou celui de son repos solstitial, étoit alors le Lion, dans ces siècles éloignés. Voilà l'origine des attributs du Lion donnés à Orus, à Mithra, et à Hercule, qui tous trois ne sont qu'une même divinité, le Soleil, mais considérée sous des rapports variés, chez des peuples différens. Il paroît néanmoins, que les Egyptiens ont attribué à leur dieu Horus une puissance génératrice, que n'avoit pas l'Apollon Grec ; au moins si nous en croyons Suidas, dont nous avons rapporté le passage à notre article Isis (1), puisqu'ils le peignoient

(1) Ci-dessus, l. 3, c. 3.

avec les formes de Priape. Ceci s'accorderoit assez avec l'opinion d'Elien sur le même dieu Horus (1), qui étoit, suivant lui, regardé par les Egyptiens comme le principal auteur de la fécondité de l'Egypte et de la fertilité universelle. Et alors Horus seroit le soleil printannier, considéré dans ses rapports avec le ciel et la terre, avec l'harmonie céleste et l'ordre nouveau, qui se reproduit sur la terre tous les ans à l'équinoxe, par l'action féconde de ce même soleil. Cette idée ne s'éloigne pas de celle que Macrobe (2) nous donne d'Apollon, quand il nous dit, qu'Apollon ou le Soleil engendre tout, en versant dans la nature les germes de fécondité ; qualité qu'on ne peut sans doute pas contester au soleil, mais que je ne crois pas lui être attribuée, sous le nom et sous le rapport d'Apollon. Peut-être ne lui étoit-elle pas d'avantage accordée en Egypte, sous ceux d'Horus, qu'autant qu'on prenoit ce nom, pour l'expression générique de soleil printannier, sans distinguer les deux propriétés, lumière et chaleur, qui émanent du soleil, quoique la faculté lumineuse fût celle d'Horus, et la chaleur féconde, celle d'Osiris. Nous nous

(1) AElian. l. 1, c. 101.
(2) Macrob. Saturn. l. 1, c. 17.

en tiendrons donc à l'opinion, qui restreint la nature d'Horus à celle d'Apollon ; c'est-à-dire à la substance lumineuse, qui embellit les jours du printemps, et qui brille dans tout son éclat aux cieux, lorsque le soleil, ayant repassé l'équateur, prolonge la durée des jours, et rend à l'univers son plus brillant spectacle.

Fin de la première Partie du tome troisième.